This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

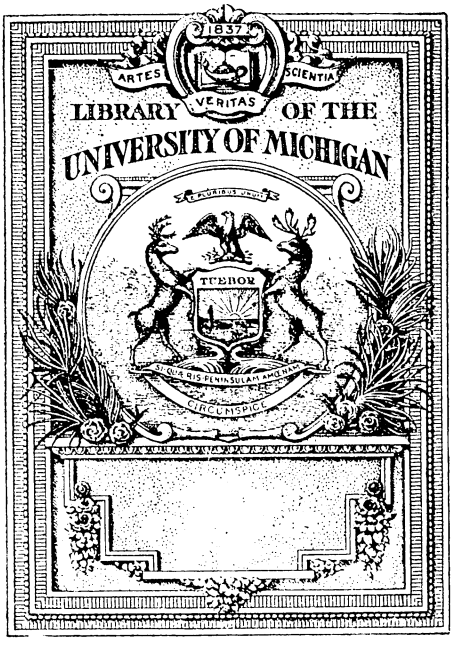
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381131


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

TYPOGRAPHIE DE Mlle WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DOUZIÈME ANNÉE —

TOME XXXIV

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1880

Hosted by Google

Hosted by Google

LA CRISE FÉODALE ET LES JACQUERIES FRANÇAISES DU XIVe SIÈCLE.

1° *État des paysans sous la féodalité.*

Dans son remarquable ouvrage sur le siècle des Artevelde, M. Vanderkindere définit d'une façon à la fois exacte et pittoresque la situation des paysans au XIVe siècle.

« Les villes étendaient leurs franchises, dit-il [1], mais elles « s'isolaient des campagnes... Du milieu du canton, du « milieu de la châtellenie, les grandes communes s'étaient « peu à peu détachées et leurs immunités grandissantes les « faisaient se dresser comme des volcans empanachés de « lumière au milieu d'une contrée couverte de cendres. »

On ne pourrait mieux dire. A mesure que les seigneuries féodales s'émancipaient, les cités s'étaient émancipées aussi d'après la même méthode, par les mêmes moyens; les campagnes, au contraire, avaient gardé tout le poids du joug, rendu plus dur encore depuis que la liberté des cités enlevait aux seigneurs une partie de leurs revenus.

Sans doute, il faut se garder de juger l'état des paysans au moyen âge d'après nos idées modernes; sans doute, la vie des classes agricoles ne se composait pas tout entière de massacres, de rapines et de villages incendiés [2]; sans doute, on doit

[1] Vanderkindere. *Le siècle des Artevelde*, p. 243. *Voir* la même opinion dans le livre de M. Perrens : *Etienne Marcel*, p. 7.

[2] Il est bon, du reste, de ne pas oublier que les villages de ce temps-là, bâtis en torchis et en boue, ne valaient guère mieux que les kraals qu'ont brûlés récemment les Anglais dans le Zoulouland, et se réparaient tout aussi vite.

383902

Hosted by Google

reconnaître que dans certaines régions, en Normandie, par exemple, en Suède, en Frise, en Écosse et dans l'orient de l'Europe, le servage n'existait pas ou existait peu; sans doute enfin, le paysan du XIVe siècle possédait généralement à titre emphytéotique et, s'il n'avait pas la liberté ou plutôt l'égalité, il avait l'hérédité sinon personnelle, au moins dans le sein de sa gilde ou de sa communauté; mais, dans tous les cas, il lui manquait un bien suprême : la sécurité.

Il était à la merci de la force, de la force toute-puissante, émancipée des liens de l'État; de là d'épouvantables misères, des abus criants; de là aussi des révoltes terribles, quand l'excès des souffrances précipitait l'ahanier dans le désespoir.

C'est un défaut de toujours dénigrer le bon vieux temps. M. Taine le fait admirablement ressortir dans ses magnifiques études sur l'ancien régime et la Révolution; mais c'en est un aussi de le vanter outre mesure au détriment du présent.

Un mot résume la position du paysan au XIVe siècle : il était malheureux.

D'abord, quelle était la condition des paysans dans le régime féodal? M. Fustel de Coulanges la détermine avec une clarté saisissante dans ses études sur les impôts au moyen âge [1].

Presque partout, en France, par exemple, la terre était répartie en fiefs [2]. Chaque fief se divisait généralement en trois parts : le *domaine*, réservé au seigneur et cultivé par ses serfs, ses tenanciers, etc.; la *censive*, donnée en tenure aux paysans libres, et les *sous-fiefs* ou terres à foi, cédées à des sous-vassaux. Sur toutes ces terres, le seigneur prélevait les impôts féodaux comme les impôts publics; car le roi, c'est-à-dire l'État, n'avait plus à vrai dire d'impôts à lui, il n'était que le premier *fieffeux* du royaume.

Les impôts féodaux, c'est-à-dire la corvée, les tailles, les

[1] *Voir* aussi, sur la question du régime foncier au XIVe siècle, M. Poullet, *Histoire politique interne de la Belgique*, p. 291. Il est à peu près du même avis que M. Fustel de Coulanges.

[2] Nulle terre sans seigneur. — Nul n'est fondé en franc-alleu s'il n'en fait apparoir. — Ce sont là de vieux axiomes du droit coutumier français.

Hosted by Google

fermages, les droits multiples de poursuite, de formariage, de mainmorte, etc., tous les impôts serviles en un mot, tombaient sur le paysan du domaine, à l'exception du cens qui pesait sur la censive, du relief et du quint qui se levaient sur le sous-fief.

Les impôts publics, c'est-à-dire les taxes, les amendes, les péages, les tonlieux, la taille sur les hommes libres des villes, se percevaient aussi sur le domaine, donc en grande partie sur le paysan, à l'exception de l'aide qui s'étendait sur toute la seigneurie.

A ces charges purement seigneuriales il faut ajouter les charges d'église, telles que la dîme [1], et les charges royales, telles que les aides, et bientôt le service militaire et l'impôt royal proprement dit.

Le seul examen de ces diverses charges seigneuriales, d'église ou royales, nous montre qu'en fin de compte la presque totalité des charges tombait sur le paysan, sur le petit paysan surtout.

De plus, comme il était faible, les forts ajoutaient incessamment aux obligations primitives de nouvelles vexations, végétation parasite et monstrueuse sous laquelle il est parfois fort difficile de retrouver la ramure naturelle et première de l'arbre de l'impôt.

Rien n'échappait à l'ingénieuse rapacité des seigneurs : « Le seigneur, dit Michelet, enferme les manants sous portes et gonds, du ciel à la terre... Il est seigneur dans tout le ressort, sur tête et cou, vent et prairie ; tout est à lui, forêt chenue, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, bête au buisson, cloche qui roule, onde qui coule. »

Dans ses *Origines du droit français*, ainsi que Bonnemère dans son *Histoire des paysans*, il énumère longuement ces charges féodales, dont l'infinie variété défie toute imagination. M. Poullet, de son côté, nous donne le compte de vingt-trois droits seigneuriaux principaux.

[1] Rien n'échappait à l'avidité des décimateurs, pas même le gain des courtisanes : « *Et sic meretrix, histrio... tenentur decimam dare.* » *Voir* Bonnemère, *Histoire des Paysans*, t. Ier, p. 143.

Hosted by Google

De ces charges, beaucoup étaient bizarres, un certain nombre odieuses, quelques-unes criantes. Parmi les redevances bizarres, nous citerons, d'après M. Vanderkindere, le droit qu'avait l'abbaye du Zonnebeke, près d'Ypres, de percevoir chaque année, le 10 novembre, quinze chapons qui devaient être apportés entre onze heures et midi, en trois cages placées sur un chariot couvert, attelé de deux chevaux de même poil, des sonnettes aux garrots, et conduits par un homme assis sur le devant du chariot et jouant de la flûte.

Tel encore le droit, cité par Michelet, que possédait un châtelain de France, de recevoir un serin placé sur une voiture à quatre chevaux ; tel celui du petit homme de la Walpert, dans le pays de Hesse, celui de la pierre fief de Péronne, celui du Klipschild frison, et les redevances grotesques énumérées par M. Bonnemère, par exemple celle des rissoles qu'un des manants de l'abbaye de Nogent devait apporter trois fois l'an au sire de Coucy, monté sur un cheval isabelle sans oreilles et sans queue, et suivi d'un chien également essorillé et portant au cou une rissole.

Si ces charges n'étaient que ridicules ou bizarres, bien d'autres étaient odieuses ou révoltantes, comme le célèbre droit du seigneur, le droit de prélibation ou de markette, dont les prêtres et les moines même osaient se prévaloir et sur lequel Bonnemère donne de si curieux détails dans son *Histoire des paysans*[1].

Tel encore le droit des trois premières nuits de noces, amende levée au profit de l'évêque d'Amiens sur les nouveaux mariés qui ne consacraient pas leurs trois premières nuits de noces à la Vierge, en souvenir de Tobie et de Sarah. Ce droit, que M. Louis Veuillot appelle « l'une des plus charmantes institutions du génie chrétien », persista pendant plusieurs siècles, jusqu'au concile de Trente, malgré les ordonnances des rois de France.

Tel enfin le droit de *tiercage*, qui de la Bretagne s'étendit jusqu'en Touraine et en vertu duquel le curé prenait, en cas

[1] T. Ier p. 57 et 143; les moines de Saint-Théodard appelaient cela : conduire la mariée au moutier !

Hosted by Google

de mort, le tiers de la succession mobilière des paysans. Pierre Maucler ayant voulu protester contre un pareil abus, Innocent IV l'excommunia et mit ses États en interdit.

En Bretagne, ce droit se trouvait dépassé encore par celui du *jugement des morts*, par lequel le seigneur et, plus tard, le clergé s'emparaient de tous les biens du premier mourant des époux.

Cependant, quelque odieux qu'ils fussent, ces droits n'étaient pas ceux qui pesaient le plus au paysan; la corvée même se supportait avec résignation, car, comme le dit M. Vanderkindere, elle ne prenait que le temps, et le temps ne coûtait guère au moyen âge. Les droits criants, ceux qui finissaient par faire sortir l'homme du labour, de sa torpeur, et par provoquer des révoltes, c'étaient avant tout la taille arbitraire, taille à merci, le champart (quote-part de la récolte) et la prise, le gîtage et la pourvoirie dont les seigneurs abusaient pour voyager sans bourse délier; la chasse et la pêche contre lesquelles nous voyons les gens de la campagne protester jusqu'à nos jours avec une étonnante persévérance; enfin le droit de mainmorte ou de meilleur cattel. Sans doute, au XIVe siècle, la mainmorte, souvenir d'une époque où le seigneur remettait la terre ou le cheptel au paysan pour reprendre ce cheptel à sa mort, commençait à se transformer parfois sous l'influence des baux héréditaires, en droit de meilleur cattel; néanmoins nous en trouvons encore des traces jusqu'à la fin de l'ancien régime, et quant au meilleur cattel, il est encore d'un usage universel au XIVe siècle.

Vis-à-vis de ces masses opprimées, quelle attitude prenaient les nobles? Sans doute, tous n'étaient point des bandits, un cœur accessible à la pitié battait souvent dans leur poitrine; entre eux ils se conduisaient généralement bien, en observant les règles de cette religion de l'honneur: la chevalerie. Mais, à l'égard des paysans, ils étaient tous, sinon féroces, au moins insensibles. Pourquoi cela? D'où vient cette urbanité fraternelle entre gens de même caste, cette hostilité cruelle d'une caste vis-à-vis de l'autre? Tocqueville nous semble avoir admirablement expliqué cette apparente contradiction.

Hosted by Google

Quand les conditions de la vie sont dissemblables, nous dit-il, les mœurs sont féroces ; la douceur n'arrive qu'avec l'égalisation des conditions. Or, au XIVe siècle, en pleine crise féodale, entre le paysan et le seigneur, ni l'éducation, ni la manière de vivre, ni la pensée, rien n'était commun. Un abîme séparait ces deux classes sociales, et le baron cuirassé de fer ne ressentait pas plus de pitié quand il foulait l'ahanier sous son lourd destrier de bataille, que nous n'en ressentons à l'égard d'une fourmi que notre pied écrase en passant.

Ainsi s'explique cette froide et cruelle indifférence des grands pour les petits, indifférence qui se perpétue jusqu'à la fin de l'ancien régime et dont les lettres de Mme de Sévigné, sur la révolte des bonnets bleus de Bretagne, nous offrent un si frappant exemple.

Donc, vis-à-vis du paysan, le noble du XIVe siècle n'a d'autre règle de droit que son intérêt. Du haut de son donjon dont il s'attribue orgueilleusement le titre, Montfort, Apremont, Rochefort, il plane avec dédain sur les Duval, les Dumas, les Dubois, les Deschamps qui grouillent çà et là dans la plaine, ployés sur cette terre dont ils portent le nom comme un stigmate de servitude. Comme les aigles, ils vont à la proie, ils chassent au vol, ils sont voleurs.

D'ailleurs, le système même des guerres féodales achève de ruiner le paysan. Comment affaiblir l'ennemi sans ruiner sa terre, sans le priver de ses moissons, de ses bêtes de somme et de ses serfs de la glèbe? Ainsi faisaient les Juifs quand Jéhovah mettait un peuple en interdit; ainsi faisaient les Assyriens, les Grecs et les Romains; ainsi fera plus tard encore Turenne, lors de l'odieuse dévastation du Palatinat; ainsi faisons-nous encore nous-mêmes aujourd'hui dans nos guerres contre les races inférieures, étrangères à nos mœurs et à notre culture? L'Anglais du XIXe siècle qui brûle les kraals zoulous et les villages afghans agit comme le faisaient les barons et les rois du XIVe siècle vis-à-vis des paysans.

Dans cette vaste organisation du pillage, les rois et les papes donnaient l'exemple; sans doute, ils restreignaient les

Hosted by Google

guerres privées de leurs vassaux, mais eux-mêmes pratiquaient le pillage en grand : Philippe-Auguste « gastait le « pays » de son vassal Henri Ier d'Angleterre ; Edouard III « vidait moult nettement la France de blés, de bétail et autres « biens », et Innocent III mettait en interdit la moitié de la France et excitait les soldats du Christ à faire aux Albigeois « plus rude guerre qu'aux Sarrasins ».

C'est de cette façon que les uns et les autres, rois et seigneurs, papes et prêtres, mettaient en pratique la terrible parole de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant !*

Au milieu de cette féodalité triomphante et rapace, commençait à se montrer, ainsi que le fait remarquer M. Vanderkindere, un curieux phénomène, une sorte d'égalisation dans la condition des gens de la campagne, et la formation d'une troisième classe, à côté des bourgeois et des chevaliers (abstraction faite des dynastes et des gens d'église), la classe des paysans.

C'est de cette classe des paysans que va sortir un formidable mouvement social qui, pendant deux siècles, bouleversera le monde occidental. A ce mouvement nous donnerons le nom de Jacquerie, parce que la Jacquerie française en marque bien le caractère : la lutte de Jacques Bonhomme, du paysan contre l'esprit féodal. Bien que l'idée nationale ou patriotique du XIe siècle et l'idée religieuse du XVIe jouent un certain rôle dans la plupart de ces révoltes, ce qui les domine avant tout, c'est l'idée paysanne pure. Le grand opprimé de la féodalité se redresse sous l'excès des outrages ; il prend son ennemie corps à corps et, s'il succombe, il lui porte en tombant une mortelle blessure.

2° *Les Jacqueries françaises.*

Dès le XIIIe siècle, un malaise profond se faisait sentir dans les classes rurales de France : elles étaient littéralement écrasées par la féodalité. C'est là surtout qu'il était vrai de dire que nulle terre n'était sans seigneur. Un réseau de forteresses enveloppait le pays. Mathieu Paris en compte plus

Hosted by Google

de quatre mille trois cents. Or, comme le disait énergiquement Guillaume de Newbridge, « *tot tyranni quot domini « castellorum.* »

Les exactions sans nombre de tous ces tyranneaux devaient finir par déterminer des révoltes.

Le premier mouvement important où nous trouvions des paysans, c'est la prise d'armes à laquelle donnèrent lieu les pillages des Cotereaux. Ces bandits, dans les rangs desquels figuraient déjà sans doute bien des désespérés, des serfs exaspérés par la misère, des *outlaws* en révolte contre la dure loi sociale de leur temps, s'étaient montrés dans le midi et le centre de la France, vers la fin du XII^e^ siècle. Armés de leur redoutable *coterel*, couteau, — d'où leur nom, — ils en voulaient indistinctement à toutes les classes, mais principalement aux prêtres, aux *cantadours*, comme ils le disaient ironiquement eux-mêmes.

Mal protégés par leurs seigneurs, les paysans recoururent à leurs propres forces et sous la direction d'un obscur charpentier de l'Auvergne, Durant, ils formèrent contre les Cotereaux la ligue des *Capuchonnés* ou des *Confrères de la paix*.

De l'Auvergne la ligue se répandit bientôt dans les provinces du centre, et les Cotereaux furent taillés en pièces dans la sanglante journée de Dun-le-Roi, dans le Berry.

Mais enivrés par leur triomphe, les Confrères de la paix se tournèrent, à leur tour, contre les nobles et essayèrent en plein XII^e^ siècle de renverser la féodalité. Alors, ces mêmes seigneurs, qui n'avaient pas daigné défendre leurs paysans contre les Cotereaux, firent cause commune avec le haut clergé contre les vainqueurs de Dun-le-Roi, et les Confrères de la paix furent exterminés.

Le premier effort des classes rurales vers l'émancipation avait donc avorté; mais un autre lui succéda bientôt, plus puissant et plus général, celui des Albigeois.

Depuis longtemps, les barbes (oncles, vénérables) vaudois, descendus des vallées du mont Viso, prêchaient dans le Midi le règne des humbles et le retour à la primitive Église. Pierre de Lyon, ou Valdo (de la vallée), riche négociant de

Hosted by Google

Lyon, donne à leurs doctrines un essor nouveau. Prêchant d'exemple, il avait distribué ses biens aux pauvres, fait traduire la Bible en langue vulgaire et propagé la bonne nouvelle. Bientôt la secte des *paores* de Lyon compte des milliers d'adhérents dans les campagnes de la Provence. Comme le dit M. Hudry-Menos, « ce fut une jacquerie dans l'ordre religieux, mais une jacquerie inoffensive, sans violence dans l'ordre économique... Ce fut Jacques Bonhomme sans la fourche et la faux, armé seulement de la parole divine. » Bientôt les cathares, les purs, les parfaits, les bonshommes, comme on les appelait, furent maîtres de tout le Midi. Paysans et bourgeois commencèrent à se moquer ouvertement de ces évêques et de ces abbés qui « aimaient grandement les femmes blanches et le vin rouge », et de ces *Romipètes*, de ces pèlerins qui s'en allaient porter leur argent au Saint-Siège.

C'est alors, en 1208, que le terrible Innocent III lança sur eux, comme une meute féroce, les cinquante mille bandits de Simon de Montfort. La croisade contre les Albigeois ne touche qu'indirectement aux guerres des paysans; ce fut avant tout une lutte nationale entre les Français du Nord et ceux du Midi; il importe cependant de remarquer que la dévastation systématique de la Provence par les troupes de Montfort écrasa surtout les campagnes et sema parmi les populations rurales du Languedoc des ferments de haine contre les nobles qui s'étaient attribué leurs terres et les avaient réduits au servage, ferments d'où devaient sortir plus tard de nombreuses jacqueries.

Les révoltes des Pastoureaux en sont un exemple. Dès 1214, les pastours et les laboureurs s'étaient soulevés une première fois dans le Berry : ils réclamaient la suppression des prêtres et des nobles, et l'égalité universelle, tendances que leur inspirait sans doute l'hérésie des Amalriciens qui jouait dans le nord de la France le même rôle que celle des Vaudois dans le midi.

La captivité de saint Louis, lors de la septième croisade, fit éclater un second mouvement, bien plus formidable que le

Hosted by Google

premier, en Flandre et en Picardie. Un moine de Citeaux, le Hongrois Jacob,[1] se mit à la tête du mouvement en 1251. S'adressant aux pastours et se donnant pour prophète, le maître de Hongrie, comme on l'appelait, attaquait violemment les nobles et le haut clergé et soutenait que Dieu avait réservé aux petits la délivrance du saint roi, prisonnier des infidèles. A sa voix, pâtres, laboureurs, ouvriers, tous se soulèvent; plus de cent mille hommes, armés d'épées et de faux, se trouvent debout et marchent vers la Méditerranée; mais la croisade, comme celle de Gauthier Sans avoir, ne tarde pas à dégénérer en pillage et en tueries; les villes font cause commune avec les seigneurs, le maître de Hongrie est massacré dans le Berry et « le menu peuple est obligé de s'en retourner pauvre et mendiant », nous dit Mathieu Paris.

Mendicité! Voilà un mot nouveau. En effet, si les croisades avaient émancipé bien des serfs, ces malheureux sans foyer, sans ressources et désormais sans appui, commençaient à former lentement une population de mendiants. La fondation des ordres mendiants par François d'Assises et Dominique de Guzman, favorisait le développement de cette nouvelle plaie de l'humanité; de toutes parts les affranchis affluaient dans les nouveaux ordres et prenaient le froc du franciscain ou du cordelier. A la fin du XIII^e^ siècle, on comptait déjà plus de 150,000 moines mendiants.

Donc, d'un côté, un peuple misérable et sans aveu, de l'autre, une noblesse sans frein. Tel est l'état de la France à l'aurore du XIV^e^ siècle.

Ajoutons que le roi commence à devenir puissant et que sa tyrannie va s'ajouter à celle de la noblesse, tyrannie d'autant plus redoutable que le mouvement communal français avorte, laissant les masses populaires sans défense en face de leurs ennemis.

Aussi, comme le constate Augustin Thierry, «la classe des « serfs de la glèbe, des *hommes de corps*, entra en action

[1] M. Henri Martin incline à voir en lui, non un bernardin, mais un Bulgare imbu des doctrines manichéennes.

Hosted by Google

« au moment même où parut s'affaiblir l'énergie de la classe « bourgeoise. »

Philippe le Bel apparaît; il lui faut de l'argent, il s'adresse au peuple et crée la maltôte, la mauvaise taille (male-tolta). Sans doute on consulte les états généraux, dès 1302; mais à ces états. généraux Jacques Bonhomme n'apparaît pas; il suffit qu'il paye.

Hélas! hélas! hélas! hélas!
Prélats, princes et bons seigneurs,
Bourgois, marchands et advocats,
Gens de métier, grands et mineurs,
Gens d'armes et des trois états,
Qui vivez sur nous, laboureurs!

Telle est la mélancolique complainte que chantent les pauvres laboureurs de France.

Les affranchissements généraux des fils de Philippe le Bel ne font qu'empirer la situation ; ce sont des moyens dont la royauté se sert pour créer de nouvelles taxes et enrichir son trésor.

Aussi dès 1320 éclate une nouvelle révolte des Pastoureaux ; au nombre de 40,000, ils veulent aller en croisade, se dirigent à leur tour vers la Méditerranée, sous la conduite de prêtres *truffeurs*, exterminent les Juifs et se font écharper par le comte de Foix, dans les marais d'Aigues-Mortes.

Puis arrive la peste noire, la grand'mort de 1348, et les grandes compagnies, plus abominables encore. La guerre de Cent ans jette sur la France des bandes de féroces pillards, malandrins, mauvais garçons, écorcheurs, routiers, escarpes, paillards, qui vont la ravager pendant plus d'un siècle, sans trêve ni merci, et dont les forfaits ont de quoi épouvanter et écœurer le plus froid et le plus impartial.

Presque toutes ces bandes contenaient des paysans ; dans ce résidu sanglant et boueux du moyen âge, les classes rurales devaient, à cause de leur nombre et de leur misère, former la grande majorité. Mais il est évident que les dévastations de ces paysans déclassés qui font la guerre contre leurs frères, ne méritent pas le nom de guerres des paysans.

Hosted by Google

Parfois les compagnies faisaient des *pactis* avec les laboureurs et moyennant argent les laissaient cultiver leurs champs; par ce procédé semblable au *black-mail* des Highlanders, les chefs de routiers s'enrichissaient sans combat.

Mais ils ne se contentaient pas toujours d'*appactir* une province, ils la mettaient le plus souvent à feu et à sang. On le vit bien dans la fameuse guerre des Bâtards. Pendant des années, Robert Knowles, Eustache d'Aubrecicourt, Brocart de Fenestranges et le terrible Arnaud de Cervoles, l'*archiprêtre*, tous de noble race, ravagèrent sans pitié la France depuis la Loire et la Saône jusqu'à la Méditerranée.

« Et toujours, nous dit gaiement Froissart, en rappelant « les horreurs sans nom de ces féroces bandits, toujours « gagnaient pauvres brigands à piller villes et châteaux. »

La honteuse défaite de Poitiers, le 19 septembre 1356, dans laquelle une poignée d'archers anglais écrasa la chevalerie française, fit éclater l'orage qui grondait depuis si longtemps parmi les laboureurs. Un indicible mépris commençait à monter à la gorge de Jacques Bonhomme, en songeant à ces chevaliers sans foi qui, malgré leurs armures de fer, avaient lâchement plié devant des fantassins[1], et qui avaient l'audace de demander encore le paiement de leur rançon aux pauvres gens qu'ils n'avaient pas su défendre contre les ravages des compagnies.

« Jacques Bonhomme a bon dos, chantaient les nobles; il souffre tout! » Mais, comme le dit Michelet, cette fois « les « souffrances du paysan avaient passé la mesure; tous avaient « frappé dessus comme sur une bête tombée sous la charge; « la bête se releva enragée et elle mordit. »

Dès le 15 octobre 1356, le dauphin Charles avait réuni les états généraux pour leur demander des subsides. Mécontent de leurs prétentions, il les dissout et entreprit de gouverner sans eux, essai de gouvernement personnel qui, d'après M. Perrens, « est certainement l'une des plus désastreuses époques de l'histoire de France ».

[1] Perrens, *Etienne Marcel*, p. 76, rappelle une complainte qui accusait de trahison la chevalerie française.

Hosted by Google

Jamais on ne vit plus complète anarchie ; Anglais et compagnies s'abattirent à l'envi sur le pays, détruisant, brûlant et tuant.

Aussi, le 3 février 1357, le dauphin fut-il obligé de réunir de nouveau les états, et c'est alors que, sous la pression du prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel, et de l'évêque de Laon, Robert Lecocq, il publia la grande ordonnance de 1357.

Les paysans venaient de trouver leur défenseur; la main puissante de Marcel s'étendait vers eux. Un bourgeois de génie, le Van Artevelde français, venait de comprendre en plein XIVe siècle, comme son illustre devancier flamand, que la solidarité des classes et des hommes est la loi suprême de toute société[1]. Que voyons-nous, en effet, dans cette grande charte qui établissait en quelque sorte en France un gouvernement du pays par le pays?

Plus de pardon pour les meurtriers, les incendiaires, les voleurs, etc. (art. 6).

Le roi ne pourra convoquer l'arrière-ban (les milices rurales) qu'en cas d'absolue nécessité, après une bataille et sur l'avis des États ou de leurs délégués (art. 32).

Défense aux nobles d'abandonner le royaume en temps de guerre (par conséquent d'abandonner leurs vassaux aux coups de l'ennemi) (art. 33).

Défense aux nobles de se faire la guerre (ce qui retombait toujours sur les vassaux) (art. 34).

Les soudoyers (mercenaires) ne pilleront pas et il est permis de leur résister par la force (ce qui était dirigé contre les grandes compagnies et les abus du droit de gîtage) (art. 37).

Les soudoyers ne pourront rester qu'un jour dans les hôtelleries. Le lendemain ils devront faire la guerre ou seront

[1] M. Kervyn, dans son *Histoire de Flandre*, fait remarquer que beau coup de bannis flamands se trouvaient en ce moment à Paris et que leurs idées ne furent sans doute pas sans influence sur la politique de Marcel. Parmi les amis du prévôt des marchands, nous voyons, en effet, six personnes portant le nom de Flament, parmi lesquels Jacques, trésorier des guerres, et Jacques, maître de la chambre des comptes.

Hosted by Google

chassés (encore dirigé contre les rapines des condottieri), (article 38).

Tous les Français seront obligés de s'armer (art. 40).

Malheureusement, comme Van Artevelde, Marcel était en avant de son temps. En vain fait-il prendre aux Parisiens le chaperon rouge et pers, dès le mois de janvier 1358 ; en vain, à l'occasion du meurtre de Perrin Marc, essaye-t-il de forcer le dauphin à sortir de l'inaction et à marcher contre les compagnies ; en vain, le 22 février, par un coup de vigueur, envahit-il le Louvre, à la tête des milices communales, et fait-il tuer les maréchaux de Champagne et de Normandie aux pieds mêmes de leur maître, mettant ainsi la royauté dans sa main ! Aucun écho ne lui répondait dans ce pauvre pays de France, dépourvu de toute grande vie communale.

Du reste, quelques jours plus tard, le dauphin s'échappait et courait s'emparer de la fameuse forteresse du Marché de Meaux, qui commandait à la fois la Marne et la Seine et permettait d'affamer Paris.

C'est alors que Marcel envoie, le 18 avril, au dauphin et à toutes les bonnes villes de France et de Flandre, une lettre célèbre et menaçante, rappelant, avec une éloquence saisissante, au chef de l'État, que son royaume est au pillage et qu'il est temps d'arrêter les fureurs de ces compagnies « de « ces soldats qui nous roignent et nous pillent de tous lès, « qui ont tous le païs mangié et le peuple pillié et robé[1]. »

Hélas ! telle est la force des circonstances, que Marcel lui-même est bientôt obligé, pour se procurer des troupes, d'embaucher le terrible *archiprêtre*, Arnaud de Cervoles, qui garde l'argent et continue les pillages pour son propre compte.

C'est alors que les Jacques se soulèvent, poussés par la vengeance et le désespoir[2].

[1] *Voir*, dans Perrens, *op. cit.*, p. 383, le texte de cette lettre fameuse retrouvée par M. Kervyn de Lettenhove et insérée aux bulletins de l'Académie de Belgique.

[2] Perrens, *op. cit. Causes de la Jacquerie*, p. 238 et 239. La cause occasionnelle fut l'article 5 de l'ordonnance de Compiègne qui enjoignait

Hosted by Google

De leurs tanières, de leurs taudis, de leurs forêts, les ahaniers surgissent tout à coup le 21 mai 1358, dans les environs de Beauvais, aux villages de Saint-Leu de Cérent, de Noyetel et de Cramoisi. L'explosion fut terrible ; armés de leurs bâtons ferrés, comme autrefois les karls de leurs massues, les paysans se ruèrent sur les châteaux, broyant, massacrant, détruisant tout. En quelques jours, l'Ile de France tout entière, ainsi que le pays au nord de Paris, depuis Amiens, Beauvais, le Ponthieu, Laon et Soissons, jusqu'à la Brie et au Gâtinais, se trouvaient en feu.

La noblesse en fut terrifiée. « Les animaux de proie, dit M. Henri Martin, ne seraient pas plus étonnés si les troupeaux qu'ils sont accoutumés à déchirer sans résistance se retournaient tout à coup contre eux en furie. »

Froissart a fait de la jacquerie une peinture effrayante ; mais il y a beaucoup à rabattre de ce récit passionné de l'historien de la chevalerie. M. Bonnemère et, après lui, M. Perrens ont fait bonne justice des exagérations de férocité que Froissart prête aux Jacques. Combien étaient-ils ? Cent mille, dit Froissart ; six mille, répond le continuateur de Nangis. Il semble que la vérité soit entre ces deux chiffres.

L'armée des Jacques était formée de divers éléments ; les paysans en formaient le noyau, mais nous y trouvons aussi, comme dans la plupart des mouvements populaires, des bourgeois, des prêtres et même des gentilshommes. Tels, ce Lambert de Hautefontaine, frère d'un président au Parlement, Jean Hullot d'Estaneguy, « homme de bonne fame et renom-« mée, » Jean Nerenget, curé de Gélicourt, et la dame de Béthencourt, fille du seigneur de Saint-Martin le Gaillart.

Les Jacques s'étaient groupés par communautés de villages ; chacune avait son chef. Le principal de tous semble avoir été un paysan obscur de Merlot, Guillaume Calle ou plutôt Karle, plus connu sous le nom de Callet. Etait-ce un descendant des anciens Karls, assez communs dans le nord

« à ceux auxquels il appartiendrait », c'est-à-dire aux paysans, de mettre les forteresses en état de défense à leurs frais et dépens. *Voir* Perrens, *La démocratie en France au moyen âge*, t. Ier, p. 292.

Hosted by Google

de la France [1]. On pourrait le croire, à voir la farouche énergie avec laquelle il défendit la cause des paysans. Cet homme ne manquait pas d'esprit pratique ; c'est lui qui chercha à donner à la cohue des Jacques quelques chefs de nom connu, habitués à l'art de la guerre, et qui essaya d'obtenir l'alliance des villes telles que Compiègne et Senlis.

Evidemment Guillaume Karle comprenait comme autrefois les fils d'Erembald et Zannekin, et comme plus tard Wat Tyler et Wenzel Hippler, qu'il fallait, si l'on voulait vaincre, discipliner les masses soulevées, arrêter les massacres inutiles et donner un but pratique à la prise d'armes.

Etienne Marcel le comprit et, bien qu'il n'eût pas excité la révolte, il essaya d'en profiter en la régularisant de concert avec Karle. Il recommanda des chefs, empêcha les émeutes inutiles, conseilla de raser les châteaux qui pouvaient nuire aux Parisiens et finit par organiser une double expédition de bourgeois et de mercenaires pour soutenir les Jacques.

La première, dirigée par l'épicier Pierre Gilles et l'orfèvre Pierre Desbarres, devait soulever le plat pays du sud de Paris, et y détruire les donjons féodaux.

L'autre, sous les ordres de Jean Vaillant, prévôt des Monnaies, se joignit à Karle, qui assiégeait en ce moment le château d'Ermenonville. Dès lors, la guerre prend un aspect moins sauvage : on détruit les repaires, mais on épargne les vies.

Malheureusement les paysans n'ont pas l'énergie patiente qui convient aux guerres systématiques ; leur exaltation est peu de paille ; une fois leur soif de vengeance satisfaite, ils se lassent, regrettent la charrue et se débandent. Cette mollesse fatale les perdit, cette fois comme tant d'autres. Les nobles eurent le temps de se reconnaître ; le dauphin et le roi de Navarre se réunirent contre les paysans. Une ruse de guerre ou une perfidie fit tomber Karle entre les mains de Charles le Mauvais, comme plus tard Wat Tyler devait tomber entre celles de Richard II. L'histoire raconte que le héros

[1] Telle est l'opinion de M. Kervyn dans son *Histoire de Flandre*. Le continuateur de Nangis dit qu'il s'appelait Guillaume, surnommé le Karle.

Hosted by Google

de la Jacquerie périt couronné d'un trépied de fer rouge, supplice que nous retrouverons souvent appliqué à ceux que l'on considérait comme rois des paysans.

Privés de leur chef, les Jacques furent taillés en pièces par le Navarrais, à Montdidier. Alors Marcel fit une dernière tentative pour rallier les débris de l'insurrection, en essayant de reprendre le « Marché » de Meaux, ville dont les habitants et le maire, Soulas, étaient dévoués à la cause populaire.

Les capitaines de la bourgeoisie, Vaillant et Gilles, se portèrent donc le 9 juin 1358, avec huit cents Parisiens environ, vers la redoutable forteresse. Sans doute, les débris des Jacques s'étaient réunis aux troupes de la commune, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils eussent été dix mille, comme le dit Froissart.

Marcel avait le plus grand intérêt à s'emparer du Marché de Meaux ; la duchesse de Normandie, femme du Dauphin, Isabelle sa sœur, la duchesse d'Orléans sa tante s'y trouvaient enfermées avec plus de trois cents nobles dames et quelques gentilshommes. Les prendre, c'était s'assurer de précieux otages ; quant à les tuer, comme l'assure Froissart, la chose paraît trop folle pour mériter même une réfutation.

Toujours est-il que les Parisiens commençaient à serrer la forteresse de près, quand deux aventuriers qui, comme le dit Bonnemère, « venaient de gagner le paradis en combattant les païens de Prusse », Gaston Phébus, comte de Foix, et le captal de Buch arrivèrent en hâte de Châlons avec quarante lances, c'est-à-dire cent cinquante à deux cents cavaliers armés de toutes pièces. Sous cette tempête de fer les archers parisiens et les pauvres paysans armés de bâtons furent littéralement écrasés ; on les abattit par tas et on les jeta dans la Seine.

La jacquerie était finie : elle avait duré cinq semaines.

Maintenant allait commencer la répression dont les horreurs devaient dépasser de loin toutes les cruautés des Jacques. Cette lâche noblesse, qui ne savait pas défendre le pays contre les Anglais, aidée des nobles de Brabant, du Hainaut

Hosted by Google

et de la Flandre, se rua à travers le plat pays du nord de la France, brûlant, violant et massacrant. En moins de dix jours, vingt mille paysans avaient perdu la vie.

Au milieu des vapeurs du carnage, la grande voix de Marcel essayait seule encore de se faire entendre. Dès le 11 juillet, dans sa seconde lettre aux bonnes villes de France et aux communes de Flandre, il s'occupait des Jacques, il signalait les horreurs de la réaction, « les pucelles corrompues et femmes violées en présence de leurs maris, » en un mot, « plus de mauls plus cruellement et plus inhumainement faits que onques ne firent les Wandres ne Sarrasin. »

Assistez moi, disait-il aux communes, assistez-moi pour secourir « le bon peuple, les bons marchans, les bons laboureurs ; » il est temps d'arrêter les nobles, de réprimer « leurs voleries, car de nous et des autres ils se sont vantés « qu'ils nous osteront tout que un blanchet qu'ils nous lai- « ront et nous feront traire à la cherue avecques les che- « vaulx. »

Toujours la même plainte ! Toujours la sinistre comparaison de l'homme avec la bête de trait !

Dans ce monde troublé du XIV^e^ siècle, où les passions s'entrechoquaient sans merci, en France surtout où la vie communale râlait sous le pied des dynastes, la voix du prévôt des marchands ne pouvait trouver un écho. Réduit aux expédients, il essaya de s'appuyer sur le roi de Navarre qui le trahit, puis sur le dauphin qui le trahit à son tour pour s'entendre avec le Navarrais et ravager avec lui les environs de Paris. Une dernière tentative de Marcel pour diviser ses adversaires lui coûta la vie ; il périt à la porte Saint-Antoine le 1^er^ août 1358, au moment où il allait livrer la ville au roi de Navarre.

Sa mort enleva aux petites gens leur dernier défenseur. Dès lors ils furent à la merci de toutes les tyrannies. La misère du paysan devint effrayante. Les terribles expéditions d'Édouard III et du Prince Noir à travers la France changeaient le plat pays en désert. En 1359, nous dit Froissart, il y avait trois ans qu'on n'avait labouré. Une mortalité

Hosted by Google

inouïe s'ensuivait. D'après des calculs très vraisemblables, en dix ans, de 1348 à 1358, la France aurait perdu les trois quarts de sa population.

Aussi le paysan commençait-il à confondre tous ses ennemis, Navarrais, compagnies, escarpes, sous le même nom: Anglais! Il eût fallu profiter de ce courant patriotique et le diriger contre l'étranger qui rongeait la France. Déjà l'on avait vu quelques communautés rurales entamer avec leurs seules forces cette lutte nationale. C'est ainsi que les paysans de Compiègne avaient choisi pour les commander un certain Guillaume Lalouette, qui s'était donné comme lieutenant, un valet de ferme, espèce d'hercule, ancien chef des Jacques, le Grand Ferré. Dans une rencontre à Creil avec les Anglais, Lalouette fut tué; mais Grand Ferré vengea sa mort en abattant quarante-cinq ennemis à lui seul, sous sa redoutable hache. A quelques jours de là, Ferré, tombé malade, est surpris dans sa hutte par une douzaine d'Anglais. Ferré était au lit. — Voilà les Anglais! lui crie sa femme. — Il saute du lit, tue cinq ennemis, met le reste en fuite, boit un grand verre d'eau, se recouche et meurt.

Combien de ces héros obscurs, les rangs des Jacques ne contenaient-ils pas! Bien dirigés, ils fussent devenus ce qu'étaient les francs archers d'Angleterre et eussent sans doute épargné à la France le désastre d'Azincourt et la longue anarchie qui le suivit.

Mais les Valois n'avaient point alors la main assez ferme, la féodalité était toute-puissante et le pays demeurait livré aux grandes compagnies.

L'un de leurs chefs, Jean de Gouges, ne s'intitulait-il pas roi de France? et ne vit-on pas après le traité de Brétigny en 1361, les Malandrins qu'il commandait réclamer leur solde arriérée, les armes à la main, battre les troupes royales à Brignais et se partager le pillage de la France qu'ils rançonnèrent jusqu'à ce que Duguesclin détournât vers l'Espagne leur torrent dévastateur?

Mais le départ des compagnies ne rendit pas la sécurité au plat pays. Le triste règne de Charles VI commençait et

Hosted by Google

les sires aux fleurs de lis avaient remplacé les routiers dans le pillage de la France. Un instant les succès des Gantois et de Philippe Van Artevelde firent passer dans l'Europe occidentale un immense souffle d'espérance ; ce fut l'heure solennelle du XIV siècle ; Paris, Rouen, l'Angleterre, l'Italie avaient les yeux fixés sur la Flandre [1]. La catastrophe de Roosebeeke arrêta net ce grand mouvement social, 1382. Pour comble de misère ce fut sur le paysan que retombèrent les frais de la guerre. Afin de réunir la chevalerie qui devait combattre les Flamands, le roi avait contracté d'énormes dettes envers les seigneurs; pour s'acquitter il dut leur permettre de se payer eux mêmes, ce qu'ils firent en livrant le plat pays à leurs soldats. Les horreurs que commirent ces bandits « leurs merveilleuses pilleries et maux innumérables » dont nous parle Juvénal des Ursins, firent éclater une seconde Jacquerie.

Elle fut le lendemain de Roosebeeke, comme la première avait été le lendemain de Poitiers. Bien plus générale que celle de 1358, quoiqu'elle soit moins connue, la Jacquerie de 1383 mit sur pied plus de cent mille hommes qui, sous le nom de Tuchins, firent trembler le centre et le midi de la France; on les extermina.

Le paysan retomba sous le joug. Vinrent ensuite les Armagnacs et les Bourguignons, les Ecorcheurs, les Bouchers et le désastre d'Azincourt, 1415. Jacques Bonhomme, désespéré, se sauvait dans les bois et les déserts. « Mieux vaudrait servir les Sarrasins que les chrétiens, disait-il ; par le faux gouvernement des traîtres gouverneurs, nous faut renier femmes et enfants et fuir au bois comme bêtes égarées. Mettons tout en la main du diable ! Ne nous chault que nous devenions ! » C'est bien là le langage du désespoir.

Le grand effort national qui chassa les Anglais et qui se symbolise dans la légende héroïque de la paysanne de Vaucouleurs, fortifia le pouvoir royal et soulagea un peu le far-

[1] *Voir*, sur la portée immense de l'entreprise de Philippe Van Artevelde Perrens, *la Démocratie au moyen âge*, t. II, p. 31.
Froissart y revient plusieurs fois, non sans terreur.

Hosted by Google

deau de misères qui accablait les classes rurales. Pourtant, de nouvelles Jacqueries eurent lieu encore, mais cette fois pour des causes spéciales. Telle est la Jacquerie du Mâconnais et du Forez de 1430, dirigée contre les seigneurs et les prêtres et où nous retrouvons l'écho des doctrines des Hussites. « Tout le monde doit travailler, disaient les Jacques, tous sont égaux, les gens d'église doivent disparaître. »

Telles sont les prises d'armes de la Bourgogne, de la Lorraine et de l'Alsace contre les Ecorcheurs, ces sinistres héritiers des grandes compagnies. Telle est aussi celle de la Normandie contre les Anglais. Soixante mille paysans s'y réunirent autour de Caen, en 1434, sous la conduite de chefs obscurs, Quatrepié et Carnier, pour chasser les Anglais des villes de la côte. Mal secondés par les troupes royales qui, la victoire obtenue, se mirent à piller leurs villages, et les abandonnèrent ensuite, ils se firent exterminer par les Anglais sur les bords de la Dive. Les représailles furent si sanglantes, que le pays en fut presque dépeuplé, d'après une vieille chronique.

Quoiqu'il en soit, un fait est positif, c'est que l'on commençait à s'occuper du sort des paysans et à réprimer les bandits qui les torturaient.

Aux états généraux d'Orléans de 1439, Juvénal des Ursins, évêque de Beauvais, se fait l'écho de l'indignation de tous pour « les tyrannies qu'à souffertes le pauvre peuple de France par ceux qui le dussent avoir gardé. »

Aux états de Tours de 1484, sous Charles VIII, le cahier des doléances du commerce insiste aussi sur la misère du peuple. « Le royaume, dit-il, est comme un corps qui a été évacué de son sang par diverses saignées et tellement que tous ses membres sont vidés. »

La principale cause de ce triste état de choses, c'était l'insécurité absolue des campagnes, « les vexations intolérables et les rapines obstinées des gens de guerre » comme disait le cahier du commerce.

Déjà Charles VII avait rendu plusieurs ordonnances contre les nobles bandits, leurs soudards et leurs valets, « cette

Hosted by Google

coquinaille qui n'est bonne qu'à manger le pauvre peuple ». Charles VIII et Louis XII l'imitèrent, et l'ordonnance sévère de Louis XII, en 1498, mit fin pour un temps aux pilleries des gens de guerre.

Désormais, les paysans n'étaient plus sans appui contre les rapines des seigneurs ; l'ère des Jacqueries purement féodales était terminée. Les siècles suivants allaient en voir d'autres, où le fisc royal devient cette fois l'ennemi des paysans.

H. Pergameni.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE[1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

MON CHER AMI,

NAPLES, 2 février. — Je trouve ici deux guides aussi distingués qu'obligeants, M. Alberto Errera et M. Sbarbaro, tous deux professeurs à l'Université. M. Sbarbaro, comme vous le savez, expose et défend avec une ardeur infatigable des idées très semblables aux nôtres, sur la nécessité d'une réforme religieuse. M. Errera a publié déjà un grand nombre de travaux économiques, principalement au point de vue historique et statistique. Je citerai seulement son étude sur les petites et les grandes industries, son histoire de la grande crise commerciale de Vienne en 1873, le *Krach*, ses nouvelles recherches sur Beccaria et son histoire de l'économie politique dans les États de la république de Venise. M. Errera pense, et avec raison, que les jeunes économistes en Italie devraient s'attacher à y étudier l'histoire du travail industriel et agricole. C'est un *desideratum* que j'ai souvent signalé aussi chez nous. Il nous manque, par exemple, une histoire de nos classes rurales et industrielles. La nouvelle école économique pense que, pour résoudre les grandes questions

[1] Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet, 15 septembre, 15 novembre et 15 décembre 1879.

Hosted by Google

sociales qui s'imposent à notre époque, il faut le secours de l'histoire. Mais les historiens, jusqu'à présents, ont entassé les in-octavo pour nous raconter les faits et gestes des batailleurs, d'où il n'y a aucune conclusion à tirer, sauf qu'ils ont en général fait beaucoup de mal et peu de bien. Mais de la condition des hommes d'autrefois, que savons-nous?

Sbarbaro se dévoue corps et âme à trois grandes idées : la question religieuse, le désarmement simultané et l'amélioration du sort des classes inférieures par les réformes politiques. Il y apporte une ardeur, un excès d'activité, qui pourra lui coûter la santé et son talent, s'il ne se modère. Il écrit à la fois dans dix ou douze journaux, à Gênes, à Milan, à Bologne, à Florence, à Rome, à Naples, et je ne sais où encore. Il vit dans un état de fièvre permanente. Le jour, il prépare ses cours à l'Université ; la nuit, il rédige ses articles et ses lettres, besogne écrasante. Quand on veut se faire apôtre, il faut se contenter de l'être d'une seule cause; sinon on se tue et on n'aboutit à rien.

Je visite l'Université de Naples. Elle occupe un immense bâtiment avec une cour carrée, entourée de deux étages, de galeries et d'arcades, comme les grands couvents de ce pays. Les auditoires s'ouvrent sur ces galeries. Elles n'en sont séparées que par une portière. Les leçons sont publiques. Pendant que le professeur est en chaire, entre et sort qui veut, le chapeau sur la tête comme dans la rue. Cela rappelle les leçons des péripatéticiens sous les portiques de l'Académie. Certaines salles sont complètement remplies d'auditeurs debout, qui se pressent jusque contre la chaire. Ceux qui prennent des notes se placent au premier rang et sur les marches de la chaire.

J'assiste à une leçon d'esthétique du professeur Tari. C'est inouï de verve; il est très érudit et rempli d'humour; il cite du grec, du latin, de l'anglais, de l'allemand, puis tout à coup éclatent des lazzis en patois napolitain. Il touche à toutes les idées, en parlant de leur représentation symbolique. Il a ce qu'on appelle des tendances « avancées » ou même socialistes. Il est très aimé et très populaire parmi la jeunesse.

Hosted by Google

Dans l'intervalle de deux leçons, les élèves de médecine ou de sciences entrent dans l'auditoire et écoutent. C'est là le grand avantage de cette large publicité. Tous peuvent profiter des leçons; seulement il faut que le professeur s'habitue à ces entrées et sorties continuelles. Il doit supposer qu'il parle en public, tout en conservant à son enseignement le caractère scientifique.

Les galeries et les corridors regorgent d'étudiants; c'est une fourmilière. Plusieurs font leur déjeuner debout, en achetant, là, sur place, des petits pains, des gâteaux, quelques fruits. Leur frugalité est proverbiale. La plupart sont très pauvres et vivent de peu. Autrefois il n'y avait pas d'inscription; on estimait le nombre des élèves à 10,000; aujourd'hui il y a plus de 3,000 inscriptions, mais près de 7,000 examens. Ces jeunes compatriotes de Pythagore, de Vico et de Campanella adorent les idées abstraites et les théories générales. Hegel interprété par Vera et Spaventa règne encore dans les chaires, mais dans la jeunesse s'infiltrent le positivisme et le matérialisme.

Je cause avec un étudiant des opinions qui dominent à l'Université. Nous sommes presque tous, me dit-il, anticléricaux; les spiritualistes sont en minorité, il y a peu de républicains, mais plus de socialistes. D'après ce que me disent les professeurs, les jeunes gens travaillent et aiment à s'instruire, même sans avoir en vue une carrière. Chez nous, trop souvent on ne suit les cours que pour obtenir le diplôme qui mène à une position lucrative.

Je rencontre Palmieri, pour qui M. Minghetti m'a donné une lettre d'introduction. L'illustre physicien qui dirige l'observatoire du Vésuve est encore très vert et très vif. Nous parlons naturellement du Vésuve, dont il est le grand pontife. Il ausculte les pulsations du volcan comme un médecin ceux du pouls humain.

J'assiste au cours d'économie politique de M. Antonio Ciccone. Exposition claire, vivante. Beaucoup d'auditeurs. L'économie politique, science d'origine italienne, est plus cultivée ici que partout ailleurs; elle est enseignée à l'Uni-

Hosted by Google

versité, outre le cours principal, par huit *privati insegnanti*. N'est-ce pas extraordinaire? Il n'y a pas autant de chaires d'économie politique dans toute la France. Voici les noms de ces huit *privati insegnanti:* A. Betocchi, A. Errera, R. Schiattarella, F. Tomasicchio, baron F. d'Ippolito, S. Francone, A. Salandra et Lioy.

L'institution des « professeurs privés avec effets légaux » a parfaitement réussi à Naples. Leurs leçons comptent comme préparation aux examens et ils peuvent être appelés à faire partie des jurys qui les font subir aux élèves. En 1878, il y avait attachés à la faculté de philosophie 9 *privati insegnanti;* à la faculté de droit, 32; à la faculté des mathématiques, 17; à la faculté des sciences naturelles, 12, et à la faculté de médecine, 63; total, 133. Ajoutez 73 professeurs. Le personnel enseignant est donc de 206. Aucune Université allemande, même celle de Berlin, n'en compte autant.

Je trouve ici une nouvelle preuve de la prédilection des Italiens du Midi pour les sciences spéculatives. Il y a à Naples une faculté spéciale des mathématique, avec neuf professeurs ordinaires, deux professeurs extraordinaires, deux chargés de cours et neuf *privati insegnanti*.

Parmi les professeurs de la faculté de droit, je citerai l'illustre criminaliste Pessina, F. Pepere, qui fait l'histoire du droit de la façon la plus distinguée et qui est un des chefs du parti libéral, le romaniste Polignani, dont les travaux sont très appréciés en Allemagne, de Luca, qui enseigne la statistique. — Je n'ose m'aventurer dans les autres facultés où il y a aussi beaucoup de savants éminents et connus.

— Nous montons au Vésuve par une tempête de neige qui nous surprend au sortir de l'hermitage. De là au sommet, il nous faut, à ma fille et à moi, environ une heure. Les premières dix minutes dans les cendres, qui cèdent sous les pieds, sont pénibles comme une ascension dans la neige fraîche. Plus haut les scories résistent mieux sous le pied. En descendant dans le grand cratère, les vapeurs sulfureuses, rabattues par le vent, nous aveuglent et nous suffoquent. Du milieu des laves fraîches et encore rouges de la dernière éruption,

Hosted by Google

s'élève un petit cône haut de 30 mètres environ. Il est formé par des scories légères que projette la bouche du volcan. Toutes les deux ou trois minutes, on entend un bruit semblable à une locomotive qui se met en mouvement. C'est comme la toux de la fournaise souterraine. L'orifice du cône est en communication directe avec le feu central; c'est de là que s'échappe l'immense panache de fumée qui couronne la montagne. Plus récemment, mon fils a pu monter jusqu'au sommet même de ce cône d'éruption et jeter un regard dans l'abîme incandescent. Quand j'ai visité le Vésuve, en 1842, le cratère présentait à peu près le même aspect que maintenant. En 1854, il n'y avait plus aucune ouverture, mais seulement un grand creux, semblable à une carrière de sable, de 20 à 30 mètres de profondeur, d'où sortaient des vapeurs sulfureuses, comme d'une solfatare. Au moyen d'une échelle on pouvait y descendre. Peu d'excursions sont aussi intéressantes que celle-ci, parce qu'il n'en est guère, en Europe du moins, qui vous font voir d'aussi près les forces incalculables que recèle le sein de notre globe. C'est comme un regard jeté dans sa constitution intérieure. D'un bond l'imagination remonte à l'époque de son origine ignée.

— Je ne vous parlerai pas du musée, dont rien n'égale l'intérêt; ni des aspects de Naples, que vous connaissez aussi bien que moi. Je dirai seulement que chaque visite ici me confirme dans l'idée qu'il n'est pas de lieux plus enchanteurs que cette baie. Quelle harmonie de lignes et de couleurs ! Comme le profil de ces montagnes se marie bien aux contours de ces rivages. Quel régal pour les yeux ! La peinture ne peut même essayer de rendre ces splendeurs.

— On a construit un très bel aquarium, près de la mer, au milieu des palmiers et des araucarias de la promenade enchanteresse de Villa-Reale. Pour vous décrire les hôtes qui l'habitent, il me faudrait la plume d'Édouard Van Beneden. Je note seulement, à l'honneur de l'esprit scientifique en Italie, qu'on y a établi un institut d'études, en réservant une table pour chacune des nations étrangères qui veulent y envoyer un étudiant. Grâce à l'insistance de M. Van Beneden, nous y aurons bientôt aussi un jeune physiologiste belge.

Hosted by Google

— J'aurais voulu étudier de près la misère de Naples, mais le temps me fait défaut. Elle a été décrite par Villari de façon à arracher à toute l'Italie un cri d'horreur et Marc Monnier en a fait des tableaux effrayants et malheureusement vrais.

La duchesse Theresa Ravaschieri a écrit aussi un très bon livre sur la misère à Naples : *Storia della carita napoletana.*

En pénétrant dans les étroites ruelles qui débouchent sur le quai de Santa-Lucia, je vois ces caves sombres, où sur un sol humide et infecte croupissent des familles entières, entassées et disputant aux rats leur paillasse pourrie. A Londres même, dit Villari, rien n'est plus horrible. C'est exacte; mais il faut dire qu'à Naples on peut vivre presque toujours en plein air et que les enfants vont jouer sur le quai et sur le sable, aux bords de la mer. Ils ont le soleil et la fête perpétuelle de cette belle nature, tandis qu'à Londres on a presque toujours de la pluie, un brouillard opaque, des rues affreuses et nul horizon. Le dénuement de l'Indien dans les prairies n'est pas de la misère, et telle est à peu près la condition des pauvres à Naples.

N'est-il pas désolant que partout, du Nord au Midi, au milieu des richesses de l'univers entassées aux bords de la Tamise, comme ici, parmi les splendeurs de ce golfe incomparable, on retrouve cette plaie hideuse du paupérisme. La faute en est-elle aux pauvres eux-mêmes ou à l'imperfection des lois humaines? En Italie, on en aperçoit bien les causes.

— Une grande partie de la rente italienne et des obligations et actions des chemins de fer se trouvent encore aux mains des étrangers; c'est un mal. Il en résulte que les travailleurs italiens peinent et meurent de faim au profit des rentiers de Paris, de Bruxelles et de Londres. Voilà le triste résultat de tous ces gros emprunts. Les pauvres cultivateurs du monde entier, l'Indou de Calcutta à l'Himalaya, le Fellah aux bords du Nil, le Brésilien, le Russe, l'Italien, tous sont privés du fruit de leur dur labeur, qui va subvenir aux fantaisies du divitisme dans nos grandes villes de l'Occident. A mesure que les dettes des États, des villes et des provinces augmentent, — et cela a lieu partout dans une progression

Hosted by Google

effrayante, — on voit s'accroître le nombre des oisifs vivant aux dépens des travailleurs. L'Italie paye tribut à l'étranger, comme si elle était un pays conquis. Si des Italiens rachetaient toutes les rentes et les titres émis par leur pays, le mal existerait encore, mais il serait moindre.

— J'apprends qu'en Italie on a beaucoup de peine à trouver des instituteurs, tandis que les écoles normales d'institutrices sont partout insuffisantes pour recevoir les élèves qui se présentent. En voici la raison. Les jeunes filles, quand elles sortent de l'école primaire, ne trouvent pas d'autres établissements pour continuer leur éducation que les écoles normales. En outre, ce n'est que comme maîtresse d'école que les filles de la petite bourgeoisie peuvent obtenir un gagne-pain.

Dans les écoles que j'ai visitées, j'ai trouvé ces institutrices ordinairement jeunes, intelligentes, mais, souffreteuses, évidemment mal nourries et étiolées par le mauvais air. Elles sont trop peu payées par les communes. Beaucoup meurent étiques, et certes ce n'est pas le climat qui en est la cause. A Florence, récemment, sur 147, 75 ont été reconnues incapables de faire les petits exercices de gymnastique de chambre qu'exige le règlement. D'où vient le mal? De la pauvreté générale. Les communes sont pauvres et cherchent à payer le moins possible. Les institutrices sont pauvres : elles s'offrent au rabais.

En Italie, comme dans tous les pays catholiques, on n'a presque rien fait pour l'enseignement moyen et supérieur des jeunes filles. Les congrégations sont là qui s'en chargent. Qu'en résulte-t-il? Que les mères de famille sont presque toutes dévouées au clergé, qui ainsi, quand il le voudra, ressaisira les fils. La lutte du libéralisme contre la théocratie doit aboutir à un échec final, si l'on continue à abandonner l'éducation des filles aux congrégations.

Au fond, la difficulté est grande. Pour les soustraire à l'influence cléricale, enlevez-vous aux femmes tout sentiment religieux, c'est une entreprise détestable et dont on verrait bientôt les mauvais fruits. D'autre part, si elles sont pieuses, comment le confessionnal n'en ferait-il pas les instruments

Hosted by Google

des confesseurs? C'est évidemment une impasse, dont on ne peut sortir que par l'adoption d'un culte qui ne connaît pas la confession ; mais l'Italie y est-elle préparée ? Les libéraux les plus avancés ne comprennent même pas les termes du problème. La gauche ne se distingue de la droite, sous ce rapport, que parce qu'elle crie plus fort contre les prêtres ; mais, quant à des mesures efficaces pour diminuer leur influence, elle n'en a cure; au contraire, elle se montre souvent plus favorable au clergé que la droite.

Il y a aussi en Italie ce qu'on appelle en France les petits séminaires. Ce sont des établissements d'enseignement moyen destinés à préparer les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise ; mais ils reçoivent aussi les élèves qui veulent seulement faire leurs humanités. Il en existe 284, qui comptent 17,478 élèves, dont 3,547 font de la théologie. Ils ont plus d'élèves que les gymnases et les lycées de l'État. La majorité des enfants de la bourgeoisie est donc encore aux mains du clergé. D'après le rapport sur ces « séminaires » que le ministre de l'instruction publique vient de publier (février 1879), l'enseignement y est très mauvais. Le grec presque nul ; le latin et l'italien « laissent beaucoup à désirer » ; pour les sciences, « insuffisance complète ».

Cet enseignement continue dans ces conditions, en violation de la loi, qui exige que les professeurs soient diplômés et que les élèves, pour être admis aux examens, passent au moins une année dans une école publique. Aucun ministre de l'instruction publique, ni Coppino, ni Bonghi, ni De Sanctis, n'a osé faire respecter la loi. Les professeurs enseignent sans diplôme, et les élèves se présentent aux examens, en disant qu'ils ont reçu l'instruction dans leur famille.

Rien n'est d'un plus mauvais exemple que des lois sans cesse violées par ceux-là mêmes qui sont chargés de les mettre à exécution ; et c'est ce qui arrive trop fréquemment en Italie. Le manque de respect pour la loi est un des plus grands vices de ce pays-ci. Ce vice profond et qui date de loin se rencontre dans toutes les classes. Deux causes opposées ont agi dans le même sens. Autrefois les lois édictées par des

Hosted by Google

gouvernements tyranniques blessaient les droits et les intérêts des sujets qui tâchaient de s'y dérober de toutes façons. Depuis que l'Italie est libre, beaucoup de lois ont été votées qui étaient trop en avance de l'état social, et elles sont également éludées. On violait les premières parce qu'elles étaient mauvaises, et maintenant on viole les secondes parce qu'elles sont trop bonnes. Dans les pays qui se gouvernent eux-mêmes depuis longtemps, le peuple a le sentiment que les lois sont faites par lui et pour lui, et par conséquent il est porté à les respecter. Ce n'est que peu à peu que l'Italie en arrivera là. Malheureusement il est trop évident que l'impôt l'accable et que les avantages qu'il en retire ne sont pas en proportion de tout l'argent dépensé.

— Un autre fléau de l'Italie, c'est l'abus des influences parlementaires. Nous en souffrons déjà beaucoup en Belgique et nul pays constitutionnel n'en est exempt; mais le mal est plus grand ici, parce qu'à défaut de partis nettement tranchés sur lesquels ils s'appuient, le ministère et les administrations ne peuvent résister. Le député doit se faire le serviteur des solliciteurs qui l'assiègent, sous peine de perdre leur voix, et le ministre doit donner satisfaction aux députés pour conserver ou pour former une majorité. Dans les nominations on tient moins compte des exigences du service que des recommandations des membres de la Chambre. Devant eux, à Rome comme en province, chacun tremble et tous cèdent. Les lois, les règlements, l'équité, l'intérêt public, pour leur complaire, tout est sacrifié. C'est une source permanente de désordres, de dilapidations, de favoritisme et de mauvaise gestion.

A ce mal, quel remède? Imiter l'Angleterre d'où nous vient le régime représentatif. Là, plus encore, qu'en Amérique, on trouve une double décentralisation. Décentralisation territoriale : chaque État, chaque comté, chaque commune jouit d'une grande autonomie et règle ses affaires propres. Décentralisation des grands services qui ont une vie indépendante : exemple, l'instruction publique, dont le chef, le surintendant, ne dépend pas des Chambres.

Hosted by Google

Ce qu'il faut sur le continent, pour nous guérir de l'ingérence abusive des influences politiques, c'est :

1° Enlever au centre le plus d'attributions qu'il se peut, pour les confier aux provinces ou aux régions. M. Jacini a parfaitement développé cette idée dans son livre : *Sulle condizione della cosa publica in Italia, dopo il* 1866 ;

2° Constituer l'indépendance des grands services. Des chefs nommés à vie, en dehors des influences parlementaires et nommant à leur tour leurs subordonnés sous leur responsabilité. Exemple : le service de la sûreté publique à Londres. J'ai exposé ce point dans mon *Essai sur les formes de gouvernement.*

Pour introduire une réforme, une amélioration dans l'armée, dans l'enseignement, il faut des années et des vues suivies, appliquées par celui qui les a conçues. En Italie, on change de ministres plusieurs fois dans l'année. Chacun apporte successivement ses idées, ses plans et son caractère. Quels résultats espérer avec ces changements perpétuels? Un gouvernement autocratique conservant ses ministres est, sous ce rapport, un meilleur instrument de gouvernement et de progrès. Voyez ce qui s'est fait autrefois en Prusse.

— Le ministre Majorana-Calatabiano vient de faire voter une loi forestière qui renferme de bonnes dispositions ; mais l'exécution en est confiée à des comités provinciaux ; cela est très mauvais. Le Piémont ira-t-il s'imposer des sacrifices pour empêcher le Pô d'inonder la Lombardie? Il s'agit ici d'un intérêt national, et l'énergie de tout le pays est à peine suffisante pour réparer le mal. L'unité administrative pour une loi forestière doit être le bassin d'un cours d'eau, et non la province.

Il y a deux siècles, le poète Tassoni pouvait encore dire :

L'Apennin la cui selva ombrosa e folta.
Serve di scopa alla stellata volta.

Aujourd'hui, les montagnes sont nues et la malaria désole les plaines. Il faut à tout prix reboiser les hauteurs, comme l'a fait le marquis Ginori sur ses propriétés. L'État doit agir ici haut la main et imposer ce qui est nécessaire.

Hosted by Google

— Le nombre des émigrants qui quittent « la belle Italie » va sans cesse croissant. MM. Minghetti et Luzzatti ont même déposé, l'été dernier, un projet de loi pour protéger les émigrants contre les fraudes de toute espèce dont ils sont les victimes. Et cependant que de terres fertiles encore vagues où des millions de familles pourraient vivre ! Pour que l'Italien émigre, il faut qu'il soit bien malheureux. Il l'est vraiment, et la cause en est la distribution vicieuse de la propriété. *Latifundia perdidere Italian.* Le mot est encore aussi vrai de nos jours que du temps de Pline. Comprend-on qu'on déserte le plus beau pays du monde, où la place ne manque point? Voilà l'œuvre du crédit et de l'impôt.

— Le nombre des délits augmente en Italie d'une façon inquiétante. Ainsi le chiffre des gens incarcérés, qui en 1873 était de 43,753, s'est élevé en 1878 à 48,037. Il se commet seize fois plus d'homicides qu'en Angleterre. Fait curieux, c'est Rome, la ville des papes, qui l'emporte sous ce rapport. On y compte 1 homicide sur 19,458 habitants; dans le Vénitien, 1 sur 225,519 seulement. Les différences de ville à ville sont très marquées. A Catanzaro, en Calabre il y a par 100,000 habitants, environ 7 homicides, à Florence 0,8 et à Turin 0,5. Pour les vols, c'est encore Rome qui a la palme, 49 par 100,000 habitants, et à Florence 2 seulement.

Je lis à ce sujet un bon livre du professeur Lombroso : *Sull' incremento del delitto in Italia e sui mezzi per arrestarlo.* Quelles sont les causes de ce fait affligeant? D'abord et avant tout l'extrême misère d'une grande partie de la population. Pourquoi craindrait-il la prison, celui dont le sort est moins pénible quand il y entre? En outre, l'impunité est très fréquente. La police est mal faite. On abuse de la liberté provisoire. Les instructions judiciaires durent des mois et des années. Quand la peine arrive, le délit est déjà oublié. Puis viennent les amnisties et les mises en liberté. Les délinquants ont bien des chances d'échapper.

Un autre mal généralement reconnu, c'est que la magistrature n'est pas ce qu'elle devrait être. Elle est trop maigre-

Hosted by Google

ment payée. Elle manque d'indépendance. Recrutée par les influences politiques, elle s'en fait trop souvent l'instrument. Elle craint telle coterie, tel parti, tel personnage qui exerce une sorte de terreur. Toujours de la *camorra*.

Comme le nombre est grand des gens dangereux et de ceux qui devraient être en prison et qui n'y sont pas, on a eu recours à une mesure qui est la violation du principe tutélaire de la liberté individuelle. La police a le droit d'imposer tel ou tel lieu de résidence à des individus qu'elle considère comme dangereux, mais sans qu'aucune poursuite ou aucun jugement soient intervenus. Ce domicile imposé « *domicilio coatto* » est, comme on le répète ici, une véritable loi des suspects, une arme empruntée à l'ancien arsenal du despotisme. C'est une nécessité, dit-on. Tant pis ; il faut faire en sorte qu'une mesure aussi injustifiable ne soit pas nécessaire. D'ailleurs les effets en sont détestables. Les individus soumis au *domicilio coatto* perdent tout respect humain et deviennent des scélérats. Ils vont peupler la prison et le bagne.

Une répression prompte, des lois sévères mais justes, des juges énergiques et actifs, voilà les remèdes. Mais ce qu'il faut surtout, c'est une meilleure répartition de la richesse et une réduction de l'impôt, qui, aujourd'hui, engendrant l'excès de la misère, sont la cause la plus énergique des délits et des crimes.

L'Italie se trouve engagée dans un cercle vicieux. Le mécanisme de l'État est si coûteux, qu'il provoque les crimes en créant la misère, et plus il y a de délits, plus la répression devient coûteuse.

— Nous remontons vers le nord par le chemin de fer qui longe la côte, de Rome à Pise. On traverse les maremmes, plaines marécageuses parsemées de buissons, où règne la malaria. A Pise, après avoir joui de la beauté sans pareille de la place où sont réunis la cathédrale, le baptistère, le campanile et le Campo-Santo, nous faisons une promenade dans la forêt du Gombo. C'est une magnifique pinède de pins parasols plantée au siecle dernier par le grand-duc. Que de régions entièrement improductives on pourrait convertir ainsi en massifs

Hosted by Google

forestiers! Le chameau est ici complètement acclimaté; il se reproduit et fait l'office de bête de somme. On l'emploie à rapporter le bois abattu des endroits de la forêt où une charrette ne pourrait pénétrer. Nous en rencontrons trente à la file. On se croirait en Afrique.

Que je voudrais être peintre pour reproduire certains coins du paysage! Voici une petite mare entourée de bruyères rousses. Les nuages empourprés par le soleil couchant s'y reflètent à travers les fûts bruns des grands pins qui étendent au-dessus de nous leurs voûtes sombres. Les daims fuient à travers la clairière. On aperçoit au bout de la grande avenue les dunes de la mer dont on entend le ressac. Aspects très particuliers, dont rien ne donne l'idée chez nous, sauf peut-être certains sites de la Campine. Mais ici les arbres sont plus puissants, l'impression plus solennelle, les tons bien plus fortement colorés.

— Nous nous arrêtons à Menton pour voir la famille Puaux et lord Acton. Nous logeons à la pension Santa-Maria, sur la route d'Italie, élégante résidence tout au bord de la mer, où l'on a tout le confort d'un bon hôtel suisse. Le climat de Menton est bien préférable à celui de Nice. Pas de vents du nord; les hautes montagnes qui s'élèvent immédiatement derrière la ville les arrêtent.

Nous sommes au 15 février et les petits pois sont mûrs. Sous les grands palmiers, les roses, les géraniums, les héliotropes fleurissent. Pour trouver une station aussi chaude, il faut descendre cent lieues plus au midi, jusqu'à Amalfi, dont l'exposition est la même.

Nous avons l'extrême plaisir de retrouver ici les Minghetti qui sont venus voir leur cousin Acton. Nous allons ensemble dire adieu à Herbert Spencer, qui retourne en Angleterre. Je lui avais été présenté, il y a trois ans, à l'Athenæum, ce fameux club de Londres, où sont inscrits les membres les plus éminents du Parlement, de la Chambre des lords et les principaux savants et hommes de lettres. Il paraît très fatigué de travail. Il est grand, maigre, les cheveux encore noirs, mais les yeux affaiblis par la lecture. Il peut à peine

Hosted by Google

soutenir son long buste qui s'affaisse. Il s'inquiète des difficultés du régime parlementaire en Italie et recommande à Minghetti l'amélioration des conditions d'existence des classes inférieures. — Que pensez-vous de Herbert Spencer? dit Mme Minghetti à lord Acton. — Demandez cela plutôt à M. de Laveleye, répond-il avec son fin sourire. — Quant à moi, dis-je, je serais très disposé à me récuser. Pour la seule science où j'ai quelque compétence, la sociologie, il n'en est encore qu'aux prolégomènes. Il en a montré toutes les difficultés; mais cela suffit-il? Je crois que Spencer a abordé une entreprise qui est aujourd'hui au-dessus des forces humaines. Quelles que soient son ardeur au travail, sa puissance de lecture et son génie, il ne parviendra pas à achever cette encyclopédie des sciences sociales qu'il avait rêvée. Ainsi, quand il arrivera à l'économie politique, je doute qu'il y apporte beaucoup de vues nouvelles. Je ne pense pas qu'il lègue quelques-unes de ces vérités fécondes comme on en trouve dans Mill et dans Tocqueville. C'est sans doute un effet de la faiblesse de mon esprit, mais je place ces deux écrivains très au-dessus de lui. Tocqueville est le Montesquieu du XIXe siècle et Mill mérite d'être le guide des amis éclairés de la liberté et de la justice. La science est si vaste, qu'on ne peut en cultiver qu'un petit coin, armé, bien entendu, de grandes vues générales.

— Quant à moi, reprend Mme Minghetti, la suppression de tout idéal me donne froid. Lorsque mes amis positivistes, les naturalistes et les physiciens, veulent m'enfermer dans ce qu'ils appellent les lois naturelles, je me dis : Mais la plus grande force au sein de l'humanité, n'est-ce pas la foi en l'invisible, l'aspiration vers l'au-delà? N'est-ce pas elle qui fait les héros, les saints, les réformateurs, qui bouleverse, transforme et améliore sans cesse les sociétés?

— Lord Acton est un catholique dévoué à la liberté et anti-infaillibiliste. Il a l'attitude de Montalembert vers la fin de sa vie, mais avec tout autrement de logique dans les idées et de constance dans la conduite. C'est certainement l'un des hommes les plus instruits de l'Angleterre. Il s'occupe prin-

Hosted by Google

cipalement d'histoire et spécialement d'histoire ecclésiastique. Néanmoins il me montre les livres d'économie politique les plus récents qui ont paru dans les diverses langues. Il les a lus et annotés. Ce qu'il lit est prodigieux et cependant sa santé est excellente. Il paraît n'avoir que quarante ans. Il a les épaules larges, le front carré, la démarche vive et un peu raide du vrai Anglo-Breton. Quel est son secret pour tant travailler, sans se fatiguer comme Spencer? Il se lève très tôt, et pendant la journée, quand il a un instant, il l'utilise. Il consacre l'après-midi à la promenade, mais jamais il ne flâne et ne perd son temps, voilà le grand point. Il habite avec sa famille une belle villa au milieu des roses et des héliotropes en fleurs. Il a épousé une comtesse Arco, de Bavière. Je me rappelle avoir vu au musée d'Inspruck un tableau représentant un Arco qui se jette au devant de l'empereur Maximilien pour le sauver d'une arquebusade qu'il reçoit, lui, en plein dans le côté.

Dîner chez lord Acton avec les Puaux père et fils, tous deux pasteurs. Puaux le père est un de ceux qui ont le mieux fait l'histoire de la Réforme. C'est un apôtre. Le fils, Frank Puaux, est un jeune écrivain d'avenir. Il prépare une histoire de Jurieu, qui défendit avec tant de vigueur et de profondeur le principe de la liberté et de la souveraineté du peuple contre les doctrines d'autorité de Bossuet. C'est dans la pensée protestante qu'on trouve l'origine des théories du gouvernement libre, de même que c'est chez les peuples protestants qu'on en voit la pratique.

Lord Acton a publié une admirable esquisse de l'histoire de la liberté dont la traduction, faite par mon ami Louis Borgnet, a été publiée par notre éditeur M. Merzbach. Dans la préface que j'y ai ajoutée, j'ai cru pouvoir réclamer une plus large part d'influence pour la Réforme et pour la Révolution française. Cependant lord Acton a un respect trop scrupuleux de la vérité historique pour dénaturer les faits au profit des dogmes catholiques. Ainsi, dans la réponse qu'il a faite au fameux écrit de Gladstone sur le vaticanisme, il n'a pas hésité à démontrer que c'est d'après les conseils du pape que

Hosted by Google

Marie Stuart a organisé le complot qui avait pour but d'assassiner Élisabeth.

On cause longuement de la question religieuse qui nous occupe tous également, quoique à des points de vue très différents.

Lord Acton est sombre ; il paraît désespérer de voir jamais Rome se réconcilier avec la liberté et l'esprit moderne. Il parle non sans une grande amertume de la faiblesse de caractère de Montalembert et de Dupanloup, avec qui il a essayé de défendre l'ancienne foi. Il ne paraît pas même mettre grand espoir dans les tendances libérales de Léon XIII.

Minghetti pense que les luttes actuelles entre le catholicisme et le libéralisme s'amortiront, quand le trône pontifical sera occupé par un pape, qui comprendra qu'il a tout à gagner à défendre la liberté illimitée. La solution prochaine serait la séparation complète de l'Église et de l'État. Ainsi la plupart des causes de conflit disparaîtraient. Les forces en présence ayant *fair play*, la vérité finirait par triompher. Mais un choc plus redoutable encore nous menace, c'est celui entre la science et l'idée religieuse elle-même. Le choc est inévitable. Toute religion, même réduite au déisme, n'y périra-t-elle pas ?

Les Puaux et moi nous défendons la solution par le protestantisme. Nous sommes bravement soutenus par une amie de madame Minghetti, calviniste convaincue, la comtesse de Nadaillac. Sans doute, disons-nous, un pape politique et habile peut momentanément amener un apaisement. Prêtre et Italien, il ne manquera pas de biais pour établir un *modus vivendi*. Mais cela n'empêche pas la contradiction absolue des doctrines. Les hommes sont inconséquents, mais les doctrines finissent toujours par pousser à bout leurs conséquences logiques, leurs déductions rigoureuses. Le catholicisme tel qu'il est défini dogmatiquement par les conciles et les papes est une doctrine de despotisme et d'intolérance. Or, notre époque a soif de liberté.

Les peuples catholiques peuvent-ils vivre en insurrection permanente contre leur propre culte? Si ce culte conserve

Hosted by Google

son empire sur les âmes, ses ministres deviendront les maîtres. S'il périt, quel fondement restera-t-il à la morale et à la civilisation? La séparation de l'Église et de l'État n'est pas une solution. Comme l'Église catholique ne l'accepte pas, si ses adhérents arrivent au pouvoir, soit par des élections, soit par un coup d'État et par l'entremise d'un souverain, il est certain que l'Église imposera ses lois à l'État. Voyez ce qui se passe en Belgique. Rien n'est plus instructif. Nulle part sur le continent l'Église n'est aussi complètement séparée de l'État, et nulle part les luttes politiques ne sont plus mêlées de religion. La séparation devait apporter la paix, et elle a provoqué la guerre. Nous avons voulu bannir la théologie, et c'est la théologie qui nous divise. Si les peuples veulent vivre libres, il faut qu'ils adoptent un culte qui ne condamne pas la liberté. Pour l'Italie la question présente un danger particulier, car là le triomphe de l'Église aboutit, non comme ailleurs à l'asservissement, mais au démembrement de l'État.

— Les promenades aux environs de Menton dans la montagne sont délicieuses. Dans les gorges étroites on capte les eaux des ruisseaux pour arroser les jardins de citronniers qui couvrent les premières pentes. Plus haut, des oliviers protègent de leur ombrage léger une terre où fleurissent des milliers de violettes et des anémones, les unes d'un beau violet, les autres d'un rouge vif. Puis viennent des pins et enfin des rocs nus et abruptes qui s'élèvent à plus de 1,500 pieds. A la descente, on a sans cesse devant soi le spectacle de cette belle Méditerranée dont on ne se lasse pas.

Toute cette côte enchantée est devenue le jardin d'hiver des oisifs opulents. Combien l'accroissement des fortunes et la facilité de la locomotion ont embelli la vie des gens de loisir! Ils ne connaissent plus les excès des climats. L'hiver, ils vont chercher le printemps près des flots d'azur de ce beau golfe et pendant la canicule ils trouvent la fraîcheur dans l'Engadine, à Zermatt ou à Mürren.

Riches de la terre
Pour vous vivre est doux

Hosted by Google

Ces deux petits vers de je ne sais quel auteur du XVIII^e^ siècle me reviennent sans cesse à la mémoire. Je ne les ai jamais trouvés si vrais qu'en déjeunant, quelques jours plus tard, dans l'éden de ce charmant mécène, Gambart, sous ses portiques de marbre blanc, parmi tant d'œuvres de grands maîtres et en visitant ces jardins enchantés, où la flore de ces latitudes si favorisées déploie toutes ses merveilles.

— Je résumerai, pour finir mes impressions sur la situation actuelle de l'Italie, en m'appuyant sur les observations émises par M. S. Jacini dans un livre paru récemment : *I Conservatori e l'evoluzione naturale dei partiti politici in Italia*. Il est si délicat de juger un pays étranger, qu'on aime bien à pouvoir invoquer le témoignage d'un de ses citoyens connu par la haute impartialité de ses vues.

Voici d'abord les côtés favorables de la situation de l'Italie : Des frontières naturelles parfaitement délimitées. Pas d'ennemis extérieurs à craindre, nul voisin ne convoitant ses provinces. Une dynastie nationale dévouée au pays et à la liberté, très populaire dans tout le pays et dans toutes les classes. Une armée instruite, non divisée par les opinions politiques. Une noblesse plus amie que nulle autre du progrès sous toutes ses formes, de la science, des arts et des lettres. Une grande activité intellectuelle partout répandue, et dans la jeunesse un grand désir de s'instruire. De nombreux foyers de culture scientifique. Une population très intelligente et, quoi qu'on en dise, très laborieuse quand elle recueille les fruits de son travail. Nul fanatisme religieux, pas même chez le clergé. Point de grande industrie ni de grande capitale accumulant sur un point des masses d'ouvriers.

Voici maintenant les mauvais côtés : Le pire selon moi et la source de tous les maux, c'est la trop inégale répartition des biens, d'où résulte que la plus grande partie de la population doit vivre d'un salaire insuffisant et intermittent; surtout extrême misère des classes rurales. Impôts accablants, l'État, les provinces et les communes abusant du crédit pour des dépenses improductives. Beaucoup de particuliers dépen-

Hosted by Google

sant plus que leurs revenus; par suite, formation très lente du capital. Les crimes et les délits plus fréquents que partout ailleurs et augmentant encore dans une proportion inquiétante. Dans tout le Midi, la sécurité moindre que dans tout autre pays civilisé. La justice lente et impuissante. Les verdicts du jury souvent un véritable scandale. La police insuffisante. Des associations malfaisantes comme la *Camorra* et la *Mafia*, faisant régner dans certaines villes une sorte de terreur. Des sectes révolutionnaires persistant dans certaines provinces. Abus des influences politiques. Le régime parlementaire fonctionnant détestablement, faute de partis bien constitués. Les crises ministérielles incessantes, ôtant au gouvernement toute autorité et tout pouvoir pour faire le bien. La presse active mais se faisant trop souvent l'organe de certains intérêts personnels ou de coteries ambitieuses. Beaucoup de mécontents : dans les petites villes, les demi-bourgeois déclassés « politiquant » dans les cafés et sur les places publiques, et dans les campagnes, les paysans écorchés par la rente et par l'impôt. L'ambition déplorable de jouer un rôle dans les complications de la politique européenne, et chez un parti peu nombreux mais remuant la funeste visée d'en profiter pour enlever aux voisins quelques lambeaux de territoire, tandis qu'il ne faudrait songer qu'à rendre la vie plus supportable.

En somme, il me semble apercevoir en Italie beaucoup d'éléments inquiétants, mais sans l'instrument qui fait les révolutions, une capitale révolutionnaire.

Les souverains qui créent une grande capitale aux dépens de la vie provinciale préparent la chute de la royauté.

Un centre ou tout converge et où tout se décide est aussi un écueil pour une république. Le retour des chambres à Paris est une grande faute. J'aurais conçu que les ennemis de la république l'eussent demandé, mais un vrai républicain n'aurait jamais dû y consentir.

Si l'on met fin à la malaria, Rome deviendra un second Paris et la royauté sera menacée.

Hosted by Google

La question de la papauté reste toujours attachée aux flancs de l'Italie. Son unité a pour ennemi irréconciliable le chef suprême de son culte, qui est en même temps le souverain pontife des deux cents millions de catholiques qui se trouvent hors de l'Italie. Son existence comme nation peut donc être mise en danger de deux façons : premièrement, par le triomphe du parti clérical à l'intérieur, s'emparant du pouvoir au moyen des élections et des rouages du gouvernement représentatif; secondement, de l'extérieur, par une croisade d'un ou de plusieurs États catholiques où le parti clérical viendrait à dominer complètement. Qui oserait dire que ces dangers soient complètement chimériques? Pour y parer, M. Jacini propose de convertir la « loi des garanties » émanée de l'Italie seule, en un traité international qui règlerait d'une façon définitive la situation de la papauté. Ce serait le comble de l'imprudence, car on accorderait ainsi à tous les États intervenant au traité un droit d'ingérence dans les affaires italiennes. L'Italie perdrait son indépendance. Elle serait à la merci des autres puissances.

Il n'est qu'une seule solution radicale, c'est que les Italiens abandonnent un culte qui a pour but avoué de leur enlever non seulement leurs libertés, mais même leur nationalité. En dehors de ce remède, le seul radical, il faut attendre le salut d'une extrême prudence et d'une grande prévoyance. A l'intérieur il faut empêcher que le clergé ne s'empare des générations nouvelles par l'enseignement. A l'extérieur il faut se faire des alliés, surtout en évitant d'inquiéter les autres puissances. La tâche n'est pas aisée, et il ne me semble pas que les hommes d'État italiens en voient bien toutes les difficultés.

J'éprouverais certaines craintes pour l'avenir, si je ne voyais pas en action les forces puissantes qui vont à la constitution des grandes nationalités et qui détruisent successivement les principautés ecclésiastiques. Il y a là une loi historique dont j'ai indiqué ailleurs les causes profondes. Le rétablissement du pouvoir temporel du pape serait une violation de cette loi. Elle n'est donc pas probable.

Hosted by Google

Léon XIII est-il pour l'avenir de l'Italie et pour la cause de la liberté en Europe un adversaire plus à craindre que Pie IX? Voici la conclusion de tout ce que j'ai entendu à ce sujet. Pie IX était un inspiré, un saint, d'autres diront un fanatique. Il proclamait hardiment les dogmes et les prétentions de l'Église, et il attaquait en face les gouvernements et les partis qui se refusaient à les admettre. Il avait ainsi provoqué une résistance décidée et même, dans plusieurs États, des mesures violentes de défense et de représailles. Mais, d'autre part, en portant au plus haut degré l'enthousiasme et la foi active des catholiques, il avait immensément augmenté leur puissance d'action et de propagande. Je ne crois pas que sous aucun pape le catholicisme, tout au moins comme parti catholique, ait fait autant de progrès que sous Pie IX. Les lois de répression, loin de les arrêter, les favorisaient singulièrement.

En Allemagne, autrefois, il n'y avait pas de parti catholique. Aujourd'hui il s'en est constitué un qui s'étend partout, et qui est si puissant, que M. de Bismarck se croit obligé de s'entendre avec lui. En France, c'est le seul parti « conservateur » resté debout, et telle est son influence, que par le Sénat il tient les ministres en échec. En Belgique, en Hollande, en Angleterre, aux États-Unis, la puissance et les exigences de l'ultramontanisme ont-elles jamais été aussi grandes?

« Les violents ravissant le ciel » « Je vomirai les tièdes, » voilà des paroles de l'Écriture dont chaque jour montre la vérité.

Pour arriver au même but — la domination de l'Église — Léon XIII croit devoir employer de tout autres moyens. Il ne peut ni ne veut abandonner les dogmes et les prétentions proclamés par Pie IX, mais il n'en parlera pas afin d'éviter les résistances. C'est avant tout un diplomate et un politique. Il tâchera donc de se réconcilier avec les gouvernements et les classes dirigeantes. Pour l'Italie il paraît avoir adopté le plan de campagne du père Curci, qui consiste en ceci : renoncer à la lutte ouverte, mais reconquérir le pouvoir

Hosted by Google

en usant de tous les moyens que la liberté met aux mains du clergé et des catholiques, comme l'épiscopat l'a fait en Belgique.

Pour amener les souverains et les classes dirigeantes à se réconcilier avec l'Église, dans une de ses premières communications au monde il a tracé un tableau effrayant du socialisme et de ses dangers. Il oubliait toutes les traditions du christianisme primitif. Il foulait aux pieds Lazare et exaltait Dives. Evoquer les terreurs du spectre rouge paraît un moyen bien usé, mais il peut encore être efficace, d'autant plus qu'à vrai dire, le fantôme, loin de s'évanouir à la lumière du jour, prend corps, développe ses muscles et aiguise ses dents. Léon XIII négocie avec M. de Bismarck, avec le ministère belge, avec le ministère français, avec l'empereur de Russie. En Irlande, en France, en Belgique, en Allemagne, il recommande au clergé la modération et la prudence. Pourquoi les gouvernements feraient-ils la guerre au catholicisme? N'est-ce pas la meilleure école de respect et d'obéissance passive, le plus sûr allié du pouvoir? Léon XIII espère ainsi désarmer toute opposition et même obtenir l'appui de ses anciens adversaires. De cette façon, le clergé pourrait poursuivre en paix ses conquêtes et s'emparer sous main de toutes les positions. La tactique est habile. Seulement n'aura-t-elle pas pour effet de refroidir singulièrement le zèle des croyants? Il s'agit de mettre en mouvement des forces spirituelles : c'est ce que font la foi et l'enthousiasme bien plus efficacement que l'habileté et la ruse.

Pie IX était un apôtre, Léon XIII est un diplomate. Pour entraîner l'Église à la conquête du monde, un apôtre vaut mieux qu'un diplomate.

Cependant, il est certain qu'en se mettant franchement à la tête de la réaction, la papauté ralliera les classes riches; l'évolution est déjà faite pour la noblesse, sauf en Italie. Le Christ a apporté au monde la doctrine de l'égalité. L'Évangile, Εὐαγγέλιον, c'est la « bonne nouvelle » apportée aux pauvres et aux opprimés que le royaume de justice est proche.

Hosted by Google

C'est cette idée qui fermente dans les veines du corps social et qui en prépare la transformation.

Le pape est l'héritier de la Rome impériale et il se fait le défenseur de l'inégalité antique. En ce sens, il est vraiment l'anti-christ. Voyez, d'un côté, Jésus, les pieds nus, revêtu de sa robe de pauvre, et, d'autre part, le pape dans son palais ou à Saint-Pierre, sur son trône resplendissant de pierreries, la tiare à la triple couronne sur la tête. N'est-ce pas l'image d'une opposition absolue? Léon XIII se fait donc l'ennemi du christianisme de Jésus et le protecteur de tous les privilégiés.

L'idéal du Christ est-il destiné à être définitivement vaincu et à s'évanouir, comme l'utopie de Platon ou de Boudha? La théocratie et le despotisme qu'elle enfante logiquement seront-ils définitivement vainqueurs? En tout cas, dans la période de réaction qui se prépare, la papauté verra grandir sa puissance, et beaucoup de ceux qui l'attaquent aujourd'hui se jetteront à ses genoux pour qu'elle les défende. C'est ce grand revirement que prépare Léon XIII.

Pour faire le siège de l'Italie et reprendre Rome, c'est du fond de l'Europe qu'il ouvre ses parallèles.

Émile de Laveleye.

Hosted by Google

LA BONNE MADAME DE KERS[1].

On aurait bien étonné Mme de Kers en lui disant qu'il était cruel d'amener là cette enfant, dans ce grand salon où, sous prétexte d'apprendre de bonnes manières, elle devait se tenir raide, faire des révérences comme devant un autel et ne parler que lorsqu'on l'interrogeait. Gritte ne savait que faire de ses mains, et toutes ces minuties auxquelles on l'astreignait lui semblaient inutiles et ridicules. Pendant bien des jours elle dut subir cette torture d'entendre la description de son intérieur misérable, ou le récit des détails ignobles de la conduite de son père. C'était la ramener en esprit à cette horrible vie qu'elle aurait voulu oublier. Certes, elle estimait peu son père. Quelque révoltant que cela puisse paraître, elle ne ressentait pour lui aucune affection filiale. A ses yeux il était l'assassin de sa mère, de sa mère qu'elle adorait et qui était si parfaite! Mais, instinctivement, il lui semblait qu'on n'aurait pas dû parler devant elle de choses faites pour lui rappeler sans cesse qu'elle ne pouvait que haïr et mépriser celui de qui elle tenait l'existence.

Avec quel soulagement elle entendait le mot qui lui permettait de se retirer! Plus tard, elle trouva une compensation à ces tristes moments dans ses heures d'étude. Elles n'étaient cependant non plus exemptes d'amertume. Octavie, avec qui elle les partageait, remplissait-elle ce rôle de sœur que Mme de Kers lui avait attribué? Il eût fallu pour cela qu'elle eût été à une autre école qu'à celle de sa mère.

[1] *Suite.* Voir la livraison du 15 décembre 1879.

Hosted by Google

Octavie, type de l'enfant gâtée, n'avait pas vu sans mécontentement entrer cette pauvresse dans la maison. Dès le premier jour elle s'était appliquée à faire sentir à l'intruse l'énorme distance qui la séparait d'elle. Jamais elle ne manquait de relever ses gaucheries, si naturelles cependant chez une enfant qui avait vécu dans un milieu tout différent du sien. Ses locutions maroliennes excitaient la verve railleuse de la jeune héritière. Gritte s'en corrigea bientôt; même, au bout de peu de temps, elle arriva à parler plus correctement que la belle demoiselle. Celle-ci conservait malgré tout l'accent du terroir. Ce qui rendit Gritte patiente pour ces petites tracasseries, ce fut sa passion de savoir. Elle mettait une ardeur à apprendre qui la fit bientôt dépasser sa compagne. Toutefois elle eut assez de finesse pour ne le lui pas laisser voir, comprenant que M^lle^ de Kers ne lui souffrirait aucune supériorité. Octavie, bien moins intelligente, se dépitait souvent de ne pouvoir résoudre quelque difficulté dans la leçon qu'on leur avait donnée à faire. Alors Gritte, sans paraître vouloir être plus savante, avec des : Il me semble, n'ai-je pas lu dans le livre? Je crois que mademoiselle nous a expliqué, etc., etc., lui donnait la clé du problème dont sa compagne s'empressait de profiter sans se rendre compte qu'elle la devait à la vive compréhension de la petite *pauvresse*.

A la fin de cette première année, M^me^ de Kers s'occupa de la première communion de Marguerite. Comme elle tenait à ce qu'elle rompît avec son passé, elle lui fit donner chez elle l'instruction religieuse pour éviter qu'elle ne rencontrât à l'église ses anciennes compagnes de l'impasse du Sabot. L'abbé Pulinx, qui l'année auparavant avait rempli le même office pour Octavie, fut commis à cet emploi. C'était un de ces fruits secs du séminaire, incapable de soutenir une discussion théologique approfondie et s'en tenant à la lettre en fait de doctrine. Il était parvenu à s'insinuer dans le comité de l'œuvre des mauvais ménages. Ses manières exquises, sa complaisance inaltérable, ses flatteries délicates mêlées d'une pointe de galanterie, ragoût dont les dévotes mondaines sont très-friandes, en avaient fait la coqueluche de ces dames. De

Hosted by Google

plus, qualité inappréciable, il avait toujours une foule de cancans en réserve dont il leur apportait la primeur. Du reste, fort intolérant pour tout ce qui n'avait pas au moins les apparences de l'orthodoxie, il fulminait les plus violents anathèmes contre une école libérale nouvellement établie, et s'il n'inventa pas le mot d'école sans Dieu, au moins s'empressa-t-il de l'adopter et d'en qualifier, par la suite, tous les établissements de ce genre.

Le pauvre abbé Pulinx eut en Marguerite une écolière très indisciplinée. Quant au catéchisme, elle le sut bientôt par cœur. Toutefois elle décontenançait souvent l'abbé par ses réponses, elle ne se faisait faute de les changer en questions, exigeant des explications et revenant vingt fois sur un sujet lorsqu'elle ne le trouvait pas assez élucidé. Il ne fallait pas s'en tirer par une défaite; avec sa logique d'enfant terrible, elle vous poussait à bout et finissait par vous acculer bel et bien. Elle trouvait la religion bien compliquée. Pourquoi des mystères? A quoi cela servait-il? Et puis des hommes punis pour une faute de leur arrière-grand'mère, cela était-il possible? Pourquoi un enfer, puisque Dieu, connaissant l'avenir, savait que ses créatures pècheraient? Il avait donc créé des hommes pour les faire souffrir éternellement? Il était bien facile cependant de ne pas les créer. Dieu, en ceci, ne lui semblait pas mériter le titre de bon. Bien d'autres choses encore. Pourquoi les petits enfants qui meurent sans baptême sont-ils privés du paradis? D'où vient qu'avant la mort de Jésus-Christ le paradis était fermé? Il n'y avait donc pas eu d'honnêtes gens avant ce temps-là? Et s'il y en avait eu, il n'y avait aucune raison de les priver pendant des milliers d'années d'une récompense méritée. Tout cela froissait le sentiment de justice qui était en elle, d'autant plus que l'abbé ne savait lui donner aucune raison qui la satisfît. Elle avait d'incessantes révoltes, son bon sens s'insurgeait contre des dogmes qu'elle trouvait monstrueux. A la fin, son instructeur ennuyé lui imposa silence et la menaça de remettre la cérémonie à l'année suivante. Puis M^me^ de Kers, sur la plainte qu'il lui fit au sujet de cette éternelle *raisonneuse*, enjoignit

Hosted by Google

à Gritte de cesser ses questions et d'accepter humblement les vérités que les grandes personnes admettaient sur la foi des révélations.

Gritte demeura muette, mais non convaincue. Elle se fit une religion à elle, qui eût bien scandalisé ses éducateurs s'ils l'avaient connue.

Elle fit nonobstant sa première communion, Mme de Kers ayant hâte de se débarrasser de cette cérémonie, et l'abbé pensa bien que l'âge ne la rendrait pas plus déférente. Elle montra plus de ferveur qu'on ne s'y attendait, car elle pensa beaucoup à sa mère ce jour-là. Dans l'isolement de son petit cœur, elle se réfugiait vers l'Être bon et juste qu'elle se figurait être son créateur et qui ne ressemblait en rien à celui qu'on lui dépeignait comme un Dieu de colère et de vengeance, toujours prêt à vouer ses enfants aux flammes éternelles.

Nous croyons nécessaire de donner maintenant quelques détails sur le passé de Mme de Kers. Elle tenait un grand train de maison; mais d'où lui venait sa fortune, d'où venait-elle elle-même? Personne ne le savait. On l'avait vue arriver de la province, il y avait environ huit ans, s'installer dans le magnifique hôtel qu'elle occupait rue du Chêne, monter sa maison, puis bientôt ouvrir ses salons. Un sien cousin, le chevalier d'Estalle, d'une ancienne famille, ruinée, l'avait patronnée et lui avait amené une société choisie. La fortune est une puissance et un aimant dont les plus indépendants ne peuvent se défendre de subir l'influence. Au boutde la première année, Mme de Kers était *posée*.

Le monde ne s'inquiétait guère de la source de ses richesses; toutefois, nos lecteurs voudront peut-être en connaître l'origine.

Transportons-nous dans la bonne ville de Deynze, quinze années avant le commencement de cette histoire. Il y avait là un vieux militaire retraité, veuf et possesseur d'une fille unique avec laquelle il vivait chichement de sa maigre pension. Mlle Julie, coquette et ambitieuse, aspirait à faire un beau mariage pour sortir de la mesquine existence dans

Hosted by Google

laquelle elle se trouvait emprisonnée. Cependant, sa figure insignifiante laissait les jeunes Deynzois très indifférents. Déjà elle avait atteint sa vingt-deuxième année, et le prétendu de ses rêves ne s'était pas encore offert à ses regards.

Mlle Julie n'était nullement romanesque; elle avait la tête froide, le cœur peu tendre, une absence totale de nerfs, mais la bosse du calcul très développée. Aussi, voyant son père s'affaiblir de jour en jour et prévoyant une issue fatale dans un avenir peu éloigné, elle résolut de changer ses visées et de se mettre provisoirement à l'abri d'un manque total de ressources. En ce moment, un des plus riches marchands de toiles de la ville de Deynze cherchait une demoiselle de magasin pour suppléer sa femme continuellement malade. Mlle Julie alla bravement s'offrir et sut se faire accepter.

A peine entrée dans la maison depuis quelques mois, elle s'était attiré la bienveillance de tout le monde. Elle avait des soins touchants pour Mme Dekers, que la consomption dévorait, des baisers et des gâteries pour son unique enfant, un petit garçon chétif et malingre, des prévenances et des attentions délicates pour M. Dekers, fort négligé depuis la maladie de sa femme. Elle se montrait affable avec tout le personnel. De plus, elle faisait preuve d'une véritable aptitude commerciale, traitant si adroitement les affaires, que son patron se convainquit qu'il pouvait compter sur elle comme sur un autre lui-même, et s'absenter sans crainte pour voir sa clientèle. Au bout d'une année, Mme Dekers mourut, bénissant Julie pour son dévouement et lui recommandant son enfant.

La demoiselle de magasin devint alors une seconde mère pour ce pauvre petit qu'elle savait condamné. Bien que sa conduite ne fût qu'un calcul, elle y mit cependant de la conscience, n'épargnant ni ses peines ni ses veilles pour adoucir les derniers jours de la petite créature qui s'éteignit une année après sa mère. Lorsqu'elle lui eut fermé les yeux et qu'elle eut laissé passer quelques jours sur la douleur de M. Dekers, elle vint à lui les yeux baissés et lui déclara en rougissant pudiquement qu'elle ne pouvait, à cause de sa

Hosted by Google

réputation, demeurer dans la maison d'un homme seul et qu'elle n'y était restée après son veuvage qu'à cause de l'enfant. Son patron alors, les larmes aux yeux, la pria d'y rester comme sa femme. Julie, qui n'avait manœuvré que pour arriver à ce résultat, ne se fit prier que juste ce qu'il fallait. Le mariage se fit vite et sans apparat.

Bien que le marchand de toiles passât pour millionnaire, il n'y avait aucun luxe dans son intérieur. Julie ne changea rien dans la maison et attendit patiemment que le temps de réaliser son idéal fût venu. Elle voulait mener la vie de grande dame, pour laquelle elle se croyait née. Toutefois, il lui fallait un autre théâtre que la ville de Deynze, où elle mourait d'ennui.

Sur ces entrefaites, la naissance d'une fille attacha encore plus étroitement M. Dekers à sa femme, qui lui paraissait la perfection même. Bientôt celle-ci commença son siége. D'abord elle insinua à son mari l'idée de céder son commerce; il semblait que la Providence se fît complice de ses desseins. Un oncle de M. Dekers mourut en lui laissant un gros héritage qui doublait le million déjà acquis. Cependant le marchand opposait une vive résistance aux désirs de sa femme; il se trouvait encore trop jeune pour vivre à rien faire et puis il lui répugnait de quitter sa ville natale. Ces obstacles s'aplanirent encore une fois. M. Dekers mourut subitement, laissant toute sa fortune à sa veuve. Celle-ci fit nommer tuteur de sa fille le chevalier d'Estalle, son parent par *mésalliance.*

La veuve resta à Deynze tout le temps de son deuil, vivant très retirée. Elle trouva à céder avantageusement son fond, fit une courte excursion à Bruxelles pour entrer en relations avec un notaire. Elle le chargea de placer en immeubles ce qu'elle avait d'argent liquide et de lui acheter un hôtel dans un quartier de la ville qu'on pût habiter convenablement. Le notaire avait justement une magnifique occasion. Un de ses clients voulait quitter le pays et désirait vendre son hôtel confortablement meublé, à des conditions très avantageuses pour l'acheteur. La veuve alla le visiter; il lui plut tout de suite et le marché fut bientôt conclu.

Hosted by Google

Au temps qu'elle avait fixé, elle quitta Deynze presque furtivement, se jurant de n'y plus remettre les pieds. Le passé n'existait plus. Pour elle, une nouvelle existence commençait. En arrivant à Bruxelles, elle se fit graver des cartes sur lesquelles le nom vulgaire de Dekers subit une légère altération. S'adjugeant la particule et ayant ainsi complètement fait peau neuve, *M^me^ de Kers* était bien certaine que personne ne devinerait l'ex-marchande de toiles sous ses airs aristocratiques.

Sa première visite fut naturellement pour son noble et peu fortuné cousin, le chevalier d'Estalle. Étant tuteur de la petite Octavie, le gentilhomme connaissait parfaitement la brillante position de fortune de sa roturière parente. Il savait que l'unique héritière de M^me^ de Kers serait un jour ce qu'on appelle « un bon parti ». Or le chevalier avait un fils de quelques années plus âgé que sa petite cousine. Étant donné, d'un côté, un noble qui n'aspirait qu'à redorer son blason et à faire bon marché du préjugé de la naissance; de l'autre, une femme ambitieuse qui serait flattée d'avoir un gendre titré, même au prix de quelques sacrifices, on ne sera pas étonné qu'une espèce d'entente tacite s'établît entre ces deux personnes qui semblaient bien faites pour se comprendre.

M^me^ de Kers, malgré les occasions que sa fortune lui attira, déclina pour elle nettement toute demande en mariage. Sa liberté lui semblait trop douce pour l'abdiquer, et d'ailleurs elle ne voulait pas risquer de diminuer la dot de sa fille en s'exposant à avoir d'autres enfants. Ce fut donc sans aucune peine qu'elle resta fidèle à la mémoire de M. Dekers.

Tout ce que son cœur froid pouvait ressentir d'affection fut alors reporté sur Octavie; cette enfant devint son orgueil. Elle se drapait dans son amour maternel, comme elle se parait de sa générosité, de sa charité, de sa piété, sentiments tout factices chez elle. Briller, faire parler de soi, être citée pour son élégance, recevoir chez elle une société aristocratique, tel était son rêve, enfin réalisé! Avec son esprit, non pas intelligent, mais futé, elle avait vite saisi les manières du grand monde et acquis ce jargon banal et vide qui se débite

Hosted by Google

dans les salons. Tout en ne regardant pas à la dépense lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses vanités, elle avait cependant gardé cet esprit d'économie des femmes de province qui mesurent leurs prodigalités au profit qu'elles peuvent en tirer. Elle voulait vivre largement, et devant la galerie elle savait jeter grandement un billet de mille francs, sachant bien que les intérêts lui en seraient payés en considération. La charité officielle ne frappait jamais en vain à sa porte, mais le pauvre honteux n'obtenait pas toujours son obole. L'œuvre des mauvais ménages, dont elle était vice-présidente, lui avait fourni l'occasion, en assistant le ménage Claes, de fermer la bouche aux méchantes langues, lesquelles avaient osé l'accuser de consigner souvent à sa porte de vrais pauvres. Toutefois, si elle s'était décidée à prendre chez elle la petite Marguerite, c'est qu'elle espérait plus tard récolter les fruits de cette bonne action. Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait un semblable calcul.

Dans le village d'Alsemberg, où était située sa villa d'été, un petit garçon avait été déposé sous le porche d'une ferme. il paraissait âgé de quelques mois. Recueilli par le fermier le 19 avril, jour de la Saint-Pierre, il avait été inscrit sous le nom de Pierre Avril. Le brave paysan l'avait gardé jusqu'à l'âge de douze ans, l'employant aux travaux de la campagne. L'instituteur, ayant remarqué sa vive intelligence, lui avait donné une instruction dont il avait admirablement profité. M^me^ de Kers, ayant eu occasion de le voir, voulut se charger de son avenir ; elle l'emmena à Bruxelles et lui fit suivre les cours de l'athénée. Il y remporta tous les prix. Si, à sa sortie, on l'eût mis à l'université, nul doute qu'il n'eût été à même d'embrasser plus tard une profession libérale; mais M^me^ de Kers avait sur lui d'autres vues. Lorsqu'il eut atteint dix-sept ans, jugeant son éducation suffisamment complète pour ce qu'elle en voulait faire, elle le retira de classe et ayant congédié son intendant à qui elle donnait trois mille francs par an de traitement, elle installa Pierre dans ce poste, en lui octroyant généreusement douze cents francs. Ce n'était pas sans avoir d'abord étudié le caractère du jeune homme

Hosted by Google

et sans lui avoir reconnu une probité à toute épreuve et un grand esprit d'ordre, qu'elle s'était décidée à lui donner cet emploi. La reconnaissance qui l'attacherait à sa bienfaitrice devait lui ôter l'envie de chercher une position plus brillante, et d'ailleurs Mme de Kers le croyait inaccessible à toute idée d'ambition ; elle avait donc fait une excellente affaire.

Ce dont elle ne se doutait pas, c'est que Pierre Avril, tout reconnaissant qu'il fut de ce qu'elle avait fait pour lui, ne se faisait aucune illusion sur son caractère. Un rare esprit d'observation lui avait fait pénétrer les mobiles de cette âme égoïste et vaniteuse. Cependant il lui plaisait de se soumettre à sa destinée et de se conduire avec Mme de Kers comme son obligé, tout en constatant qu'elle lui avait coupé les ailes. Cela n'allait pas cependant jusqu'à se laisser humilier. Il y avait chez cet enfant trouvé une fierté, une dignité native et un instinct de l'égalité qui, joint à la conviction des services réels qu'il rendait, l'empêchaient de se croire l'inférieur de cette femme. Celle-ci avait deviné que c'était un caractère qu'il ne fallait pas pousser à bout ; ayant conscience de la valeur de son intendant et sentant combien il lui était utile, elle le ménageait et avait fini par lui témoigner des égards qu'elle n'avait pour aucun de ses subordonnés. Quant à de l'ambition, Mme de Kers se trompait fort en croyant qu'il en était dépourvu. Quel est le jeune homme de vingt ans qui ne caresse quelque rêve d'avenir? Personne ne se doutait de ce que renfermait ce cerveau où s'agitait tout un monde d'idées d'une essence supérieure. L'objectif du jeune intendant n'était rien moins que la gloire.

Il était poète, ce mathématicien si habile à calculer la valeur d'un acre de terre et à rédiger les baux des fermiers ! C'était là le secret de sa vie. Le soir, retiré dans sa chambre, alors qu'il s'appartenait, il se mettait à griffonner de la prose ou à aligner des vers. Toute cette poésie, tout ce flot de pensées brûlantes refoulées dans la journée par la nécessité de s'occuper de choses matérielles, s'épanchait alors sur le papier comme une lave incandescente.

Il y avait là des pages vibrantes et passionnées, pleines

Hosted by Google

d'inexpérience, mais où l'on sentait déjà percer une puissante originalité, une sève riche et juvénile. La direction manquait encore à cette fougue un peu sauvage, à cette âme débordant d'imagination et de vie. Cependant la vérité éclatait dans les scènes décrites, l'observation était juste, les caractères conséquents et naturels. Ces premières œuvres trahissaient un tempérament d'artiste, peut-être un futur grand écrivain, lorsqu'il aurait appris à discipliner la folle du logis.

Grâce au dualisme de sa vie, Pierre supportait sans ennui les trivialités de la journée. Espérait-il réussir à se faire une renommée avec ses romans et ses poèmes? Il savait bien que la Belgique ne favorise guère ses romanciers et ses poètes. Une petite lueur l'empêchait de se décourager : un de ses anciens condisciples de l'athénée était retourné en France, son pays. Il connaissait les essais de son camarade et appréciait leur valeur réelle ; plus âgé que Pierre de quelques années, il s'était lancé à Paris dans le journalisme et s'y était créé une position très honorable. Il n'avait cessé de correspondre avec Pierre et l'avait vivement engagé à se faire un avenir dans la littérature, lui offrant son appui s'il se décidait à publier quelque chose. On commençait à compter avec lui comme critique. « Prends un pseudonyme, lui écrivait-il, car ici on se méfie d'un Belge littérateur ; en revanche, le public parisien s'engoue vite de tout ce qui a une saveur de nouveauté. Ton style est original, tes idées ne sont point banales, cela suffit pour être goûté. Tes poésies sortent des sentiers battus ; il s'y trouve une note vraie, qui plaira. A quand ton premier manuscrit? »

Toutefois Pierre ne se pressait pas, sentant ce qui lui manquait encore. En attendant, il lisait et étudiait les maîtres de l'art. La plus grande part de ses appointements passait en achats de livres, car il était sobre et chaste comme un cénobite; toute la sève de sa jeunesse se dépensait là. Écrire était, jusqu'à cette heure, sa seule passion. Non que la femme lui fût indifférente ; il lui avait voué au contraire une espèce de culte, la plaçant si haut, qu'il aurait cru l'offenser en lui offrant un encens banal. Quant au mariage, il sentait que

Hosted by Google

pendant des années encore il n'y pourrait penser, étant assez original pour ne pas vouloir d'un mariage d'argent, contrat où celui qui gagne, disait-il, perd honneur et dignité.

Quand Pierre Avril vit arriver chez Mme de Kers la petite pauvresse, comme l'appelait Octavie, il pressentit, d'après sa propre expérience, ce qu'elle aurait à endurer. La belle dame avait fait de lui un intendant, à quelle espèce d'esclavage allait-elle condamner Marguerite, qu'elle initiait prématurément et très imprudemment à toutes les recherches du luxe? Il se promit de veiller sur elle et de la préserver, si c'était possible, des froissements dont il avait souffert lui-même et que, vu son sexe, elle subirait avec moins de philosophie. Il la regarda comme une sœur envoyée par la Providence. Ne faisait-elle point partie, comme lui, de la grande famille des déshérités? Néanmoins, pendant bien des mois, Pierre et Gritte n'échangèrent pas dix paroles, bien que tous deux fussent placés à table l'un en face de l'autre. Ils commencèrent par s'observer mutuellement. Gritte se demandait qui pouvait être ce grand jeune homme à l'air sérieux, qui n'était ni le fils, ni le parent de sa bienfaitrice, et qui la regardait souvent avec ses grands yeux sombres et profonds. Elle se sentait intimidée par ce regard qu'elle trouvait sévère et qui n'était que rêveur.

Le séjour de la campagne amena entre ces deux êtres un rapprochement sympathique. Aux premiers jours du printemps, Mme de Kers était allée s'installer avec toute sa maison à sa villa d'Alsemberg, pour y passer l'été. Il régnait là plus de laisser-aller qu'à la ville. Gritte pouvait se promener dans le grand parc aux allées majestueuses, où convergeaient des sentiers mystérieux remplis d'ombre et de silence. Elle courait jusqu'à la lisière du bois où commençaient les champs cultivés et les prairies herbeuses servant de pacage au bétail. La première fois qu'elle se trouva en pleine campagne, la vue des vastes horizons qui se déroulaient devant elle, de ces tapis de verdure fleuris qui se gonflaient comme les vagues d'une mer semées de pierres précieuses, la jeta dans le ravissement. Toutes les idées tristes qui n'avaient cessé de

Hosted by Google

l'assiéger depuis la mort de sa mère prirent la volée comme une troupe d'oiseaux de nuit se réfugiant au fond du bois à l'aube naissante. Pour la première fois, elle se sentait libre. Il lui semblait que l'univers était un vaste jardin et qu'il lui appartenait. Dès ce jour, elle en usa comme de sa propriété. Elle se grisa d'air et de liberté. Lorsque le vent la caressait de ses chaudes haleines, elle lui envoyait des baisers comme à un être animé. Elle entourait le tronc des arbres de ses petits bras maigres, et les serrait contre sa poitrine, cherchant ainsi à humaniser les choses dans son besoin d'effusion sans cesse refoulé. Elle répondait à des esprits invisibles qui lui parlaient par le susurrement du ruisseau, le bruissement de la frondaison, le gazouillement sortant des nids. Elle n'avait plus rien trouvé de vivant à aimer depuis que les yeux de sa mère s'étaient fermés et que ses bras étaient retombés inertes sur sa couche funèbre.

Au détour d'un sentier, elle se trouva un jour en face de Pierre Avril. Elle retomba soudain sur la terre, intimidée; mais Pierre sourit. C'était la première fois qu'elle le voyait sourire. Cela lui fit l'effet d'un rayon de soleil éclairant subitement un sombre paysage. Pierre était un tout autre homme lorsque ses lèvres, habituellement fermées, laissaient apercevoir une rangée de dents éclatantes de blancheur. Le pli de son front avait disparu et ses grands yeux rêveurs se fixaient sur Gritte avec une expression amicale.

— Voulez-vous que nous nous promenions un peu ensemble, Gritte? Le parc est si grand, vous pourriez vous y perdre. Je vous montrerai les beaux endroits; nous avons le temps, on ne déjeunera pas avant une bonne heure d'ici.

— Je veux bien, monsieur, dit l'enfant, et elle se mit à marcher à côté de l'intendant qui profita de cette occasion pour la faire causer.

— Vous vous ennuierez moins ici qu'à la ville, Gritte.

— Vous avez vu que je m'ennuyais?

— Oui, chère enfant, et je le comprends bien.

— Oh! ne le dites pas à madame, cela la fâcherait, et elle est si bonne pour moi!

Hosted by Google

— Bonne!... oui, répondit Pierre avec une intonation ironique dont la petite ne s'aperçut pas.

— Cependant, ajouta-t-il, on a beau habiter un palais après avoir logé dans une chaumière, il y a parfois des choses qu'on regrette dans la chaumière, n'est-ce pas?

— Une seulement... que je n'y retrouverai plus, monsieur Avril.

— Pleurez, Gritte, cela vous fera du bien, dit Pierre en voyant les longs cils de l'enfant se mouiller. Ah! vous avez connu une mère, vous! elle vous a bercé dans ses bras, vous avez encore l'empreinte de ses baisers sur les lèvres, le son de ses douces paroles dans les oreilles! Mais ceux qui n'ont jamais ressenti ces joies sont encore plus à plaindre que vous, enfant!

— C'est vrai!

Gritte, observant que la physionomie du jeune homme s'était assombrie, se sentit prise de pitié pour l'abandonné. Elle savait maintenant ce qu'était Pierre Avril. Gritte avait certes été malheureuse; toutefois, elle comprenait qu'on pouvait l'être davantage. Elle marchait silencieuse, à pas légers, à côté de lui, cherchant quelque consolante parole à lui dire et ne trouvant rien. Cette douleur : être sans mère! lui semblait la plus terrible de toutes. On pouvait se résigner à ne pas avoir de père, mais la mère qui console, qui fortifie, soutient, protège et vous aime! Comment s'en passer?

Enfin, par un mouvement brusque, Pierre leva la tête et rejeta en arrière sa chevelure brune, comme s'il voulait chasser toutes les importunes pensées.

— Savez-vous à quoi je pense, Gritte? lui dit-il en se tournant vers elle avec un regard très doux et très affectueux, à devenir votre ami. Nous sommes l'un et l'autre isolés, sans parents, puisque votre père a abandonné tous ses droits sur vous à M^me^ de Kers. Si vous le voulez, je serai votre grand frère et vous serez ma petite sœur. Nous nous aiderons mutuellement dans les mauvais passages de la vie, et lorsque nous aurons à subir quelque humiliation, quelque froissement, comme il en arrive à ceux qui sont dépendants, ils nous

Hosted by Google

paraîtront moins amers, puisque nous serons deux à les supporter... Qu'en dites-vous?

— Moi, monsieur? répondit l'enfant tout émue, je serais très heureuse d'être votre amie, mais... qu'est-ce que vous gagnerez à cette amitié-là? Vous êtes un homme raisonnable, vous, et moi...

— Vous, Gritte, vous êtes déjà une petite femme. D'ailleurs, qu'importe l'âge? Le tout est d'avoir quelqu'un qui vous aime, de n'être plus seul dans la vie, de s'intéresser à d'autres qu'à soi et de pouvoir ouvrir son cœur à un être qui vous comprenne. C'est si bon, cela!... Vous vous êtes souvent ennuyée; eh bien! vous verrez, cela va changer. Ici, à la campagne, nous pourrons causer en liberté et fréquemment. Vous viendrez avec moi faire de longues courses en plein champ, avant que ces dames soient levées. Vous avez bien besoin d'exercice, ma pauvre enfant! Et puis on ne vous fera plus tant étudier...

— Oh! l'étude ne m'ennuie pas! au contraire.

— Vraiment! Et la lecture?

— Oh! la lecture! s'écria Gritte les yeux brillants. Quelle bonne chose, monsieur!

— Ne m'appelez plus Monsieur, appelez-moi Pierre, comme je vous appelle Gritte, ou Marguerite, si vous le préférez.

— Non, non, Gritte; c'est ainsi que maman m'appelait toujours.

— Eh bien, Gritte, plus de cérémonie entre nous, puisqu'il est convenu que je suis votre frère... Ainsi vous aimez les livres; en aviez-vous chez vous?

— Non... nous n'avions pas le moyen d'en acheter, mais je lisais tous les vieux journaux que je pouvais ramasser. Il y avait aussi une fripière dans le voisinage qui rachetait les vieux papiers; elle me permettait d'y fourrager. Je rencontrais quelquefois un volume à moitié déchiré; malheureusement c'étaient presque toujours les dernières pages qui manquaient et je n'avais pas la fin de mes histoires; c'était contrariant!

Pierre jeta sur l'enfant un regard de compassion. Il pensait en frissonnant à tout ce qu'elle avait pu lire ainsi, à toutes

Hosted by Google

les ordures qui avaient peut-être passé sous les yeux de cette innocente.

— Je vous prêterai des livres, ma petite sœur; j'en ai beaucoup qui vous amuseront et vous instruiront en même temps. Les livres sont des amis ou des ennemis, selon qu'ils sont bienfaisants ou nuisibles.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Mons... Pierre. Est-ce qu'un livre donne de mauvais conseils?

— Quelquefois, ma petite amie.

— Alors, on ne les suit pas, voilà tout, pas plus qu'on n'écoute une méchante personne qui voudrait vous faire commettre une mauvaise action.

— Non, cette innocence n'a pas été ternie, se dit Pierre Avril; le mal glisse sur un jugement aussi droit sans laisser d'empreinte.

A dater de ce jour, Gritte eut à sa disposition la bibliothèque de Pierre. Le jeune homme eut soin de graduer intelligemment ses lectures et prit l'habitude de faire avec elle une longue causerie sur ce qu'elle avait lu. Il lui marquait les passages saillants et en relevait les beautés. Ce fut une vive jouissance pour lui d'assister à l'épanouissement de l'intelligence de l'enfant, à son efflorescence, pour ainsi parler. Comme un jardinier habile, il y contribua pour une grande part; mais il faut dire que le terrain était admirablement préparé.

Cette amitié fut la chose la plus douce du monde pour ces deux êtres que la destinée avait traités durement. Gritte supporta avec plus de courage les petites piqûres dont elle avait tant souffert d'abord. Il n'y a rien de pénible comme de se sentir l'obligé de personnes sans délicatesse. Tout enfant qu'elle fut, l'orpheline en avait fait l'expérience. Ne servait-elle pas d'enseigne à la charité de M^me^ de Kers? N'était-elle pas journellement en butte à la jalousie, aux caprices et aux taquineries d'une enfant gâtée, à l'hostilité de la valetaille qui trouvait qu'on faisait bien de l'embarras pour une mendiante et qui, enrageant de devoir la servir à table comme les maîtres, elle qui était bien au-dessous d'eux.

Hosted by Google

On passait le plus souvent son tour, surtout quand il s'agissait de friandises. Gritte, forcée de se servir elle-même, était encore grondée, parce qu'il n'était pas *convenable* de se lever de table pendant le repas. Tout cela glissait sur elle, maintenant qu'elle avait un ami. Pierre Avril la faisait monter si haut, si haut! qu'elle ne voyait plus la terre et la mesquinerie des gens qui l'habitaient.

III

Les années s'écoulaient ainsi; Gritte grandissait et s'instruisait, profitant mieux des leçons qu'Octavie, qui était paresseuse et fantasque. Mme de Kers avait donné à sa protégée une maîtresse pour les ouvrages de mains. Elle lui apprenait la couture, la coupe des vêtements et l'art de repriser les dentelles. Gritte en était très reconnaissante, car ces leçons n'étaient données qu'à elle. Octavie n'avait appris que la broderie et les petits ouvrages de fantaisie dont elle fournissait les loteries de bienfaisance.

Nous avons parlé de la jalousie d'Octavie; croyait-elle donc Mlle Claes supérieure à elle en quoi que ce soit? Bien loin de là, et cependant elle en était jalouse. Elle ne pouvait lui parler sans aigreur et affectait envers elle des airs méprisants. Lorsque l'orpheline disait un mot ou faisait un geste qui lui déplaisait : — Cela se faisait sans doute dans l'impasse du Sabot, lui disait-elle avec un ricanement qui aurait agacé une nature moins patiente. A tout instant aussi, elle lui jetait sa laideur à la face avec une satisfaction méchante. Le reproche était d'autant plus cruel qu'il était fondé. Gritte était laide et cette laideur s'était accentuée depuis qu'elle avait dépassé ses quatorze ans. Elle avait beaucoup grandi et maigri, l'ovale de son visage s'était allongé et toutes les saillies de la face étaient devenues proéminentes. Sa peau avait pris une teinte grise avec des ombres couleur de suie qui lui donnaient l'aspect malpropre. Le sang s'était retiré des lèvres et sous son front, qui paraissait d'une hauteur exagérée, les yeux énormes entourés d'un

Hosted by Google

halo bleuâtre brillaient d'un éclat fiévreux. Ses gestes étaient brusques, gauches et maladroits. Sa démarche déguingandée. Il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi de disgracieux. Lorsqu'elle se trouvait devant une glace à côté d'Octavie, la comparaison qui lui venait à l'esprit, en voyant deux visages d'un aspect si différent, était celle d'un ange et d'un diable. Elle se trouvait affreuse. Sa nature n'était pas envieuse, elle admirait la beauté d'Octavie ; cependant elle ne pouvait s'empêcher de penser que les jeunes filles riches, qui possédaient déjà tant d'avantages, auraient dû laisser la beauté aux jeunes filles pauvres comme compensation. Gritte savait pourtant que la beauté est parfois un don funeste pour les jeunes filles pauvres.

On commençait à remarquer Octavie. Lorsqu'on la voyait au Parc étaler ses grâces, on disait : C'est la belle demoiselle de Kers. Elle avait un teint éblouissant, des cheveux d'un blond russe, très abondants; des traits mignards mais vulgaires et un peu empâtés par un embonpoint précoce, défaut assez ordinaire aux beautés bruxelloises. Ses formes étaient déjà accusées comme celles d'une femme de vingt ans. On la voyait toujours très parée dès le matin, habitude de provinciale qu'elle tenait de sa mère. Octavie se faisait presque toujours accompagner par Gritte dans ses promenades. La moricaude, comme elle l'appelait, lui servait de repoussoir. Cette épithète de moricaude, Octavie se plaisait surtout à la lui donner lorsqu'il y avait du monde.

Toutefois, entre la quinzième et la seizième année, une transformation complète se produisit chez Marguerite. Elle avait été pendant quelques mois languissante et maladive; après un été passé à la campagne, l'air vif des champs semblait l'avoir relevée comme une plante qu'une pluie bienfaisante redresse sur sa tige. La révolution qui fait de l'enfant une femme s'était opérée soudainement. Le teint, en s'éclaircissant, avait pris une nuance laiteuse, un léger embonpoint, en raffermissant les chairs, arrondissait l'ovale du visage; le sang, revenu aux lèvres et aux joues, relevait l'éclat des yeux; de leur pupille jaillissaient des points lumi-

Hosted by Google

neux, mais la frange noire des cils donnait une singulière douceur au regard. Sur le cou, le noir sombre de la chevelure tranchait avec la chair veloutée de la nuque. La taille aussi, reprenant de la vigueur, avait acquis cette souplesse qui donne tant de grâce aux mouvements. Ajoutons que les pieds et les mains de Gritte avaient une forme exquise et donnaient à sa personne un cachet de distinction qui n'est pas rare parmi la population marollienne, où quelques types espagnols se sont conservés.

La jalousie et le dépit d'Octavie apprirent à Gritte qu'elle était en possession de cette beauté qu'un été avait suffi pour parachever. Un seul rayon de soleil avait dégagé la fleur de sa corolle. Lorsque les deux jeunes filles sortaient ensemble, on regardait moins Mlle de Kers que sa compagne. En passant à côté de Gritte, les jeunes gens lui jetaient des regards exprimant une admiration non équivoque. Il lui arriva plus d'une fois de recevoir à brûle-pourpoint un compliment qui la faisait rougir. Un jour Octavie rentra furieuse en disant à sa mère qu'elle ne voulait plus sortir avec Marguerite qui, disait-elle, se donnait des airs à se faire remarquer. Les messieurs ricanaient en passant à côté d'elle, ce qui était fort désagréable. Gritte, qui n'en pouvait mais, reçut une verte semonce de Mme de Kers et fut, dès ce jour, dispensée d'accompagner Octavie dans ses courses.

A cette époque, la jeune héritière ayant atteint ses dix-huit ans, sa mère lui fit faire son entrée dans le monde. Il y eut alors une modification dans la vie de Gritte, Mme de Kers commença à utiliser ses talents. Elle l'occupa à confectionner ses robes de demi-toilettes et celles de sa fille. Tous les ouvrages de couture lui furent confiés ainsi que le soin du linge. Octavie s'était servie jusqu'alors de la femme de chambre de sa mère ; mais ses toilettes devenant plus nombreuses et plus compliquées, Gritte fut désormais chargée de l'habiller. Elle ne fut pas mécontente de ce surcroît de travail, car elle était active ; en outre, elle avait la satisfaction de se sentir utile.

Depuis quelque temps, un nouveau visiteur était admis

Hosted by Google

dans les salons de Mme de Kers. Le fils du chevalier d'Estalle, qui venait de terminer ses études à l'université de Louvain. C'était un grand et beau jeune homme de vingt-trois ans, aux yeux bleus d'une expression un peu hardie, aux cheveux et à la barbe blonds et frisés. Bien qu'il eût l'air assez satisfait de sa personne, sa physionomie très mobile plaisait au premier abord. Mme de Kers lui faisait très gracieux accueil. Nous connaissons les projets qu'elle avait formés sur lui, malgré son peu de fortune. Voir sa fille entrer dans la noblesse valait bien, pour cette vaniteuse, la peine de faire quelques sacrifices. Le chevalier d'Estalle, cela résonnait bien et avait bon air sur une carte de visite.

Ce n'était pas encore un prétendant, on se voyait comme parents, les jeunes gens devaient apprendre à se connaître. Mme de Kers avait décidé que sa fille ne se marierait pas avant qu'elle eût ses vingt ans. En attendant, Albéric d'Estalle était reçu dans une intimité que la parenté autorisait. Il venait souvent dîner sans cérémonie, faisait de la musique avec Octavie, restait quelquefois jusqu'à la soirée et se retirait après le thé.

Gritte assistait à ces soirées sans apparat, où ses services étaient souvent réclamés, soit pour faire le thé, soit pour mettre au vestiaire les objets de toilette, arranger la musique sur le piano, chercher quelque objet dont on eût besoin. Lorsqu'il n'y avait que les intimes, on lui permettait de travailler à une petite table. On l'avait ainsi à la main pour toutes les corvées. La première fois que le chevalier d'Estalle aperçut Marguerite, il s'arrêta devant elle comme frappé d'admiration. Ses yeux exprimaient ce sentiment d'une manière si éloquente, qu'ils amenèrent une vive rougeur sur le visage de la jeune fille. Elle baissa aussitôt les yeux pour se soustraire à l'impression qu'ils lui causaient. Mais elle eut beau ne pas regarder le jeune noble de toute la soirée, son joli visage la poursuivit jusque dans ses rêves.

Bien que sa beauté eût déjà souvent attiré l'attention, elle n'avait encore remarqué personne particulièrement, parmi ceux qui étaient reçus chez Mme de Kers. Nulle rêverie roma-

Hosted by Google

nesque ne hantait son esprit. L'amour, comme elle l'avait vu pratiquer dans le peuple, n'a rien d'idéal. Il lui inspirait plutôt l'effroi et la répugnance que le désir de le connaître. Très innocente de pensée, elle savait cependant plus de choses qu'une fille de son âge, élevée sous les yeux d'une mère, n'en sait d'ordinaire. Si c'était le malheur de sa condition, c'était aussi un préservatif; elle avait trop conscience du danger pour y succomber facilement.

Toutefois il y avait un péril qu'elle ne soupçonnait pas et dont rien ne pouvait la préserver. C'étaient les enchantements de l'amour mondain, ces exquises délicatesses de langage, ce raffinement des préliminaires, la comédie du respect, même dans l'entraînement, qui voile la brutalité de la passion. Tous les degrés de la carte du tendre parcourus; ces savantes gradations : les regards furtivement échangés, la main baisée, la fleur dérobée et portée sur le cœur, cet amour délicat qui place constamment sur un autel l'objet de son adoration. Comment ne pas croire à la sincérité d'un sentiment qui revêt toutes les formes du culte le plus fervent?

Cette petite comédie qu'Albéric sut jouer parfaitement, Marguerite la prit d'autant plus au sérieux qu'elle ignorait les projets de mariage formés entre les deux familles; comédie n'est pas tout à fait le mot, car le gentilhomme ne tarda pas à s'éprendre sérieusement. Il trouvait Marguerite bien autrement désirable que sa cousine. Toutefois, comme il lui était difficile de se soustraire à des arrangements dont il ne méconnaissait pas les avantages, il pensait que ce serait chose délicieuse d'avoir Marguerite pour maîtresse et Octavie pour femme. La chose cependant présentait quelques difficultés. Albéric reconnut bientôt que Marguerite n'était pas de celles qui se laissent emporter d'assaut; il aurait des résistances à vaincre, qu'importe, elles ne devaient ajouter que plus de saveur à la victoire. En attendant, il dissimulait son jeu pour ne pas éveiller les soupçons des dames de Kers. Quelques regards furtifs mais éloquents, c'était tout ce qu'il pouvait se permettre. C'était assez pour apprendre à Gritte qu'elle n'était pas indifférente, elle en ressentit à la fois de la frayeur et du plaisir.

Hosted by Google

Albéric lui paraissait le cavalier le plus séduisant de tous ceux qu'elle avait rencontrés. La beauté physique est presque un luxe pour un homme, elle est tout au moins une des dernières qualités qu'une femme devrait priser. Toutefois, ici, elle se joignait à tant d'autres, qu'elle formait un ensemble harmonieux. Albéric était non seulement beau, mais il était gentilhomme au suprême degré : il avait ces manières courtoises dont la jeunesse viveuse de nos jours a perdu la tradition. Il semble, au contraire, que le mauvais ton soit de bonne compagnie parmi nos petits crevés. Albéric était d'une politesse extrême, aussi bien avec ses inférieurs qu'avec ses égaux. Sa causerie était vive et spirituelle, son instruction était plus complète que celle de beaucoup de hobereaux de son âge. Bon musicien, chantant d'une manière ravissante, c'était, pour tout dire, un de ces êtres dont les femmes raffolent. Quelques aventures de sa vie d'étudiant en eussent fait foi, si la renommée en fût venue jusqu'à Bruxelles.

Cependant il ne fallait pas trop approfondir le jeune gentilhomme. Sous ce brillant vernis on eût découvert bien des couleurs fausses, des idées étroites, des préjugés encroûtés, un orgueil de race, dissimulé sous l'urbanité de l'homme du monde. Gritte n'eut pas le temps de le juger, tant l'œuvre de fascination s'accomplit rapidement. Pour la fille du peuple, les élégances recherchées d'Albéric, sa mise soignée comme celle d'une femme, ses mains blanches aux ongles rosés et polis, son linge éblouissant et parfumé, ses cheveux et sa barbe symétriquement arrangés, exhalant de fines odeurs, toutes ces exquises minuties en faisaient un être à part, d'une essence supérieure, à ce qu'il lui semblait. Le sentiment qu'elle éprouvait tenait plus de la vénération et du respect que de la passion. Elle lui eût rendu volontiers une espèce de culte. Lorsqu'il l'enveloppait de son regard magnétique, elle se sentait comme engourdie dans une extase voluptueuse.

Pourquoi reconnaissait-elle le bruit de ses pas lorsqu'il montait l'escalier ? Pourquoi, lorsqu'il entrait sans se faire annoncer, un flot de sang lui montait-il au visage, et pourquoi

Hosted by Google

instinctivement se détournait-elle pour dissimuler sa rougeur? Ces questions, elle ne se les faisait pas; heureuse de le voir, d'entendre le timbre harmonieux de sa voix, de vivre dans l'air qu'il respirait, elle se laissait aller à ce trouble délicieux, aux charmes de ces premières émotions qui l'enlevaient tout à coup au prosaïsme de sa vie qu'elles semblaient éclairer d'un joyeux rayon de soleil. Tout le sombre passé, tout le présent écœurant disparaissaient devant ce mirage d'amour. Elle était désormais insensible aux humiliations de sa position subalterne. Un regard d'Albéric la vengeait des méchancetés d'Octavie et des injustices de sa mère.

Une phrase dite par Mme de Kers l'éclaira sur ce qui se passait en elle.

— Votre père veut donc vous envoyer en Angleterre? disait-elle à Albéric.

Gritte sentit à l'instant un terrible poids lui tomber sur le cœur. La nuit se faisait autour d'elle. Le monde lui parut vide sans Albéric. Pourrait-elle supporter cela? Comment vivrait-elle en son absence?

Toute la nuit elle pleura. Elle ne s'était pas encore trouvée aussi malheureuse depuis le jour où elle avait senti le visage de sa mère rester froid sous ses baisers.

Quelque temps après, le jeune d'Estalle dit à sa cousine:

— J'ai fait changer d'avis à mon père, mon voyage est remis indéfiniment. J'ai horreur de m'éloigner. Il me semble que, dans ce pays de brouillard, je regretterais votre salon où l'on est si bien!

En parlant ainsi, le regard du jeune homme s'était dirigé vers la petite table où travaillait Gritte. Une joie folle avait fait bondir le cœur de l'orpheline. Elle n'osait croire cependant qu'elle fût pour quelque chose dans le désir d'Albéric de rester à Bruxelles. Mme de Kers, de son côté, n'hésitait pas à l'attribuer à un amour naissant pour Octavie.

L'assiduité du jeune noble pouvait aisément donner le change. Il remplissait consciencieusement son rôle de cavalier servant auprès d'Octavie, tout en poursuivant insidieusement son entreprise amoureuse. Celle-ci n'avançait pas vite,

Hosted by Google

vu la réserve de Gritte et le peu d'occasion qu'il avait de la rencontrer seule. Ces obstacles avaient fini, en l'irritant, par transformer son caprice en une véritable passion ; aussi songeait-il à recourir aux moyens extrêmes pour brusquer le dénouement, car déjà Mme de Kers se disposait à partir pour Alsemberg, et ses visites allaient devenir forcément plus rares. Cependant la dame l'invita gracieusement à passer quelques semaines à sa villa. On peut juger si Albéric accepta avec empressement.

La vie de château, avec son laisser-aller et ses libertés, devait lui fournir, il l'espérait bien, l'occasion qu'il cherchait en vain depuis si longtemps. La contrainte qu'il était obligé de s'imposer lui était devenue insupportable. Il se disait qu'une fois l'accord établi entre lui et Marguerite, rien ne leur serait plus facile que de dissimuler. Ils se verraient en secret, et dans leur rendez-vous ils se dédommageraient de l'indifférence qu'ils auraient dû feindre devant le monde. Albéric n'avait pas un doute sur le triomphe final : Marguerite l'aimait, la pauvrette ! cela n'était que trop visible ; du reste, il le lui rendait bien. Ce n'est pas qu'il entrât dans ses idées de lui sacrifier son avenir ; il savait trop ce qu'il devait à son rang, et même une sorte de loyauté ne lui permettait pas de tromper la jeune fille sur ce chapitre. Il ne pouvait lui promettre le mariage, de l'amour tant qu'elle voudrait, une fidélité éternelle même ; il était assez sérieusement épris pour croire que cela pouvait durer longtemps, toujours peut-être. Il entrevoyait une espèce d'union morganatique qui rassurait sa conscience.

Cependant, si les dames de Kers étaient à mille lieues de supposer que le chevalier d'Estalle pût s'abaisser jusqu'à s'amouracher d'une fille de rien ramassée dans l'infecte impasse du Sabot, il y avait quelqu'un qui avait vu clair dans son jeu.

Pierre avait trop de confiance dans le caractère positif de Gritte, dans son jugement droit, pour craindre un danger dans la passion sournoise du jeune noble : M. d'Estalle en serait pour sa courte honte. Il ne crut même pas devoir pré-

Hosted by Google

munir sa jeune amie contre ses tentatives de séduction. Il comptait sans la jeunesse, sans la soif d'aimer qui fait qu'on s'attache au premier objet séduisant qu'on rencontre. Pierre ne jugeait point Marguerite capable de s'éprendre des dons extérieurs, il trouvait le chevalier efféminé ; c'était justement son grand attrait aux yeux de la jeune fille, c'était ce type de beauté, si différent de celui de l'homme du peuple, qui lui plaisait et avait fait impression sur elle.

Quant à Pierre, il y avait longtemps qu'il aimait Gritte de toutes les forces de son âme. Il n'eût su dire à quelle époque son amitié fraternelle s'était transformée. Ce n'était pas la beauté de la jeune fille qui avait fait naître cet amour ; Gritte serait restée laide, qu'il l'eût aimée également. Des qualités plus sérieuses l'avaient attaché à elle ; sa vive intelligence, sa bonté, sa patience, sa force d'âme la lui avaient rendue chère. Malgré l'infériorité dans laquelle on la tenait, il n'admettait pas qu'elle n'eût droit aux mêmes égards qu'Octavie. Il ne fallait pas que cette dernière s'avisât de l'humilier devant lui. Il avait certain regard qui arrêtait net le trait mordant. Tout en gardant les formes les plus polies, il savait faire sentir que le bienfait perdait tout son prix lorsqu'il était imposé sans délicatesse, et que mortifier la personne dont la bouche est clouée par la reconnaissance est le fait d'une âme basse et méchante. Alors M^lle^ de Kers, tout en frémissant de colère, n'osait rien en laisser paraître, de crainte de faire voir qu'elle comprenait l'allusion.

(*A suivre.*) VIOLETTE.

Hosted by Google

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA SITUATION DES OUVRIERS DANS LE BORINAGE.

La *Revue de Belgique* a publié dernièrement un article qui a fait quelque bruit dans le Borinage. Les réflexions qu'a suggérées à l'auteur la situation des classes ouvrières dans cet important district industriel soulèvent des questions extrêmement graves, dignes de fixer l'attention de tous les hommes de cœur. Nous voudrions aujourd'hui compléter sur plusieurs points ces observations dont notre expérience personnelle nous force malheureusement de reconnaître la justesse, si fâcheuses qu'elles puissent être pour la situation matérielle et morale de notre pays.

I

Il est de fait que la crise industrielle a plongé les houilleurs dans une misère profonde et réveillé les mauvaises passions. Des désordres peuvent éclater, suivis d'une répression sanglante. Puis, pour quelque temps, la question sociale sera oubliée; les ouvriers terrifiés se remettront au travail. Le calme renaîtra et règnera jusqu'au moment où, de nouveau surexcités, ils oublieront le passé et se révolteront encore contre l'ordre des choses établi. Faut-il donc admettre que notre organisation sociale ne puisse se maintenir qu'en tirant périodiquement des coups de fusil sur les malheureux? Et ne verrons-nous donc jamais les patrons se préoccuper de cette situation pleine de dangers pour tous?

Les avertissements ne leur manquent cependant point et

Hosted by Google

de partout les bons conseils affluent. Naguère encore, M. Trasenster, l'éminent professeur de Liège, prononçait, dans une réunion d'ingénieurs, ces paroles aussi éloquentes que vraies :

« La question des ouvriers de la grande industrie ne peut « plus être ni éludée, ni méconnue. Trouver l'accord entre « le capital et le travail semble surtout le lot de ceux qui « font fructifier les capitaux sans cesser d'être en contact « intime avec les ouvriers.

« La solution de ce grave problème est retardée et souvent « compromise par les utopistes qui ne connaissent ni les « hommes ni les choses, par la sensiblerie bruyante et sté- « rile qui se borne à des phrases, par les mauvaises pas- « sions qui exploitent l'ignorance et la misère de l'ouvrier.

« Mais il faut se garder aussi de cette indifférence qui « envahit parfois ceux qui sont portés à croire que la situa- « tion actuelle est fatalement incorrigible, et qui ne font « pas assez la part de la misère morale et physique, cette mau- « vaise conseillère qui égare trop souvent les travailleurs « ignorants...

« Près de 100,000 ouvriers sont occupés aujourd'hui en « Belgique rien que dans l'industrie charbonnière : c'est une « armée égale à celle de toutes nos forces militaires sur le pied « de guerre, armée formée de soldats courageux, affrontant « les fatigues et les dangers avec une insouciance et une « hardiesse extraordinaires.

« Cette armée noire de 100,000 hommes représente, avec « leurs familles, à peu près un demi-million d'âmes, le « dixième de la population belge, vivant généralement au « jour le jour, sans rien prévoir, sans rien épargner pour « les mauvais moments.

« C'est là une ombre au tableau brillant des progrès de « l'industrie. Le houilleur passant une grande partie de sa « vie dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du « soleil, confiné dans un étroit espace avec quelques compa- « gnons, le houilleur est bien plus étranger que les autres « ouvriers de la grande industrie aux idées et aux senti- « ments des diverses classes de la population. Comme le

Hosted by Google

« marin, il est porté au fatalisme et, revenu à la surface, « il cherche à s'étourdir, sans souci du lendemain [1]. »

Pour tous ceux qui ont vu les ouvriers houilleurs de près, n'est-ce pas un tableau d'une réalité frappante ?

Et cependant je l'ai entendu taxer d'exagération, comme j'ai entendu dire que M. Scloneux, dans la *Revue* du 15 novembre dernier, avait dépeint d'une façon trop sombre l'intérieur d'une famille boraine. Nos contradicteurs n'avaient certainement visité ni les ruelles du Marais de Cuesmes, ni les bas-fonds du fort Mahon à Jemappes, ni le quartier ouvrier de Flénu Monsville, ni les rues détournées de la Maladrée à Frameries et du Cul du Cheval à Paturages. C'est là qu'on trouve des habitations malpropres, malsaines, formées d'une seule chambre où tout un ménage végète dans la plus dégradante promiscuité, où tout sue la misère et le dénuement. Naguère encore on pouvait voir au centre d'un village industriel une maison formée d'une seule chambre étroite, sans plafond, et dont les quatre murs branlants étaient soutenus par quelques étais. Pour pavement, la terre nue; pour cheminée, les lézardes des murs et les trous du toit.

Ce taudis s'est écroulé il y a quelques mois et jusqu'au dernier jour il a été habité par une vieille femme presque octogénaire, pauvre et misérable s'il en fut, sans famille, sans ressources.

Cependant soyons justes : il y a aussi à Flénu, à Boussu, à Hornu des maisons ouvrières bâties dans ces derniers temps qui sont bien aménagées et sainement construites. Mais elles ont le grand tort d'être possédées par les compagnies de charbonnages, ce qui entraîne nombre d'inconvénients sur lesquels il n'est pas nécessaire d'insister.

II

Comme le fait remarquer M. Scloneux, ce n'est pas l'insuffisance des salaires qui cause la misère du mineur borain ; ce qui le ruine, c'est le cabaret ; ce qui le terrasse, c'est la

[1] *Revue universelle des mines*. Tome XXXIII, année 1873, p. 17.

Hosted by Google

cherté des denrées alimentaires; ce qui l'empêche de se relever, c'est l'ignorance profonde où il est plongé.

Déjà en 1842, dans son rapport annuel, la commission administrative de la caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs déplore amèrement l'abus des boissons. D'après ce document, la proportion des cabarets était pour les douze communes du Borinage de 1,644 pour une population de 58,870 habitants, soit 1 pour moins de 36 habitants ! Elle variait de 1 sur 17 habitants (à Jemappes) à 1 sur 56 (à Eugies). Et depuis 1842 tout prouve que le nombre de cabarets n'a pas été en diminuant; au contraire.

Si l'ivrognerie a pris un tel développement, c'est qu'autrefois brasseurs et patrons étaient alliés pour pousser à la consommation. Il est vrai que l'opinion publique s'est émue et qu'aujourd'hui il est *généralement* interdit aux employés de charbonnage d'être brasseurs ou intéressés dans une brasserie. Mais l'élan a été donné, l'habitude du cabaret est prise et elle est devenue une des grandes causes du mal actuel. Il y a plus. Le cabaret est très souvent obligatoire. C'est ainsi que les ouvriers employés au traînage souterrain se trouvent sous les ordres d'un *chef de trait* auquel l'ingénieur adjuge le transport du charbon au fond de la mine pour un certain prix. La société ne connaît que ce chef de trait et c'est à lui seul qu'elle paye, à la fin de la semaine, les frais de transport du fond. Or, ce chef de trait est toujours cabaretier et c'est chez lui, dans son établissement, après une absorption considérable de verres de bière et de liqueurs alcooliques, que s'effectue le règlement des comptes : nous laissons à penser si la somme touchée est bien intégralement partagée!

Quant aux ouvriers à veine, ils ne touchent pas toujours eux-mêmes leur salaire. Souvent c'est le cabaretier qui va le toucher pour eux, sous prétexte qu'il épargne à l'ouvrier, quand celui-ci remonte du fond, la peine de passer par le bureau du payeur. En réalité, c'est parce qu'il peut ainsi se rembourser les verres de bière qu'il a servis pendant la semaine et qu'il a eu soin de marquer chaque jour à la planche pendue près du comptoir.

Hosted by Google

Ensuite, toutes les distractions, tous les jeux populaires dans le Borinage aboutissent au cabaret. Les sociétés de musique sont chez nous fort nombreuses. Mais qui les encourage, qui les soutient? Généralement les brasseurs, qui n'oublient pas que si la musique adoucit les mœurs, elle provoque aussi à la consommation. Ainsi toute organisation de répétitions et de *sorties* de musique devient une entreprise des plus lucratives tant pour le débitant que pour le fabricant de bière.

Parmi les jeux populaires il en est un que je ne puis passer sous silence : c'est le tir à l'arc. Cet amusement en vaut bien un autre et loin de nous l'idée de le blâmer. Mais ce que nous critiquons, c'est l'organisation et l'importance extraordinaire de ces tirs. Les brasseurs ont su arranger les choses de façon à faire de ces amusements une nouvelle occasion de consommations prolongées. Le concours commence le matin pour ne finir que le soir à la lueur des feux de paille. Souvent même il continue le lendemain et, dans ce cas, le houilleur ne se rend pas au travail; il perd sa journée et, de plus, il subit au charbonnage une retenue pour absence injustifiée. Dès lors, si une flèche bien dirigée n'a pas atteint le but, voyez comme ce tir à l'arc vient diminuer le budget déjà si maigre du ménage. Or, les prix annoncés ont souvent une valeur considérable, bien propre à tenter la convoitise du malheureux ouvrier. C'est ainsi qu'à Saint-Ghislain on avait organisé récemment des tirs à l'arc où il y avait pour vingt-cinq mille francs de prix! On conçoit que, dans ce cas, la mise est élevée; souvent même, pour participer au concours, l'ouvrier doit verser le salaire de toute une semaine de travail.

Les patrons ne devraient-ils pas user de leur influence pour empêcher l'organisation de ces loteries d'un nouveau genre? Nous disons loteries; mais, dans une loterie, les chances sont égales pour tous, tandis que, dans les tirs à l'arc, l'ouvrier est très souvent frustré. Il arrive, en effet, que certaines personnes, parfois même les organisateurs du tir, chargent des tireurs réputés comme adroits de prendre part

Hosted by Google

au concours. Puis, le tir terminé, ces tireurs émérites qui ont été proclamés vainqueurs remettent aux personnes qui les ont commissionnés la valeur des prix, moyennant un pourboire plus ou moins considérable.

III

Nous avons vu comment l'ouvrier est exploité dans ses plaisirs. Il l'est encore lorsqu'il doit se procurer toutes les denrées nécessaires à la vie. L'ouvrier borain n'est pas toujours libre d'acheter où bon lui semble ; tantôt c'est le propriétaire de la maison qu'il habite; tantôt c'est le porion, son supérieur immédiat ; tantôt c'est un employé du charbonnage qui l'obligent à s'approvisionner dans tel magasin désigné : c'est l'achat forcé. Comme on pourrait contester ce que nous avançons, nous reproduirons ici ce que disait à ce sujet M. Sainctelette, actuellement ministre des travaux publics, dans le rapport de la Chambre de commerce de Mons en 1867 : « En 1866, comme en 1865, l'ouvrier a « continué de se plaindre du grand nombre d'employés et de « contre-maîtres qui tiennent des débits de boissons, de fari- « nes, d'épiceries, d'étoffes..., etc. Il soutient que là où « existe ce cumul, il n'est pas libre de s'approvisionner où « et comme il lui plaît, voire de ne boire qu'à son heure et « dans la mesure de sa soif. Il prétend qu'on l'y oblige à « payer plus cher des denrées de moins bonne qualité que « celles qu'il pourrait se procurer ailleurs. Qu'il y ait là un « grief fondé ou seulement un prétexte de mécontentement, « nous ne comprenons point que les chefs d'industrie ne « s'émeuvent point davantage de cette situation. Ils y sont « moins désintéressés qu'ils paraissent le croire. Car, à sup- « poser même que les employés et les contre-maîtres com- « merçants ne se sentent aucune préférence pour ceux de « leurs subordonnés qui sont leurs clients,—et cela paraît peu « vraisemblable, — il est certain que ce cumul inspire une « vive répugnance aux ouvriers... »

Depuis 1867, la situation s'est améliorée ; mais si le mal

Hosted by Google

que nous signalons a diminué, il n'en persiste pas moins. Nous devons aussi ajouter que si les denrées alimentaires se vendent aux ouvriers à un prix élevé, cela provient de ce que les Borains achètent toujours à crédit. Ne payant jamais comptant, ils doivent nécessairement se soumettre à toutes les exigences du boutiquier s'ils veulent que ce crédit leur soit continué. Aussi voit-on très souvent la femme de l'ouvrier prendre sans discuter des marchandises avariées et n'ayant pas le poids voulu. Tel est le résultat où aboutit le manque complet de sentiment de prévoyance et d'économie.

IV

M. Scloneux a rejeté en partie la responsabilité de cette situation sur l'absence complète d'instruction chez l'ouvrier borain, et il a rappelé, à cet effet, que notre province était celle qui renferme le plus d'illettrés. Mais si la statistique générale qu'il a citée était faite au point de vue spécial des ouvriers houilleurs, la proportion d'illettrés serait bien plus considérable.

Le charbonnier est profondément ignorant. Il est parfois désespérant de raisonner avec lui, surtout lorsqu'il s'agit de problèmes sociaux. Un jour, en temps de grève, un ouvrier nous soutenait que si le roi le voulait, il obligerait bien les patrons à augmenter les salaires et à faire ainsi cesser la misère. Comment, avec quels arguments peut-on combattre ces idées aussi profondément enracinées que dénuées de tout sens commun ? On conçoit que les socialistes aient beau jeu auprès de ces masses ignorantes. On comprend également que les sentiments de justice et de moralité ne soient pas poussés à l'excès dans notre contrée. Généralement l'ouvrier borain ne se marie que pour reconnaître les enfants déjà nés ou sur le point de naître. Le concubinage est chose commune. D'autre part, les mariages stériles sont très rares. Très souvent, les enfants sont pour le Borain une véritable spéculation. Il aspire au moment où il pourra les envoyer à la fosse, afin de profiter de leurs maigres salaires, et dès qu'ils

Hosted by Google

ont atteint l'âge de douze ans, il les fait descendre au fond de la mine, soit pour relever les pierres, soit pour ouvrir les portes. Ils n'entendront plus parler le maître d'école ; ils n'apprendront plus à lire, à écrire, à calculer ; personne ne leur parlera plus des devoirs de l'homme ni du respect que l'on doit aux lois du pays.

On peut nous objecter qu'il y a des écoles du soir ; mais comment de pauvres enfants qui descendent à cinq heures du matin pour remonter de la mine à quatre heures de l'après-midi pourraient-ils en profiter? Autant demander à ceux d'entre eux qui descendent à quatre heures du soir pour remonter à quatre heures de la nuit, de se rendre dès huit heures du matin à l'école du village?

Et voilà comment la lèpre de l'ignorance s'étend de génération en génération, rendant chaque jour plus difficile la tâche de relever le niveau moral et intellectuel de notre population ouvrière.

Deux écoles industrielles ont été fondées, à vrai dire, dans le Borinage, avec le concours des exploitants ; mais ce concours est si passif, que le nombre des élèves n'est nullement en rapport avec l'immense population ouvrière de nos environs.

V

Il existe à Mons, depuis peu, une excellente société : le Cercle des Réunions populaires, qui organise des conférences gratuites, précédées d'une partie musicale et suivies d'une tombola de livres scientifiques et amusants, à un sou le billet. Mais, jusqu'à présent, nous n'avons encore vu ni un employé, ni un ingénieur, ni un directeur de charbonnages donner une conférence dans le Borinage. Dans le bassin du Centre, au contraire, ce sont les ingénieurs attachés aux établissements industriels qui vont dans chaque localité prêcher la science et la vérité. Et pourtant, nous aussi, nous avons des ingénieurs intelligents, instruits, voir dont la réputation scientifique s'étend au loin et honore le pays qui les a vus naître. S'ils daignaient parler au peuple, il est certain que leurs

Hosted by Google

conférences auraient beaucoup plus de succès encore : les porions se croiraient obligés d'y assister, les ouvriers suivraient, et l'on aurait ainsi des réunions vraiment populaires.

Mais nous ne pouvons comparer le Borinage ni avec le Centre, ni avec aucune autre partie du pays. Dans le Centre, les sociétés coopératives existent depuis longtemps ; on y a fondé des magasins alimentaires ; les ouvriers ont toute facilité pour devenir propriétaires de leurs demeures. A Gand, on a introduit l'épargne dans l'école, les Sociétés Callier et l'*Avenir* se dévouent à la moralisation du peuple, et les sociétés ouvrières fondées sous leurs auspices : *Vrijheidsliefde*, *Nut en vermaak*, etc., sont en pleine prospérité. — A Liège, c'est une société d'alimentation économique qui procure au peuple une nourriture saine à bon marché ; à Couillet, c'est dans une école ménagère que l'on enseigne à la jeune génération l'épargne et la moralité. Partout ce sont des efforts immenses et multiples pour propager l'instruction, pour donner le bien-être à la classe ouvrière.

Partout, mais non dans le Borinage. Et cependant, malgré la triste description que nous avons faite de notre sol natal, le terrain n'est pas rebelle à toute culture : la semence de la bonne parole pourrait y fructifier ; les difficultés pour vaincre l'ignorance et moraliser la classe ouvrière ne sont pas insurmontables.

Rappelons-nous que nous avons affaire à une population homogène, ayant les mêmes occupations, les mêmes habitudes et les mêmes besoins, douée absolument du même esprit, circonstance éminemment favorable à ceux qui voudraient entreprendre la tâche d'améliorer la condition morale de nos ouvriers. Il y a, du reste, un exemple, unique dans le Borinage, qui est bien fait pour les encourager ; c'est celui des mines du Grand-Hornu.

Si les ouvriers de ce vaste établissement restent généralement sourds à toutes les excitations du dehors, c'est qu'ils savent apprécier ce que l'on a fait pour eux ; c'est que le patron millionnaire n'y est ni dédaigneux, ni brutal ; c'est

Hosted by Google

qu'il écoute patiemment les plaintes des ouvriers et les juge avec équité ; c'est qu'à côté de la charité officielle et obligée de la caisse de secours, il y a la charité privée sachant proportionner l'assistance à l'étendue du malheur et distinguant celui qui mérite d'être secouru de celui qui ne peut inspirer de compassion; c'est que le pauvre, blessé, couché sur son lit de douleur, entend parfois à son chevet des hommes en qui il voit des grands de la terre prononcer des paroles de consolation, d'encouragement, d'espoir. — Aussi combien sont rares les menaces, les troubles, les grèves au Grand-Hornu !

J'ai souvent entendu raconter par un ingénieur que, lors de l'introduction des ventilateurs dans le Borinage, il avait vainement demandé un appareil de ce genre pour son charbonnage, en invoquant des considérations purement humanitaires. Les administrateurs trouvaient la dépense élevée, les dividendes maigres et le nombre de mines sans ventilateur encore très considérable. Bref, l'ingénieur n'avait obtenu leur assentiment qu'après les avoir convaincus que les ouvriers, ayant moins chaud au fond de la mine, travailleraient dans de meilleures conditions et donneraient beaucoup plus de charbon: ce qui advint.

Eh bien ! nous pouvons dire aux exploitants : Instruisez, moralisez vos ouvriers, et si ce n'est pas l'amour de l'humanité qui vous guide, songez au moins que les grèves pourront ainsi disparaître ; que vos ouvriers, plus contents de leur sort, travailleront avec plus de fruit; qu'alors ils seront pour vous des alliés et non plus des ennemis, et qu'ainsi vous verrez peut-être s'éloigner le nuage noir qui menace aujourd'hui l'industrie dans tout le Borinage.

E. Defrasne.

Hosted by Google

LE GÉNÉRAL MOCKEL

C'est aux amis du général Mockel que je destine ces pages, mais il serait à souhaiter qu'une aussi noble existence fût connue de tous. Elle console et encourag en démontrant que le chemin du devoir peut être aussi celui des honneurs et de la fortune.

Dans le simple récit qu'on va lire, l'invention n'est pour rien. C'est de la bouche même de celui que nous regrettons que je tiens l'histoire de ses premières années. Mon seul but, en rassemblant les souvenirs épars de tant de causeries intimes, a été de rendre un simple et pieux hommage à la mémoire d'un ami.

Pendant trente-cinq ans, Mockel a été mêlé à tous les événements heureux ou tristes de ma vie; son affection pour moi ne s'est jamais démentie et j'en ai éprouvé la douce influence surtout dans les jours d'épreuve. J'ajouterai que cette amitié et cette confiance, dont il m'a donné tant de marques, me causaient une juste fierté. Obscur, j'éprouvais un sentiment d'orgueil à me dire que cet esprit d'élite, que ce grand cœur ne me trouvait pas trop au-dessous de lui, et mon affection se doublait de reconnaissance et de respect.

Le vendredi, 31 octobre, quand je le vis pour la dernière fois, sa gaieté et son entrain me surprirent. « J'ai été de noce mardi et je me suis retrouvé sous-lieutenant, » disait-il, et il se complut à m'entretenir longuement de cette fête, dans laquelle avait brillé, pour la dernière fois, son charmant

Hosted by Google

esprit. Ce même jour, il me parla encore de ses projets pour l'avenir. Il se sentait si fort, si loin des amertumes de la vieillesse, qu'il songeait à bâtir, et le lendemain la mort nous le volait.

Mockel était né à Paris, le 20 juillet 1817; ses débuts dans la vie furent étranges et difficiles. Bien jeune, il eut à lutter, et le récit de cette première étape prouve, une fois de plus, que les qualités de l'enfant se retrouvent entières dans l'homme. Doux et énergique à la fois, courageux et persévérant, tel il fut jeune et tel il demeura.

« Mon enfant, disait en 1829 Adrien Mockel à son fils, « Paul-Florent Mockel, alors âgé de douze ans, ta mère et « moi nous allons quitter la France. Tu es notre unique « enfant et nous serions heureux de t'emmener avec nous, « mais l'emploi que j'ai accepté à Bruxelles me permettra à « peine de vivre honorablement. J'aimerais cependant à faire « de toi un homme instruit, plus heureux que ton père, et, « quoique tu sois bien jeune encore, je te laisse le choix, ou « de partir avec nous ou de rester ici. M. B..., ton maître « de pension, te gardera pour rien, à condition que tu con- « sentes à donner des leçons aux plus jeunes de ses élèves. »

L'enfant avait compris. Il fallait à ce père, à cette mère, chassés par la mauvaise fortune, un grand courage; celui de l'enfant ne le céda pas au leur. Il accepta l'offre du maître de pension, et quelques jours après, il versait ses premières larmes, larmes chaudes d'enfant abandonné. Il avait douze ans, il était chétif, timide et aimant, et déjà il se voyait sevré des soins et des tendresses de sa mère. Ce fut une triste enfance. Relégué dans une sorte de grenier avec les domestiques, nourri Dieu sait comme, il commença son dur labeur. Levé avec le jour, il donnait ses leçons aux petits, dont il était le maître et l'esclave. Puis, à l'heure où la cour retentissait de cris joyeux, lui, seul dans quelque salle d'étude, il travaillait. Une année s'écoula. On avait renvoyé un pauvre diable de répétiteur, l'enfant, dont on exploitait la vive intelligence et le précoce courage, l'avait remplacé.

Hosted by Google

A quatorze ans, on lui accorda une liberté relative, c'est-à-dire qu'on s'en débarrassa les jours de fête et les dimanches, en lui permettant de parcourir Paris. De là datent ses premières jouissances.

Mettant à profit ses aptitudes artistiques, l'enfant songea à les utiliser en exécutant des dessins de broderie et des caricatures. Ses premiers essais furent faibles sans doute, mais bientôt la persévérance qu'il apportait en toute chose lui donna l'habileté nécessaire, et, dès ce moment, il fut riche. Ses caricatures se vendaient 1 fr. 50 c., et un brodeur lui achetait ses motifs de guirlandes à 3 francs la feuille.

Dès lors, on le vit furetant dans les étalages des bouquinistes, chez lesquels il trouvait au rabais les livres, ces chers livres dans lesquels il allait puiser des forces pour l'avenir. L'un des marchands en plein vent avait remarqué cet enfant pâle, au regard intelligent, qui, après avoir demandé le prix d'un bouquin, le feuilletait longtemps comme pour lui arracher au hasard quelques-uns de ses secrets, puis le replaçait, avec un soupir, à l'étalage.

Peut-être le soupçonna-t-il d'abord d'appartenir à cette catégorie de bibliophiles peu délicats, dont ses confrères et lui n'étaient que trop souvent victimes.

« Je crois qu'il me surveilla longtemps, disait Mockel, « mais je finis par lui inspirer confiance, et un jour que, pour « la dixième fois peut-être, je tournais et retournais dans « mes mains certain traité d'astronomie, il me dit d'un ton « moitié bourru, moitié riant :

« — Tu l'useras avant de te décider, jeune homme. Voyons, « quatre francs, est-ce trop cher, dis?...

« C'était pour rien, mais une soirée passée au théâtre « français m'avait ruiné, et pourtant j'avais un désir « endiablé de posséder mon livre. Après bien des hésitations, « je me décidai à demander un mois de crédit. Le marchand « se mit à rire, et me tendant le bouquin :

« — Allons, prends-le, et souviens-toi que tu me dois « quatre francs.

« Depuis, nous devînmes amis, et souvent je passai des

Hosted by Google

« heures assis près du père X..., dont toute la boutique « était à mon service. J'avais fini par connaître le prix de « ses marchandises, et quand le brave homme avait une « course à faire, je le remplaçais volontiers. Je me souviens « d'avoir vendu un dictionnaire français-grec huit francs, « alors que j'étais autorisé à le lâcher pour six. De ce jour, « le père X... m'honora d'une estime plus grande. Il trouvait « en moi l'étoffe d'un brocanteur. »

Cependant les mois, les années s'écoulaient. Mockel vit la révolution de 1830. Il entendit rugir l'émeute, crépiter la fusillade et gronder le canon. Il se mêla à la garde nationale, aida à ramasser des morts, et reçut, en se glissant le long des trottoirs, une balle morte qui lui meurtrit le pied droit.

« Ce fut ma seule blessure, disait-il, et je n'eus garde de « m'en vanter. J'éprouve même un certain orgueil à me rap- « peler que, sans avoir donné à personne le droit de douter « de mon courage, j'ai su parcourir toute ma carrière mili- « taire sans me voir obligé de mettre l'épée à la main à la « suite d'une querelle particulière. Je ne connais rien de « plus triste et de plus bête que de tuer un homme pour une « vétille, si ce n'est pourtant d'être tué par lui. »

Cependant l'heure du grand combat allait sonner. Il avait seize ans à peine, et ce grand courage qu'annonçait si peu une chétive enveloppe, allait recevoir sa première récompense. Le 27 août 1833, Mockel se sentit de force à affronter l'examen de bachelier ès lettres.

En quatre années, seul, sans conseils, sans encouragements d'aucune sorte, sans autres ressources que celles qu'il tirait de ses crayons, il avait traversé toutes les aridités de la science avec le pressentiment peut-être des joies qu'elle lui réservait.

Quand le chef du jury vit apparaître ce blême bambin, pauvrement vêtu, à l'air timide, embarrassé, il ne put réprimer un sourire.

— C'est vous qui vous nommez Paul-Florent Mockel et c'est bien un diplôme de bachelier ès lettres que vous désirez obtenir ?

Hosted by Google

— Oui, monsieur.

— Quel âge avez-vous, mon ami?

— Seize ans.

— Seize ans!... vous en êtes sûr? ajouta-t-il en le mesurant du regard.

— Oui, monsieur.

— Où avez-vous étudié?

— J'ai étudié seul, monsieur.

— Alors, mon ami, croyez-en mon conseil, travaillez encore, suivez des cours et revenez quand vous serez sûr de vous.

« Ce fut un rude coup pour moi, disait Mockel, et peu « s'en fallut que je ne retournasse tristement à ma mansarde. « Je me retirais déjà, le cœur gros, quand le chef du jury, « touché peut-être de la douleur que je ne pouvais cacher, « reprit :

— Cependant, mon jeune ami, je ne veux pas vous décourager; tenez-vous vraiment à tenter l'épreuve?

— Oui, monsieur.

— Allons, asseyez-vous.

L'examen commença. Peu à peu, l'enfant, timide d'abord, s'enhardit, se livra, et bientôt l'intérêt qu'il inspirait alla grandissant. Le jury se retira pour délibérer. Moments d'angoisses qui ne furent pas longs. A l'appel de son nom, l'enfant s'avança et en même temps le jury tout entier se leva.

— Monsieur Paul-Florent Mockel, vous êtes reçu bachelier ès lettres avec grande distinction, et le jury, par ma voix, rend hommage à votre courage et à vos connaissances.

Ce fut au bruit des applaudissements que le jeune homme quitta la salle. Ivre d'orgueil et de joie, il courut chez lui, embrassa son maître de pension, fit un petit paquet de ses hardes, glissa son diplôme dans un étui de fer blanc et le jour même partit pour Bruxelles. Il avait soixante francs, lentement amassés; il ne tenait qu'à lui de prendre place dans la diligence, mais rien ne le pressait. Il avait atteint son but, l'avenir s'ouvrait riant, plein de promesses, il préféra se griser d'air, de soleil et de liberté, et ce fut à pied

Hosted by Google

qu'il prit la route de Bruxelles. Il marchait d'un pas léger, chantant de sa voix d'enfant, perçante et aigrelette, souriant à cette nature ensoleillée, respirant à pleins poumons les âcres et fortes senteurs qu'un vent tiède lui jetait au visage. Tout lui semblait nouveau. La vie, calme, puissante, sereine, se révélait à lui. Devant ce grand et radieux spectacle de la nature, le souvenir des misères passées s'effaçait, et le présent seul, ce présent si longtemps attendu, si vaillamment conquis, l'occupait tout entier.

Pourquoi ma mémoire n'est-elle pas plus fidèle? pourquoi ma plume ne peut-elle que froidement rappeler ce récit auquel l'esprit si fin du général donnait un charme et une saveur exquise?

« J'ai vécu en pleine grande route dix des plus beaux « jours de ma vie, disait-il souvent. Tout m'étonnait et me « ravissait. Je souriais aux hommes et aux choses. Les braves « gens que je rencontrais me jetaient, en passant, un bonjour « sonore, et j'ai toujours trouvé charmante cette coutume « naïve des campagnes. »

Souvent aussi, avec ce besoin d'expansion des enfants et des heureux, il se plaisait à causer avec des paysans ou des rouliers qui suivaient le même chemin. On s'arrêtait à quelque cabaret, pour laisser souffler les chevaux, on trinquait; puis, au départ, le petit Mockel grimpait sur la charrette, s'étendait dans la paille fraîche, et l'on repartait de ce pas lourd et somnolent des chevaux de labour. Le plus souvent, il couchait dans quelque ferme; une fois même, il passa la nuit à l'abri d'une meule. Enfin, dans la soirée du dixième jour, il arriva à Bruxelles, et ses parents, qu'il n'avait plus embrassés depuis quatre ans, fêtèrent, comme on le peut croire, le retour de leur courageux enfant.

« Là, je crus me réveiller, me disait-il, et pour la première « fois, je me rappelai qu'il me restait quelque chose à « faire. »

La carrière des armes l'avait toujours tenté ; suivant les conseils paternels, il résolut de prendre un engagement dans l'armée belge.

Hosted by Google

Le colonel Beaulieu, à cette époque, chargé d'organiser le corps du génie, accomplissait cette mission difficile avec autant de talent que d'énergie. Quand Mockel se présenta à lui, il était d'assez méchante humeur. Toisant du regard la chétive recrue, il lui dit brusquement : « Et si je t'engage, qui portera ta cuirasse ? » (A cette époque, les sapeurs-mineurs portaient la cuirasse.) Et comme le jeune homme, interdit devant cet accueil, hésitait à répondre :

— Qui diable t'a mis en tête de choisir le génie?

— Mon colonel, j'ai fait quelques études et j'espérais...

— Quelles études? que sais-tu, voyons?

— Mon colonel, je suis bachelier ès lettres.

Ce fut au colonel de s'étonner.

Ils étaient rares, en effet, les bacheliers qui sollicitaient l'honneur d'endosser la casaque du soldat.

— Comment dis-tu cela? Bachelier ès lettres! Tu as un diplôme, un certificat, quelque chose enfin à me montrer, n'est-ce pas?

— Oui, mon colonel.

Et le jeune homme tira de son étui de fer-blanc son diplôme, toute sa fortune. Le colonel Beaulieu le parcourut; puis, d'un tout autre ton, cette fois :

— Je ne vous engage pas, mon garçon, mais j'aurai l'œil sur vous et, pour commencer, je vous attache à mon bureau. Soyez ici demain, de bonne heure.

Mockel n'était pas encore soldat, mais peu s'en fallait. Je le laisse parler.

« Le lendemain, quand j'arrivai, le colonel me dit : « — Mockel, vous commencerez par mettre au net les notes « que je trace à la hâte. Quand vous serez embarrassé, vous « vous adresserez au capitaine X..., qui déchiffre mon écri- « ture beaucoup mieux que moi. — Je fus bientôt au courant, « mais je ne pouvais cependant me défendre encore d'une « certaine inquiétude, qui se dissipa seulement quand il me « fut permis de dépouiller la correspondance officielle... A « la faveur du trouble et du désordre qui suivent les révolu- « tions, des hommes d'une incapacité notoire s'étaient glissés

Hosted by Google

« dans les cadres, occupant des positions dont ils ne com-
« prenaient pas même l'importance. L'un d'eux, un officier
« supérieur, écrivait au colonel sous cette rubrique : Vol
« de sable à Ostende... Voler du sable et à Ostende encore!
« au bord de la mer! Il fallait être possédé de la manie du
« vol. Curieux, je lus la lettre...

« Un coup de vent avait balayé le sable de la plage et
« l'avait lancé dans les fossés de la place; et l'officier rendait
« compte de l'accident dans les termes suivants :

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un vol de sable a eu
« lieu dans les fossés, etc.

« Quelques lettres semblables me donnèrent confiance, et
« je ne désespérai plus de faire mon chemin. »

Travailleur patient, infatigable et discret, Mockel, malgré son jeune âge, ne tarda pas à captiver la confiance de son chef, auquel il dut, quelques semaines plus tard, sa nomination de garde du génie. Ce fut son vrai début dans la carrière.

Détaché quelques mois plus tard au ministère de la guerre, il reprit avec une ardeur nouvelle le cours de ses études, et trois années ne s'étaient pas écoulées que déjà le jeune garde du génie recevait, à la suite de brillants examens, les épaulettes de sous-lieutenant.

J'ai sous les yeux son état de services et je ne puis, sans un sentiment de tristesse, me persuader que ce sec et froid document, où des dates marquent seules les étapes d'une aussi belle carrière, soit tout ce qui restera de Mockel. J'y vois que, nommé capitaine le 8 avril 1847, il attendit pendant dix-neuf ans le grade de major ; pendant lesquels dix-neuf ans aucun de nos ministres n'eut l'idée de se priver du concours intelligent et dévoué de cet officier distingué, de cet administrateur consciencieux qui savait si bien aplanir pour eux les difficultés de la route. D'un calme inébranlable dans les moments difficiles, Mockel, avec une merveilleuse adresse, se tirait d'une situation délicate et embrouillée. Au courant de toutes les roueries politiques, de toutes les finesses parlementaires, connaissant à fond et les procédés et le caractère de tous

Hosted by Google

nos hommes d'État, il savait prévoir une interpellation embarrassante ; une attaque imprévue ne le trouvait jamais désarmé, et grâce à lui enfin, le ministre auquel il devait son concours, se vit rarement pris au dépourvu.

Il avait admirablement compris ce rôle difficile de conseiller discret qui demande tant de tact et de sagacité. Dans les conflits politiques ou administratifs, son esprit modérateur et conciliateur avait des ressources étranges. Avec une apparente bonhomie et, tout en feignant de caresser les susceptibilités les plus exagérées, il combattait tour à tour les arguments des deux opinions, trouvait une solution qui ménageait à la fois la dignité de chacun et réconciliait des adversaires, étonnés eux-mêmes de se serrer la main. En agissant en dehors de toute préoccupation de parti, il fut fidèle à son double devoir de soldat et de conseiller, devoir difficile pour un homme qui tenait avant tout à rester estimable. Trop souvent l'habileté côtoie la fourberie ; mais de celui dont nous parlons on peut faire ce bel éloge que sa droiture ne souffrit jamais en rien de la finesse et de la souplesse de son esprit.

L'influence, toujours bienfaisante, toujours facilement acceptée, de Mockel devait grandir sans cesse. Il se trouva tout naturellement désigné pour faire partie en 1859 du comité consultatif du génie appelé à se prononcer sur la question de la défense nationale. La construction de la forteresse d'Anvers une fois décidée, il tint à honneur de diriger lui-même les travaux du fort n° 7 et se montra ingénieur et architecte habile. Plus tard, secrétaire de la Commission chargée de la réorganisation de l'armée, il mit une fois de plus au service de son pays la finesse et l'intelligence qui le caractérisaient. Enfin, quand en 1874 se réunit à Bruxelles le congrès pour arrêter un projet de déclaration internationale concernant les lois et les coutumes de la guerre, le général Mockel partagea avec MM. Faider et Lambermont l'honneur d'y siéger comme délégué de la Belgique.

L'énumération des travaux spéciaux dont il fut chargé dans le cours de sa brillante carrière m'entraînerait trop

Hosted by Google

loin. Ils lui valurent des récompenses qui ne firent jamais de jaloux, tant on les savait méritées. Commandeur des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, officier de la Tour et de l'Épée et de la Couronne royale de Prusse, il fut le seul à s'étonner peut-être des hautes distinctions qui lui furent décernées.

Pendant la guerre franco-allemande, alors que la Belgique recueillait les blessés des deux nations et donnait asile aux malheureux qui se réfugiaient sur son territoire, Mockel fut chargé de traiter toutes les questions relatives à l'internement des prisonniers français. Placé entre la susceptibilité ombrageuse et inflexible du vainqueur et les fières impatiences des vaincus pressés de rentrer dans leur patrie, il sut se faire pardonner par l'un l'indulgente bonté qui lui fit tant d'amis parmi les autres. La responsabilité était grave et très souvent des conflits furent sur le point d'éclater; mais chaque fois qu'un sauf-conduit accordé ou une évasion constatée provoquait une protestation violente, Mockel savait démontrer que le gouvernement avait respecté scrupuleusement les devoirs que lui imposait sa neutralité. Il dut lui en coûter parfois de se montrer sévère en réprimant des tentatives d'évasion que son cœur de soldat jugeait avec indulgence ; mais son rôle officiel une fois rempli, il donnait carrière à ses généreux instincts. Ses encouragements, ses consolations ne manquèrent jamais aux malheureux exilés, et c'était avec des délicatesses exquises, avec les pudeurs d'une âme fière qui comprend la fierté des autres, qu'il savait faire accepter ses secours.

Personne ne possédait mieux que le général Mockel cet art d'accueillir, d'écouter, d'encourager surtout. Il forçait la confiance, et ceux-là qui venaient lui conter leurs peines se retiraient, sinon satisfaits, tout au moins consolés, et à coup sûr émus et reconnaissants. Il savait, disons le mot, mettre les gens à l'aise et sa parole toujours simple et familière, charmait les plus rebelles. « Je ne paye pas de mine, disait-il, et comme je n'y puis rien changer, je tâche de me faire une laideur aimable. »

Hosted by Google

Dans les réunions mondaines, sa gaieté expansive lui avait fait une place à part. Dès qu'il paraissait, toutes les mains s'avançaient pour serrer la sienne, tous les visages s'éclairaient d'un affectueux sourire. Les hommes admiraient franchement son esprit vif et pénétrant, qui sans pédanterie se montrait si compétent en toutes choses.

Les femmes recherchaient en lui le causeur spirituel et toujours aimable, qui savait si finement tout dire et dont la galanterie discrète et respectueuse les charmait. Aux mères, il vantait, plus encore que les leurs, les grâces de leurs enfants ; aux jeunes filles, il disait bien haut combien il les trouvait séduisantes, tout en donnant à son admiration une nuance de paternelle bonhomie.

Cet homme qui, ne se faisant aucune illusion sur ses qualités physiques, semblait avoir jeté un audacieux défi à la nature, était devenu un maître en l'art de plaire. Les enfants mêmes accouraient vers lui et les vieillards, trop souvent négligés, le récompensaient par un regard attendri des attentions délicates qu'il leur prodiguait et du plaisir qu'il paraissait prendre à les écouter. Que de mots charmants je pourrais rapporter ! Celui-ci entre autres. C'était en 1870 : un soir qu'il était comme de coutume fort entouré, une dame, avec cette indiscrétion naïve qui est le privilége des jolies femmes et des enfants, lui dit nettement : — Mais, dans cette terrible bagarre, pour qui sont vos sympathies, colonel?

Et Mockel de répondre de cet air naïf qu'il savait prendre : Pour les Belges, madame.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi ; je vous demande si vous êtes Allemand ou Français.

— Madame, reprit Mockel, je serai sincère, au risque de me compromettre un peu. Je préfère les Allemandes aux Français, et les Françaises aux Allemands.

Indulgent pour les faiblesses des autres, il savait trouver pour tous et aussitôt un mot aimable et gracieux. Peut-on dire qu'il fût un flatteur? Non, il était bon et ne se sentait à l'aise que dans un milieu sympathique et bienveillant. Que de gens s'étonnaient de voir un homme si hautement apprécié

Hosted by Google

pour l'étendue de ses connaissances, se montrer si simple et si bon enfant! C'était là ce qui lui faisait une originalité brillante. Au milieu des préoccupations les plus graves, du travail le plus ardu, son esprit railleur jetait tout à coup une note riante. « Les choses les plus graves ont toujours un côté plaisant, » disait-il, et comme il savait le prouver!

La prodigieuse mémoire du général Mockel lui rendait le travail facile. Discours, rapports, conversations intimes, tout laissait dans son esprit une trace ineffaçable. Les montagnes de documents de toute nature, dont s'entourent la plupart des écrivains, lui inspiraient une sorte d'effroi. Dans les moments les plus critiques, alors qu'une question grave exigeait une prompte solution, que les hommes les plus compétents cessaient de s'entendre, lui, sans se laisser troubler par les avis les plus opposés, se recueillait, prenait la plume, et sans hésitation, de son écriture large et ferme et de ce style clair et concis qui lui était propre, il exposait, analysait la question, et terminait, tout d'une haleine, un rapport qui ne laissait rien dans l'ombre.

Je parlais plus haut de l'affabilité de son accueil. J'ose dire, moi qui l'ai si bien connu, que jamais un malheureux ne l'a vainement imploré. Avec lui pas n'était besoin de lettre de recommandation. On se nommait, on était introduit, écouté, et si l'on avait raison, on trouvait un défenseur que rien n'arrêtait quand il s'agissait d'une infortune à soulager ou d'une injustice à réparer. L'injustice surtout révoltait sa loyale nature; elle soulevait en lui de généreuses colères et ce fut seulement quand elle s'attaqua à lui-même, qu'elle le trouva indulgent ou plutôt dédaigneux.

On n'est pas obligeant et bon impunément. Je ne parle ni des oublieux, ni des ingrats ; ceux-là du moins lui rendirent service. Il leur dut cette pointe de scepticisme qui préserve des étonnements douloureux. Les vrais ennuis de sa vie lui vinrent des indiscrets. Les visites, les lettres se succédaient, et, pour l'objet le plus futile, un inconnu se croyait permis d'importuner cet homme, préoccupé souvent des intérêts les plus graves. En est-il un pourtant qui ait saisi sur son visage

Hosted by Google

ou dans ses paroles une marque d'impatience? On lui reprochait parfois son excès d'indulgence, et un jour que moi-même je l'engageais à s'en défier :

« Mon ami, me dit-il, il y a pour un supérieur deux façons de se faire obéir. La première et la plus simple est de dire : Je le veux! La seconde, qui est la mienne, est de démontrer que j'ai raison. L'obéissance alors se double de respect. Il est toujours temps de prouver qu'on est le plus fort. » Est-ce peu militaire? On me l'a dit. Je n'en crois rien. »

Le sous-lieutenant Mockel était resté entier dans le général Mockel. Les grades ou les honneurs n'avaient pu entamer cette modestie et cette simplicité charmantes. Les grades, il les avait obtenus strictement à son tour et son cœur honnête se fût révolté le premier d'une préférence dont ses services éminents le rendaient si digne. Quant aux honneurs, on peut dire qu'il ne les sollicita jamais. Il les accepta avec reconnaissance, mais avec calme, et ne craignit rien tant que d'en faire parade.

Comme il venait de recevoir les insignes de commandeur de la Légion d'honneur, j'étais là. Il les contempla avec émotion et voyant que je m'en étonnais : « Cette croix, « me dit-il, réveille mes plus anciens souvenirs d'enfance : « Mon père était Français et avait servi dans l'artillerie. « Quelque peu chauvin, il me menait parfois jouer aux « Tuileries; mais, en passant devant le palais de la Légion « d'honneur, il ne manquait jamais de s'arrêter pour me dire : « Tu vois cette grande maison, n'est-ce pas? Eh bien, mon « ami, tout ce qui n'est pas inscrit là n'est rien. Porter le « ruban rouge, c'est être quelqu'un dans la foule. Voilà ce « qu'il faut tâcher d'obtenir un jour. As-tu compris? » Et je répondais : « Oui, père, » en pesant sur sa main, pour arriver plus tôt aux pelouses et aux marronniers, bien autrement attrayants pour moi. Ce souvenir est resté dans mon esprit et en recevant ce brevet, je pense à la joie qu'il eût donnée au pauvre vieux qui n'est plus.

« Trop tard, mon ami! Ces choses-là arrivent toujours et ne peuvent arriver que trop tard.

Hosted by Google

« Ma petite cervelle troublée par l'enthousiasme de mon père avait fini par voir dans la Légion d'honneur une sorte de brevet d'immortalité. Mon imagination d'enfant, ouverte toute grande aux idées de force, de puissance, d'éclat surnaturel, entrevoyait comme dans une gloire de lumière, dans une sorte d'apothéose théâtrale ces élus de l'honneur. De là aux prodiges accomplis par ces génies radieux et ces bienfaisants héros des contes qui avaient bercé mon enfance, il n'y avait qu'un pas. Je distinguais dans un rêve le bruit de triomphants coups d'épée, car la faiblesse admire la force et c'est l'épopée seule qui séduit l'enfant.

« Ce titre de chevalier ne parait, à mes yeux, que des êtres grands, beaux, redoutables et sereins, toujours en plein soleil. — J'en ai rabattu depuis, ajoutait-il, en me regardant dans une glace. »

Puis, revenant à cette pensée que ces distinctions sont toujours bien tardives, il me rappelait que, jeune encore, il avait été créé chevalier de l'ordre de Léopold. Il aimait alors, d'un amour discret, car il était timide, une jeune fille qui paraissait sensible à ses hommages. Heureux, il accourut chez elle, un beau ruban neuf à la boutonnière, prêt à saisir un moment d'émotion pour déclarer son amour. Un mot, un mot cruel, vint arrêter l'aveu prêt à s'échapper de ses lèvres, et glacer la joie orgueilleuse dont son cœur débordait : « Vous êtes décoré ! Mon Dieu, que cela vous vieillit ! » Et elle parla d'autre chose. « C'est peut-être à ce mot que je dois d'être célibataire, disait Mockel. » Mais ils sont nombreux ceux qui savent pourquoi lui, si bien fait pour goûter les joies de la famille, mourut solitaire. La profonde affection qu'il avait vouée à sa mère l'éloigna surtout du mariage. Aux yeux de celle-ci, il ne fut jamais que son enfant, et ce fut avec une souriante et reconnaissante résignation qu'il subit cette tendresse quelque peu despotique dont il était l'objet, presque la victime. Mme Mockel, qui régnait seule au logis, n'eût pu s'accoutumer à l'idée de partager avec une autre femme l'autorité qu'elle exerçait : Mockel s'inclina devant son inconsciente tyrannie, et cette immolation de sa volonté et de ses espérances lui sembla toute naturelle.

Hosted by Google

Tendre, respectueux, dévoué, il fit du bonheur des deux vieillards la grande et sainte préoccupation de sa vie dont leur mort fut aussi la plus grande douleur.

J'ai dit que le général Mockel était modeste et je le répète; mais il l'était, tout en ayant la conscience de sa valeur. Il s'effaçait volontiers, et ce fut une de ses forces, sa plus grande sans doute, d'être puissant tout en paraissant l'ignorer, de disposer d'une grande influence sans porter ombrage à personne et d'être enfin discret et sincère à la fois. C'est en souriant de son plus fin sourire que souvent il permettait à un autre de triompher pour lui. Il avait ce grand art de donner un conseil sans qu'il y parût, et, pour peu qu'il s'y prêtât, celui qui en profitait pouvait s'attribuer l'honneur d'avoir tranché seul une question délicate. Modeste, il l'était, et cependant il avait l'orgueil de la science acquise. Toutes les connaissances avaient tenté son esprit curieux. — Moi aussi j'ai fait ma tragédie, disait-il, et il ajoutait : Je reconnais qu'elle est mauvaise. L'était-elle? Qui le sait?

Dans le domaine de l'art, il se montrait appréciateur délicat. Ce calculateur, élevé dans le culte des choses positives, avait aussi celui du beau. Les tableaux, les statues l'intéressaient, comme les beaux vers et la musique, et il en parlait avec ce tact délicat qu'il apportait en toute chose.

L'astronomie était, de toutes les sciences, sa préférée.

« Tu ne saurais t'imaginer, me disait-il, ce qu'il m'a fallu parfois de courage pour m'arracher à ces recherches auxquelles je retournais dès que j'en avais le loisir. Je leur dois les plus pures jouissances de ma vie. Ce voyage de l'esprit humain dans les infinis, dont il a surpris les secrets, ces points épars qui sont des mondes et dont on étudie, dont on fixe la marche immuable, tout cela nous fait vivre dans une atmosphère de grandeur et de sérénité. Veux-tu étudier l'astronomie? »

Et comme je m'épouvantais :

« Tu as tort, il en est temps encore (il y a vingt ans de cela). Essaye. »

Hosted by Google

Il a laissé des notes éparses dont seul il possédait le secret.

« Une fois pensionné et maître de mon temps, disait-il, je réunirai tout cela, je crois avoir trouvé des choses neuves, et qui sait si quelque jour je ne ferai pas parler de moi ? »

Je ne puis sans douleur me rappeler ces paroles parties du cœur et qu'il prononçait huit jours à peine avant sa mort :

« Mon ami, jamais je ne me suis senti plus fort et jamais, depuis huit ans, je ne me suis senti aussi heureux. »

Quand il fut question de lui pour prendre le portefeuille de la guerre, on le vit inquiet et troublé. Mais le jour où l'homme éminent qui a consenti à accepter cette lourde tâche fut désigné, la joie de Mockel éclata. Il sut qu'il allait être compris et apprécié et c'est de toute son âme qu'il promit au nouveau ministre un concours dévoué. Les nobles et touchantes paroles prononcées par M. le général Liagre devant le cercueil de son chef de cabinet, ont prouvé que ces deux hommes étaient faits pour se comprendre.

Jamais on ne vit plus tristes funérailles. On y versa de vraies larmes et le deuil était bien dans les cœurs. A de pareilles obsèques la pompe officielle ne pouvait rien ajouter.

Mockel eut ce rare talent et ce rare bonheur de mériter dans toutes les positions qu'il occupa les éloges des hommes éminents qui le virent à l'œuvre. Savants, militaires, hommes d'État, tous rendirent hommage autant à son talent qu'à son caractère. Dans une lettre intime, écrite il y a quelques jours à peine, M. le lieutenant général Chazal traçait ces lignes qu'il m'est permis de reproduire :

« Quel sage et judicieux conseiller pour un ministre ! « Quel intelligent collaborateur ! Quel caractère loyal, hon- « nête, impartial ! Quel discret, sûr et habile négociateur « dans les missions délicates et, en toutes circonstances, quel « aimable et séduisant compagnon !

« On ne le remplacera pas. Quel que soit le mérite de son « successeur, il ne pourra pas avoir son expérience des « hommes, du pouvoir et du parlement, dont Mockel con- « naissait le fort et le faible ; il ne pourra pas posséder « comme lui la tradition du ministère, la connaissance

Hosted by Google

« intime de toutes les affaires, du rôle de chaque ministre, « de celui du souverain, etc., etc. »

. . . . . .

Cet hommage rendu par un homme d'État qui vit si longtemps à l'œuvre celui que nous pleurons, terminera mieux que je ne pourrais le faire le travail que j'ai entrepris. Il montre comment Mockel était jugé par ses pairs.

A. Camporino.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

L'enseignement primaire à l'exposition internationale de Paris de 1878. Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur de Belgique par Th. Braun; in-8° de 952 pages. Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Histoire parlementaire de la Belgique de* 1831 *à* 1880, par Louis Hymans; 34e et 35e fascicules et fascicule extraordinaire C; in-8°, Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1879. — *Elfa, roman d'une libre penseuse*, par Paul Grendel; in-12, Paris, Dentu, 1880. — *Les contes de Madame Rose*, lectures graduées en vers (Bibliothèque Gilon). — *Napoléon III; comment on devient empereur*, par Théodore Juste (Bibliothèque Gilon). — *Dans le Nord;* Suède, Norvège et Danemark, par Alfred Bruneel (Bibliothèque Gilon). — *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois*, proverbe en quatre tableaux, par le comte Maurice du Chastel; brochure in-12, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Coups de plume*, par Jules Declève; in-12, Mons, 1880.

Commençons par féliciter sincèrement M. Th. Braun de l'énorme travail qu'il a entrepris et mené à bonne fin, concernant l'*enseignement primaire à l'exposition internationale de Paris de* 1878. C'est un rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur de Belgique, et jamais rapport ne fut plus complet dans tous les détails que le sujet comporte. M. Braun s'occupe de l'enseignement primaire dans tous les pays exposants, ce qui comprend tous les pays civilisés; il en trace la situation, en montre les progrès, explique les méthodes, discute les innovations, le tout avec l'impartialité bienveillante qui sied à une œuvre de ce genre. On sent partout l'homme du métier et l'homme d'expérience. L'exposé est du reste d'une clarté parfaite et les documents mis en œuvre sont extrêmement précieux. Les diverses et nombreuses questions qui se rapportent à l'enseignement primaire trouveront là, non pas une solution, car la période de développement est loin d'être accomplie, mais des bases certaines et des points de repère que l'on ne peut perdre de vue.

L'auteur examine d'abord la législation scolaire de chaque pays, en ce qui regarde les établissements d'instruction, les programmes d'études, le personnel enseignant, les pensions, etc., et termine par un aperçu des objets exposés. C'est de beaucoup la partie la plus considérable de l'ouvrage; elle en prend presque la moitié, mais on ne s'en plaindra pas, car la comparaison qui en résulte est des plus instructives. La deuxième partie est consacrée

Hosted by Google

à l'hygiène scolaire, à la construction des maisons d'école et au mobilier classique; la troisième, à l'enseignement proprement dit, ce qui embrasse les méthodes; la quatrième, aux travaux scolaires de tout genre que leur nature permettait d'exposer; la cinquième, aux écoles spéciales, comme jardins d'enfants, écoles d'adultes, écoles d'aveugles et de sourds-muets; enfin, la Belgique, représentée par son exposition scolaire, occupe tout le reste du volume.

La part brillante prise par notre pays à l'exposition internationale de 1878, autorisait pleinement M. Braun à donner à son rapport autant d'importance et d'étendue. On sait que la Belgique a obtenu, à l'unanimité du jury, un des quatre grands prix : les trois autres ont été décernés au gouvernement français, à la ville de Paris et au Japon, et il y avait 50 expositions officielles.

Quand on parle d'entreprise considérable et de travail colossal, on pense naturellement à l'*Histoire parlementaire* dont M. Louis Hymans poursuit la publication avec une activité vraiment prodigieuse. Le 34e et le 35e fascicules viennent de paraître et nous mènent jusqu'à la fin de l'année 1866. En même temps un fascicule supplémentaire nous donne par anticipation la session de 1878-1879. Tout sera-t-il terminé pour la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance? L'auteur nous l'a promis et nous pouvons le croire. Mais quel travail! Car, nous l'avons déjà dit, il ne s'agit pas ici d'un simple résumé : c'est une œuvre originale, exigeant de l'intelligence, du tact, de la perspicacité et un grand esprit d'ordre et de méthode.

Les autres ouvrages dont nous avons à rendre compte appartiennent à la littérature proprement dite et se recommandent à l'un ou à l'autre titre.

Elfa, roman d'une libre-penseuse, attire tout d'abord l'attention. L'auteur se fait nommer Paul Grendel, mais il est évident que c'est là un pseudonyme. Le groupe des gens de lettres belges est assez restreint pour qu'ils se connaissent tous entre eux, et l'auteur est Belge, quoiqu'il se soit fait éditer par Dentu, à Paris : il se trahit par des expressions comme « je lui ai causé », pour « j'ai causé avec lui », et il est surprenant que les correcteurs de la maison Dentu n'aient pas fait disparaître ces belgicismes.

Ce qui se devine aussi, c'est que l'écrivain en est à son premier essai. Le roman a des naïvetés de composition qui font sourire. Les rencontres inopinées, les événements imprévus y jouent le plus grand rôle : c'est du roman *romanesque*. Mais tout cela est bien sincère, bien senti, bien vivant : l'auteur a vécu son œuvre, et il n'y a pas de mérite au-dessus de celui-là. Il est bien certain que nous avons là les doutes, les incertitudes, les hésitations et

Hosted by Google

les élans de l'auteur lui-même. S'il lui reste encore quelques réminiscences de religiosité, il ne tardera pas à s'en débarrasser, on peut en être convaincu. En somme, il y a là l'expression d'un sentiment juste et le germe d'un vrai talent.

On n'aura pas à chercher longtemps le nom du poète qui a composé *les Contes de Madame Rose*. On pensera à l'homme qui a consacré sa vie et son talent à répandre les idées de progrès, à émanciper le peuple, à chanter la famille, la patrie, l'humanité. Écrire pour les enfants rentrait dans cette tâche, mais, comme le dit la préface de ces *Contes de Madame Rose*, rien n'est plus difficile. « Il faudrait exprimer naïvement des idées viriles, parler une langue bornée sans accepter de bornes à la pensée, instruire sans enseigner, moraliser sans faire de morale, intéresser en évitant tout ce qui peut hâter la précocité de l'esprit, et arriver au but par la seule virtualité de l'idée et de l'exemple. »

Ces conditions complexes et délicates, l'auteur a-t-il lui-même pu les observer toutes? Il n'en a pas la prétention et ne nous donne son livre que comme un essai; mais l'essai est des plus satisfaisants. Sauf quelques expressions qui sortent de la langue bornée qu'il s'impose, les lectures sont parfaitement graduées, et d'une simplicité fort remarquable eu égard aux exigences de la versification. Il fallait être rompu aux difficultés de la poésie, avoir la plus grande expérience de l'art d'écrire en vers, pour atteindre à cette naïveté, à cette aisance, à ce charme de diction. Il semblera à beaucoup de personnes que la prose eût mieux convenu; c'est une erreur : les enfants aiment les vers; il y a là un élément musical qui éveille en eux l'instinct de l'harmonie et qui déjà plaît à leur oreille; ils les retiennent d'ailleurs bien mieux que la prose, et, dans leurs jeux, ils sont heureux de pouvoir citer quelque maxime mise à leur portée.

La bibliothèque Gilon, qui a édité *les Contes de Madame Rose*, nous a donné également, parmi ses publications belges, *Napoléon III*, de M. Théodore Juste, et *Dans le Nord*, de M. Alfred Bruneel.

Le *Napoléon III* a été généralement mal accueilli du public, et cette impression peut s'expliquer sans qu'on en fasse un grief à l'auteur. M. Théodore Juste a mis pour sous-titre : *Comment on devient empereur*, et l'on n'a pas assez vu que c'était là une sorte d'antiphrase, comme la morale du *Loup et l'Agneau* : « La raison du plus fort est toujours la meilleure ». D'ailleurs, le sujet était scabreux. Dans les jugements à porter sur le dernier empereur des Français, il serait fort difficile de faire la part du bien. C'est à peine si Napoléon Ier trouve encore quelque admirateur bénévole : que dire donc de celui qui l'a parodié? L'histoire ne sera

Hosted by Google

jamais assez sévère pour cet odieux personnage, et M. Juste lui fait trop d'honneur en prenant à son égard le ton du biographe.

Tout en faisant ces réserves, nous reconnaissons que M. Juste a mis à profit les documents les plus récents et qu'il a mis en lumière plusieurs faits peu connus concernant la Belgique. Mais, de toute manière, nous aimons infiniment mieux le *Joseph II* par lequel le savant et laborieux écrivain avait commencé sa nouvelle galerie historique.

Dans le Nord est le premier ouvrage que M. Alfred Bruneel livre à la publicité. C'est un charmant récit de voyage, sans prétention et d'un style fort simple, qui nous mène avec l'auteur dans les diverses localités qu'il visite et nous les fait voir par ses yeux comme si nous les voyions nous-mêmes. Or, ce sont là les véritables qualités d'une relation de voyage. Nous nous étonnons avec M. Bruneel que les touristes ne visitent pas plus souvent ces pays si intéressants à beaucoup d'égards, et dont il nous fait si bien goûter les charmes. Aujourd'hui que la facilité des communications est si grande, rien n'est plus agréable qu'un tour en Danemark, en Suède et en Norvège. Mais non, on préfère s'abattre en masses sur quelque point dont les beautés pittoresques sont devenues banales et où l'on se retrouve au milieu de la même société mondaine que l'on a fréquentée pendant l'hiver. Ce n'est qu'un simple déplacement exigé par la mode, ce n'est point le goût des voyages.

La littérature pure nous fournit cette fois un joli proverbe en vers, de M. le comte Maurice du Chastel, dont les lecteurs de la *Revue de Belgique* se rappelleront l'œuvre pleine d'imagination et d'émouvantes péripéties, *le Goîtreux, conte pour les chasseurs*. Le proverbe est intitulé : *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois ;* mais il ne s'agit naturellement pas de chasse proprement dite : les lièvres sont pris au figuré et représentés par deux femmes. Comme le titre doit le faire supposer, il y a là deux intrigues qui se croisent et s'emmêlent de la façon la plus piquante. Le style est naturel, aisé, rapide, et les vers coulent de source. C'est bien la versification qui convient à la comédie moderne, avec ses tournures ingénieuses qui aiguisent la pensée, et son ton familier, sa liberté d'allure, qui excluent toute recherche et toute prétention.

Il nous reste à parler des *coups de plume* de M. Jules Declève, recueil de petits morceaux littéraires que l'auteur avait éparpillés dans des revues, des journaux, des brochures, et qui méritaient bien de ne pas être perdus. Il y a là des choses très délicates, des esquisses de véritable artiste, des réflexions morales qui provoquent la réflexion, le tout très finement écrit.

Eugène Van Bemmel.

Hosted by Google

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN ESPAGNE

SOUS PHILIPPE II.

Lorsque les Habsbourg eurent réuni sur leur tête l'héritage des maisons de Castille, d'Aragon et de Bourgogne, la monarchie espagnole se trouva la plus vaste, la plus riche et la plus puissante de l'Europe. Mais elle manquait de cohésion. Il y avait une profonde différence de mœurs, d'institutions, de langues, d'intérêts entre les habitants de provinces fort éparpillées et séparées les unes des autres par des pays ennemis ou qui pouvaient le devenir. Il fallait cependant un lien pour rattacher en faisceau l'Espagne, la Sicile, Naples, la Sardaigne, le Milanais, la Franche-Comté, les Pays-Bas, les Indes, et ce lien ce fut la religion. De là cette politique, pleine d'unité et de logique dans son principe et son application, mais désastreuse dans ses effets, que les rois d'Espagne suivirent pendant deux siècles.

Maintenir dans leurs États la pureté de la foi, se faire les champions armés du catholicisme envers et contre tous, s'immiscer dans les affaires intérieures de tous les pays et devenir partout les protecteurs de la faction catholique, telles furent les règles qui dictèrent tous les actes de leur administration et de leur diplomatie. Ils se trouvèrent, par une conséquence nécessaire, engagés dans une lutte sans trêve contre l'Europe protestante et l'Orient musulman. Dans cette guerre de deux siècles, ils eurent pour alliée naturelle l'Église, qui

Hosted by Google

voyait en eux son bras séculier. Mais ce serait une erreur de croire, comme on le fait généralement, à la soumission absolue des rois catholiques envers l'Église romaine. Bien au contraire, la chancellerie apostolique et le conseil d'Espagne furent en conflit presque continuel pendant tout le XVI^e^ siècle. Philippe II, que beaucoup d'historiens nous dépeignent comme aveuglément soumis à toutes les volontés, à tous les caprices du pape, ne fut jamais un fils obéissant et respectueux de l'Église que dans les matières de dogme. Dans tout ce qui touchait à la juridiction, à la discipline, aux intérêts matériels, il se montra toujours ferme, résolu, souvent tracassier, quelquefois dur et arrogant envers le Saint-Siège. Ardent et sincère dans la foi, poussant la bigoterie jusqu'à l'abnégation complète de la raison et de l'humanité, fier du sang et de l'or qu'il faisait couler à flots pour la défense de l'orthodoxie, convaincu que l'Espagne était, autant que le rocher de Saint-Pierre, la citadelle inexpugnable du catholicisme, il se considérait comme le vicaire temporel de Jésus-Christ, de même que le pape en était le vicaire spirituel. S'il aidait le prêtre à régner sur les consciences, s'il était le premier à lui soumettre la sienne, il fallait qu'à son tour le prêtre devînt pour lui un moyen de gouvernement, un instrument de despotisme. Puisque ses armées et ses flottes combattaient sur terre et sur mer, en Afrique, en France, aux Pays-Bas, en Irlande, pour la cause de la foi, il était juste que les milices cléricales combattissent dans toute la chrétienté pour la conservation et l'agrandissement de sa puissance. Il était juste surtout et nécessaire que, dans la Péninsule, qui devait être le centre et le point d'appui de toutes ses entreprises, le clergé lui fût soumis et dévoué avant même de l'être au chef spirituel de l'Église. Aussi jamais il ne manqua une occasion de resserrer les liens qui rattachaient l'Église d'Espagne à la couronne et de relâcher ceux qui l'unissaient au Siège de Rome. Il y réussit dans une si large mesure qu'on peut affirmer, sans craindre de trop s'avancer, que sous son règne le pape n'avait guère plus d'influence sur le clergé espagnol que sur le clergé anglican

Hosted by Google

d'Élisabeth. C'est ce qui ressort à l'évidence des travaux récents de la critique allemande, et entre autres d'un remarquable mémoire de M. Martin Philippson, auquel nous empruntons une partie des faits que nous citerons dans cette étude.

I

Pendant tout le moyen âge, l'Espagne, divisée en petits États et presque sans rapports avec le reste de l'Europe, n'eut qu'une seule pensée, un seul but ou, comme on dit aujourd'hui, qu'un seul objectif : débarrasser son territoire de la domination musulmane. Ayant chez elle une croisade permanente, elle s'abstint même d'envoyer sa chevalerie à la conquête du Saint Sépulcre. Comme la guerre contre les Maures offrait le triple caractère d'une guerre de race, d'une guerre territoriale et d'une guerre de religion, elle intéressait au même degré toutes les classes de la société, et surtout le clergé, qui y prit une part active non seulement par ses prédications, ses encouragements et ses subsides, mais en combattant vaillamment sur les champs de bataille. Le prêtre castillan ou aragonais quittait fréquemment à cette époque la chasuble pour endosser la cotte de maille, et l'on disait proverbialement que les évêques devaient être à la fois dignes de porter le bâton pastoral et capables de manier l'arbalète. *Debe ser el obispo baculo y baliesta.* Ces habitudes guerrières donnèrent au clergé espagnol quelque chose de militant et de dur qui le distinguait de celui de tous les autres pays. Il lui en resta aussi un amour ardent et fanatique de cette indépendance nationale pour laquelle il avait versé son sang et une disposition à se montrer obéissant et dévoué au chef de l'État.

Lorsque la prise de Grenade eut fait disparaître le dernier vestige de la puissance des Maures, que le mariage de Ferdinand et d'Isabelle eut constitué l'unité nationale et que le pouvoir royal se fut solidement assis sur les ruines de la féodalité, le prince qui porta le premier le nom de roi catho-

Hosted by Google

lique vit dans la religion l'auxiliaire le plus sûr et le plus puissant dont il pût se servir pour arriver aux deux fins que se propose toute politique personnelle : être maître chez soi et avoir beaucoup à dire chez les autres.

Le meilleur moyen de s'assurer le dévouement inaltérable du clergé, c'était de faire en sorte qu'il n'eût à attendre que de la couronne dignités, titres et richesses ; il fallait, en un mot, se faire attribuer le droit de nommer aux charges ecclésiastiques et de conférer les bénéfices. Il n'était pas à présumer que la papauté se dessaisirait avec facilité d'une si belle et si fructueuse prérogative. Pourtant la diplomatie espagnole se mit à l'œuvre avec une activité infatigable, gagnant du terrain pied à pied et ne reculant jamais. Le débat dura de 1479 à 1523. En reconnaissance du service rendu à la chrétienté par la prise de Grenade, Innocent VIII accorda à Ferdinand le droit de nomination à toutes les prélatures, abbayes, cures et bénéfices de ce royaume. Puis ce furent les grandes maîtrises des trois ordres militaires d'Alcantara, de Calatrava et de Saint-Jacques, qui furent réunies à la couronne, à laquelle elles apportèrent un revenu de 6 1/2 millions de ducats ou, en monnaie d'aujourd'hui, 162 millions de francs, plus un grand nombre de prébendes à conférer, ce qui lui assurait une grande influence sur la noblesse inférieure, qui, faute de revenus personnels, ne pouvait subsister sans bénéfices ecclésiastiques, d'où le proverbe : *No hay casa medrada sin cabeza rapada ;* pour qu'une maison prospère, il faut qu'elle compte des tonsurés. L'ordre valencien de Montesa, qui comptait 90,000 vassaux et possédait un revenu de 400,000 réaux, resta indépendant jusqu'en 1587, époque où Sixte-Quint en accorda la grande maîtrise à Philippe II.

Ce fut Charles-Quint qui réalisa le desideratum de Ferdinand le Catholique, en obtenant de son ancien précepteur Adrien d'Utrecht, qu'il était parvenu à faire élire pape sous le nom d'Adrien VI, un indult qui accordait au roi le droit de nommer à tous les évêchés, abbayes et grands bénéfices, ne réservant au Saint-Siège que la collation des

Hosted by Google

charges subalternes et de certains petits bénéfices. Dès lors les neveux des papes, les prélats italiens et les étrangers souvent très indignes que les papes avaient l'habitude de pourvoir d'évêchés et de bénéfices en Espagne en furent impitoyablement exclus. Ils ne furent plus accordés qu'à des ecclésiastiques espagnols ou naturalisés. Philippe II évita de les conférer à des membres de la haute noblesse, dont il ne voulait pas accroître la richesse et la puissance, et y nomma habituellement des hommes de condition inférieure, qui se montraient en général plus disposés à laisser prélever des taxes et des pensions sur leurs revenus.

Les princes de la maison d'Autriche virent toujours avec plaisir de grands biens s'accumuler entre les mains d'un clergé dont ils avaient su faire le plus puissant instrument de leur autorité. Leurs propres finances, toujours obérées par de lourdes dépenses militaires, ne leur permirent guère de faire eux-mêmes des libéralités aux couvents et aux églises ; mais, en revanche, ils favorisèrent par tous les moyens celles des particuliers. La foi religieuse des Espagnols de toutes les conditions, ardente jusqu'au fanatisme, en poussait un grand nombre à instituer *leur âme légataire universelle*, comme on disait, c'est-à-dire à léguer leurs biens au clergé. Aussi les revenus de celui-ci s'accrurent-ils rapidement, et sous le règne de Philippe II on les estimait à 5 millions de ducats (valeur actuelle 146 millions de francs), ce qui représentait la moitié de la rente foncière du pays. Les sept archevêques et les trente-neuf évêques du royaume touchaient ensemble 1 million de ducats (29 millions de francs), et aucun d'eux n'avait pour sa part moins de 20,000 ducats. Les bénéfices de l'archevêque de Tolède et de son chapitre s'élevaient ensemble à la somme fabuleuse de 400,000 ducats (11,680,000 francs), dont 250,000 pour l'archevêque. Sur une population de 10 millions d'âmes, l'Espagne comptait au XVI^e^ siècle plus de 300,000 prêtres, moines et religieuses. Beaucoup d'ecclésiastiques menaient une vie extrêmement dissolue, faisaient grande chère et avaient un train somptueux ; la plupart avaient des enfants, qu'ils ne se donnaient

Hosted by Google

pas la peine de faire passer pour des neveux. Au contraire, ils les habillaient richement, les montraient en public et leur faisaient donner une bonne éducation.

Le duc d'Albe, qu'on aurait tort de regarder comme un soldat de sacristie et qui, contrairement à l'opinion qu'on se fait généralement de lui sur la foi de romans sans vérité et de drames niais, traita assez souvent le clergé catholique de Turc à Maure, ne se fit pas faute d'indiquer au roi la confiscation, ou comme on dirait aujourd'hui, la sécularisation des biens de l'Église comme un excellent moyen de se procurer les ressources dont on avait besoin pour subvenir aux frais de la guerre contre les hérétiques. En 1557, étant vice-roi de Naples, il demanda à un emprunt forcé, dont les deux tiers furent répartis entre les membres du clergé, et à la saisie des biens de tous les ecclésiastiques napolitains qui résidaient à Rome l'argent dont il avait besoin pour combattre le Souverain Pontife lui-même. Dans les Pays-Bas, il fit mieux encore : informé que les jésuites pratiquaient sur une large échelle la captation des testaments, il annula tous les legs que l'on avait fait en leur faveur et disposa que les biens reviendraient aux héritiers naturels, sauf une faible part destinée sans doute à indemniser les bons pères de leurs peines.

Le clergé, tant régulier que séculier, se montrait moins exigeant envers ses fermiers et ses colons que les propriétaires laïques, il leur faisait volontiers remise des fermages dans les années où la récolte était mauvaise, leur avançait même de quoi acheter le grain nécessaire aux semailles et se contentait d'une rente qui ne dépassait pas un et demi pour cent. Cependant l'accumulation de la propriété territoriale entre ses mains produisit de graves préjudices pour l'agriculture, car, conservateur par essence dans le mauvais sens du mot, il ne faisait rien pour améliorer les terres ou les procédés de culture et s'opposait même systématiquement à toute innovation utile. Aussi les Cortès ne cessèrent-elles de réclamer contre l'extension incessante des biens de mainmorte. Par six fois, sous Charles-Quint, elles firent d'énergiques représentations à ce sujet et sous Philippe II

Hosted by Google

elles revinrent à la charge en 1563; mais le roi se contenta de leur répondre par la formule ordinaire des fins de non-recevoir : « *A esto os respondo que no conviene que por agora se haga novedad en esto;* je vous répondrai là-dessus que pour le moment il ne convient pas d'innover sur ce point. »

Il croyait de son intérêt que le clergé fût riche afin de pouvoir l'imposer et le considérait, si l'on veut nous permettre une comparaison fort indigne de la gravité de l'histoire, mais parfaitement exacte, comme une vaste éponge posée sur la nation dont elle absorbait toutes les épargnes, pour se voir elle-même exprimée de temps en temps dans le tonneau des Danaïdes du trésor royal. En France et en Angleterre, quand les souverains réclamaient l'assistance pécuniaire du clergé, c'était sous forme de dons volontaires, dont les assemblées ecclésiastiques fixaient et répartissaient la quotité. Ce mode ne pouvait se concilier avec les principes absolutistes des rois catholiques. Ils se faisaient payer chaque année des sommes considérables par les évêques et les prébendiers comme prix de leur investiture ou *comme le motif qui le portaient à la conférer*, suivant la formule trouvée par les jésuites pour supprimer le crime de simonie attaché à ce marché. En outre, il obtint de son ancien sujet, le Milanais Jean-Ange Medici devenu pape sous le nom de Pie IV et tout dévoué à sa politique, le droit d'imposer directement le clergé espagnol, dont les membres eurent à répartir entre eux un subside annuel de 420,000 ducats, qui fut accordé pour cinq ans et renouvelé à diverses reprises. En 1567, Pie V accorda au roi, sous le nom d'*excusado*, le droit de percevoir la dîme d'une maison par paroisse; cette concession fut renouvelée par ses successeurs et il fut réglé qu'elle porterait sur la maison la plus riche.

Au xv[e] siècle, les rois d'Espagne avaient obtenu du Saint-Siège des bulles d'indulgences applicables aux morts et aux vivants et désignées sous le nom de *bulas de cruzada*. Ils furent autorisés à les vendre pour subvenir aux frais de la guerre contre les infidèles.

Au siècle suivant, la commission chargée de la vente de

Hosted by Google

ces indulgences obtint le droit de choisir un confesseur qui pourrait absoudre dans les cas réservés, et permettre de manger des œufs, du lait et du fromage les vendredis et pendant le carême. Cette licence se payait deux réaux pour les gens de classe inférieure, quatre réaux pour les gentilshommes, et huit réaux pour les grands d'Espagne. Les commissaires, tous ecclésiastiques, touchaient quelques maravédis pour chaque bulle vendue par leurs soins. Pour arriver à placer leur marchandise, ils se servaient de prédicateurs qui menaçaient les fidèles de toutes les peines du purgatoire et de l'enfer s'ils ne se munissaient d'une bulle de *cruzada*, qu'il fallait renouveler chaque année. Au commencement du règne de Philippe II, on évaluait le produit annuel de la *cruzada* à 350,000 ducats; à la fin du même règne, à 1,030,000 ducats.

Le trafic d'indulgences pour compte du trésor royal donnait lieu à de si scandaleux abus que Pie V, pontife pieux et austère, refusa de continuer à le sanctionner, craignant qu'à la longue la conscience publique ne se soulevât et que l'Espagne ne fût menacée d'une hérésie comme celle dont des abus moins grands avaient donné le signal en Allemagne. Mais le Saint-Siège avait besoin des flottes de l'Espagne pour résister aux Turcs qui devenaient de plus en plus menaçants; aussi force lui fut d'imposer silence à ses scrupules et de renouveler la *cruzada*.

Sixte-Quint, qui, pendant les premières années de son pontificat, se montra constamment hostile au gouvernement espagnol, refusa d'abord également d'autoriser la *cruzada;* mais l'expédition que Philippe II projetait contre l'Angleterre ayant rapproché les deux puissances, non seulement il renouvela la *cruzada*, la taxe ecclésiastique et l'*excusado*, mais encore il alloua au roi catholique un subside pris sur son trésor particulier.

A la fin du règne de Philippe II, on estimait à deux millions de ducats les recettes que le trésor royal tirait de sources ecclésiastiques. Certains évêques payaient jusqu'à 30,000 et 40,000 ducats, et l'archevêque de Tolède contribuait, à divers

Hosted by Google

titres, pour la presque totalité de ses 250,000 ducats de revenu. En moyenne, le clergé espagnol versait entre les mains avides du fisc les deux cinquièmes de la rente foncière, qui constituait le plus clair de son revenu, à une époque où la fortune mobilière n'avait pris que peu de développement.

II

De tout temps, l'Église catholique a eu la prétention de soustraire ses membres à l'action des tribunaux civils et criminels, pour les juger elle-même par les tribunaux ecclésiastiques, diminuant ainsi l'influence du pouvoir temporel pour augmenter celle des évêques, qui jugeaient en première instance par le moyen de leurs officialités, et celle du pape, devant qui on portait les appels en dernier ressort. Les rois d'Espagne étaient trop jaloux de leur autorité pour ne pas chercher à avoir la main dans cette juridiction, et ils y réussirent avec l'aide de leurs conseils d'État, composés de légistes aussi hostiles, en général, au clergé et surtout à la curie romaine que les membres de la vieille magistrature parlementaire française. Ces jurisconsultes soutenaient que le souverain avait le droit et le devoir de protéger tous ses sujets, tant ecclésiastiques que laïques, contre les abus et les dénis de justice. L'éloignement de la curie romaine ne lui permettant pas d'instruire à fond les causes pendantes en Espagne, l'autorité royale devait exercer elle-même le droit d'appel et contrôler les tribunaux ecclésiastiques : c'est ce qu'on appela le *recurso de fuerza* ou *appel comme d'abus*.

Nous trouvons la première trace de ce droit dans une ordonnance rendue par Ferdinand et Isabelle en 1476, à la suite de quinze pétitions émanées des Cortès de Madrigal. Les tribunaux civils y sont autorisés à punir les juges ecclésiastiques qui auraient dépassé les limites de leur juridiction, par la privation de tous leurs biens et revenus, et les laïques qui leur auraient prêté assistance, par dix ans d'exil, la confiscation de la moitié de leurs biens et la note d'infamie. Cette loi resta en vigueur jusqu'au XIX^e^ siècle.

Hosted by Google

Lorsque, dans un procès ecclésiastique, la partie perdante interjetait appel devant le conseil royal, et que celui-ci admettait le recours, le juge devait suspendre l'exécution de son arrêt et lever dans les soixante jours l'excommunication prononcée par lui.

Il était fort rare qu'un ecclésiastique s'abstînt du *recurso de fuerza* par esprit de corps et moins encore par obéissance à la curie romaine, dont il n'avait pas grand'chose à espérer ni à craindre, tandis que son intérêt particulier le poussait à soumettre sa cause à l'arbitrage des juges royaux, tout disposés à favoriser, même aux dépens de l'équité, ceux qui reconnaissaient leur compétence, comme à sévir contre ceux qui refusaient d'y souscrire. Le clergé tolédan et l'ordre des jésuites seuls firent exception à cette règle et sacrifièrent constamment leurs intérêts particuliers aux principes de l'Église. Les procès relatifs aux droits régaliens, même entre ecclésiastiques et laïques, étaient du ressort des cours royales. Celles-ci s'immisçaient même dans la discipline intérieure du clergé et pouvaient faire mettre en liberté un novice cloîtré contre son gré.

Vers le milieu du xvi^e^ siècle, l'Espagne possédait 9,000 couvents d'hommes avec une population de 60,000 moines, et 1,000 couvents de femmes, habités par 20,000 religieuses. Ces maisons servaient d'asile aux gens du peuple trop paresseux pour demander leur subsistance au travail, aux petits gentilshommes trop orgueilleux pour déroger en se livrant au commerce ou à l'industrie, aux cadets de famille sans apanage et parfois aussi à de riches héritiers que l'on s'efforçait d'y attirer par tous les moyens et auxquels on laissait leur vie durant la libre disposition de leurs revenus, dont le couvent n'avait ainsi que la nu-propriété. On conçoit qu'avec des éléments pareils, tous les ordres monastiques durent s'écarter du but pieux de leur institution et des règles imposées par les fondateurs. Les désordres devinrent tels, qu'une réforme fut jugée nécessaire, et Pie IV la décréta à la demande du roi d'Espagne. Celui-ci la fit opérer sous ses yeux et par des Espagnols, qu'il choisit lui-même. Tous les religieux qui

Hosted by Google

allèrent demander des instructions à Rome furent arrêtés à leur retour et incarcérés pour la vie.

Les chapitres des cathédrales comptaient beaucoup de membres fort riches et appartenant à des familles de haute noblesse. Ceux-ci menaient, en général, une vie mondaine qui contrastait étrangement avec leur caractère sacré; en outre, leur opulence et l'importance qu'ils devaient à leurs relations de parenté leur donnaient certain esprit d'indépendance, que voyait de mauvais œil le gouvernement ombrageux de Philippe. Aussi, lorsque le concile de Trente eut décrété un ensemble de mesures propres à rendre plus efficace la surveillance des évêques sur les chapitres et soumis ceux-ci à une inspection diocésaine des plus sévères, le roi s'empressa-t-il de faire mettre ces dispositions en vigueur dans ses États. Les capitulaires voulurent résister et réclamèrent auprès du Saint-Siège, mais quelques-uns des meneurs furent mis en prison et, malgré l'intervention du pape, le conseil d'État prescrivit aux évêques de passer outre. Les capitulaires furent obligés de se soumettre et si, longtemps encore, ils ne subirent l'inspection qu'avec une répugnance mal dissimulée, tous les conflits qui résultèrent de leur mauvais vouloir se terminèrent à l'avantage des évêques, qui, dans ces affaires comme dans beaucoup d'autres, agissaient comme de véritables officiers de la couronne.

Le contrôle que le pouvoir royal exerçait sur les tribunaux ecclésiastiques par le moyen de ses juges civils et de son conseil d'État fut la source d'incessants conflits entre Philippe II et les papes qui se succédèrent sur le trône de saint Pierre, durant son long règne. Ce fut en vain que le Vatican employa tour à tour les prières, les promesses et les menaces; ce fut en vain qu'il parla à diverses reprises d'excommunication et d'interdit, le roi catholique demeura inébranlable et ne céda jamais un pouce du terrain qu'il avait conquis. Il savait qu'on avait trop besoin de lui contre les Turcs et les protestants pour s'exposer à une rupture complète et définitive, et, loin de rien accorder aux représentations réitérées des papes, il mit à profit toutes les occasions où le concours

Hosted by Google

de ses flottes et de ses armées leur devint nécessaire pour leur arracher des concessions nouvelles. C'est ainsi que, lors de sa grande expédition contre l'Angleterre, il se fit octroyer par Grégoire XIII, le 20 octobre 1584, des pouvoirs fort étendus, auxquels il donna lui-même, arbitrairement, une plus grande extension encore, pour régler en Espagne la compétence des diverses juridictions.

En 1593, à la demande des Cortès, Philippe prescrivit au conseil et aux cours d'appel de veiller à ce que les *recursos de fuerza* ne tombassent pas en désuétude et à punir tous ceux qui, obéissant aux conseils des nonces apostoliques, mettraient obstacle auxdits *recursos*. Il défendit que l'on portât devant la *rota* romaine les causes qui, en Espagne, n'étaient pas encore jugées en première instance. La *rota* se mit alors à condamner de parti pris tous ceux qui en avaient appelé aux tribunaux civils, en vertu d'un *recurso de fuerza*, et le conseil ne mit pas moins de diligence à confisquer les biens de tout ecclésiastique qui réclamait auprès de la *rota* contre les *recursos*. Comme il fallait s'y attendre, la victoire resta au conseil, qui seul disposait des moyens de coercition efficaces pour sanctionner ses prétentions.

Le patronage qu'il exerçait sur les prélatures et les bénéfices, ainsi que son droit d'infirmer les décisions des tribunaux ecclésiastiques, donnait au roi d'Espagne trop de prise sur les dignitaires de son clergé pour qu'il pût douter de leur dévouement en toutes circonstances et appréhender que, dans les conciles provinciaux, ils n'apportassent à l'organisation et à la discipline de l'Église nationale des modifications qui lui auraient été désagréables. Cependant cette garantie ne lui parut pas suffisante, et il prit l'habitude de se faire représenter auprès de ces assemblées par un envoyé laïque, qui assistait aux débats et dictait les résolutions.

Cette intervention du pouvoir royal ne fut pas du goût du Saint-Siège, et Pie V avait préparé une bulle pour la condamner formellement, lorsque l'ambassadeur d'Espagne parvint à le dissuader de la publier.

Lors du concile de Tolède (1581), Grégoire XIII ordonna à

Hosted by Google

l'archevêque César Quiroga de ne tolérer aucun empiétement sur les droits de l'Église. Philippe II envoya cependant le marquis de Velada au synode, se fondant sur ce principe de droit public qu'aucune assemblée ne pouvait être tenue dans le royaume sans être autorisée et surveillée par le souverain. Quelques chapitres en profitèrent pour protester à Rome contre les décisions du concile, que le pape modifia, ordonnant, en outre, de faire disparaître des protocoles le nom de l'envoyé royal. Sur les représentations de l'archevêque, il revint sur cette mesure. Le clergé et les Cortès s'étaient prononcés énergiquement en faveur de la présence de l'envoyé. Ce différend eut pour effet de rendre les conciles provinciaux de plus en plus rares ; mais, chaque fois qu'ils eurent lieu, le roi s'y fit représenter, notamment à Saragosse, en 1614.

III

Si les tribunaux ecclésiastiques ordinaires relevaient du roi par l'exercice du droit d'appel, l'Inquisition lui était directement soumise et devint entre ses mains l'instrument d'oppression le plus perfectionné qu'on ait jamais inventé. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du Saint-Office, ni à examiner son influence sur le développement intellectuel et moral de la nation espagnole. Dans la pensée de ses fondateurs, Sixte IV, qui l'institua en 1473, et Ferdinand le Catholique, qui en approuva les statuts et le dota de revenus considérables, il était destiné à défendre la pureté de la foi contre les juifs, les chrétiens judaïsant et les Maures convertis qui se livraient en secret aux pratiques de leur ancien culte. Dans les premières années du règne de Philippe II, il sévit avec une implacable rigueur contre le protestantisme, qui comptait un certain nombre de prosélytes en Espagne, et parvint à l'extirper radicalement au bout de onze ans.

Le premier grand inquisiteur, Torquemada, avait été nommé par le pape ; mais déjà Ferdinand et Isabelle établirent que le conseil suprême de l'Inquisition, qui nommait ous les juges inférieurs et tous les officiers subalternes,

Hosted by Google

serait nommé par la couronne. Le pape ne conserva que la vaine prérogative de confirmer le grand inquisiteur.

Avec son vaste système d'espionnage, ses primes à la délation, sa procédure secrète, les tortures raffinées dont elle se servait pour arracher des aveux, les moyens ingénieux qu'elle mettait en œuvre pour s'en passer et ses jugements, dont on ne pouvait appeler que devant son propre conseil suprême, l'Inquisition devint pour les souverains de la maison d'Autriche un précieux auxiliaire qui suppléait à l'insuffisance des tribunaux ordinaires, dont l'action était embarrassée par des formalités légales et aussi quelquefois par les scrupules de magistrats équitables et courageux, comme il s'en est rencontré, pour l'éternel honneur de l'humanité, aux pires époques de l'histoire et sous les gouvernements les plus arbitraires. Philippe II, qui s'était déclaré, à l'exemple de son père, protecteur du Saint-Office, s'en servit pour perdre ses ennemis personnels, — comme Antonio Perez, qui n'échappa que par la fuite, — pour détruire les derniers vestiges des libertés provinciales et communales, pour étouffer non seulement toute tentative de résistance aux actes de son gouvernement, mais toute censure, tout examen, toute manifestation d'une opinion, d'une pensée indépendante.

Dès le début de son règne, Philippe résolut de prouver par un exemple éclatant aux dignitaires de l'Église que ni leur position éminente, ni leur caractère sacré, ni la protection du pape ne pouvaient rien pour les soustraire aux rigueurs de l'Inquisition, — ou, en d'autres termes, que leurs biens, leur liberté, leur vie même étaient entre ses mains à lui, chef unique de ce terrible tribunal.

La victime choisie fut le prélat qui occupait le siège le plus considérable de la chrétienté après celui de Rome, l'archevêque de Tolède, Barthélemy Carranza, qui avait été confesseur de Charles-Quint et de Philippe II lui-même. Quelques passages de ses écrits et du catéchisme de son diocèse, ainsi que les dernières consolations qu'il avait adressées à l'empereur mourant servirent de base à une accusation d'hérésie, et il fut arrêté de nuit dans son palais de Torrelaguna, par

Hosted by Google

ordre du grand inquisiteur Francisco Valdes, archevêque de Séville. Conduit à Valladolid, il y languit sept ans dans un cachot, privé de toutes communications avec le monde extérieur.

Le concile de Trente et Paul IV, qui, par sa bulle du mois de janvier 1559, avait autorisé l'Inquisition d'Espagne à procéder contre les prélats en cas d'hérésie, intervinrent vainement en faveur du malheureux archevêque. Philippe demeura inflexible. Il avait détruit l'indépendance des chapitres en les soumettant à l'inspection épiscopale; il voulait réduire maintenant les évêques à l'obéissance passive, en suspendant sur leur tête, comme une épée de Damoclès, la menace des poursuites de l'Inquisition.

Les collègues de Carranza s'aperçurent du danger qui les menaçait et tentèrent quelques démarches auprès du concile et du successeur de Paul IV pour les intéresser à la cause du prélat. Mais Pie IV, qui dans les premières années de son pontificat montra pour le roi d'Espagne une condescendance qui touchait à la servilité, se contenta d'adresser quelques représentations timides à l'ambassadeur Vargas. Celui-ci, qui avait reçu des instructions de son maître, opposa une fin de non-recevoir des plus péremptoires au désir du pape et exigea qu'il renonçât à toute intervention dans les procès pendants devant l'Inquisition. Le pape ayant répondu évasivement, Vargas lui déclara avec rudesse qu'il devait parler clair et résoudre par écrit la question en litige, dans le sens des désirs du roi.

L'affaire en resta là pour le moment. Le roi catholique leurrait le pontife, depuis son élection, par la perspective de grosses pensions et de bénéfices lucratifs qu'il avait promis à ses neveux et à plusieurs membres du Sacré-Collége, et par ce moyen l'avait rendu souple comme un gant; mais lorsque Pie IV eut acquis la conviction que le roi ne tiendrait pas ses promesses, il découvrit tout à coup que le procès intenté à Carranza était directement contraire aux canons de l'Église, aux conciles, aux prérogatives du cardinalat, et enfin que sa propre conscience en était révoltée. Il était sur le point

Hosted by Google

d'envoyer un légat en mission spéciale à Madrid lorsqu'il mourut.

Pie V, qui occupa après lui la chaire de saint Pierre, était un homme de mœurs austères, d'un caractère ferme et persévérant et qui mettait au-dessus de tout intérêt temporel le bien de la religion et les prérogatives de l'Église. Il réclama pour la curie romaine le droit de juger Carranza et s'opposa à ce que les revenus de l'archevêché de Tolède fussent employés à la construction de l'Escurial. Le légat Buoncompagni, qu'il envoya à cet effet à Madrid, fut fort mal reçu et ne put rien obtenir.

En 1566, le pape revint à la charge et envoya au roi catholique l'évêque d'Ascoli, Pietro Camajani, en qualité de nonce extraordinaire, pour demander le transfert de Carranza à Rome. Le nonce exposa sa mission en termes si hautains et si violents, que le roi s'en irrita et répondit avec amertume qu'il serait à désirer que le Saint-Père pût obtenir partout pour son Église la protection et les privilèges dont elle jouissait en Espagne. Il refusa de renoncer à aucune des prérogatives qu'il avait héritées de ses prédécesseurs, « princes pieux et grands défenseurs de la foi ». Mais comme il se trouvait à court d'argent et qu'il avait besoin de se concilier le pape pour en obtenir le renouvellement du subside ecclésiastique, il consentit, par faveur exceptionnelle et sans engager le principe, à envoyer Carranza à Rome. L'archevêque fut retenu prisonnier au château Saint-Ange et le pape voulut dépouiller lui-même tous les documents de la procédure, en quoi il fit preuve d'un zèle et d'un courage vraiment apostoliques, car le dossier, retrouvé de nos jours, se compose de vingt-quatre volumes in-folio, de douze cents pages chacun. Malgré les intrigues des envoyés d'Espagne et des émissaires du Saint-Office, Pie V était sur le point de prononcer une sentence d'absolution en faveur de l'accusé lorsque la mort l'en empêcha (1er mai 1572).

Son successeur, Grégoire XIII (Buoncompagni), ne lui ressemblait ni par l'indépendance de caractère, ni par la pureté des mœurs. Aussi Philippe II captiva-t-il aisément ses bonnes

Hosted by Google

grâces en faisant de riches présents à quelques-uns de ses proches parents, et en conférant à son fils Jacques la grande commanderie de Calatrava avec un revenu de 12,000 écus d'or, outre plusieurs autres sinécures non moins productives. Le pontife oublia quelque temps Carranza, puis il se décida à le faire comparaître devant un tribunal de prélats et de théologiens. Il n'y avait pas moyen de l'absoudre complètement sans s'exposer au déplaisir du roi d'Espagne, et on le condamna à rétracter les propositions peu orthodoxes qu'on releva dans ses ouvrages et à être suspendu de ses fonctions archiépiscopales pendant cinq ans, qu'il passerait dans la retraite au couvent des Franciscains d'Oviedo. Carranza accepta son arrêt avec résignation et mourut peu de jours après. Il avait subi dix-huit ans de détention préventive. Le pape lui fit élever un monument avec une inscription qui exaltait ses vertus, ses talents et surtout sa soumission exemplaire.

Il est évident que l'hérésie ne fut que le prétexte et nullement la cause de la persécution dirigée contre Carranza. Il avait toujours montré un zèle fanatique pour l'orthodoxie, et pendant son séjour en Angleterre, où il avait accompagné Philippe II lors du mariage de celui-ci avec Marie Tudor, il s'était rendu redoutable aux théologiens protestants par son habileté dans la controverse et aux adhérents fidèles de l'Église établie par Édouard VI, par son ardeur dans la persécution. En sept ans de recherches, d'instructions et d'interrogatoires, l'Inquisition n'avait pu parvenir à établir sa culpabilité, et enfin il avait rétracté sans difficulté des propositions qui n'étaient que douteuses. Mais ni son innocence, ni ses services passés, ni le souvenir d'une ancienne amitié ne purent prévaloir sur les froids calculs de la raison d'État, et le sort de Carranza fit comprendre à l'épiscopat espagnol que le roi était l'arbitre suprême et unique de ses destinées. Aussi pendant les quarante-deux années de son règne Philippe II ne rencontra-t-il chez le haut clergé de son royaume aucune velléité d'opposition à la moindre de ses volontés et le trouva-t-il constamment prêt à le seconder dans tous

Hosted by Google

ses desseins, à le soutenir même contre le chef de l'Église.

A partir de l'année 1570, l'Inquisition n'eut plus que rarement à intenter des procès du chef d'hérésie protestante et reporta de nouveau ses principales sévérités sur les Maures et les Juifs convertis et relaps. Mais en même temps le nombre des poursuites pour crime purement politique ou délits de désaffection à la personne du souverain alla constamment en augmentant.

Les papes qui, comme Pie V, Sixte V et Clément XIII, prirent au sérieux les devoirs que leur imposait la tiare et ne crurent pas que les intérêts de l'Église fussent attachés par un lien indissoluble au progrès du pouvoir absolu et de la domination universelle du roi d'Espagne, s'émurent de cet état de choses et tentèrent à diverses reprises des efforts pour ramener l'Inquisition à son but primitif. Ce fut en vain, et rien ne put prévaloir contre la volonté obstinée de Philippe, secondé par ses légistes et ses théologiens, qui n'hésitaient pas à déclarer tout haut que tout serait perdu en Espagne si la curie romaine parvenait à mettre la main dans les affaires de l'Inquisition.

Cependant, malgré la terreur qu'inspirait le Saint-Office, il y eut en Espagne même quelques velléités d'opposition à ces empiétements sur la compétence des tribunaux ordinaires, surtout en Catalogne, dont les habitants se firent toujours remarquer par leur naturel âpre et impatient du joug et par leur attachement aux antiques libertés et privilèges de la province. Sous le pontificat de Pie V, ils envoyèrent des députés au pape pour le prier de faire usage de son autorité afin d'empêcher l'Inquisition de sortir du domaine religieux et de devenir un instrument d'oppression politique. Se fondant sur une bulle qui limitait la compétence du Saint-Office aux affaires d'hérésie, ils demandèrent que l'Inquisition de Barcelone fût dorénavant tenue d'établir que ceux qu'elle poursuivait étaient bien vraiment hérétiques. Sans oser aller aussi loin, le pape expédia un bref réservant à la curie romaine l'appel des causes jugées par l'Inquisition. Le conseil déclara le bref non exécutoire, et les principaux fauteurs

Hosted by Google

de la réclamation furent jetés dans les cachots du Saint-Office. Puis le roi fit engager le pape, par les ambassadeurs, à ne point se prononcer dans cette question, où il courait risque d'empiéter sur les droits de la couronne et d'offenser la majesté royale. Tout ce que le pape put obtenir, ce fut l'élargissement des détenus. La province avait dépensé 100,000 écus dans cette affaire et la surexcitation des esprits était telle, que le moindre encouragement du pape eût provoqué un soulèvement.

A la suite d'une tentative de Grégoire XIII pour intervenir dans les affaires de l'Inquisition, Philippe II insista vivement pour qu'il s'abstînt à l'avenir d'annuler ou de modifier aucun des arrêts prononcés par le Saint-Office. Du reste, les jugements de la curie romaine dans ces matières restaient toujours sans effet, par suite d'un usage qui avait force de loi en Espagne et dont nous allons nous occuper.

IV

Après avoir obtenu des papes, en profitant habilement des occasions où l'appui de l'Espagne leur était indispensable contre les protestants ou les Turcs, les concessions successives qui avaient fini par mettre la couronne hors de page dans les affaires ecclésiastiques, il fallait empêcher qu'ils ne les annulassent par de nouvelles dispositions. Il n'était pas moins important d'enfermer dans d'étroites limites et de surveiller de près leurs communications avec le clergé national et de ne leur permettre sous aucun prétexte de lui donner des instructions contraires aux intérêts ou aux volontés du souverain.

Pour empêcher les papes de modifier par des bulles les lois disciplinaires de l'Église d'Espagne, les rois s'arrogèrent le droit d'examiner celles-ci et de n'en permettre la circulation que si elles ne contenaient rien de contraire aux constitutions ecclésiastiques du pays. Ils fondaient cette prérogative sur la nécessité de défendre l'Église nationale et ses coutumes contre les erreurs d'une curie mal informée.

Hosted by Google

L'usage de ne mettre les bulles en circulation qu'après l'autorisation royale remontait au temps du grand schisme, où Urbain VI l'avait accordé aux souverains qui soutenaient sa cause. La coutume fut régulièrement établie par un décret de Charles-Quint sur la proposition du cardinal Ximenès et étendue successivement à tous les États de la monarchie. Le roi envoyait les bulles devant les hautes cours de justice, afin que celles-ci les examinassent. Dans le cas où il s'y trouvait quelque chose qui fût de nature à porter atteinte aux lois, privilèges et coutumes de la monarchie, aux décisions des conciles provinciaux ou aux intérêts des particuliers, on envoyait au pape une requête afin qu'il examinât la question, et la bulle ne circulait qu'après que le pape l'eût modifiée ou confirmée par un ordre exprès.

Les envoyés espagnols se dispensaient ordinairement de notifier la suspension au pape ou laissaient ce soin aux personnes intéressées, qui, lorsqu'elles étaient sujettes du roi d'Espagne, s'abstenaient, en général, d'une démarche imprudente. La bulle confirmée elle-même pouvait être suspendue en vertu de la même fiction qui supposait le pape mal informé. L'excommunication contre ceux qui retenaient la bulle n'était pas valable en Espagne. On regardait comme inouï que le pape revînt une troisième fois à la charge, et quiconque y pousserait le Saint-Père devait être considéré comme perturbateur du repos public et banni du royaume.

Lessius, Sanchez et le grand Escobar lui-même n'auraient pu imaginer un ensemble de procédés plus ingénieux pour faire dans la pratique le contraire de ce qu'ordonnait le pape, lorsqu'on y avait intérêt, sans manquer en théorie à l'obéissance qu'on reconnaissait lui devoir.

On voit que le roi d'Espagne et son conseil considéraient le pape comme essentiellement faillible dans les faits. On doit même supposer, en présence du grand nombre de bulles, de brefs et de rescrits auxquels l'exequatur fut refusé, que dans leur opinion le pontife, entouré de gens intéressés à lui déguiser la vérité, exposé à toutes sortes de surprises et constamment circonvenu, n'était presque jamais en état de discerner

Hosted by Google

la vérité et de prononcer en connaissance de cause dans les affaires qui touchaient son Église de plus près.

Il arrivait parfois que les légats pontificaux faisaient afficher de nuit des placards où l'on menaçait d'excommunication ceux qui s'opposaient à la circulation des bulles. Ces excommunications étaient nulles, leurs auteurs et publicateurs menacés des peines les plus sévères.

Les hautes cours de justice avaient également le droit d'empêcher la publication et l'exécution des arrêts de la rote romaine dans tous les cas où ces arrêts étaient de nature à léser un intérêt quelconque.

En vertu d'une constitution accordée à Charles V en 1537, le nonce apostolique à Madrid avait tous les pouvoirs d'un légat. Il avait le droit de conférer les bénéfices réservés au pape. Ces pouvoirs extraordinaires avaient surtout pour effet de faire statuer à Madrid, sous les yeux du roi, sur une foule d'affaires qui, sans cela, auraient été décidées à Rome. Les pouvoirs conférés aux légats étaient de la part du conseil l'objet d'un examen attentif et l'on ne donnait aucune suite à ceux qui auraient pu être en opposition avec les droits ou les intérêts de la couronne. Le conseil admettait également les *recursos de fuerza* contre les décisions du nonce. Il se plaisait même à les casser, d'où naissaient des conflits qui rendaient la position de l'envoyé romain des plus désagréables. Le conseil donna une nouvelle preuve de son mauvais vouloir à l'égard des nonces, en représentant au roi qu'ils prélevaient sur ses sujets des droits exorbitants pour des procédures qui ne pouvaient amener aucun résultat et qu'ils leur vendaient à prix exagérés des indulgences et des dispenses illégales.

Philippe II fit un fréquent usage du droit de rétention des bulles dans les nombreux différends qu'il eut avec le Vatican, tant sur le terrain de la juridiction que sur celui de la politique.

Son règne s'ouvrit par un conflit avec le Saint-Siège, dans lequel chacune des deux parties alla jusqu'aux dernières extrémités de l'aigreur et de la violence et qui aboutit à une guerre déclarée.

Hosted by Google

Le cardinal Caraffa venait d'être élu pape sous le nom de Paul IV (1555). C'était un octogénaire à l'âme fortement trempée, mais irascible, vindicatif et présomptueux. Napolitain de naissance et sujet du roi d'Espagne, il avait siégé dans les conseils de Charles-Quint, ce qui n'empêcha point qu'il ne manifestât constamment pour les Espagnols et leur domination une antipathie qui allait jusqu'à la haine. Il les traitait « d'écume du monde, de race vile et abjecte, de graine de Juifs et de Maures, d'usurpateurs qui auraient un compte terrible à rendre de leur tyrannie », et déclarait à qui voulait l'entendre « que c'était une honte de voir arriver en Italie comme vice-rois et gouverneurs des gens qu'on n'y eut admis autrefois qu'en qualité de marmitons ou de valets d'écurie ». Il alla jusqu'à conseiller à Paul III de faire valoir les droits du Saint-Siège sur le royaume de Naples : aussi Charles-Quint mit-il obstacle à la collation des revenus de son archevêché. C'était jeter de l'huile sur le feu. A peine élu au trône pontifical il s'empressa de conclure une alliance avec la France en vue de la conquête de Naples : Puis il réclama ouvertement ce royaume comme fief de l'Église et lança une bulle d'excommunication contre le vieil empereur Charles-Quint et contre « le fils de la perversité, Philippe d'Autriche, rejeton dudit empereur Charles-Quint, se disant roi d'Espagne, lequel suit les traces de son père, l'égale en turpitudes et cherche même à le dépasser ». Ordre fut donné dans tous les ports de la monarchie espagnole d'arrêter les porteurs de la bulle et d'envoyer leurs papiers au roi. Philippe écrivit à sa sœur Juana, régente en son absence, de faire punir lesdits porteurs d'une façon exemplaire.

Malgré la répugnance du roi catholique à faire la guerre au chef de l'Église, il fallut en venir aux armes. On sait comment la campagne qui s'ensuivit fut menée par le duc d'Albe avec l'habileté et la prudence d'un maître consommé dans l'art de la guerre, comment les troupes de l'intraitable pontife furent défaites, ses villes prises et saccagées, ses provinces dévastées, ses alliés contraints à la retraite, sa capitale même

Hosted by Google

menacée et comment enfin Philippe II le força d'accepter la paix.

Paul IV étant décédé le 15 août 1559, le conclave dura quatre mois, Philippe excluant les Caraffa, le roi de France et l'empereur d'autres cardinaux. C'est de ce temps que certains historiens datent le droit d'exclusion exercé par la France, l'Espagne et l'Empire. La diplomatie espagnole assura l'élection du Milanais Giovanni-Angelo Medici, Pie IV (24 décembre 1559).

Les rapports de la cour d'Espagne furent d'abord plus amicaux avec ce nouveau pontife, qui n'avait d'autre volonté que celle de son allié. Mais, comme nous l'avons vu, il finit par perdre patience lorsqu'il vit que le roi ne tenait pas les promesses brillantes qu'il avait faites à lui et aux siens. En effet, le cardinal Borromeo, neveu du pape, ne reçut pas les 12,000 écus qui lui avaient été promis sur l'archevêché de Tolède, et les autres cardinaux virent leurs demandes de présents et de pensions constamment écartées. Les Espagnols disaient hautement qu'ils n'avaient besoin ni de pape, ni de cardinaux, tandis que ceux-ci ne pouvaient se passer de l'Espagne pour la défense de la foi.

Ce qui contribua à indisposer Pie IV, ce fut l'immixtion de Philippe II dans les débats du concile de Trente, sur lequel il pesait de toute son influence pour faire triompher ses vues particulières. Il ne parlait plus de l'Espagne qu'avec une amertume et une violence qui contrastaient avec sa déférence passée. En 1562, il dit à l'ambassadeur Vargas, en présence de nombreux assistants, que le roi répondait bien mal à ses bontés et qu'il ne lui manquait plus que de prendre les armes contre le Saint-Siège.

Quelques cardinaux formant une commission *ad hoc* donnèrent, conformément à d'anciennes traditions, le pas à l'ambassadeur de France auprès du concile sur l'ambassadeur d'Espagne. Philippe s'en irrita. Il fit notifier au pape son intention de retirer son envoyé de Rome dès que les opérations du concile seraient terminées. Au reproche de Vargas, le pape répondit que le roi s'était fort peu soucié de lui et

Hosted by Google

ne lui avait prêté aucune assistance. Il faisait allusion aux promesses d'argent. Le roi ne rappela pas son ambassadeur, mais les Espagnols ne se firent pas faute de blâmer « la conduite inconsidérée du pape et son peu de jugement ». Alors Pie IV se laissa aller à des menaces à l'adresse du roi catholique. Le nonce déclara en son nom que, si la cour de Madrid se permettait de manquer de respect à la personne du pape, celui-ci révoquerait la *cruzada* et le subside, appellerait devant lui la cause de l'archevêque de Tolède et obligerait le roi à restituer les revenus confisqués, qui s'élevaient à 800,000 ducats. L'affaire se termina par un accommodement, mais les tiraillements continuèrent entre les deux cours.

La grande préoccupation du pape, à cette époque, c'était la publication des canons du concile de Trente dans les États de la monarchie espagnole. Ces canons étaient presque en tous points conformes aux désirs de Philippe II. Cependant celui-ci prit ombrage d'une décision qui soumettait l'orthodoxie et les mœurs des prélats, nommés en vertu du patronage royal, à l'inspection des synodes provinciaux et en dernier ressort à celle du pape. Une autre décision qui empiétait sur les prérogatives de l'Inquisition et semblait vouloir donner quelques garanties aux accusés fut caractérisée par Vargas comme « une œuvre du démon ».

Pendant toute l'année 1564 Philippe différa la publication des canons, ce dont le pape se plaignit à cause du mauvais exemple donné à la France.

En 1565 eut lieu la publication, mais sous réserve de tous les droits régaliens.

Le successeur de Pie IV, Michele Ghislieri, qui prit le nom de Pie V, posa en principe que les privilèges accordés par ses prédécesseurs ne le liaient pas. Il envoya aux évêques napolitains une encyclique qui leur défendait d'attendre l'exequatur royal pour faire circuler ses bulles et ses décrets. Mais le vice-roi de Naples, duc d'Alcala, contraignit par ses menaces les évêques et même le nonce à se conformer aux prescriptions royales. Quiconque y contrevint fut puni d'emprisonnement. Le pape alors confia à l'évêque de

Hosted by Google

Stromboli une mission spéciale pour inspecter certaines fondations et hôpitaux, lui défendant de solliciter l'exequatur. Il ordonna en même temps au nonce Odescalchi d'examiner les aliénations de biens ecclésiastiques et d'annuler celles qui seraient trouvées illégales. Mais le vice-roi et Philippe demeurèrent inflexibles et le pape dut céder.

En juillet 1568, Pie V renouvela la bulle *in cœna Domini*, dans laquelle était menacé d'excommunication tout souverain qui imposait de nouveaux impôts à ses sujets sans l'assentiment du pape, altérait des bulles ou empêchait leur circulation, opprimait des prélats, entravait l'action des tribunaux ecclésiastiques ou frappait de taxes le clergé. Aucun prêtre ne pouvait absoudre de ces cas, sauf *in articulo mortis*. Venise et l'Espagne protestèrent vivement. Les évêques qui publièrent la bulle furent jetés en prison et virent leurs biens confisqués. Le pape menaça de fulminer l'interdit, mais le roi l'apaisa par quelques petites concessions de détail; d'ailleurs, les Turcs devenaient menaçants et le Saint-Siège avait besoin contre eux de l'Espagne et de Venise. Une alliance fut conclue et aboutit à la victoire de Lépante (7 octobre 1571).

A partir de cette époque le pape se montra si accommodant, que l'évêque de Cuenca, confesseur du roi, tout en félicitant le nonce du bon accord qui régnait entre les deux cours, ne put s'empêcher d'ajouter que Sa Sainteté ressemblait à un homme qui, après avoir été longtemps constipé, finissait par mourir de la dyssenterie.

En 1572, le roi interdit formellement la circulation de la bulle *in cœna Domini*. La magistrature espagnole ne se considéra pas comme tombant sous le coup de l'excommunication et continua d'exercer le *recurso de fuerza* et la rétention des bulles. Il en fut de même en Sicile. La bulle *in cœna Domini* n'a jamais été reçue en Espagne.

Le 27 octobre 1572, le conseil déclara nuls, une fois pour toutes, tous les brefs pontificaux qui appelleraient des Espagnols devant des tribunaux ecclésiastiques étrangers.

En 1581, sous le pontificat de Grégoire XIII, Luigi

Hosted by Google

Taberna, évêque de Lodi, fut envoyé à Madrid en mission spéciale pour se plaindre des empiétements des officiers de la couronne sur la juridiction ecclésiastique. Il devait, de plus, insister pour qu'il fût loisible au pape d'envoyer un légat dans l'Amérique espagnole, où le clergé, complètement subordonné à la couronne, ne se préoccupait guère de Rome. Il n'était pas à présumer que la cour de Madrid se montrât disposée à céder sur aucun de ces points, et Taberna eût dû avoir le bon esprit de ne pas dépasser ses pouvoirs et de se borner à accomplir fidèlement une mission déjà assez épineuse. Malheureusement il voulut faire du zèle, et son intervention dans une question de discipline ecclésiastique lui attira la plus cruelle mortification qu'éprouva jamais le représentant du Souverain Pontife auprès d'une puissance catholique.

En 1582, le roi avait ordonné à l'évêque de Calahorra d'inspecter les chapitres de son diocèse. Les capitulaires réclamèrent auprès du nonce. Celui-ci leur donna raison. De son côté, l'évêque réclama auprès du conseil, qui ordonna au corrégidor de Logroño de confisquer les biens de ceux des capitulaires qui avaient fait de l'opposition. Le nonce écrivit au roi, qui était à Lisbonne et, sans attendre la réponse, il fit afficher à la porte de la cathédrale de Calahorra trois placards. Le premier contenait la bulle *in cœna Domini* prohibée à diverses reprises, le second suspendait l'évêque et déclarait ses revenus confisqués au profit de la chambre apostolique, le troisième fulminait l'excommunication contre le corrégidor de Logroño et ses officiers. Le roi écrivit au nonce pour se plaindre de ce procédé inconvenant et ordonna en même temps à son ministre Granvelle de se mettre en rapport avec lui afin de terminer, s'il se pouvait, l'affaire à l'amiable. Il se plaint amèrement au cardinal de l'hostilité de la curie romaine, qu'il attribue à l'influence française. De retour à Madrid, le roi fit mander devant lui le légat et celui-ci ayant refusé de revenir sur les mesures qu'il avait prises il dut quitter Madrid le même jour sous la conduite de don Diego de Cordova. On ne lui laissa pas même le temps de

Hosted by Google

faire ses malles, qui lui furent expédiées quelques jours après par les soins des alcades de cour.

Pendant le pontificat de Sixte V, de nombreux différends éclatèrent entre le Vatican et l'Escurial. Le roi ne trouvait pas le pape assez disposé à seconder ses vues dans les affaires de France et, de son côté, le pontife ne souffrait qu'avec impatience la prépondérance du monarque espagnol et sa prétention de mettre l'Église en tutelle en échange des services qu'il lui rendait. L'expédition projetée par Philippe contre l'Angleterre amena un rapprochement et Sixte V, soudainement radouci, autorisa non seulement Philippe à prélever les taxes ecclésiastiques accordées par ses prédécesseurs, mais s'engagea encore à lui fournir un subside annuel de 800,000 écus. Après le désastre de l'*Armada,* tout changea de nouveau de face, et le pape refusa de payer les termes du subside qui n'étaient pas encore échus, sous prétexte qu'il n'avait jamais conseillé l'expédition. L'ambassadeur d'Espagne, comte d'Olivarès, indigné de cette mauvaise foi, écrivit au roi pour lui conseiller de convoquer un concile national, qui aurait déposé le pape. C'eût été un schisme, et Philippe ne voulait pas aller aussi loin.

A côté de ces grandes questions en surgissaient fort souvent de puériles et sur les points d'étiquette, par exemple, les deux cours ne se ménageaient pas les coups d'épingle. Ainsi rien ne fut plus sensible au Saint-Siège qu'une pragmatique de Philippe II établissant qu'à l'avenir les nonces ne seraient plus traités que de *Monsignor*, au lieu de *Monsignor reverendissimo*. Sixte V, en la communiquant au consistoire, montra une consternation qui eût pu faire croire que l'Église venait d'éprouver un dommage irréparable.

Après Sixte V, mort le 25 août 1590, trois papes se succédèrent en moins de deux ans sur le trône pontifical : Urbain VII, qui régna 13 jours, Grégoire XIV, dix mois, et Innocent IX, deux mois. Tous les trois avaient été élus par des conclaves où l'or et les promesses de l'Espagne avaient joué un plus grand rôle que les inspirations du Saint-Esprit : aussi se montrèrent-ils tout dévoués à la politique de Phi-

Hosted by Google

lippe II. Celui-ci avait toujours favorisé la candidature de vieillards faibles de corps et d'esprit, infirmes ou cacochymes, et par là même peu capables d'opposer une sérieuse résistance à ses désirs.

Cependant Grégoire XIV encourut le déplaisir de son redoutable allié en publiant une bulle qui réglait le droit d'asile des églises et réclamait pour les ecclésiastiques le droit de ne pas comparaître devant les tribunaux ordinaires. Il est à peine nécessaire de dire que le conseil d'Etat en empêcha la publication.

A la mort d'Innocent IX, les cardinaux comprirent que ce serait compromettre les intérêts de l'Eglise que de continuer à élire des papes débiles et valétudinaires. Leur choix se porta cette fois sur un homme plus robuste de corps et d'esprit, Hippolyte Aldobrandini, qui prit le nom de Clément VIII (30 janvier 1592). Il ne manquait ni d'intelligence ni de bonnes intentions et se montra sincèrement dévoué au bien de la religion; mais comme il était allié aux Caraffa, son élection fut désagréable à Philippe.

Lorsque les affaires de la Ligue commencèrent à aller mal en France, une réaction se produisit dans le Sacré-Collège contre l'influence espagnole, et une réunion de théologiens déclara que le roi catholique s'était rendu coupable de simonie en pesant comme il l'avait fait sur les décisions des conclaves et que par là il avait encouru l'excommunication. De son côté, le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, obtint de trois théologiens espagnols une décision en sens contraire, qui fut confirmée par une assemblée théologique convoquée à Madrid en 1598.

Bientôt l'influence espagnole devait subir un nouvel et plus rude échec. Henri IV ayant abjuré en 1593, Clément VIII, cédant aux conseils du président de la rota, Séra-fin, et ne voulant pas amener un schisme en France en continuant de se dévouer à la politique de Philippe, lui accorda l'absolution et le reconnut pour souverain légitime le 17 septembre 1595, malgré les instantes réclamations de Philippe qui avait voulu obliger le pape à déclarer que le

Hosted by Google

Béarnais, hérétique relaps, ne pourrait plus être reçu dans le sein de l'Eglise.

Le roi d'Espagne montra une grande irritation, qui ne s'apaisa point par l'empressement de Clément VIII à confirmer les privilèges de l'Inquisition espagnole et à reconnaître au grand inquisiteur seul le droit d'appel des décisions du Saint-Office. Les deux parties dissimulèrent cependant leur antipathie réciproque et leurs ressentiments.

L'étoile de la maison d'Autriche pâlissait. Ce n'était plus en Espagne, c'était en France désormais que la papauté allait chercher le point d'appui dont elle avait besoin non pour soulever, mais pour comprimer le monde. Et lorsque le 13 septembre 1598 Philippe II, accablé par les fatigues et les soucis d'un long règne, qui avait été une lutte continuelle contre l'Europe presque entière, succomba aux atteintes du mal terrible qui le rongeait depuis longtemps, ce fut avec une véritable satisfaction que Clément VIII reçut la nouvelle de sa mort.

V

Lorsqu'on s'arrête à considérer la politique de Philippe II à l'égard de l'Église catholique et de la papauté, on s'étonne d'abord d'y trouver une contradiction presque inexplicable. Pendant près d'un demi-siècle, il soutient seul une lutte opiniâtre et acharnée avec la moitié du monde pour le maintien de l'unité catholique et, pour assurer le triomphe de la cause dont il s'est fait le champion, on le voit dépenser sans hésiter, avec une sorte de joie fanatique, les trésors du Mexique et du Pérou, écraser ses sujets d'impôts, qui ruineront pour plus d'un siècle leur agriculture, leur industrie et leur commerce, sacrifier ses armées et ses flottes, dépeupler son royaume et, sur le lit d'agonie où pendant deux mois il gît presque sans mouvements, torturé par d'atroces souffrances, qui ne peuvent abattre son âme de fer, ni faire dévier sa volonté obstinée, inflexible, donner à son fils pour dernier et suprême conseil l'injonction de marcher dans la même

Hosted by Google

voie, de faire pour la même cause les mêmes efforts et les mêmes sacrifices. D'un autre côté, nous le voyons, tantôt par la ruse, tantôt par la force, usurper peu à peu au profit de la couronne la plupart des prérogatives du chef de cette même Église dont il s'est constitué le défenseur, conférer sans contrôle les évêchés, les abbayes, les prébendes, les bénéfices, imposer le clergé lourdement, le soumettre à la juridiction civile, le faire surveiller, châtier au besoin par l'Inquisition, son instrument, sur lequel il ôte au pape toute autorité, toute prise ; enfin empêcher la publication des bulles et rescrits pontificaux, rudoyer, menacer, renvoyer les légats du pape et traiter le Souverain Pontife lui-même comme un antipape ou peu s'en faut, dès qu'il remarque chez lui quelque velléité de résistance à ses volontés.

La clef de l'énigme se trouve dans la profondeur et la sincérité même des convictions religieuses et politiques de Philippe. Pénétré de l'idée qu'il était le lieutenant de Dieu sur la terre, il crut de son droit et de son devoir de soumettre au temporel l'Église à l'État, afin de pouvoir plus facilement et plus complètement soumettre à l'Eglise, pour le dogme, non seulement l'Etat, mais le monde entier.

L. Van Keymeulen.

Hosted by Google

LE DRAME RÉALISTE

AU MOYEN AGE.

I

Dans l'histoire de la civilisation, il est peu de chapitres aussi intéressants que celui de la littérature dramatique. Comme elle s'adresse à la foule, elle en reflète nécessairement les goûts ; elle en partage les passions et souvent même les exalte. On raconte que Platon envoyait à Denys le Tyran les comédies d'Aristophane pour lui faire connaître le caractère des Athéniens. Il aurait pu, au même titre, lui envoyer les tragédies d'Euripide ; car, de quelque façon que l'on s'y prenne, le théâtre correspond toujours au public qu'il attire. N'a-t-on pas dû reconnaître à la fin que les héros et même les héroïnes de Corneille et de Racine appartenaient essentiellement à la société française du XVII^e^ siècle? N'a-t-on pas trouvé jusque dans le drame biblique d'Athalie de singuliers, d'incontestables échos de la politique et des préoccupations contemporaines?

Cet intérêt, qui n'est plus, comme on voit, purement littéraire, est pourtant d'un ordre assez élevé. Pour le sentir, il faut savoir se dégager de ses propres idées, sortir de ses habitudes et consentir à se faire pour quelque temps le concitoyen du public dont on étudie les pièces favorites. L'épreuve est quelquefois un peu rude, le contraste un peu trop choquant ; mais, soutenus par l'ardeur d'une curiosité

Hosted by Google

philosophique, les lecteurs modernes savent, en ces rencontres, pratiquer la tolérance, cette politesse sincère pour les idées qui ne sont pas les nôtres. Comment, sans cela, s'expliquer les critiques les plus libéraux, Rosenkranz et Philarète Chasles, portant aux nues le plus extravagant des drames qu'ait jamais inspirés le fanatisme espagnol ? Le chef-d'œuvre de Caldéron, *la Dévotion à la croix*, heurte toutes nos idées de responsabilité morale, de sens commun, de délicatesse religieuse ; vingt fois, devant ces tableaux de fétichisme féroce, d'idolâtrie caraïbe, on songe aux bûchers allumés par les admirateurs de ces *autos sacramentales*, et l'on se demande : « Où donc est la conscience, où est le véritable instinct divin dans toute cette frénésie superstitieuse? » Qu'importe ! le spectacle atroce d'un assassin, d'un incestueux devenu l'objet de la faveur spéciale de Dieu parce qu'il a toujours montré une espèce de respect *extérieur* pour tout ce qui avait la forme d'une croix, nous révèle le mal qui dévora l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. Rien ne remplace un tel document, rien ne vaut l'éloquence d'un tel aveu. « Ces livres, disait Napoléon à Narbonne, sont les testaments des peuples. »

II

Mais il n'est pas besoin de chefs-d'œuvre dramatiques pour cette étude sur le vif et au plus profond de l'âme d'un peuple, de l'esprit d'une société. Les plus naïves ébauches, les plus grossiers tâtonnements y peuvent suffire dès qu'il en résulte une expression franche, naïve, inconsciente de réalité. On a peut-être moins de chance d'erreur quand il n'y a encore ni art, ni style. L'œuvre informe, n'ayant rien de personnel, n'en exprime que mieux les idées de tout le monde, les sentiments qui prévalent, les préjugés qui règlent et qui dominent tous les événements. Pascal serait tenté de dire : « Au lieu d'un auteur, c'est un homme que j'aperçois. » Pas d'interposition à craindre, pas de voile à écarter. L'instinct, rien que l'instinct de la foule se dénonce, se montre à

Hosted by Google

nu dans des scènes tantôt baroques, tantôt révoltantes. Mais que ne fait pas supporter le plaisir de pénétrer ainsi, à coup sûr, dans l'intimité d'un siècle! N'est-ce pas là une des plus heureuses applications de ce qu'on appelle aujourd'hui *le sens historique?*

Aussi bien, ce plaisir n'est pas sans profit. En même temps qu'on jouit d'un spectacle original, inattendu, on rectifie souvent plus d'une formule trop ambitieuse de l'histoire abstraite et générale. On sort de l'absolu, si dangereux, si faux dans ces études, pour arriver à quelque appréciation plus nette, plus topique, plus complète des temps que l'on veut connaître. Si je prends, par exemple, dans le théâtre français du x^e^ siècle, un drame encore tout en latin et déclamé dans l'église au milieu des offices les plus solennels, j'y verrai Virgile et la Sibylle de sa quatrième églogue se placer entre Moïse, David, Daniel et Isaïe, pour annoncer aussi bien que ces prophètes la venue du Christ. Il sera permis d'en conclure une mutuelle pénétration de ce que Guizot appelle l'élément romain et l'élément chrétien. De même, si la tradition des *Niebelungen* avait pu susciter de bonne heure quelques représentations scéniques, on pourrait démontrer ce qu'aujourd'hui on devine, l'immixtion des choses romaines dans le germanisme le plus ancien. Tant il est vrai que le caractère si complexe, si bigarré des temps modernes s'ébauche dès les premiers temps du moyen âge. Dans l'évolution historique rien ne s'improvise. On peut même dire : rien n'y commence, rien n'y finit. De là, tant de survivances ou d'apparentes réviviscences.

III

Veut-on la *vérité vraie* sur le moyen âge? Veut-on échapper à ce prisme en quelque sorte mystique à travers lequel nous le montrent les ennemis de l'esprit moderne? Qu'on ouvre au hasard quelqu'un de ces longs drames destinés à faire l'éducation du peuple, et l'on verra jusqu'où il fallait souvent descendre pour parvenir à se faire écouter.

Hosted by Google

« C'étaient, dit Montalembert, *les Moines d'Occident* (II, 248) de pitoyables chrétiens en ce temps-là. Tout en professant extérieurement la foi catholique, ils violaient sans scrupule tous ses préceptes en même temps que les plus simples lois de l'humanité. » Il fallait du courage pour civiliser cette société à la fois barbare et corrompue ; et, il faut le dire, le courage ne manqua pas. Quant à la méthode, elle était bien simple, mais d'une simplicité pratique. On racontait le plus possible ce qu'on avait à enseigner, et où le récit ne suffisait pas, on recourait à la représentation dramatique.

Au XII^e^ siècle, un poète normand, Robert Wace, disait :

Quant nos la feste célébrons,
Droiz est que l'estoire en disons :
Bien fait la feste à célébrer ;
Bien fait l'estoire à raconter.

C'était dans un *serventois*, c'est-à-dire dans une légende rimée *au service* de Monseigneur saint Nicolas. Ces serventois, remarque Ed. Du Méril (Journal d'Ebert, I, 9) étaient donc des poésies d'utilité pratique plutôt que d'agrément. L'agrément et l'utilité ne se rencontrent, ne se combinent qu'aux époques de goût, de véritable harmonie, comme, par exemple, dans les serventois des Grecs, tels que l'hymne d'Apollon au poétique concours de Délos.

Mais la grâce n'est que le couronnement ; l'essentiel, c'est le service. Il faut qu'il se fasse, de quelque façon que ce soit. Ce service, par excellence, dans une société grossière, ce sera le spectacle bruyant, matériel, mouvementé. On ne doit pas expliquer autrement le titre de *mistère* ou *ministère* (office ou service) donné d'une façon générale et banale à tout endoctrinement du populaire d'alors par un spectacle parlant aux yeux encore plus qu'à l'esprit.

IV

Pour ce public si peu difficile, la représentation qui remplace la légende par des dialogues peut s'appeler indifféremment mystère, miracle ou jeu. C'est ainsi que *Li jus Saint Nicholai* de Jehan Bodel, le lépreux d'Arras, au XII^e^ siè-

Hosted by Google

cle, n'est vraiment qu'une sorte de serventois découpé en scènes naïves [1]. La forme narrative est même conservée pour le début prononcé par le *prêcheur :* « Oyez, oyez, seigneurs et dames, que Dieu protège vos âmes ! Ne vous ennuyez pas de votre profit ; nous voulons parler aujourd'hui de saint Nicolas, le confesseur, qui a fait tant de beaux miracles... » Après en avoir raconté un des plus merveilleux, le *prêcheur* conclut par ces paroles significatives : « Seigneurs (comme nous dirions aujourd'hui : *Messieurs*), nous trouvons cela dans la vie du saint dont aujourd'hui est la veille ; ne vous étonnez donc pas si vous voyez « aucun affaire ». Car tout ce que vous nous verrez faire sera, n'en doutez pas, la représentation, la moralité (*essamples*)

Del miracle représenter
Ensi car je devisé l'ai.
Or, nous faites pais ; si l'orrés.

Pour ce jeu ainsi fait et construit, faites-nous maintenant silence ; vous l'entendrez. »

C'est donc un exemple (*esempio*, disaient les Italiens de ce siècle) qu'il s'agit de rendre palpable et tangible. Ne vous étonnez pas dès lors si ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme ou même le naturalisme y domine. Comment faire goûter, sans cela, ces tableaux enfantins sans suite ni liaison ? Les Sarrasins qu'on y met en scène ne sont plus des adorateurs d'Allah « le dieu sans compagnon » : ce sont de vrais payens idolâtres comme avant l'islamisme et tremblant devant une trinité baroque : Mahomet, Apollon et Tervagan (ou Mercure, le trois fois grand invoqué par les enchanteurs). Ils vivent dans des pays fantastiques, mais que ce public crédule connaît très bien, grâce aux chansons de ses trouvères. Quand ces mécréants d'Orkenie, de Prêtre-Jean, de Coine et d'Arbre-Sec se convertissent, c'est sur l'ordre de leur roi qui peut leur commander militairement de se mettre à genoux, « car ils tiennent de lui leurs fiefs ». Telle est la souplesse de leurs consciences peu délicates. En revanche, ils se bat-

[1] Monmerqué et F. Michel, *le Théâtre français au moyen âge*, p. 163 sq.

Hosted by Google

tent bien et sont dignes de leurs adversaires qui, en véritables croisés, ont pour cri de guerre : *Sains Sépulcres, aïe!* » Le drame appartient bien à l'époque enthousiaste des croisades, car un chrétien, fait chevalier sur le champ de bataille, s'écrie : « Seigneurs, si je suis jeune, ne me méprisez point; on a vu souvent grand cœur en petit corps. » Quant à la bataille elle-même, elle nous apparaît dans toute sa brutalité, comme on le voit dans Shakespeare qui, par tant de côtés naïfs, se rattache encore au moyen âge.

Jehan Bodel, enfant du peuple, clerc de l'échevinage d'Arras, et ayant gagné ce qu'on appelait alors la lèpre à fréquenter certaines tavernes, n'a garde d'oublier les scènes d'intérieur qu'il ne connaît que trop bien. Il répond au goût du peuple en consultant le sien ; il trouve tout naturel de porter au premier plan les accessoires les plus vulgaires. Son imagination comme celle de son public leur donne une importance considérable. S'il s'agit, dans la pièce, de convoquer le ban et l'arrière-ban des Sarrasins, on entendra réellement *crier l'ost*. Le sénéchal africain, un malin qui a forcé son suzerain à faire le grand serment « l'ongle heurté contre la dent », interpelle le corneur Connart. Celui-ci s'essouffle à faire la criée. Le courrier royal Aubéron, avant d'aller semondre les vassaux de la terre des Gaians, s'arrête à une taverne d'Arras où l'on vend « pain chaud et harengs chauds et vin d'Auxerre à plein tonneau ». — Hôte, tirez une pinte; je boirai tout debout. Je n'ai cure de tant rester, il faut que je prenne garde à moi. — A qui es-tu ? — Je suis au roi ; je porte son sceau et son bref. — Tiens, celui-ci te montera à la tête ; bois bien, le meilleur est au fond...

Pendant que le courrier et le tavernier se querellent pour le prix de la pinte, entre le truand Cliquet. Il propose de jouer aux dés toute la dépense. — Jette, dit Aubéron, à qui aura le plus de points, sans tricherie. — Ils s'en vont, dit Cliquet, je n'en ai pipé aucun. — Par ma foi, tu n'as ni cinq ni six ; mais il y a deux ternes et un as. — Ce ne sont que sept points. Hélas ! comme je réussis peu aux dés ! — Nouvelle querelle ; mais Aubéron se sauve en disant : « Bel hôte, ce

Hosted by Google

vassal (ce compagnon Cliquet) m'acquitte ; il payera le vin que j'ai bu ; il me dit des injures, mais n'importe. »

Et, deux vers plus bas, nous entendons ce même courrier royal dire à l'émir d'Iconium : « Que Mahom sauve l'amiral del'Coine ! le roi lui mande qu'il ait à venir à son aide sans excuse ! » Mais les scènes féodales et guerrières sont bientôt remplacées par une scène de tapis franc d'une exactitude incomparable. En manière de prologue, il y a d'abord une altercation entre Raoulet, le crieur de vin, et Connart, qui se dit « de naissance crieur aux échevins de la cité ». — Moi seul, riposte Raoulet, j'ai le droit de porter le hanap et le bâton, j'ai le criage du vin ; ne fais pas le vantard, ov tu auras ta volée. Si tu t'appelles Connart, sache que les cornards (sots du mardi gras) sont toujours battus. » — Maître, crie le valet Caignet, ils se battent « pour le mestier ». Le tavernier accourt pour y mettre la paix. Raoulet rassuré psalmodie le *cri* suivant[1] :

« Le vin nouvellement percé, à plein lot et à plein tonneau, d'un bon goût, *sage*, *buvant*, *agréable et franc*, coulant comme écureuil en bois, sans goût ni de pourri ni d'aigre ; sec et fin, il court sur lie comme larme de pécheur ; il s'arrête sur la langue des gourmets ; autres gens n'en doivent goûter ! » — C'est donc pour moi, s'écrie le gausseur Pincedé (un nom prédestiné).

Adont en doi je bien gouster,
Car je l'ai tous jours à coustume.

En entrant dans la taverne, il y trouve son ami Cliquet : — Pincedé, *willecome !*[2] que te semble du vin ? Pour lui, je me suis débarrassé déjà de mes nippes. — Moi, dit l'autre, tant qu'il sera sur la barre, je ne me soucie pas de passer mon chemin.

[1] C'est la *Winleke* ou *proclamatio vini venalis* dont parle une charte liégeoise de 1424 (Ducange). Même usage constaté dans le recueil néerlandais *Nederlandsche Geschiedzangen*, I, 391 :

Den vreemden weert int dambert hier
Die heeft nu *omme* doen *roepen* zyn bier.

[2] Sois le bienvenu ! — C'est un mot flamand très connu dans la Flandre wallonne.

Hosted by Google

Et les voilà à boire jusqu'au soir. « Apportez-nous de la chandelle, voici un troisième compagnon, *Rasoir*. » Il a un secret à communiquer, on parle argot. Nous devinons qu'il s'agit d'un vol que complotent ces francs buveurs tout en invoquant saint Jacques. En attendant le *bon coup* à faire à minuit, on boit et on joue avec fureur. Jurons et proverbes vont leur train. L'ivresse amène des querelles. Le tavernier intervient; il s'inquiète du montant de la dépense : — « Sire, lui dit Cliquet, si Dieu me garde de honte, de malheur et de prison ; si nous ne sommes pas pendus pour notre vol, votre argent vous sera si bien rendu que vous aurez plein un bac d'or fin ; mais faites-nous prêter un sac dans lequel nous mettrons l'avoir. »

— Allez donc, mes enfants et que Dieu vous ramène tous !

Les trois voleurs sont revenus chargés de butin. L'hôte les régale de son vin le plus vieux. Mais bien mal acquis ne profite guère. Le vin et le jeu excitent de vraies querelles de cannibales. — Je te crèverai les yeux !... — Maître, crie le valet Caignet, ils se reprennent par les cheveux ; oyez comme ils frappent de grands coups !...

Certes, si M. Zola prétend, malgré M. Dumas, que le *naturalisme* doit tout reproduire sur la scène, même le langage dont l'être humain se sert selon son tempérament et sa classe, voilà l'idéal nouveau parfaitement réalisé dès le XIII^e^ siècle. Il n'est pas possible d'aller plus loin dans la photographie, on pourrait presque dire dans la phonographie dramatique. Il semble, en effet, qu'on retrouve ici jusqu'au timbre aviné des ribauds sans vergogne. Et cependant ces scènes si hardiment fidèles doivent conduire au dénouement d'une pièce religieuse dont le dernier mot sera : *Te Deum laudamus*.

V

Ce mélange de trivialité et d'édification est le procédé ordinaire de nos dramaturges. Comme les vieux peintres de triptyques, ils font en quelque sorte ressortir leur

Hosted by Google

naïf mysticisme par le réalisme le plus naïvement minutieux. Il est rare que, dans une de ces pièces religieuses, on s'avise d'intercaler purement et simplement une scène burlesque pour en faire un intermède indépendant du sujet principal. On n'en connaît guère qu'un seul exemple bien caractérisé, c'est celui du *mystère Saint Fiacre*[1]. Ici, comme dans le Jeu Saint Nicolas, on a mis fidèlement en scène tout ce qu'on avait trouvé dans la légende. Mais aux deux tiers de l'intrigue (si l'on peut parler ainsi sans anachronisme) le texte est arrêté. *Cy est interposé une farsse*, et c'est bien une courte joyeuseté, tout à fait dans le genre des *sotternies* flamandes. Un soldat d'aventure, un *brigant*, comme on disait alors, rencontre un paysan et lui demande sa route vers Saint-Omer, pour qu'il puisse rejoindre sa compagnie. Le *vilain* ne daigne pas d'abord répondre; puis il se sauve en lançant des insultes. Le brigand se venge en emportant un chapon gras auquel il tord le cou. Un sergent (un bas officier de justice) vient lui disputer son butin. De gros mots s'échangent, puis des coups. Le sergent s'en va le bras cassé et trouve sa femme au cabaret en train de boire du vin nouveau avec sa commère. Nouvelle bataille. Cela finit à peu près comme les farces flamandes terminées par la formule banale : *Hier vechten si* (ici ils se battent).

Dans le *miracle de Théophile*[2], Rutebeuf, un trouvère du temps et de la ville de saint Louis, intercale une scène de conjuration et de sorcellerie. Elle est toutefois assez naturellement amenée par la situation du héros de ce drame. Théophile, vidame ou lieutenant du temporel de l'évêque d'Adana en Cilicie, a été calomnié par des envieux qui ont réussi à lui faire perdre sa place. Il est réduit à la misère et, dans son désespoir, il s'en prend à Dieu même. *Diex m'a grevé, je l'grèverai; jamès jor ne le servirai.* Le *Theophilus flamand* est tout aussi audacieux : il menace la Vierge de lui reprocher (*verwiten*, v. 1141, *Blommaert*) sa dureté si elle l'abandonne. Bref, le vidame consulte le sorcier juif Salatin.

[1] Jubinal, *Mystères inédits du* xv^e^ *siècle*, I, 330.
[2] Monmerqué, p. 143.

Hosted by Google

Celui-ci prononce la formule diabolique, *carmina diabolica : Bagahi laca bachahé, lamac cahi achabahé, Karrelyos*, etc. Ce grimoire d'évocation est d'une efficacité souveraine. Satan apparaît malgré lui ; il a été régulièrement conjuré : « Tu as bien dit, Salatin, ce qu'il y a. Celui qui t'instruisit n'oublia rien. C'est égal, tu me tourmentes fort (*moult me travailles*). »

— Ah ! dit le malin sorcier, il n'est pas juste non plus que tu me manques ni que tu ailles à l'encontre de moi quand je t'appelle. Je te fais bien suer ta peau, n'est-ce pas? Mais écoute, il y a de quoi : il s'agit d'un clerc...

Quand Salatin raconte à Théophile le succès de son évocation, il lui recommande bien de se présenter galamment devant Satan et de ne pas « ressembler à vilain qui va à l'offrande ». Il n'y a pas moins de couleur locale dans la scène où le diable exige de son nouveau vassal *lettres pendans*, bien rédigées et bien claires, « car maintes gens m'ont attrapé parce que je n'en pris pas leurs lettres : pour cela je les veux avoir *bien dites* ». Il faut aussi remarquer, comme reflet du temps, la cérémonie de l'hommage lige : « M'en requiers-tu? — Oui. — Alors joins tes mains et deviens mon homme : je t'aiderai plus que de raison. » Aussi le miracle de la délivrance du vidame n'est possible que lorsque Notre-Dame a tiré des griffes de Satan la *chartre* de Théophile, « écrite de son sang et scellée de l'anneau de son doigt ».

Ce réalisme d'instinct et de confiance ne se rencontre pas seulement dans les drames français. En Angleterre, on l'aperçoit déjà dans le *Miracle de Sainte Catherine*, joué en 1115 par les écoliers de Geoffroy, abbé de Saint-Albans. (Journal d'Ebert, I, 48.) Lorsque, pour les représentations populaires de la Pentecôte et de la Fête-Dieu, on eut constitué les grands mystères collectifs de Chester, de Coventry et d'York, le progrès dramatique favorisa singulièrement la tendance au réalisme. Chaque corporation de métier se chargea d'un tableau de l'Histoire sainte en harmonie, plus ou moins, avec sa spécialité professionnelle. Tel *pageant* ou jeu convenait mieux aux orfèvres ; c'était l'adoration des trois Rois. Les noces de Cana appartenaient aux vignerons et les scènes du

Hosted by Google

déluge et de l'arche aux bateliers réunis aux charpentiers. Faute de goût, de véritable idéal littéraire, ces braves bourgeois se rabattaient sur l'exactitude matérielle. Ils ne pouvaient être *vrais* que dans ce qu'ils comprenaient, et ils ne comprenaient guère que leur propre vie quotidienne, assez triviale. C'est ainsi qu'on s'explique que, dans les scènes qui devaient être les plus imposantes ou les plus touchantes, on peut rencontrer la querelle de Noé et de sa femme [1], les plaisanteries obscènes des diables ou des païens, les altercations des joueurs de dés, les pratiques brutales et féroces des bourreaux et cent autres détails révoltants qui n'indiquent que trop bien la date de ces représentations essentiellement populaires.

En Espagne aussi, le caractère national se faisait valoir et prévaloir dans ces drames sacrés. La familiarité picaresque se rencontre de fort bonne heure dans les pastorales de la Nativité qu'on appelle tantôt *eglogas*, tantôt *farsas del Nacimiento*. En Catalogne, le jeu de Mascaron appelé *drama liturgico*, drame liturgique, est une sorte de plaidoyer baroque qui fait quelquefois penser à la Bazoche. (Klein, *Gesch. des Dramas*, VIII, passim.) Mais tout est bien qui finit bien. Très sincèrement, les auteurs comme les acteurs de ces compositions étranges estimaient que le dénouement sanctifiait tout. Les détails les plus vulgaires n'empêchaient pas de jouer ces pièces jusque dans les cathédrales, par exemple à Salamanque. Déjà en 1260, le roi Alphonse le Sage, dans son code des *Sept Parties*, se plaint de certaines représentations ecclésiastiques. Les abus étaient d'autant plus difficiles à extirper qu'ils étaient le produit naturel de l'esprit même du moyen âge, qui survécut en Espagne plus longtemps que partout ailleurs. Cette remarquable persistance de ce qu'on pourrait appeler la passion religieuse n'a pas non plus empêché les grands dramaturges Lope de Vega, Tirso de Molina et Calderon d'introduire dans leurs conceptions transcendantes les familiarités de la vie réelle. Ne dirait-on pas bien souvent Sancho Pança trottant à la suite de Don Quichotte?

[1] M. Sepet, *le Drame chrétien au moyen âge*, p. 265.

Hosted by Google

Mais, comme dans l'immortel roman de Cervantes, dans ces libres créations la trivialité du *gracioso* ne fait que mieux ressortir l'idéale folie.

VI

Quelles qu'aient pu être les singulières privautés du drame sacerdotal, on n'aura pas de peine à admettre qu'elles ont dû grandir rapidement dans le drame sécularisé. Néanmoins, avant cette émancipation définitive, les pièces qu'on appelait spécialement *miracles*, *milagros*, *esempji*, *mirakel-spel*, *miracle-plays*, prenaient, de préférence, la couleur locale et le costume populaire du temps. Alors même que le sujet semblait réfractaire à un travestissement plébéien, on trouvait toujours moyen d'y glisser quelque scène familière et qui devenait souvent la principale curiosité de la représentation. Dans la littérature néerlandaise, le Miracle du Saint-Sacrement de *Nyeuvaert*[1] nous montre un avocat de Liége, le chevalier Wouter de Kersebeke, et le prince-évêque en même temps que deux diables très gaillards qui semblent avoir été empruntés à une farce populaire. Il n'y a pas moins de verve triviale dans la *diablerie* encore inédite du Jeu de Saint Trudon, œuvre d'un dominicain de Louvain, Christiaen Fastraets. Si, dans l'ancienne poésie allemande, on ne trouve guère de pièces qui portent le nom de *miracle*, c'est que la joyeuse peinture des mœurs populaires se rencontrait ordinairement dans des fragments de mystère ou *geistliche Spiel*. Les veilleurs du sépulcre, les diables de Judas, les valets du vendeur de baume, les compères des noces de Cana et, en général, les inventions scéniques suscitées par les jeux de Noël (*Weihnacht-spiele*) prenaient presque chaque année une figure nouvelle. On aurait tort de vouloir juger de ce besoin de réalisme poussé jusqu'au burlesque par les représentations modernes du Mystère de la Passion, à Ober-Ammergan, dans la haute Bavière. A la dernière exhibition du grand spectacle, il n'y avait plus trace de familiarité ni

[1] Dit ist spel van den Heiligen Sacramente, éd. Eelco Verwys. — *Trudo in rhetorycxsche dicht.* (Catalog. Mscr, Liége, p. 155.)

Hosted by Google

de spontanéité. C'était la dignité presque sacerdotale qui provoquait l'admiration des spectateurs : ils étaient vivement impressionnés aussi par le luxe et l'élégance des costumes complètement renouvelés. (Dr Holland, *Die Entwickelung d. d. theaters*, 1861.)

VII

Pour cette étude de l'esprit du moyen âge à travers le drame populaire, la *Société des Textes français* a commencé une publication des plus opportunes. Dans les trois volumes que MM. Gaston Paris et Ulysse Robert viennent d'éditer sous le titre de *Miracles de Notre-Dame*, nous trouvons de véritables documents psychologiques. Il suffit de lire avec attention et sans parti pris : on y sent revivre l'âme du XIVe siècle. C'était déjà l'avis de Magnin, dans son cours de Sorbonne de 1835; ce sera l'opinion de tous ceux qui connaissent cette époque, surtout par les confidences si naïves de Froissart quand il visite le pays de Lourdes et le château de Gaston Phébus. « Vieil enfant, dit M. Taine. » Il en est d'autant plus sincère, dans tout ce qu'il raconte et tout ce qu'il décrit.

Cette naïveté un peu vieillotte se reconnaît aisément dans les miracles, dont la plupart sont imprimés pour la première fois. Ils correspondent bien à la situation morale de ce temps de décadence. Rien que dans les sermons qui, d'ordinaire, servent de prologues à ces pièces, on reconnaît la scolastique à outrance comme on l'aimait alors. A force de distinctions subtiles, on émiettait la conscience, on confondait les choses les plus simples, les plus humaines et l'on désorientait la morale naturelle. Mais le désarroi du bon sens nous est en quelque sorte rendu palpable dans les scènes les plus étourdiment réalistes de ce théâtre religieux.

En ouvrant le premier volume édité par la Société des Textes français, nous rencontrons tout d'abord un drame dont l'analyse la plus discrète pourrait paraître scabreuse. « Cy commence un miracle de N.-D. d'un enfant qui fu doné au dyable. » Il y a là une incroyable scène d'alcôve

Hosted by Google

qui compromet singulièrement l'intervention de la Vierge. Les romans bouddhistes que M. Foucaux a traduits du tibetain n'ont rien de plus inénarrable. En revanche, les détails de ménage et — chose fort inattendue — les réflexions satiriques sur les sergents d'armes du pape de Rome fournissent les traits les plus piquants pour la peinture de l'époque.

Le miracle suivant : *De l'abbesse grosse de son clerc*, n'est pas moins hardiment conçu. Il est évident que le dramatiste, inspiré par une légende vraiment extravagante du prieur Gauthier de Coinsy, aura voulu, par les détails les plus complets, montrer jusqu'où pouvait s'étendre la protection de la Vierge. Elle consent même à être la *ventrière* de l'abbesse coupable. Il est vrai que c'est à la suite d'une magnifique prière, encore plus belle que la célèbre supplication du *Théophile* de Rutebeuf. Mais ce qu'il y a de plus original dans cette légende dramatisée, c'est la photographie d'un couvent de nonnes. Gresset n'a pas fait mieux dans son Ver-Vert. On pourrait rappeler et appliquer ici ce qu'un critique a dit du fameux poème badin. « Les petites rivalités des sœurs, ce bourdonnement de voix qui ressemble au bruit d'une ruche d'abeilles, tout cela est dépeint avec une fidélité de couleur qui fait tout sentir. » Malheureusement, il serait impossible d'ajouter : « Avec une mesure qui satisfait à toutes les convenances. »

C'est cette mesure, ce goût qui manque à tout le moyen âge, surtout dans les contes dévots qui ont inspiré une audacieuse dramaturgie. Au Puy de Valenciennes, selon la conjecture d'Onésime Leroy, on a représenté vers la même époque le miracle N.-D. *de l'Empereris de Rome*, qui atteste le même défaut de délicatesse morale et littéraire. Ce qui nous choque encore le plus, c'est de voir sur la scène, à propos des situations les plus bizarres, Dieu le Père, Jésus, la Vierge Marie, les archanges et les saints. Les Grecs n'étaient pas plus familiers avec leurs dieux et leurs déesses.

Au fond, quelque nom que porte un personnage divin ou profane, antique ou moderne, étranger ou national, il ne parle et n'agit que comme un contemporain, quelquefois

Hosted by Google

comme un compatriote de notre grand chroniqueur. Dans le miracle *Un marchant et un larron,* c'est un dévot de la Vierge qui est protégé à la foire de Bruges. Quand on s'avise de représenter l'histoire de l'archidiacre qui tua son évêque pour avoir sa place, on nous fait assister à des fêtes et à des banquets comme Froissart en détaille avec complaisance, et l'on ne nous fait pas grâce d'une *estampie* de jongleurs ni d'un dialogue de ménétriers (*menestéré*). A propos de ce crime, qui est découvert par l'intervention de N.-D., le lecteur moderne peut étudier l'intérieur d'un palais épiscopal du XIV^e^ siècle.

Ailleurs, après un sermon subtil sur l'infériorité du mariage *temporel,* vient la représentation d'une grande chasse seigneuriale qui amène les incidents les plus révoltants et les situations les plus scandaleuses. On y entend, par exemple, la *femme du roy de Portigal* qui, au moment de tuer son sénéchal, dit :

> Doulce mère Dieu débonnaire,
> Ne me vueillés mau gré savoir
> De ce fait:.....
> Vierge, la penance en feray,
> Quant confessée m'en seray.
> Vez là, c'est fait. (Miracles N.-D. I, p. 175).

Plus loin, cest un mystère de la Nativité transformé en miracle Notre-Dame. On voit qu'il a été envoyé au concours du Puy de la Conception, car il est accompagné de deux serventois en l'honneur de la Vierge, le premier couronné, et le second *estrivé,* c'est-à-dire présenté sans succès. Tous deux sont complétés par un envoi au prince du puy, au président de ce cercle littéraire et dramatique.

VIII

Au XIV^e^ siècle, l'importance nouvelle de la fête de l'Immaculée Conception inspira les drames les plus extravagants destinés à rehausser les réjouissances enthousiastes et qui tenaient du délire.

Dans le miracle de la *Nonne qui laissa son abbaie,* se retrouve le conte de la sacristine si célèbre dès les premiers

Hosted by Google

temps du moyen âge et si originalement reproduit dans le *sproke* ou fabliau néerlandais de Beatrijs. C'est le type des fictions imaginées pour propager la fausse dévotion que combat la neuvième Provinciale. C'est la dévotion aisée : « Une femme, dit Pascal, qui, pratiquant tous les jours la dévotion de saluer les images de la Vierge, vécut toute sa vie en péché mortel et mourut enfin en cet état, et qui ne laissa pas que d'être sauvée par le mérite de cette dévotion. » Mais qu'eût dit le terrible janséniste s'il avait pu lire notre drame ? On y voit d'abord le galant chevalier, neveu de l'abbesse, puis l'écuyer, un vrai Figaro, et comme dans un diorama, les tableaux fondants du couvent, du château, de la forêt, du paradis même où l'on chante un *rondel* (un triolet) en l'honneur de la Vierge qui s'est faite sacristine pour protéger la nonne dont toute la vertu consistait à saluer sa sainte image.

Le dénouement nous révolterait plus que Pascal, l'impétueux convertisseur de la jeune duchesse de Roannez. La sacristine et son amant, le neveu de l'abbesse, abandonnent leurs deux enfants pour entrer en religion. Ce mépris des sentiments naturels n'est pas moins bien marqué dans le miracle d'un *Chanoine qui se marie* (III, 135). L'amour mystique, variété de l'amour platonique, autorise un chanoine *séculier* à abandonner sa femme sans autre raison humaine : il est vrai qu'il s'est laissé marier par son oncle Aubart, avec la même docilité qu'il montre à se laisser démarier par Notre-Dame. Pour cet extatique, le mariage n'est qu'un concubinat. Mais pour le dramaturge, le mariage c'est une noce à l'hôtel de Sens. Rien n'y doit manquer. Tout doit être montré ; ce temps-là aime tout ce qui est extérieur, même en religion. Les plus humbles détails acquièrent de l'importance. A côté d'un dialogue entre Nostre-Dame, Saint Jehan, Michel et Gabriel, en voici un plus vif, plus coloré entre les deux menestrels de la fête, Volant et Polet. Ils se racontent leurs amours vagabondes : l'un célèbre Santelinette, la belle garcette, l'autre, tout au rebours, se lamente sur la perte de sa belle *meschine* qu'il avait enlevée en Bourgogne et que

Hosted by Google

les Anglais lui ont reprise. Ces confidences sont comme un écho de la guerre de Cent ans. Mais Volant et Polet oublient tout pour un copieux festin ; ils en seront, car ils savent *recorder de biaus diz* (réciter de belles poésies), débiter des *falourdes* (contes gras) et même sauter et danser, si le marié veut bien leur octroyer une belle robe :

C'est bien dit. Or, allons de bourdes
Servir tant la feste et de lobes (*railleries*)
Qu'avoir puissons l'une des robes
A l'espousé.

Dans le miracle de *la Marquise de la Gaudine* (II, 121), on a reproduit une fête encore plus chère aux spectateurs de ces drames sauvages et romantiques. C'est un duel ou combat judiciaire tel qu'il est dérivé de la barbarie germanique. Ce *jugement de Dieu*, comme on l'appela quand il eut été christianisé, avait les formes les plus solennelles. On les retrouve ponctuellement pratiquées dans nos scènes naïvement réalistes : tout y est, le défi, le gage de bataille, le champ clos, le serment imposé aux champions et la prière à Notre-Dame. C'est elle, d'ailleurs, qui a conseillé le chevalier Anthénor :

Biaux amis, ne t'esteut doloir
De faire ce champ de bataille.

Oui, dit-elle, tu dois te battre pour la marquise qui, un jour, t'a donné un baiser pour te sauver la vie !...

C'est donc bien à tort que La Harpe (comme l'observe Onésime Le Roy, *Étude sur les mystères*, p. 101) a prétendu que Voltaire, le premier, dans son *Tancrède*, a osé représenter les cérémonies du champ clos de l'ancienne chevalerie. En outre, les deux champions ne sortent pas, comme dans la tragédie moderne, pour se rendre au champ d'honneur, mais ils se battent sur la scène même. On ne connaissait pas encore le récit classique des tragédies régulières. On ne l'eût pas d'ailleurs compris. C'est bien pour un tel public qu'Horace a raison de dire que l'esprit est moins vivement frappé de ce qui passe par l'oreille que de ce qui s'offre aux yeux, témoins fidèles de ce que le spectateur s'atteste à lui-même.

Hosted by Google

Il est vrai que le fin critique de la cour d'Auguste ajoute : « Ce qui ne peut avoir de témoins, vous n'irez pas l'amener sur la scène et vous reculerez des yeux bien des objets que le discours offrira plus convenablement à l'esprit. Ce n'est donc pas devant le public, *coram populo*, que Médée doit tuer ses enfants. De pareils spectacles me révolteraient ; je n'y pourrais croire :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. »

Au XIV^e^ siècle, il en va tout autrement. Au moment même où, dans *la Marquise de la Gaudine*, on prépare le champ clos pour le jugement de Dieu, le dramaturge nous montre tous les préparatifs d'un bûcher, et nous apprenons, nous *voyons* par le menu tout ce qui concerne le métier du bourreau et de ses aides.

Que voulez-vous? Ces meneurs du jeu n'ont rien de ce qui constitue le sens dramatique[1]. « La scène, dit M. Dumas (préface de *l'Étrangère*) n'est pas le livre ; la communication, l'optique, la sonorité ne sont pas les mêmes. Le livre peut dire aisément tout ce que le théâtre dirait ; la scène ne pourra jamais dire tout ce que dira le livre, pas plus qu'on ne peut toujours, quand on est trois, dire tout ce qu'on peut dire quand on est deux. Au théâtre, on est toujours trois. Le livre parle bas, dans un coin, portes et fenêtres closes, à une personne seule ; il procède à la fois de l'alcôve et du confessionnal ; tandis que le théâtre s'adresse à douze ou quinze cents personnes réunies, et procède de la tribune et de la place publique. »

IX

Mais le public des Puys d'Amour, des Puys de la Conception et des premières chambres de rhétorique, sans compter celui de la grand'place, a des exigences tout opposées. Il ne croit que ce qu'il voit, bien que disposé par l'imagination mystique à voir tout ce qu'il croit, même l'absurde. Ici,

[1] Ils l'ont si peu qu'ils ne songent jamais à établir un véritable conflit, une lutte morale proprement dite entre leurs divers personnages. L'instinct dramatique ne s'aperçoit que dans quelques trivialités.

Hosted by Google

vant les tréteaux, devant les *establies*, le premier et le dernier plaisir, c'est le plaisir des yeux. S'agit-il d'un nouveau miracle? Pour qu'on le comprenne, il faut que tout soit réalisé, rendu palpable. Voici la chapelle, où prie l'évêque dont les deux clercs sont allés boire au cabaret. On entend Notre-Dame dire à Gabriel et à Michel : « Placez ici deux chaises, l'une plus haute que l'autre. » Puis, s'adressant à saint Éloi : « Je veux ici ouïr matines; car c'est votre fête :

Pour m'ame en Dieu plus esjoir
Et pour la vostre amour, Eloy :
Car Sainte Église, bien le voy,
Fait feste de vous au jour d'ui.

Enfin, la Vierge glorieuse ordonne à l'évêque de chanter les matines « telles qu'en ton eveschié sont ». Les anges termineront par un motet. Le lendemain, nouveau cortège céleste chantant un rondel : saint Éloi, patron des orfèvres, précède les anges et porte un *vaissel d'or*.

— « Mon ami, dit Notre-Dame à l'évêque revenu dans la chapelle, puisque vous avez si bien accompli mes ordres, voici ce vase qui contient du lait de mes mamelles :

Plain est du lait de mes mamelles
Dont le fil Dieu vierge alaittay

Nouveau rondel pour le retour aux cieux. Un des clercs revenus de la taverne regarde la relique :

Par m'ame, oïl. Diex! qu'il sent bon!
Onques mais je ne senti chose
Si bon flairent, ne lis ne rose,
Ny autre espice.

Le tout se termine par un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne.

Que nous sommes loin ici du véritable esprit de l'Évangile : adorer Dieu en esprit et en vérité! Nous en sommes bien plus loin encore dans un autre drame, celui de *Saint Panthaléon*. Le martyr de Nicomédie nous est représenté comme un menteur. Deux fois, coup sur coup, il parle sciemment contre la vérité. A son père, il fait accroire qu'il a passé dix jours à soigner un malade; à son patron, le mire

Hosted by Google

Maistre Morin, il déclare d'une façon aussi peu sincère qu'il a été tout ce temps-là avec son père visiter un *grant gaignage*, une grande terre récemment achetée (Miracle N.-D., III.) Mais la fin sanctifie les moyens : il s'agissait d'échapper à deux idolâtres de Mahom, le père et le médecin.

Quelque plaisir qu'on éprouve à surprendre ainsi tout un siècle en plein aveu, si originale que soit cette confession, si amusante qu'en puisse être le détail, il faut pourtant en venir à juger cette réalité historique, telle qu'on la dégage des vieux textes. Il faut protester au nom de la saine et universelle morale, au nom de la conscience humaine. Ce paganisme byzantin et bouddhique a d'ailleurs été flétri par un philosophe qui n'est pas suspect.

C'est Louis Racine, celui que le comte de Maistre appelait une muse de famille, qui n'a chanté que la raison et la vertu. Or, un jour en 1744, le grave auteur du poème de *la Religion* eut à examiner un magnifique manuscrit que possédaient les religieuses de Notre-Dame de Soissons. C'était le recueil des contes dévots de Gautier de Coinsy, la source des drames réalistes dont nous venons de parler. « Ce livre, disait Racine[1], est souvent de la dernière inconvenance, quand il n'est pas d'un suprême ridicule. L'auteur se donne souvent comme témoin oculaire des événements incroyables qu'il rapporte. Mais cela doit-il étonner dans un homme qui affirme sérieusement qu'il a vu le diable et qui nous en donne le véritable portrait? Il y eut même entre eux une assez longue lutte, et peut-être le diable l'eût-il emporté si la Vierge ne fût survenue. » .

Dans un mémoire adressé à l'Académie des inscriptions, Louis Racine parlant des soixante-quinze miracles racontés au XII^e^ siècle par le prieur de Soissons osait dire qu'ils étaient tous absurdes, et que la superstition seule pouvait les avoir imaginés et accrédités. Tantôt c'est un voleur que protège Notre-Dame ; tantôt c'est un chanoine libertin qui s'as-

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 843. Recueil de l'Académie des inscriptions, t. XVIII, p. 357.

Hosted by Google

surait cette protection en saluant toujours la sainte image, au moment de courir à ses plaisirs scandaleux. Tué dans une orgie, il fut enterré hors de la ville ; mais la Vierge apparut au prêtre qui avait présidé à cet enterrement. Elle lui reprocha l'indigne traitement fait *à son chevalier* et menaça tout le chapitre de sa colère, s'il ne se hâtait pas de rendre les plus grands honneurs au chanoine.

Cette morale sans conscience, ce christianisme matérialiste a été admirablement caractérisé par l'abbé Fleury dans son *Histoire ecclésiastique ;* il l'appelle une *vitieuse simplicité.* Nous dirons comme lui qu'elle n'est pas à regretter et qu'on ne peut y voir un idéal digne d'envie que par une sorte de mirage historique : on voit dans le passé ce qu'il ne faut espérer que de l'avenir.

J. Stecher.

Hosted by Google

LA BONNE MADAME DE KERS[1].

Pierre ne nourrissait pas un amour sans espoir, il sentait que Marguerite était de sa race, qu'il pouvait prétendre à elle. Intelligente, instruite, elle était capable de le comprendre, l'avenir s'offrait plein de promesses avec une telle compagne. On pouvait l'attendre avec confiance et se dire que les luttes de la vie seraient moins âpres pour tous deux s'ils faisaient la route la main dans la main. Il se sentait assez d'énergie pour quitter sa position subalterne, devenir homme de lettres et, s'il le fallait pour réussir, quitter son pays. Ce sacrifice, il était disposé à le faire, pourvu qu'elle consentît à partager sa vie.

Sous l'empire de ces riantes espérances, il avait écrit un roman destiné à la publicité. C'était une histoire d'amour, une fraîche idylle, pleine de poésie et de grâce; puis, ayant rassemblé ses poésies, qui formaient déjà la matière d'un volume, il envoya le tout à Maxime, qui s'était chargé de lui trouver un éditeur à Paris. Le jeune critique, à l'aide de ses relations, parvint à trouver l'oiseau rare qui, avec la promesse de l'appui de la presse, voulut bien risquer les frais de l'impression. Les deux volumes parurent sous le pseudonyme de Karl Miller. Les livres ont leur destinée; ceux-ci, nés sous une heureuse étoile, eurent la chance de passionner le public. L'édition fut épuisée en peu de temps.

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 décembre 1879 et 15 janvier 1880.

Hosted by Google

Ce fut pour Pierre Avril un de ces triomphes qui comptent dans la vie. Il lui donna ce qui lui manquait encore, la confiance en lui-même. Quelques milliers de francs, bénéfices matériels qui n'étaient pas à dédaigner, lui permirent d'attendre l'avenir avec confiance. La réussite ne le grisa point, il comprit que ce n'était que le premier échelon gravi; il fallait maintenant franchir les autres sans reprendre haleine. Son ami Maxime le lui dit d'ailleurs. « Ton début est superbe, il s'agit de faire mieux encore. Pour l'artiste, c'est une nécessité de progresser toujours; la renommée ne s'obtient qu'à ce prix. Le public parisien a vite oublié le triomphateur d'hier s'il ne lui donne une nouvelle occasion de le mettre sur le pavois. »

Il manquait encore une chose au talent de Pierre pour arriver à la maturité, c'était de connaître la souffrance ; elle le visita plus tôt qu'il ne l'attendait.

Dans la première ivresse de son succès, il eût volontiers déposé son œuvre aux pieds de Marguerite, en lui disant : Elle est à vous, car vous l'avez inspirée, et l'œuvre et le poète vous appartiennent tout entiers. Il songeait à faire cette douce confidence à la jeune fille, un matin, en revenant d'une de ses courses. Il pouvait à cette heure aspirer à l'amour de Marguerite, il était sur le chemin de la gloire, peut-être de la fortune. Pourquoi différerait-il de lui dire le secret de sa vie, de lui faire part du bonheur qui lui arrivait?

Il traversait le parc en ce moment, lorsqu'en levant les yeux il vit Gritte elle-même qui marchait dans un sentier transversal; elle n'était point seule, Albéric à côté d'elle réglait son pas sur le sien; il semblait lui parler avec chaleur; puis, tout à coup, il lui saisit la main et la porta à ses lèvres. Pierre s'attendait à la voir se reculer avec indignation et foudroyer du regard l'insolent; elle se contenta de rougir et de baisser les yeux, elle ne retira même sa main qu'après un temps qui sembla terriblement long à l'intendant. Puis, tout à coup, les jeunes gens se séparèrent vivement, comme si quelque bruit les eût effarouchés. Pierre,

Hosted by Google

qu'ils n'avaient pas aperçu, était resté là, les pieds cloués à la terre, comme si la foudre l'eût frappé. Quelque chose venait de se briser en lui.

Plus d'une fois il avait surpris le bel Albéric lançant à la jeune fille des regards enflammés; mais qu'elle, Marguerite, se fût laissé prendre comme l'alouette au piège du chasseur, c'est ce qu'il n'eût jamais pu s'imaginer si ses propres yeux ne lui eussent fourni la preuve de l'intelligence des deux jeunes gens. Comme il avait été aveugle!... et niais surtout de croire que Marguerite était une femme qui ne ressemblait à aucune autre! C'en était fait de son beau rêve. Pour qui serait-il poète, maintenant? Que lui importaient la renommée, la fortune, si Marguerite ne devait pas les partager?

Un grand découragement s'empara de lui. Pendant quelque temps, il cessa même tout à fait d'écrire. Il ne songeait plus qu'à surveiller le chevalier d'Estalle, qu'à s'ingénier à créer des obstacles à tout rapprochement entre les deux amants. Il s'était d'abord demandé s'il ne devait pas avertir Gritte du danger qui la menaçait; mais il craignait de se trahir en lui parlant, et pour rien au monde il n'eût voulu être pour elle un objet de pitié. Après tout, ce danger était-il réel? Le sentiment qu'éprouvait Albéric était peut-être assez fort pour qu'il se décidât à l'épouser. Il soupçonnait bien Mme de Kers d'avoir jeté les yeux sur le jeune noble pour en faire son gendre, mais l'amour pourrait déjouer ses projets. Toutefois il n'entrevoyait aucun élément de bonheur dans un tel mariage. Pour qu'il s'accomplît, il y aurait à subir une lutte avec une famille orgueilleuse. Albéric lui-même, entraîné d'abord par la passion, souffrirait de vivre dans la gêne lorsque sa première ardeur se serait refroidie par la possession. Il n'aurait pas assez d'énergie pour chercher à se créer des ressources par le travail. Renié par ses pairs, humilié de ne pouvoir soutenir son rang, il rejetterait sur sa compagne la faute de cette situation; de là, des déchirements.

Pierre se trompait en croyant qu'Albéric était homme à se laisser entraîner par la passion. Tout en étant violem-

Hosted by Google

ment épris, il avait encore la force de raisonner et de ne pas vouloir faire une *sottise*. Le chevalier d'Estalle était un de ces caractères comme il y en a beaucoup dans la société. Il avait la réputation d'un jeune homme bien pensant, ce qui consiste aux yeux de certaines gens à remplir ses devoirs religieux. Il allait à la messe le dimanche assez régulièrement et se confessait à Pâques, parce que cela se faisait dans son monde. Sa morale n'en était pas moins facile, et séduire une pauvre fille ne lui semblait qu'une peccadille sans importance. C'était également reçu dans la société qu'il fréquentait. L'expérience nous a appris que la religion n'a jamais mis un frein aux passions de ces orthodoxes. Cela se conçoit : la confession qui, en cinq minutes, vous absout des crimes les plus odieux, n'est-elle pas une panacée merveilleuse pour assainir l'âme? Albéric n'était pas foncièrement mauvais, c'était un caractère que l'éducation jésuitique avait faussé et que les préjugés avaient entouré d'une atmosphère épaisse, où la lumière ne pouvait pénétrer. Esprit tout superficiel, il haïssait la discussion, qu'il trouvait de *mauvais genre*. Les idées philosophiques ou humanitaires lui étaient antipathiques. Il estimait la société bien constituée, et s'il voyait sa famille souffrir d'une pauvreté relative, n'avait-il pas le remède à sa portée? Un riche mariage corrigeait cet inconvénient. C'est pourquoi il continuait à fréquenter le salon de ses cousines, dont il se gardait bien d'éveiller les soupçons par quelque imprudence. Il avait tout lieu de croire qu'Octavie n'opposerait aucune résistance aux projets de sa mère.

Octavie, en effet, avait fort bien pénétré ces projets et, sans s'être décidée à prendre une résolution, elle laissait aller les choses. Le prétendu était fort présentable. Sa conversation était amusante, ses manières avaient un cachet de distinction, et le nom d'Estalle n'était pas désagréable à porter. Le rang qu'il tenait, joint à sa fortune à elle, leur permettrait de voir le meilleur monde. Tout cela était pour la vanité.

Mais Octavie avait une tête romanesque. On lui avait laissé lire tous les romans à la mode, tous les feuilletons en

Hosted by Google

vogue. Mme de Kers était abonnée aux nouvelles publications, et ces lectures avaient exalté une cervelle qui n'était déjà pas trop solide. La jeune héritière rêvait d'inspirer une grande passion, elle voulait son roman, la destinée le lui devait et elle l'attendait. Le mariage projeté était bien prosaïque, cette cour officielle, à heures réglées dans un salon, c'était froid et banal. Elle imaginait un héros à la physionomie fatale, elle se voyait engagée avec lui dans quelque aventure mystérieuse et terrible...

Les deux volumes de Karl Miller ayant fait leur apparition sur la table du salon, Octavie les dévora. Elle lut les journaux qui en rendaient compte. Le mystère qui planait sur la personnalité de l'auteur excita sa curiosité. Elle se lança dans le vaste champ des conjectures. Karl Miller obséda sa pensée. Ses vers avaient fait une vive impression sur elle; quelle douce jouissance ce serait de s'en voir adresser de semblables! Quel rôle charmant pour une jeune fille : être la Laure ou la Béatrix d'un poète!

On était à la fin de la saison. Octavie avait prié sa mère d'organiser un bal champêtre avant de retourner à la ville, et d'inviter toutes les familles des châteaux à deux ou trois lieues à la ronde. Elle voulait voir beaucoup de monde, de nouveaux visages surtout. Peut-être son héros inconnu serait-il parmi ceux-là.

Elle avait commandé à Pierre de faire une liste de toutes les personnes en villégiature dans les environs, afin que sa mère et elle pussent faire un choix, en s'aidant des lumières d'Albéric; tous ceux, bien entendu, que leur position sociale permettait d'inviter.

— Je ne sais ce que vous entendez par position sociale, avait répondu Pierre; voulez-vous dire par là les honnêtes gens?

— Eh non, répliqua Octavie avec impatience, notre fermier Peeters est un très honnête homme, cependant il ferait très mauvaise figure dans un bal.

— Dans quelle catégorie mettez-vous le notaire G..., qui a falsifié un testament, mais qui porte avec beaucoup de grâce l'habit noir et la cravate blanche?

Hosted by Google

— Vous êtes encore naïf pour votre âge! intervint Mme de Kers. Quel est le notaire qui n'a pas quelque fraude sur la conscience? Le notaire G... a été assez adroit pour ne pas se laisser prendre. Les apparences sont sauvées, c'est tout ce qu'on peut exiger. Si l'on ne devait inviter que les honnêtes gens, on risquerait de voir ses salons déserts.

— Je mettrai donc sur la liste... tous ceux qui ont sauvé les apparences.

— Ce Pierre est insupportable! dit Mme de Kers après qu'il fut sorti. Il vous a des réflexions!... on ne sait jamais si c'est bêtise ou s'il se moque de vous.

Deux jours après, Octavie se souvint que l'intendant ne lui avait pas encore remis la liste.

— C'est impatientant, se dit-elle; il est plus que temps d'envoyer les invitations.

Elle chargea un domestique d'appeler Pierre Avril. Il revint, au bout de quelques minutes, dire que l'intendant était sorti et qu'il serait longtemps dehors. — C'était l'époque du renouvellement des baux, mademoiselle devait bien s'en souvenir.

Mademoiselle s'occupait bien de cela! Elle trépigna d'impatience. Pour un rien, elle eût fait courir après l'intendant et visiter les fermes d'alentour; puis l'idée lui vint que la liste avait pu être dressée et que Pierre avait oublié de la lui remettre. Pourquoi n'irait-elle pas voir à sa chambre?

Octavie, qui n'avait jamais résisté à un caprice, ne voyant pas plus de mal à visiter la chambre de l'intendant que celle d'un domestique, monta jusqu'au second étage, où la valetaille se trouvait logée. Pierre, heureusement pour Mlle de Kers, n'emportait jamais sa clef; elle put donc pénétrer chez lui sans obstacle. Mais le petit bureau sur lequel il écrivait était fermé. Aucun papier ne traînait. Sur le pupitre il y avait un buvard. Octavie, pensant qu'elle y pourrait trouver la liste, l'ouvrit; il ne contenait qu'une lettre commencée. La jeune fille, qui ne brillait ni par la discrétion, ni par la délicatesse, n'hésita point à en prendre connaissance. Quel fut son étonnement en parcourant les lignes suivantes :

Hosted by Google

« Non, cher Maxime, je ne veux pas livrer mon nom au public. Pourquoi ne garderais-je pas ce pseudonyme qui m'a valu mon premier succès? Karl Miller a conquis la faveur du public, Pierre Avril ne serait peut-être pas aussi bien accueilli. Laissons le succès s'affirmer d'abord, nous verrons plus tard.

« Je te l'ai dit, le découragement m'avait pris; j'ai cessé d'écrire pendant quelque temps et j'ai été sur le point de jeter au feu tous mes manuscrits. Tu as bien deviné, mon ami; il y a de l'amour dans cette noire tristesse, un amour sans espoir. *Elle* ne n'aime pas! *Elle* en aime un autre. Tous mes rêves de bonheur sont anéantis, cependant je sens que je n'aimerai jamais qu'elle; ce secret restera dans le plus profond repli de mon cœur, *elle* surtout l'ignorera toujours.

« Je me suis remis au travail, j'ai senti que c'était le seul moyen de calmer l'agitation dévorante de ma pensée. Je travaille avec rage à un nouveau roman : dans celui-là, sois-en sûr, je mettrai toute mon âme, il sera plus vivant que l'autre. Sera-t-il meilleur? L'avenir... »

La lettre s'arrêtait là.

Ainsi donc Karl Miller et Pierre Avril ne faisaient qu'un! ces poésies brûlantes qui l'avaient fait rêver, ce roman plein de passion qu'elle avait dévoré et qui lui avait causé une impression si profonde, c'était l'œuvre de son intendant. Quelle chute!

Ce fut d'abord un désenchantement complet. Octavie était trop habituée à considérer ses inférieurs comme des machines destinées seulement à la servir, n'ayant d'aptitudes que celles de leurs fonctions, pour ne pas les tenir tous dans une espèce de mépris compatissant. Pierre Avril était un parfait administrateur, un homme d'ordre; elle savait par sa mère qu'il régissait habilement leurs biens, les rouages de l'instrument fonctionnaient à ravir; cela était d'un prosaïsme complet. Un homme qui connaît si bien les chiffres peut-il être poète?

Elle redescendit toute songeuse, ne pensant plus à sa liste. Elle ne parla à personne de sa découverte et se mit à relire

Hosted by Google

les volumes de Karl Miller dans la seule intention d'y trouver des taches. Elle s'en voulait de les avoir admirés et se promettait de les critiquer impitoyablement devant leur auteur, cet infime qui se mêlait d'être poète !

Malgré tout, elle se retrouva bientôt sous le charme où l'avait laissée la première lecture de ces livres, tant la vraie beauté s'impose, même aux esprits les plus prévenus.

Lorsque Mlle de Kers revit Pierre, elle le regarda curieusement. Jamais elle n'avait pensé à se demander s'il était beau. A coup sûr, à ses yeux, il était laid. En effet, l'intendant ne possédait aucune des grâces du chevalier d'Estalle, et cependant il avait une de ces figures mâles et intelligentes qui sont plus sympathiques que d'autres plus correctes. Quelque chose dans l'ampleur du front, dans le regard plein de feu, décelait un esprit supérieur; Octavie se demandait comment elle ne l'avait jamais remarqué.

Quelle était la femme dont Avril était épris? A cette question la jeune fille n'hésita pas un instant à répondre : Qui pouvait-il aimer si ce n'est elle? En y réfléchissant, cela n'était-il pas tout naturel? Pierre, la voyant tous les jours, avait été ébloui de sa beauté. Il avait combattu sa passion, parce qu'il savait trop quelle distance le séparait de cette étoile; mais il n'avait pu réussir à l'étouffer. Les mots : elle en aime un autre! se rapportaient évidemment à Albéric.

Quelle femme ne se sent flattée de l'amour qu'elle inspire, si infime que soit celui qui l'éprouve? Il semble même que l'hommage de ces humbles ait plus de saveur. Après tout, Pierre était un poète, déjà consacré par le succès parisien. Octavie, en lisant ses vers, n'avait-elle pas souhaité d'en être l'inspiratrice? L'imagination de la jeune fille fit du chemin en peu de temps. Pierre occupa sa pensée, elle se promettait de jouer avec cet amour, comme le chat joue avec la souris. Elle relut le *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui venait de paraître, et s'en fit des applications. La naissance même de celui qui prenait peu à peu les proportions d'un héros le lui rendit intéressant; c'était quelque fils de grand seigneur,

Hosted by Google

cela était certain. Peut-être un jour, voyant Pierre devenu célèbre, son père le reconnaîtrait-il.

Quoi qu'il en soit, ses manières avec l'intendant changèrent du tout au tout. Elle devint très gracieuse avec des intervalles de hauteur et d'arrogance. Elle se mit à parler littérature à tout propos devant lui, se fourvoya le mieux du monde et ne réussit qu'à paraître prétentieuse.

Le jeune homme, habitué aux dédains de M^lle^ de Kers, ne comprit rien d'abord à ce changement. Tantôt elle lui parlait d'une voix douce et miséricordieuse, en d'autres moments elle prenait le ton d'une maîtresse impérieuse qui connaît son empire et en abuse. Peu à peu les coquetteries de la belle demoiselle s'accentuant davantage, Pierre, malgré son peu de vanité, dut bien se convaincre que c'était à sa personne qu'on en voulait; il eût volontiers décliné cet honneur, le prenant pour ce qu'il valait; c'était tout simplement le caprice d'une jeune fille déjà blasée de ses succès mondains et cherchant des impressions nouvelles dans une aventure *démocratique*. Il était fermement résolu de ne pas se prêter à un manège qui blessait autant son honnêteté que sa dignité.

De son côté, Octavie se piquait au jeu. La résistance de Pierre accroissait son envie de l'amener à se trahir. Son héros grandissait de jour en jour à ses yeux. Ce n'est pas qu'elle fût capable d'éprouver pour lui un amour vrai, mais rien ne ressemble à une passion comme une fantaisie, et c'en était une, aussi ardente que celle de l'enfant gâté qui emploie tous les moyens de s'emparer du jouet qu'on lui refuse, quitte à le rejeter dédaigneusement lorsqu'il ne lui plaît plus.

Un jour, Pierre, en entrant dans le salon, trouva Octavie occupée à lire son volume de poésies. Elle rougit en le voyant; mais, comme l'assurance ne lui manquait pas, elle se remit bien vite et lui demanda s'il connaissait cette œuvre. L'intendant lui répondit laconiquement qu'il l'avait lue.

— Ces poésies sont délicieuses, dit Octavie; je m'étonne que l'auteur persiste à se déguiser, car il paraît que ce nom de Karl Miller n'est qu'un pseudonyme?

Hosted by Google

— Il ne se juge pas sans doute assez de talent pour se faire connaître.

— Il en a cependant beaucoup et son succès devrait l'engager à jouir de sa gloire à visage découvert.

— Pourquoi cela? Le public se soucie plutôt de l'œuvre que de l'écrivain; celui-ci peut savourer sa gloire, si toutefois il y a gloire, sans pour cela se faire connaître.

— Une grande passion a pu seule inspirer de pareils vers, ne le croyez-vous pas, monsieur Avril?

— C'est possible, mademoiselle... Voici des papiers que madame votre mère devrait signer; voudriez-vous avoir la complaisance de les lui remettre lorsqu'elle sera descendue?

Il salua et sortit; c'est ainsi qu'il coupait court à tout entretien du même genre, en ramenant obstinément M^lle^ de Kers à quelque sujet de ses fonctions d'intendant.

— Comme il a peur de laisser deviner sa passion, se disait Octavie; comme il est timide en ma présence!

Il n'était pas timide, il n'était qu'indifférent.

Ainsi qu'il en avait fait part à Maxime, Pierre avait écrit un second roman. Celui-ci était de beaucoup supérieur au premier. Certaines pages avaient été tracées dans des moments de spasme, avec le sang d'un cœur déchiré. La passion y était toute vibrante et le cri de la douleur atteignait au sublime. Il avait su trouver l'accent vrai, le réel sans trivialité. L'âme humaine y étalait toutes ses misères, toutes ses tortures, mais aussi son héroïsme. On suivait la lutte d'une destinée contre la fatalité inexorable; les tentatives avortées, les stériles efforts, les dévouements méconnus et le mal toujours triomphant. Toute cette sombre épopée de la vie était dépeinte sous des couleurs saisissantes. L'accent de sincérité qui régnait dans cette œuvre allait lui valoir un succès plus grand que le précédent.

Le bal champêtre donné par M^me^ de Kers à ses voisins de campagne avait fort bien réussi. Octavie, il est vrai, s'y était ennuyée. Jamais elle n'avait trouvé les cavaliers aussi vulgaires et aussi prosaïques. L'intendant y eût fait meilleure figure, à son avis, que ces gentillâtres campagnards ou ces

Hosted by Google

fils de bourgeois enrichis. Mais Pierre ne paraissait qu'à peine dans les salons et ne se fût pas permis de prendre part aux plaisirs de ce monde brillant qu'il avait vu de trop près pour l'envier. Aussitôt que sa présence n'était plus nécessaire, il se hâtait de regagner son réduit pour s'y livrer à ses occupations favorites.

On était à peine à la mi-septembre, que Mme de Kers résolut de terminer sa villégiature. Elle envoya Mme Urbain et Gritte pour faire donner de l'air aux appartements de la rue du Chêne et préparer tout pour sa rentrée prochaine. Albéric se trouva arrêté net dans ses stratégies amoureuses.

A son grand dépit, ses affaires avançaient peu. Il s'était imaginé qu'il n'avait qu'à se montrer pour emporter la place d'assaut, et bien qu'il eût arraché un aveu à Marguerite, il s'était heurté à une résistance opiniâtre lorsqu'il avait voulu obtenir des rendez-vous. Il ne pouvait compter que sur le hasard d'une rencontre comme celle que Pierre avait surprise. Il est terrible d'avoir affaire à une ingénue qui n'est pas ignorante !

Furieux d'avoir perdu toute une saison à filer le parfait amour sans résultat, il résolut de brusquer l'aventure et de forcer Marguerite à lui prouver son amour autrement que par des paroles. Prétextant une affaire qui l'appelait à Bruxelles, il demanda aux dames de Kers leurs commissions pour la ville, promettant d'être de retour le lendemain. Octavie le chargea de lui apporter un cahier de musique, qui se trouvait à l'hôtel et dont elle avait besoin pour les soirées dansantes. Albéric l'eût volontiers embrassée pour l'occasion qu'elle lui fournissait de se présenter rue du Chêne et de parler à Marguerite.

Il monta à cheval et fit tout d'une traite le chemin d'Alsemberg à Bruxelles. A l'hôtel de Kers, le domestique qui l'introduisit lui dit que Mlle Marguerite était dans le boudoir; le jeune homme s'empressa de s'y rendre.

En le voyant entrer, la jeune fille se mit à trembler, son cœur battait fort.

— Ma cousine m'envoie vous demander un cahier de

Hosted by Google

musique, mademoiselle, lui dit-il ; puis, lorsqu'il eut fermé la porte, il s'approcha d'elle vivement, et changeant subitement de ton :

— Marguerite, je mourais d'ennui là-bas, depuis que vous êtes partie... Il me fallait vous voir à toute force... et me voici...

— Ce que vous faites là est très mal, monsieur Albéric, dit Gritte, essayant de prendre un ton sévère, démenti par le tremblement de sa voix. Je ne puis vous écouter ici... Si vous voulez m'indiquer les musiques qu'on demande, je vais vous les remettre et vous repartirez immédiatement.

— On ne m'attend à Alsemberg que demain... J'ai trop rarement le bonheur de vous trouver seule, Marguerite, pour ne pas en profiter... Oh ! vous m'entendrez cette fois, je veux plaider ma cause, je veux voir si votre cœur restera froid devant mes supplications... Ne me poussez pas à bout, croyez-moi, je commettrais quelque folie ! Vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi, vous n'avez pas mesuré la profondeur de mon amour. Chaque jour je sens davantage que je ne puis vivre sans vous; vous m'êtes aussi nécessaire que l'air que je respire... Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous ne savez ce qu'est l'amour véritable, c'est que cet aveu qu'un jour vos lèvres ont laissé échapper n'était dicté que par la pitié, une pitié cruelle ; car me donner un moment de joie pour me décevoir ensuite cruellement, c'est de la barbarie...

— Mais, au nom du ciel, monsieur d'Estalle, que voulez-vous de moi?... C'est vous qui êtes sans pitié !

— Ce que je veux !... c'est que vous m'aimiez autant que je vous aime; c'est que vous n'ayez pas crainte de me le dire et de me le prouver; c'est que vous cherchiez ma présence comme je cherche la vôtre; c'est que vous m'accordiez ces entrevues où, à l'abri de tous les regards, nos cœurs puissent se confondre, où mon regard puisse lire dans le vôtre ce mot que votre bouche a tant de peine à prononcer... Ah ! Marguerite, est-ce donc tant vous demander? ne pouvez-vous accorder cela à celui qui est prêt à faire tous les sacrifices?...

Hosted by Google

— Non, pas tous, monsieur Albéric; il y en a un que vous ne ferez jamais.

— Tout ce qui dépend de ma seule volonté, je le ferai, soyez-en sûre !

— Me sacrifieriez-vous votre honneur?... Ah ! vous voyez, vous hésitez ! Ce que vous me demandez, monsieur d'Estalle, c'est mon honneur aussi cependant, et je ne possède que cela au monde, moi !

— Chère Marguerite, l'honneur d'un homme, c'est bien différent...

— En quoi différent? s'écria Gritte avec une soudaine colère. Le tort que vous causez en prenant l'honneur d'une pauvre fille n'est-il pas irréparable? Rien ne peut compenser cette perte-là ! rien au monde ! Pour la malheureuse qui a consenti à sacrifier ce bien précieux, il n'y a plus que la honte, l'isolement, la misère souvent !

— C'est exagérer les choses... répondit Albéric, démonté malgré lui par la terrible logique de cette jeune fille pure, mais non ignorante des conséquences d'une faute. Cependant il reprit vite son assurance; un amant n'est jamais à court d'arguments sérieux pour plaider sa cause.

— Vous semblez croire que je n'ai pour vous qu'un simple caprice ; sachez-le, Marguerite, si les barrières qui nous séparent, la volonté de mes parents, les préjugés du monde me permettent difficilement de vous donner mon nom, il n'en est pas moins vrai que si, confiante en mon amour, vous vous abandonniez toute à moi, je ne vous délaisserais jamais, je vous le jure, Marguerite. Vous seriez ma femme devant Dieu, aussi aimée, aussi respectée que si notre amour eût été consacré au pied des autels... Ah ! Marguerite, Marguerite ! vous raisonnez bien froidement, tandis que je suis là, près de vous, tout enfiévré de mon amour, enivré de votre présence !... Est-ce que je pense à l'avenir, moi ? Est-ce que je me préoccupe de ce qui peut se mettre entre nous, décidé que je suis à le renverser?... Je ne pense qu'à vous, à cet aveu qui m'a rendu fou !... Qu'est-ce que tout le reste ? Que m'importe l'univers entier si vous m'aimez ? Auprès de

Hosted by Google

vous je ne raisonne ni ne réfléchis, je n'éprouve d'autre sensation que celle d'un bonheur immense, je vis dans votre air, je confonds mon regard dans le vôtre, et je vous aime!... je vous aime!...

Oh! cette éternelle chanson de l'amour, à laquelle les filles d'Ève se laissent toujours prendre! Quel habile ténor que l'homme lorsqu'il parcourt toute la gamme des tons variés que possède son organe! Avec quel art il sait y mettre toutes les nuances, toutes les vibrations, tous les frémissements de la passion! Pauvre Gritte! serait-elle bien coupable de ne pouvoir résister à ces enchantements, à cet accent ému qui paraît sincère, qui l'est en ce moment et qui, par cela même, est d'autant plus dangereux!

Albéric n'était pas plus corrompu que bien d'autres, moins peut-être. Lorsqu'il était de sang-froid, il se disait bien que faire sa femme de cette fille de basse extraction, tout instruite qu'elle fût, serait commettre une insigne folie; mais sa passion était réelle. Il trouvait Marguerite bien supérieure à cette poupée d'Octavie, bonne seulement à figurer dans un salon, qu'il épouserait toutefois sans répugnance, si ce n'est avec enthousiasme. Il allait même jusqu'à regretter que Marguerite ne fût pas M^lle^ de Kers.

La pauvre enfant cependant se sentait faiblir. Albéric était près d'elle, effleurant ses cheveux de son haleine; ses paroles ardentes portaient le trouble dans ses sens, le vertige la prenait. Le bras du jeune homme entoura sa taille, elle n'avait plus la force de le repousser. Subjuguée et toute frissonnante, elle se laissait aller à son étreinte... Subitement un cri s'échappa de ses lèvres, Albéric se retourna...

M^me^ de Kers était à la porte du salon. La tête de Méduse n'eût pas produit un effet plus terrifiant.

Lentement elle s'avança vers Albéric, sans paraître s'apercevoir de la présence de Marguerite.

— Monsieur d'Estalle, lui dit-elle d'un ton glacial, vous n'avez plus besoin de vous occuper de la commission dont ma fille vous a chargé. Je viens d'être appelée en ville par une lettre de mon notaire qui réclame ma présence pour une

Hosted by Google

signature, je passe ici pour faire mettre différents objets dans la voiture, j'y joindrai la musique demandée.

Devant ce sang-froid le jeune homme ne trouva rien à répondre, sentant le ridicule de sa position. Il essaya de balbutier quelques excuses, salua gauchement et se retira furieux contre lui-même, sans oser regarder Marguerite.

Lorsqu'il eut disparu, Mme de Kers alla s'étaler majestueusement sur un divan. Regardant alors la jeune fille, qui semblait changée en statue, elle lui parla ainsi d'une voix calme, posée, mais avec l'accent implacable d'un juge :

— Vous n'avez pas oublié, mademoiselle Claes, ce qui s'est passé il y a sept ans. Vous savez de quel bourbier je vous ai retirée. En bonne chrétienne et prise de pitié pour votre malheureuse mère, j'ai voulu adoucir ses derniers moments; grâce à mes soins, elle est morte consolée, réconciliée avec son Créateur, heureuse de savoir votre sort assuré, espérant que vous seriez dès ce jour à l'abri du vice. Elle vous voyait préservée du sort qui attend vos pareilles et soustraite à l'autorité d'un être abject qui vous maltraitait et qui certainement eût exploité votre jeunesse pour satisfaire ses ignobles passions. J'ai la conscience d'avoir rempli la mission que je m'étais assignée, au delà même de ce que la charité chrétienne me commandait. Pendant les sept années que vous êtes demeurée sous mon toit, je vous ai traitée en fille, vous avez eu une éducation aussi complète que celle d'Octavie. Voulant même assurer votre avenir contre toute éventualité, je vous ai fait apprendre les divers ouvrages avec lesquels une femme peut se créer des ressources lorsqu'elle doit pourvoir elle-même à sa subsistance. J'avais eu soin d'acheter votre liberté à votre père, qui sans cela vous eût forcée de cohabiter avec sa concubine. Vous devinez ce qu'eût été cette vie! Votre père n'a terminé qu'il y a deux ans une existence ruinée par les excès. On m'a dit assez souvent qu'en semant le bienfait je récolterais l'ingratitude; je n'en ai tenu aucun compte, n'ayant jamais fait le bien pour en être récompensée ici-bas. La satisfaction de ma conscience me suffit. Toutefois, sans compter sur la reconnaissance,

Hosted by Google

j'étais à mille lieues de supposer que vous seriez capable de pousser la perfidie jusqu'au point de séduire le prétendu de celle que vous deviez regarder comme une sœur, de la fille de votre bienfaitrice.

Marguerite jeta un cri et devint livide; puis, tout à coup, elle se précipita aux pieds de Mme de Kers, et avec des sanglots convulsifs :

— Oh! madame!... madame! je vous le jure, j'ignorais que M. Albéric!... Oh! vous ne croyez pas cette chose infâme, n'est-ce pas?... non, madame, vous ne la croyez pas!...

— Allons donc! dit la dame sans paraître ni touchée, ni émue, quelle est cette comédie? Que viens-je de voir ici? Une fille aussi futée ne se serait pas aperçue d'une chose qui n'était un doute pour personne? Me prenez-vous pour une idiote, par hasard? D'ailleurs, en admettant même que vous ignoriez les engagements du chevalier d'Estalle, c'est déjà d'une rare effronterie de donner des rendez-vous à votre amant ici, dans ma maison!

Marguerite se releva pâle et digne :

— Madame, quoique vous en disiez, j'ai et j'aurai toujours une profonde reconnaissance de ce que vous avez fait pour ma mère. Je n'oublierai jamais vos bienfaits, mais ils ne vous donnent pas le droit de me condamner sans m'entendre. Si étrange que cela puisse vous paraître, jamais je n'ai soupçonné que M. d'Estalle fût engagé avec Mlle Octavie, et quant à le séduire, madame, vous pouvez lui renvoyer cette accusation. Une fille de ma condition, une fille de dix-sept ans, élevée par Mme de Kers, ne séduit pas un homme du monde; c'est l'homme du monde qui, lui, croit nous faire trop d'honneur en nous prenant pour son jouet; la séduction part d'en haut...

— En voilà assez, mademoiselle; il est inutile de vous justifier en rejetant l'odieux de votre conduite sur un jeune homme qui n'a eu peut-être qu'un moment d'égarement. Je prends vos imputations méchantes pour ce qu'elles valent. Vous voudriez bien faire rompre un mariage, convenable

Hosted by Google

sous tous les rapports, au profit de vos petites ambitions; vos intrigues seront déjouées, car je vous chasse !... Arrangez-vous pour que je ne vous trouve plus ici à mon retour de la campagne. Je vous enverrai demain vos effets, ainsi qu'une petite somme d'argent pour que vous puissiez attendre l'occasion d'avoir trouvé du travail, si toutefois vous avez le courage de travailler...

Sous les paroles dures de Mme de Kers, Marguerite s'était relevée et la regardait maintenant bien en face, avec la même expression dont elle regardait son père autrefois, quand il la battait :

— Vous me chassez, madame, cela suffit, vous n'aviez besoin de rien ajouter. Il vous plaît de retirer la main que vous aviez étendue sur moi; c'est bien, mais il me plaît, moi, de ne plus vous être à charge en rien, puisque vous trouvez que je ne suis plus digne de vos bienfaits. Je regrette même de ne pouvoir vous rendre tout ce que vous m'avez donné, je ne serai, du moins, pas votre obligée une heure de plus.

Sans ajouter un mot, elle sortit fièrement du boudoir. Mme de Kers l'entendit descendre l'escalier, puis le bruit de la porte cochère qui se refermait lui prouva que Gritte était réellement partie, sans même prendre la peine de se vêtir.

— L'insolente! se dit-elle.

IV

Mme de Kers était très contrariée de cet incident. A moins de rompre le mariage projeté, il était difficile de dire à Octavie la vraie cause du renvoi de Gritte. Elle songea qu'elle avait agi avec trop de précipitation. Au lieu de procéder avec sa finesse habituelle, elle avait écouté la première inspiration de la colère, elle qui savait si bien régler ses passions. Enfin la chose était faite. Elle n'eût, au surplus, voulu pour rien au monde garder Marguerite chez elle, sachant ce qu'elle savait. Rompre le mariage, elle n'y songeait pas vraiment. Elle envisageait les choses de haut.

Hosted by Google

Il faut que jeunesse se passe et même il vaut mieux que cela ait lieu avant le mariage. Seulement elle eût préféré que les choses se passassent convenablement. Elle s'attendait à ce que Marguerite lui demandât pardon, s'humiliât devant elle; alors elle l'eût placée dans quelque maison tranquille, sa responsabilité eût été ainsi à couvert. Elle était aussi quelque peu engagée vis à-vis de l'œuvre des mauvais ménages, et qu'allaient dire les méchantes langues lorsqu'on saurait qu'elle avait mis à la porte une jeune fille à laquelle elle s'était partout vantée de servir de mère? Tout cela la tracassait un peu. Cependant elle n'était pas femme à ne savoir point se tirer d'un mauvais pas. Mais d'abord il fallait aller au plus pressé.

Après avoir donné ses ordres à la hâte, elle remonta dans sa voiture et se fit conduire chez le chevalier d'Estalle.

— Mon cousin, dit-elle, entrant tout de suite en matière dès qu'elle eut été introduite, il nous arrive une chose très fâcheuse, excessivement fâcheuse, pour moi surtout : je viens de surprendre votre fils en conversation sentimentale avec ma femme de chambre. Je n'attache certes pas une grande importance à un écart de jeunesse; je ne suis pas assez ridicule pour exiger que mon gendre soit un parangon de vertu. Il a répondu aux agaceries de cette fille comme tout jeune homme l'eût fait peut-être à sa place; cependant j'ai le droit de demander que ma maison soit respectée. Voyez, si au lieu de moi c'eût été Octavie qui les eût surpris ! quel désagrément. Je crois que vous ferez bien de sermonner Albéric et de lui ouvrir les yeux sur les conséquences de ces sortes de... passe-temps. Il a affaire à une fille ambitieuse, qui pourrait le mener loin.

— Oh ! ma chère cousine, dit le vieux chevalier d'un ton un peu pincé, mon fils sait trop ce qu'il doit à son rang... c'est affaire de jeunesse; il vaut mieux qu'il s'adresse à une petite fille sans conséquence qu'à une de ces bourgeoises pauvres qui voudraient se faire épouser...

— Eh, eh ! ne vous y fiez pas trop... Au reste, j'ai mis prudemment la fille hors de chez moi; c'est à vous à lui

Hosted by Google

faire comprendre qu'il ne doit pas courir après elle et que la donzelle le mènerait plus loin qu'il ne veut aller.

— Je le tancerai vertement, je vous en réponds; mais tant qu'Albéric ne se voit pas sérieusement engagé, vous comprenez, il croira pouvoir se permettre quelques distractions; si vous aviez consenti à fiancer nos enfants...

— Vous savez ce que je vous ai dit, Octavie est encore si jeune!

— J'espère que cela n'influera en rien sur nos projets? dit le chevalier un peu inquiet.

— Cela dépendra de la conduite d'Albéric; vous comprenez, je ne tiens pas à ce qu'Octavie soit malheureuse.

Au fond ni Mme de Kers, ni le chevalier ne voulaient voir rompre un mariage qui leur offrait à tous deux de réels avantages.

Albéric, dûment chapitré par son père, s'abstint de retourner à Alsemberg. Il attendit que les dames de Kers revinssent à Bruxelles, pour aller leur présenter ses devoirs.

Leur rentrée eut lieu deux jours après la scène du boudoir. Ce fut seulement alors qu'Octavie apprit le renvoi de Gritte. Comme elle la faisait appeler pour qu'elle vînt l'aider à changer de toilette, sa mère lui dit qu'elle aurait à se servir d'Odille jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une autre femme de chambre, ayant donné congé à Mlle Claes. Pierre, qui était présent, bondit à cette nouvelle et, dans l'émotion qu'elle lui causa, il sortit de sa réserve habituelle.

—Vous avez renvoyé Mlle Marguerite? dit-il! à Mme de Kers.

— Sans doute, répondit-elle.

— Renvoyée... tout à fait?

— Absolument, je ne veux plus avoir aucun rapport avec elle.

— Elle vous avait manqué en quelque chose?

— Elle s'était conduite d'une manière assez indigne pour mériter que je l'aie chassée.

— Chassée! Marguerite chassée!... mais c'est impossible!

— Pourquoi impossible, monsieur Avril? demanda Mme de Kers avec hauteur.

Hosted by Google

— Parce que... vous l'aviez prise sous votre tutelle, vous aviez charge d'âme...

— J'ai agi comme il m'a plu; je crois que vous n'avez pas à juger ma conduite?

— J'ai bien pensé que cela finirait mal, dit Octavie d'un ton dédaigneux; vous avez toujours été trop bonne pour elle, maman.

— Ne pourrais-je savoir, madame, insista Avril, quel crime cette jeune fille avait commis?

— Son crime? répondit Mme de Kers, impatientée de l'insistance du jeune homme; eh bien, malgré tout ce que j'ai fait pour en faire une fille honnête, elle... certains vices sont dans le sang, voyez vous. Mademoiselle choisissait ma maison pour y donner ses rendez-vous!

— C'est un mensonge!

— Monsieur Avril! s'écria la dame, foudroyant l'intendant du regard.

— Vous avez été trompée, madame, vous avez écouté de faux rapports, les apparences sont contre elle; Marguerite est incapable...

— J'ai vu, monsieur, vu de mes yeux, j'ai surpris la péronnelle... Me croyez-vous femme à condamner quelqu'un sans preuves? Je l'ai chassée comme toute mère sensée l'eût fait à ma place... Du reste, je suis bien bonne de vous donner ces explications : je ne veux plus qu'il soit question de cette fille, qu'on ne m'en parle plus !

— Permettez-moi cependant de vous en parler encore une fois, dit Pierre d'un ton respectueux, mais ferme et décidé; je regardais cette jeune fille comme une sœur, j'exerçais sur elle une espèce de tutelle morale, j'essayais de donner à son esprit une saine direction...

Un éclat de rire d'Octavie l'interrompit.

— Vous avez bien réussi, à ce qu'il paraît, lui dit-elle, dépitée de le voir prendre tant d'intérêt à cette fille de rien.

— Je ne vous féliciterai pas de votre direction, reprit Mme de Kers; d'ailleurs, il me semble que la mienne suffisait.

— Vous avez déjà tant de bonnes œuvres à diriger, madame,

Hosted by Google

répondit Pierre avec une ironie trop fine pour être saisie par la dame. Vos occupations sont si nombreuses que je croyais pouvoir me permettre d'alléger un peu votre tâche. Marguerite était arrivée à l'âge où le cœur s'éveille et a besoin d'affections nouvelles. Sa position, mal définie dans votre maison, l'exposait à des tentatives de séduction que son inexpérience rendait dangereuses. Un bon conseil, un avertissement lui eussent peut-être ouvert les yeux... Soyez sûre, madame, que ce n'est pas elle la plus coupable dans ceci. Vous avez préféré agir sévèrement, je pourrais même dire impitoyablement!... Puisse votre conscience ne pas vous le reprocher... je vous demanderai seulement à connaître l'asile où Marguerite s'est réfugiée.

— Eh! croyez-vous que je le sache! répondit Mme de Kers, froissée de voir son intendant lui faire la leçon; puis, se tournant vers sa fille et s'adressant à elle pour couper court aux questions de Pierre : Imaginez jusqu'où a été l'insolence de cette fille; bien loin de vouloir la laisser sans asile, je lui ai seulement enjoint de partir avant notre retour de la campagne, lui promettant même de lui renvoyer ses effets et une somme d'argent pour attendre de trouver de l'occupation. Occupation que je lui eusse fait avoir, cela va de soi; mais, au lieu de témoigner du repentir de sa conduite, mademoiselle fait la fière! refuse mes bienfaits et part comme une furie, tête nue, par bravade, comme si elle eût été l'offensée, après m'avoir fait une scène de mélodrame. Il est probable qu'elle compte trouver des ressources immédiatement, puisqu'elle n'a pas voulu de l'argent que je lui offrais. On sait quelles ressources trouvent ces filles-là! On a beau vouloir les moraliser, on y perd son temps; élevées dans la corruption, elles y retournent tôt ou tard.

(*A continuer.*) VIOLETTE.

Hosted by Google

HUIT JOURS DANS LE VILAYET D'ANDRINOPLE

ET DANS LA ROUMÉLIE ORIENTALE.

Les événements militaires dont la Turquie avait été le théâtre durant ces quelques dernières années, la lente dissolution de cet immense empire, la constitution d'États presque indépendants, au moins de fait, décrétée par le Congrès de Berlin qui avait suivi la dernière guerre, le bruit que l'on avait fait autour de ces États naissants et la difficulté qu'ils semblaient avoir à se constituer nous avaient depuis longtemps inspiré le désir d'aller voir ce que la volonté de l'Europe avait pu faire de races longtemps opprimées, qui durant la dernière guerre n'avaient pas, il faut le dire, entièrement répondu aux espérances que l'on avait conçues d'elles, mais qui cependant ne demandaient qu'à se régénérer.

Nous allions faire ce voyage dans d'excellentes conditions, grâce à l'extrême obligeance de l'administration des chemins de fer de la Turquie d'Europe, qui avait mis à notre disposition un wagon-salon des plus confortables, nous épargnant ainsi l'ennui du séjour à l'hôtel, des plus désagréable dans ce pays. Nous étions, de plus, recommandés partout aux autorités civiles et militaires et nous tenons ici à les remercier pour la façon dont elles ont fait honneur à la recommandation.

I

Partis de Stamboul le 1er octobre, à sept heures du matin, nous arrivâmes à Andrinople à neuf heures du soir. En sor-

Hosted by Google

tant de Constantinople, nous apercevons les fameuses Sept Tours où la Sublime-Porte, aux temps de sa splendeur, enfermait les ambassadeurs des puissances avec lesquelles elle se trouvait en guerre. Ces temps sont bien changés aujourd'hui : ces monuments, qui rappellent de si terribles souvenirs, ne sont plus aujourd'hui qu'une ruine, pleine de pittoresque et de majesté sans doute, mais qui n'inspire plus la moindre frayeur. Les farouches janissaires, fidèles exécuteurs des ordres secrets du Padischah, sont devenus aujourd'hui de pauvres soldats, qui, moyennant une faible rétribution, vous montrent le théâtre de sanglantes tragédies dont ils ignorent même l'histoire. Mais tous ne sont pas comme ces pauvres soldats; d'aucuns connaissent leur histoire et, voyant leur décadence, expriment, même tout haut, le regret qu'un ambassadeur puisse maintenant braver le Sultan et se rire des Sept Tours.

De Stamboul à Andrinople, le trajet, fort fatigant d'ailleurs dans les circonstances ordinaires, n'offre rien de particulièrement intéressant si ce n'est la vue des lignes de Tehataldja, construites par Blum-Pacha, pour couvrir Constantinople d'une attaque du nord, de la mer Noire à la mer de Marmara, et qui m'ont paru excessivement fortes. La Turquie est d'ailleurs et restera toujours une nation exclusivement militaire; il est seulement à regretter qu'elle ne comprenne pas qu'elle n'est plus une puissance de premier rang.

La campagne, des deux côtés de la voie, est aride et désolée. De temps en temps, les ruines d'un village apparaissent, attestant le passage du vainqueur. Tout le long de la route, c'est un va-et-vient continuel de Turcs rentrant dans leurs foyers en Bulgarie, en Roumélie, ou de pauvres émigrés qui préfèrent abandonner leur pays que de le voir aux mains de leurs anciens vaincus. Le spectacle de leur misère est véritablement navrant. Par-ci par-là, un village nouveau s'élève à la place de l'ancien, mais les pauvres gens ne s'y réinstallent que peu à peu et, au lieu d'un village en briques, élèvent un village en torchis. Ils ont trop souffert pendant cette longue guerre et la crainte les tient encore.

Hosted by Google

Andrinople, ancienne capitale de l'empire turc avant que Constantinople tombât au pouvoir des Ottomans, et qui fut même le séjour favori de quelques sultans après la chute de l'empire grec, est une ville assez importante, bâtie sur trois rivières, la Maritza, l'Arda et la Touldja. C'est le chef-lieu du seul vilayet important que la Turquie possède encore dans la presqu'île des Balkans. Andrinople est, surtout dans les temps modernes, célèbre par le traité qu'en 1829 le général russe Diebistch imposa au sultan Mahmoud II, par lequel la Turquie cédait à la Russie les bouches du Danube avec une partie du pachalik d'Akaltjik, en Asie, et reconnaissait l'indépendance de la Grèce, ainsi que les constitutions particulières de la Moldo-Valachie.

La ville en elle-même n'a rien d'attrayant. On dirait un grand village. Les maisons sont, pour la plupart, en torchis ou en bois et entourées de jardins. Il y a cependant quelques monuments importants, la mosquée du sultan Sélim II, par exemple, dont la coupole est plus haute d'un mètre que celle de la célèbre Sainte-Sophie de Stamboul, et dont la forme, d'ailleurs, me semble beaucoup plus gracieuse et beaucoup plus élégante. Nous l'avions déjà vue, il y a cinq ou six mois, lors des derniers jours de l'occupation russe, pleine de pauvres réfugiés qui campaient sous ses immenses arcades; elle a repris maintenant son aspect tranquille; quelques enfants jouent nonchalamment autour de la fontaine; quelques fidèles viennent encore prier dans le temple profané par les chrétiens; mais le silence se fait peu à peu autour d'elle, et l'imam, qui jadis aurait à peine jeté sur nous un regard dédaigneux, nous prie aujourd'hui d'intercéder pour lui auprès du Pacha pour que l'on augmente son traitement, la charité des fidèles ne pouvant plus pourvoir à son entretien. Quel signe plus terrible de décadence peut-on trouver que celui d'un prêtre musulman implorant l'intercession d'un chrétien!

Une autre mosquée mérite également une attention spéciale; c'est la mosquée Mouradieh, située au sommet de la ville et bâtie par Mourad Ier. Constantinople ne possède aucun

Hosted by Google

édifice turc aussi ancien. Cependant nous avons pu remarquer que ce n'était déjà plus l'architecture primitive des mosquées du Caire. Il y a dans cette mosquée, beaucoup moins connue que celle du sultan Sélim, une admirable chaire en faïences peintes, de la fabrique de Koutaia, qui malheureusement ne produit plus rien aujourd'hui. Ces faïences, selon nous, valent incontestablement les meilleurs produits de la célèbre fabrique de Delft, et nous conseillons vivement aux voyageurs qui auront l'occasion de visiter ce pays de ne pas oublier d'aller admirer ces restes d'un art admirable et malheureusement aujourd'hui disparu comme beaucoup d'autres choses, hélas! en Turquie. A cette mosquée se trouve annexé un couvent de derviches tourneurs, aux exercices desquels nous eûmes ainsi l'occasion d'assister. Cette cérémonie, exclusivement orientale, est trop connue pour que nous ayons à la décrire ici. Tout en comprenant parfaitement l'espèce de fanatisme que certains Turcs éprouvent pour les pratiques de ce culte, nous devons avouer que nous n'éprouvâmes même pas le désir de rester jusqu'à la fin de cette cérémonie, quoique fort curieuse à tous égards; mais c'est une forme de la religion que nous ne comprenons guère.

Le Bazar d'Andrinople, autrefois célèbre, ne nous offrit qu'un désillusionnement complet. Nous n'y trouvâmes plus que des produits de pacotille autrichienne, parmi lesquels nous remarquâmes avec étonnement des quantités de boîtes de savon, dédié à S. M. le roi Léopold Ier. L'Orient avait complètement disparu, comme dans beaucoup d'autres bazars de Turquie. Ce n'est plus qu'en fouillant les provinces que l'on peut encore espérer trouver des restes authentiques de l'art ou de l'industrie musulmane.

Andrinople possédait également un monument splendide qui a été, sans contredit, l'un des plus remarquables qu'ait possédé l'empire ottoman.

Bâti par des architectes persans, sous le règne de Mourad Ier, dans la deuxième moitié du XIVe siècle, et orné de tout ce que l'art musulman de cette époque avait pu faire de mieux, le vieux sérail, inhabité depuis des siècles, a été complète-

Hosted by Google

ment détruit dans la dernière guerre par le commandant de l'armée turque d'Andrinople qui, se retirant devant les Russes, tira à boulets rouges sur les bâtiments qui servaient alors d'arsenal, afin d'enlever à l'ennemi la possibilité de s'emparer d'un immense dépôt d'armes et de munitions qui n'aurait pu être emporté. Il anéantit ainsi un des plus beaux et des plus intéressants monuments turcs. Il ne reste plus aujourd'hui pierre sur pierre de cette antique demeure des sultans, et ce n'est qu'en fouillant le sol couvert de débris à plusieurs pieds de hauteur que l'on peut encore retrouver quelques fragments de ces admirables briques émaillées bleues et vertes de la Koubaia, qui ornaient le salon de réception. Des éclats d'obus, des boulets rouillés, des débris informes de fusils et de sabres couvraient la terre, et de cette splendide résidence il ne restait plus que le pont monumental qui y conduit et qui heureusement a été conservé, ainsi que quelques débris informes de marbre blanc, que des ouvriers étaient occupés à enlever je ne sais pour quel usage.

Andrinople a beaucoup souffert de cette dernière guerre, tout au moins pour ce qui concerne l'élément turc. Car, d'autre part, le passage des Russes a été une véritable manne pour ces milliers d'aventuriers de bas étage, de tout sexe et de toute condition, qui étaient venus s'abattre sur la ville à la suite de l'armée russe. Aujourd'hui, la ville a presque repris son aspect accoutumé; l'animation extraordinaire qui y régnait lors de l'occupation a fait place au calme et à la tranquillité; les marchands et les filles qui suivaient l'armée ont disparu; les vivres ont repris un cours moins exagéré, enfin le calme est revenu, grâce au Vali Reouf Pacha. Le gouvernement ottoman a su là mettre *the right man in the right place*, et pourtant que de ruines sont encore amoncelées sur ce coin de terre qui était une des plus belles provinces de l'empire ottoman! Presque tout est encore dévasté. La récolte a manqué complètement. D'abord, on n'a pu, cette année, cultiver que le quart des terres labourables, faute de bras; de ce quart, c'est à peine si un quart a produit, quatre mois de sécheresse ont tout brûlé, depuis Philippopoli jusqu'à

Hosted by Google

Constantinople, et pour comble de malheur, un ouragan est venu, il y a un mois, anéantir les faibles espérances que l'on avait pu concevoir. Et pourtant, nous l'avons dit, le calme semble renaître et la confiance revenir.

Reouf Pacha, qui s'était déjà fait connaître durant la dernière guerre, fut nommé gouverneur du vilayet d'Andrinople à une époque où les Russes occupaient encore la ville, et nous nous souvenons fort bien, en lui faisant une visite, il y a environ six mois, d'avoir trouvé sa maison gardée par une compagnie russe. Il a su, grâce à sa droiture et à sa rectitude, se faire aimer et respecter de toute la population musulmane et chrétienne. C'est un homme éclairé, aux allures européennes, ami de tout progrès et de tout ce qui peut contribuer au développement du bien-être de l'empire. Il est animé des meilleures intentions et voudrait introduire dans la province qu'il gouverne toutes les réformes désirables. Malheureusement, il se trouve isolé et va se heurter constamment à l'apathie traditionnelle de l'administration supérieure d'une part, et d'autre part à l'opposition systématique des Beys ou musulmans notables d'Andrinople, qui ont leurs raisons pour être les ennemis acharnés de tout ordre, de toute légalité ou de tout contrôle. Ces individus ont trouvé moyen de susciter au gouverneur de nombreuses difficultés et sont même allés jusqu'à intriguer contre lui, à Constantinople, auprès d'Osman Pacha Ghazi, dont les dispositions hostiles envers Reouf Pacha ne sont plus un mystère pour personne. Malgré cette opposition systématique, appuyé par tout le corps consulaire et par toute la partie vraiment éclairée de la population, il a su presque toujours faire exécuter sa volonté, qui était d'ailleurs conforme à l'intérêt et au bien-être général.

Dans cette grande province si éprouvée par la guerre et où l'émigration a causé de cruelles misères, où se trouvent maintenant des milliers de réfugiés réduits à la plus grande détresse, il a su maintenir l'ordre et empêcher presque entièrement les représailles. A Andrinople seulement, le nombre des réfugiés s'élevait, en mars dernier, à cinquante mille,

Hosted by Google

dont beaucoup provenaient de la Roumélie orientale et sont maintenant pour la plupart réintégrés dans leurs foyers. Mais leur entretien a, pendant ces longs mois, grevé d'une somme énorme le budget de la province. Leur nombre s'élève encore aujourd'hui à douze mille environ. L'opposition religieuse, dont la Russie avait su se servir si habilement pour entretenir l'opposition politique, tombe peu à peu devant la communauté d'intérêts de ceux qui cultivent un même sol, habitent un même village et sont en relations d'affaires depuis plusieurs générations. Cette pacification des esprits contribue également beaucoup à ramener le calme dans cette malheureuse province.

Mais nous sommes encore ici en plein pays turc. Allons plus loin voir la nouvelle création de l'Europe, la Roumélie orientale ou mieux la petite Bulgarie, comme on l'appelle déjà, en attendant qu'elle soit réunie à la grande et que les Russes puissent dire, en parodiant un mot célèbre : « Il n'y a plus de Balkans. »

II

D'Andrinople à Philippopoli, le paysage, aussi loin que la vue s'étend, est presque aussi triste et aussi dévasté que de Stamboul à Andrinople. De légères ondulations de terrain nous annoncent l'approche du Rhodope et des Balkans, dont on aperçoit d'ailleurs au loin quelques sommets neigeux. A Moustapha-Pacha, dernière station du vilayet d'Andrinople, commence la Roumélie orientale. Déjà apparaissent plus nombreux les talpaks, le fez disparaissant peu à peu. Les tolérants Bulgares qui, de l'autre côté des Balkans, ne le permettent déjà pas plus aux Grecs qu'aux musulmans, ne l'acceptent ici qu'avec une certaine répugnance. A Hermanli, nous apercevons les soldats bulgares de la milice nouvellement créée. L'uniforme, plus léger et plus conforme au climat, ressemble beaucoup à celui du soldat russe, sauf le bonnet noir en peau de mouton, sur lequel ils portent la croix bulgare en cuivre. Et, à ce propos, nous remarquerons

Hosted by Google

que cette croix, emblème d'une seule race, n'aurait jamais dû paraître dans l'uniforme d'une milice composée d'éléments divers. La Roumélie, telle qu'elle a été constituée par le Congrès de Berlin, est habitée aujourd'hui par trois nationalités distinctes, mais ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs : les Turcs, anciens vainqueurs; les Bulgares, anciens vaincus, et les Grecs, que l'on retrouve dans tout l'Orient. Le principe d'égalité parfaite ayant été admis, le signe distinctif d'une race n'aurait pas dû être toléré.

La route est d'une monotonie désespérante et rappelle trop tristement les événements de la dernière guerre. Les champs peu ou point cultivés, des villages saccagés ou brûlés, des cimetières profanés, tel est le spectacle que l'on aperçoit tout le long de la route, tristes résultats des haines de peuple à peuple et de race à race.

Le train marche avec une sage lenteur, s'arrêtant de longues minutes aux moindres stations. A Tirnova-Semenli, nous rencontrons un vieux Serbe faisant mélancoliquement cuire du kebab. Il parle français et nous raconte qu'il est resté quatre ans à Paris, et qu'il en est parti en 1852, lorsque « l'autre », comme il dit, a été nommé empereur. Qui connaîtra le mystère de la vie de ce vieux vagabond qui, sans doute, a pris part aux agitations révolutionnaires de 1848? Nous l'interrogeons à ce sujet, mais un sentiment de crainte le retient sans doute. Il ne nous répond pas. A nos pressantes questions, il se contente de secouer tranquillement la tête et de dire : « Non, je n'ai rien fait. Je suis resté tranquille. » Il est rentré dans son pays au début de la guerre, et nous le trouvons maintenant occupé à vendre du kebab aux Turcs. « Que voulez-vous, il faut bien vivre! » nous dit-il sourdement. C'est sans doute un de ces agents comme la Russie en entretient depuis de longues années dans tous les territoires qu'elle convoite et que la Porte, insouciante dans son fanatisme, accepte et protège même quelquefois contre ses propres sujets. Cette insouciance est encore un des grands défauts de cette administration turque; c'est un de ces vices qui la minent sourdement et la conduisent à la décadence vers laquelle elle

Hosted by Google

marche à grands pas. Tandis qu'avant la dernière guerre, la Russie avait, dans le plus petit village de la presqu'île des Balkans, un agent, généralement maître d'école, qui la renseignait avec d'autant plus de sincérité et d'ardeur qu'il appartenait toujours à cette race à qui la Russie promettait l'affranchissement, la Turquie, qui le savait parfaitement, n'essayait même pas de s'y opposer. Combien de fois n'avons-nous pas remarqué aux vitrines des magasins de Pera, de Galata et d'ailleurs, des images coloriées représentant les victoires des Russes; mieux que cela, représentant les soldats turcs fuyant devant les Russes, ce qui, dans la dernière guerre, n'a certes pas été le cas? C'est surtout dans les villes de province que cela se remarque. Nous nous souvenons fort bien d'avoir vu à Andrinople, même après l'évacuation russe, dans tous les cafés, des portraits des différents membres de la famille impériale russe, entourés d'inscriptions qui certes n'étaient pas à la louange des Turcs.

Philippopoli, actuellement capitale de la Roumélie orientale, est une ville d'environ quarante mille âmes, bâtie le long de la Maritza et adossée à trois collines, d'où lui venait son nom ancien de Trimontium. La ville, fort pittoresque comme situation, est, au point de vue monumental, assez peu intéressante. Son importance commerciale est, surtout aujourd'hui, beaucoup plus grande que celle d'Andrinople. Nous y avons remarqué un certain nombre de maisons riches qui, n'ayant plus à redouter les incursions des brigands, viennent maintenant s'établir dans la plaine. Le seul monument qui nous ait paru digne de remarque, c'est l'église grecque des Saints-Stéphane et Antonin, qu'on appelle aussi l'église de Saint-Dimanche. Il y a là une chaire et un devant d'autel en bois de chêne sculpté qui ne dépareraient pas nos plus belles cathédrales et qui sont l'œuvre d'artistes bulgares ou macédoniens. Ces artistes, qui se transmettent leur art de père en fils, sont les mêmes sans doute que ceux qui ont fait les admirables boiseries du Mont-Athos et de tous les couvents établis dans la presqu'île des Balkans. Ces deux morceaux sont en partie anciens et en partie modernes, au moins

Hosted by Google

relativement ; mais, si les artistes se sont transmis leur art, ils ne se sont pas transmis leur talent et l'on reconnaît facilement les différentes mains qui y ont travaillé. Le reste de l'église est fort laid et de très mauvais goût, comme, du reste, dans toutes les cathédrales grecques, à notre avis. L'ornementation en est trop voyante. L'habitude qu'ont les artistes grecs d'ajouter des pieds, des mains et des visages de métal blanc aux figures de leurs saints en rendent la vue véritablement choquante. Les tableaux, représentant généralement saint Georges terrassant le dragon, sont l'œuvre d'artistes tout à fait inférieurs. Les panneaux dont nous parlions tout à l'heure ont un cachet tout particulier d'originalité, les artistes n'ayant pu, vu leur pauvreté, s'inspirer des monuments étrangers.

La population de la Roumélie orientale qui, comme nous l'avons dit, s'élève à peu près à huit ou neuf cent mille habitants, se compose surtout de Bulgares, de Turcs et de Grecs. Les Bulgares eux-mêmes se divisent en trois catégories, savoir : les Bulgares proprement dits, de religion grecque ; les Bulgares Paolikans, qui professent la religion catholique et dont le nombre s'élève à environ quinze mille pour toute la province, et les Bulgares Pomaques, en petit nombre, qui professent la religion musulmane et qui sont plus fanatiques que les Turcs eux-mêmes, naturellement.

Il y a environ cent mille Grecs, autant de musulmans turcs, près de six cent mille Bulgares et, outre cela, une assez forte colonie de Juifs qui, chassés de l'Espagne à la suite des persécutions d'Isabelle la Catholique, se réfugièrent à Salonique, d'où ils s'étendirent en combattant dans toute la province et où ils ont gardé encore leurs mœurs et leur langue.

Naturellement, la Roumélie a eu besoin d'une armée spéciale, et elle s'est créé une milice, une gendarmerie mobile et une gendarmerie départementale, recrutées par le système de l'engagement volontaire pour le terme de deux ans. Cette armée, de 7,455 sous-officiers et soldats pour la milice, et de 1,500 gendarmes, qui coûte mensuellement 650,000 francs, semble bien grande pour une province dont les revenus, assez

Hosted by Google

modiques actuellement, ne doivent pas pouvoir suffire à toutes ses dépenses. Quoique nous ne nous croyions pas à même de juger de la valeur réelle d'un soldat, il nous a semblé que ces troupes récemment décrétées et plus récemment encore formées, manœuvrent fort bien, et elles étudient avec ardeur, à ce qu'assurent leurs officiers. Ces troupes sont d'ailleurs commandées, en majeure partie, par des officiers étrangers fort instruits, et nous avons entendu un officier général de grande valeur s'exprimer en termes élogieux sur leur compte. Peut-être, se trouvant face à face et vis-à-vis de leurs anciens oppresseurs, n'offriraient-elles pas une grande résistance? Mais il est certain que la Russie, qui voit clairement le but auquel elle veut arriver, s'est préparé dans cette milice, ainsi que dans les sociétés de gymnastique dont nous parlerons plus loin, une armée auxiliaire qui peut, à un moment donné, lui être d'un grand secours.

La province a horriblement souffert pendant la guerre et ne s'est pas encore remise de cette terrible commotion; la pauvreté y est extrême, tout y a renchéri dans des proportions énormes et y est au moins cinq ou six fois plus cher qu'avant la guerre. Les réfugiés y abondent.

III

Nous n'avons pu faire, comme nous l'aurions voulu, une enquête impartiale au sujet des massacres et des atrocités dont Turcs et Bulgares se sont rendus coupables. Il aurait fallu aller dans ces malheureux villages qui ont passé par les différentes péripéties de la guerre et qui ont été successivement pris et repris par les deux partis. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les villes par où nous avons passé, des témoins dignes de foi et désintéressés dans la question nous ont affirmé que Turcs et Bulgares avaient fait preuve d'une égale barbarie. Pour nous, nous n'avons pas compté, estimant qu'un cadavre de plus ou de moins ne fait pas pencher la balance en faveur de l'humanité d'une des deux parties. Elles se valent, et ce dont il y a lieu de s'étonner, c'est qu'il n'y

Hosted by Google

ait pas eu, de part et d'autre, plus de sang répandu, étant donné le degré de civilisation des belligérants; mais le Turc, au fond, n'est pas sanguinaire et le Bulgare n'exécute pas toujours, par prudence, les résolutions qu'il conçoit.

Maintenant que la Roumélie a été, pour ainsi dire, constituée en État presque indépendant, sous le sceptre d'Aleko-Pacha, qui n'est que l'ombre du prince de Bulgarie, ombre lui-même du potentat moscovite, elle a éprouvé la nécessité de se constituer, comme tous les États civilisés, un Parlement où toutes les religions et toutes les races auront le droit de se faire représenter. La date de la réunion en est déjà fixée : c'est le 8 octobre à la grecque, c'est-à-dire le 21 de ce mois; malheureusement, les députés ne sont pas encore élus, les candidats ne se sont même pas présentés, le local n'est pas tout à fait prêt. C'est un édifice tout petit, un ancien bain turc, que l'on a assez maladroitement aménagé pour la circonstance. Quatre figures allégoriques, représentant la Loi, la Justice, la Paix et la Force et dues au pinceau d'un artiste indigène, ornent les quatre côtés de la salle des séances. Quarante-trois députés, dont sept membres de droit, représenteront au Parlement le peuple rouméliote. Comme chaque député aura le droit de s'exprimer dans sa langue, soit en turc, soit en bulgare, soit en grec, et que tous ne manient probablement bien que leur propre langue, — et encore, — il est probable que les discussions seront assez longues, si chaque membre veut voter en connaissance de cause, ce qui n'est peut-être pas tout à fait nécessaire.

Aleko Pacha, le gouverneur général imposé à la Roumélie par la volonté de l'Europe, n'a pu, il est regrettable de le dire, se concilier, comme Réouf Pacha à Andrinople, les sympathies de la population. L'engagement formel qu'il avait pris vis-à-vis du Sultan — et qu'il n'a pas tenu — de continuer à porter le fez et d'arborer le pavillon ottoman sur le conak du gouvernement, lui a d'abord complètement aliéné la sympathie de l'élément turc, qui le considère comme traître à son pays; la manière un peu vive dont il a fait, on se le rappelle, abattre le pavillon bulgare au pont Stoipine

Hosted by Google

et la répugnance avec laquelle il a semblé mettre le talpak bulgare ont permis aux Bulgares de croire qu'il n'était peut-être pas tout à fait sincère dans ses convictions. L'élément grec et l'élément européen lui sont peut-être un peu moins hostiles; mais, malgré tout, c'est une conviction, dans le pays comme dans les cercles bien informés, qu'il ne pourra pas conserver la position à laquelle il a été élevé. Or, il est évident pour tous qu'Aleko Pacha ne retournera pas à Constantinople.

Du haut d'une des trois montagnes sur lesquelles Philippopoli est bâtie, on aperçoit presque tout le champ des opérations de Suleyman Pacha, qui vient, dit-on, de mourir en exil, à Bagdad. En face, on a la passe célèbre de Chipka, devant laquelle il n'aurait pas dû tant s'obstiner et sacrifier tant d'existences. Derrière soi on a, au pied du Rhodope, le champ de bataille de Markrovo, où il soutint pendant deux jours le choc de l'armée russe, qui ne réussit pas à l'entamer et ne put empêcher sa fameuse retraite du Rhodope vers Salonique.

De Philippopoli à Sarambey, la route devient plus intéressante et plus belle. Elle est bordée par le Rhodope d'une part, et par les Balkans de l'autre, ainsi que la route de Sarambey à Bellova. Il y a bien plus de traces de culture; des vignes se remarquent tout le long de la voie. Nous rencontrons beaucoup de Bulgares; presque tous sont armés. Nous en avons vu à Tatar Bazardjik, qui prétendent descendre des Huns, qui firent invasion dans ce pays au commencement de l'ère chrétienne. Il est certain qu'ils ressemblent à leurs aïeux, dont ils portent encore partiellement le costume, s'il faut en croire un bas-relief trouvé dans les environs. Les découvertes d'antiquités sont d'ailleurs assez fréquentes dans toute cette province. On remarque en passant beaucoup de tumuli qui recouvrent les restes de chefs barbares et qui contiennent souvent des objets d'une haute valeur archéologique. Un officier russe a, paraît-il, pendant la campagne, découvert dans l'un de ces tumuli un splendide quadrige dont nous n'avons même pu, malheureusement, nous procurer la photographie.

Hosted by Google

Sarambey est actuellement la tête de ligne des chemins de fer de la Turquie d'Europe vers les Balkans. La ligne s'étend bien jusqu'à Bellova, à quelques kilomètres plus loin, mais elle ne sert encore réellement que pour l'exploitation des forêts qui ont été concédées par le gouvernement du sultan au baron de Hirsch, mais dont la possession est actuellement contestée à la fois par le gouvernement rouméliote et par des particuliers.

De Sarambey à Bellova, où nous ne pûmes, la voie étant coupée, nous rendre qu'en voiture et escortés par des gendarmes qu'avait gracieusement mis à notre disposition l'autorité militaire de la province, la route est des plus pittoresques, bordée tout le long par la Maritza, qui prend sa source à quelques heures plus loin.

Bellova, gros bourg de deux cent quarante maisons et de six cents habitants environ, situé au pied du Rhodope et des Balkans, est aujourd'hui le centre d'une exploitation forestière assez importante. Les habitants y ajoutent la culture de la vigne et l'élevage des porcs. Le village nous a semblé jouir d'une certaine aisance; au moment où nous y entrions, il était en pleine fête, à cause de la vendange. Nous y avons remarqué également un assez grand nombre de Bulgares armés, quelques-uns de fusils à tabatière, d'autres d'excellents fusils Martiny. C'était une société de gymnastique, milice déguisée, qui venait de s'exercer, comme elle le faisait tous les dimanches, avec les fusils que les Russes lui avaient remis avant l'évacuation. L'effectif de ces sociétés s'élève, dans la province, à environ cinquante mille hommes. C'est grâce à elles que le pays est militairement organisé et soumis aux ordres envoyés de Moscou à Philippopoli, pour être ensuite transmis aux différents comités de la province. Le gouvernement essaye aujourd'hui de dissoudre ces sociétés. Il y réussira peut-être ostensiblement, mais cette milice restera toujours organisée et prête à se lever au premier appel.

Une vaste exploitation a été concédée ici par le gouvernement impérial à un de nos compatriotes, le baron de Hirsch; elle comprend quatre-vingt-dix mille hectares de forêts, dont

Hosted by Google

quarante mille seulement sont actuellement exploités et dont le produit sert spécialement à la Compagnie des chemins de fer pour la construction des traverses des gares, des ponts, des maisons de pontonniers et de garde-voies. Environ cinq cents ouvriers italiens et bulgares, en majorité, y étaient employés avant la guerre; mais la plus grande partie a été licenciée depuis. Les hêtres et les pins sont surtout utilisés; les chênes ont disparu en majeure partie.

Ces montagnes, couvertes d'arbres splendides, présentent le coup d'œil le plus sauvage et le plus merveilleux; un torrent vient encore en rehausser l'aspect. La surveillance, malheureusement, ne peut s'exercer partout à la fois d'une façon efficace, et des incendies fréquents et terribles, dus autant à l'imprudence qu'à la malveillance, causent des dégâts énormes dans la contrée. Pendant que nous voyions à nos pieds les traces irrécusables de ces désastres, une épaisse fumée, qui couvrait les hauteurs, nous indiquait qu'un nouvel incendie venait de se déclarer.

Du haut de la montagne on jouit d'une vue splendide. On aperçoit au loin la fameuse passe de Trajan, que traversa l'armée russe venant d'Orkhanié. Nous avons également remarqué, au milieu des arbres qui couvraient la hauteur où nous nous trouvions, les restes d'un vieux monastère, — autant forteresse que monastère probablement, — que les Bulgares prétendent avoir été habité par des moines de leur pays. Nous n'entrerons pas, à son sujet, dans une discussion archéologique, d'autant plus qu'il ne nous paraît pas avoir eu une bien grande importance même aux temps de sa splendeur. Quelques arcades, parfaitement conservées, étaient construites avec des briques de même forme que celle des tumuli. Une pierre tumulaire, portant une croix grecque et quelques lettres à demi effacées, gisait dans un coin. Le silence régnait partout.

IV

Notre excursion était terminée; il nous fallait reprendre le chemin par où nous étions venus. Nous avons dit ce que

Hosted by Google

nous avons vu : un pays dévasté et ruiné par une longue guerre, essayant de se relever et de faire face aux difficultés qui l'assiégent de toutes parts; une race qui, asservie depuis des siècles, retrouve sa liberté avec sa nationalité et sort de son asservissement pleine d'ardeur et de vitalité ; enfin un État éphémère destiné à disparaître pour être englobé dans un État voisin ; car il est évident pour tous que, fatalement, la Roumélie orientale échappera à l'influence et au pouvoir des sultans, pour se réunir à la grande Bulgarie. Nous avons vu la décadence lente, mais inévitable, d'un empire jadis puissant, développée et précipitée par les vices d'une administration déplorable; car, en lui-même, le Turc n'a pas dégénéré, le Turc du peuple, bien entendu. Il a conservé intactes les qualités et les défauts de ses ancêtres, et, dans cette dernière campagne, il a fait preuve d'autant de qualités militaires que ses aïeux lorsqu'ils se répandirent en Europe. Les Turcs ont été vaincus, mais le soldat a fait son devoir et plus que son devoir. Ils ont été vaincus : est-ce un bien, est-ce un mal? C'est ce que nous n'avons pas entrepris de discuter. Nous avons vu ces choses et nous avons écrit ce que nous avons vu, estimant, comme les Anglais, que les faits peuvent seuls conduire à la vérité.

HENRY LOUMYER.

Hosted by Google

LA GRÈVE DE DÉCEMBRE 1879

DANS LE BORINAGE.

Lorsque nous écrivions notre article paru dans la *Revue de Belgique* le 15 novembre 1879, nous pressentions la grève qui vient de se terminer ; nous voulions faire connaître combien elle était imminente ; nous voulions dire qu'elle menaçait d'être générale et qu'elle pouvait avoir, comme tant d'autres, un dénouement terrible et sanglant.

Il suffisait de parcourir les rangs de cette nombreuse population ouvrière pour comprendre que la révolte germait dans tous les cœurs, ne demandant qu'à éclater. Pour celui qui suivait des yeux le développement des sociétés de résistance, qui voyait comment on enrégimentait les travailleurs sous le drapeau rouge, comment on les groupait tantôt dans une commune et tantôt dans une autre, il n'y avait aucun doute : de toute cette agitation devait éclore un mouvement général pour tâcher, une fois de plus, de secouer le joug du capital. Et si vous aviez entendu toutes ces accusations mensongères, toutes ces revendications injustes, tous ces cris de haine et d'envie, vous auriez tremblé à l'idée de voir ces masses ignorantes et avides de jouissances se mettre en branle et vous vous seriez demandé, non sans effroi, quelle était la barrière qui pouvait les arrêter, quelle était la force qui pourrait les contenir.

L'hiver est alors survenu, augmentant encore, par sa rigueur exceptionnelle, les souffrances de la classe ouvrière. Ce n'était pas assez d'avoir à lutter contre la faim, il fallait encore lutter contre le froid. Quand le pauvre mineur rega-

Hosted by Google

gnait son logis, fatigué et grelottant, il voyait l'armoire vide et le foyer presque éteint. Il songeait alors à tout ce charbon qu'il avait abattu dans sa journée. Certainement, il avait détaché de la veine de quoi se chauffer pendant plus d'un mois, et il n'en pouvait brûler que ces quelques morceaux qu'il avait dû acheter. Il oubliait alors que son travail lui était payé et, dans sa souffrance, il n'avait qu'une idée : se venger des patrons et des riches qui l'exploitaient.

En même temps se produisait ce réveil de l'industrie qu'on proclamait partout et qu'on signalait à la bourse, cette plaie de notre époque, par une hausse insensée des actions charbonnières. Pour celui qui savait raisonner, qui connaissait les marchés conclus par la plupart des charbonnages et qui n'ignorait pas les effets désastreux de la crise, tous ces chiffres étaient trompeurs et vides de sens. Mais, au contraire, entre les mains de ceux qui voulaient exciter de malheureux ignorants, ces mêmes chiffres devenaient des armes redoutables, impossibles à combattre. Aux travailleurs affamés on venait montrer les soi-disants bénéfices réalisés, en si peu de temps et sans aucun travail, par les actionnaires ; on leur prouvait que, pauvres esclaves du travail, ils étaient dupés, volés, que leurs sueurs enrichissaient tous ces bourgeois fainéants et inutiles. Comment n'auraient-ils pas cru tous ces discours? les actions montaient, montaient toujours : c'était dans tous les journaux !

Les ouvriers n'avaient cependant pas été sans profiter de la reprise. Le chômage avait disparu. Mais en hiver la traction est plus difficile, par suite de la neige et de la gelée ; il arrivait parfois que la journée était peu rémunératrice et, dans le mécontentement où était l'ouvrier cette exception lui faisait oublier la règle. Enfin, il était survenu une hausse des farines, le pain avait augmenté, les pommes de terre étaient gelées, de sorte qu'en réalité le ménage s'apercevait peu du surcroît de paye que la reprise des affaires lui avait procuré.

Le mécontentement était donc général, les soi-disants socialistes l'exploitaient partout ; on devait fatalement aboutir à

Hosted by Google

la grève, car, pour les Borains, il n'est qu'une seule façon de protester : c'est, pour parler leur langage, de « tenir bon ».

II

Dans toute autre industrie, les ouvriers iront parler de leurs griefs au patron; ils iront exposer leurs plaintes, expliquer leurs réclamations, parleront de leur misère et solliciteront une augmentation définie de salaire. On parlementera, le patron montrera clairement la situation de ses affaires, il indiquera ce qu'il peut accorder et, neuf fois sur dix, on transigera pour éviter la grève.

Dans le Borinage, rien de pareil. Les porions signalent bien au directeur que les ouvriers murmurent en travaillant, les uns réclament contre ceci, les autres exigent cela, mais rien de positif, ni de catégorique. Le lundi (c'est ordinairement ce jour) désigné entre les récalcitrants pour le « tenage bon », les mineurs se rendent au charbonnage comme si de rien n'était. Le porion est là parmi eux attendant le moment de les faire descendre dans la mine. Les ouvriers sont accroupis, causant, gesticulant, parlant de leur misère. Enfin sonne l'heure de la descente : *A lampes!* crie le porion. — Le silence se fait, personne ne bouge. — *A lampes!* répète-t-il, il est l'heure ! — Est-ce qu'il a *des yards dé pu?* demande une voix. — Vous n'avez rien demandé, je ne puis rien donner de moi-même, répond le porion. — D'abord on *n'ouève nie.* — Et les voilà partis.

C'est ainsi que toute grève a commencé et c'est ainsi qu'a débuté ce mouvement qui prit naissance à Quaregnon vers le 20 décembre, s'étendit rapidement et se transforma bientôt en une grève générale pour tout l'est du bassin de Mons.

Généralement les premiers jours de la grève sont paisibles : les ouvriers se reposent; on les voit dans les rues jouant à la balle, à la ligne ou au bouchon; on dirait alors de vrais enfants qui se sont donné congé.

Mais, à mesure que dure la grève, les ressources du ménage diminuent. C'est alors que naît la colère contre les traîtres

Hosted by Google

qui travaillent encore, c'est alors que l'on fait appel aux instincts destructeurs. On parle d'aller piller, couper les cordes, détruire les machines, se venger des patrons; on se grise de paroles, on se surexcite mutuellement : heureusement, en général, beaucoup de bruit, peu de besogne.

Cependant cette dernière grève a été plus redoutable que ses devancières. La population ouvrière était depuis longtemps activement travaillée par des meneurs qui excitaient sa colère au moyen d'un langage violent, d'insinuations perfides et criminelles. « Ceux qui sont à la tête des affaires, disaient-ils, sont les ennemis de l'ouvrier. Ils font bombance avec l'argent volé sur le salaire des travailleurs ; ils séduisent les femmes du peuple, roulent en carrosse ou se prélassent orgueilleusement dans un bon fauteuil, tandis que le charbonnier se tue à travailler. Si vous n'obtenez pas d'augmentation de salaire, prenez des fusils. Tenez ferme, luttez jusqu'à ce que vous n'ayez plus qu'un morceau de pain. — Et quand nous n'en aurons plus? — Vous ferez du bouillon avec la viande des gérants. »

C'étaient là des paroles, mais il y eut aussi des actes. On arrêtait les ouvriers qui voulaient aller travailler, on leur jetait des briques et on les rouait de coups. Puis ce furent les attentats de Quaregnon, de La Bouverie, de Flénu. On disposait, pendant la nuit, une cartouche de dynamite ou une bouteille de poudre sur le seuil d'une porte, sous la fenêtre, dans un trou pratiqué dans le mur : le coupable mettait le feu à la mèche et s'éloignait. Tout à coup une détonation se faisait entendre : la maison d'un porion ou d'un *calin* était détruite.

Bientôt la terreur fut à son comble. Les charbonnages n'avaient plus comme ouvriers que ceux qui habitaient tout près des fosses, sous l'œil des gendarmes. Les autres n'osaient approcher, et pourtant combien d'entre eux auraient voulu revenir au travail et repousser ainsi la misère qui les enlaçait! Ils avaient froid, ils avaient faim. Sans ressources, ils avaient entrepris une guerre qui durait au delà de ce que tous avaient pu songer.

Hosted by Google

Et pendant tout ce temps y avait-il des pourparlers entamés? faisait-on, de part et d'autre, des efforts pour rétablir la paix?

Les socialistes annoncent, le 25 décembre, qu'ils ont formé une commission « dont le mandat est de recevoir les offres d'un comité où seront représentés tous les charbonnages du Borinage ». Mais, avant de commencer ces pourparlers, il faut, disaient-ils, que les directeurs-gérants s'engagent à donner du travail à tous ceux qui ont été renvoyés pour avoir propagé le socialisme et pour avoir été les premiers à réclamer une augmentation de salaire.

Les négociations ne furent même point entreprises. D'abord les conditions présentées étaient par trop hautaines, puis le comité fut jugé incapable de discuter la question des salaires d'ouvriers mineurs à la tâche. En effet, il comprenait : deux boulangers, un boucher, un cabaretier, un marchand de farines et un seul houilleur!

La lutte continua donc. Au bout de trois semaines, le plus faible courba la tête. L'ouvrier revint au charbonnage : une fois de plus il était vaincu, une fois de plus la grève, loin d'améliorer le sort des travailleurs, n'avait fait que l'empirer.

III

Si nous consultons le rapport de M. l'ingénieur en chef des mines sur la situation de l'industrie minière dans la province de Hainaut en 1878[1], nous voyons qu'il y a dans les houillères du Couchant de Mons 27,862 ouvriers. De ce nombre les deux tiers au moins ont dû chômer par suite de la grève, soit 20,000. Or, le salaire annuel moyen était alors de 782 francs, soit 2 fr. 17 c. par jour. Il faut remarquer que ce chiffre représente le salaire *moyen*, c'est-à-dire calculé en prenant le salaire de l'ouvrier à veine comme celui de l'en-

[1] Conseil provincial du Hainaut. Session de 1879. Suite des annexes au rapport de la Députation permanente.

Hosted by Google

fant qui ouvre les portes, comme celui des femmes et celui des vieillards. La grève a duré dix-huit jours, elle a donc occasionné à chaque ouvrier une perte de 39 francs et une perte totale pour les travailleurs de plus de 780,000 francs! Et, en réalité, comme les jours de chômage avaient diminué depuis 1878, on peut affirmer que les ouvriers borains ont perdu par la grève de 1879 environ *un million de francs!*

Dès qu'ils se sont remis au travail, on les a augmentés de 10 p. c. (ce qu'ils auraient obtenu beaucoup plus vite sans la grève). Le salaire quotidien moyen, au lieu d'être de 2 fr. 20 c. par exemple, est donc actuellement de 2 fr. 40 c. Eh bien, avec ces 20 centimes d'augmentation, il leur faudra travailler plus de *huit mois* avant que cette élévation de salaire puisse leur être profitable.

Comment les ouvriers borains pouvaient-ils ignorer ce déplorable résultat de la grève? Comment retombent-ils toujours dans la même erreur ?

De toutes les industries du pays, l'industrie houillère est certainement celle où les grèves se manifestent le plus souvent, et de tous les ouvriers mineurs ce sont certainement ceux du Couchant de Mons qui sont les plus disposés à entamer le conflit. Je pourrais citer ici telle société de charbonnage qui a vu plusieurs fois ses ouvriers abandonner ainsi leur travail à sept reprises différentes en une même année !

De quoi cet état de choses dépend-il?

IV

Quoique la grève soit toujours désastreuse au point de vue économique quels qu'en soient les résultats, on la comprend néanmoins si elle a pour cause l'insuffisance du salaire. On conçoit parfaitement la révolte du travailleur qui, voyant son pénible labeur si maigrement rétribué, se raidit contre l'injustice et l'on excuse l'ouvrier qui, pressuré par un maître

Hosted by Google

impitoyable, relève la tête et déclare la guerre. Mais est-ce le cas dans le Borinage?

Le salaire quotidien moyen était cette année de 2 fr. 17 c., comme nous l'avons vu plus haut et nous avons voulu savoir si ce salaire pouvait suffire à l'entretien de la famille du travailleur. A cette fin nous nous sommes efforcé de dresser le budget d'une famille composée de six personnes : père, mère et quatre enfants.

Nous pouvons hardiment affirmer que, de cette famille, trois membres au moins iront au charbonnage : le père, le fils aîné ou la fille et un jeune garçon de douze ou treize ans.

Ils rapporteront donc dans le ménage 6 fr. 51 c. par jour.

Or, voyons à combien peuvent s'évaluer les dépenses quotidiennes du ménage et, pour y arriver, prenons toutes les denrées nécessaires au prix actuel et en quantité plus que suffisante. Nous comptons :

Pain, 3 kilogrammes à 43 centimes . .	fr.	1 29
Pommes de terre, 4 kilog. à 12 centimes . .		0 48
Café		0 35
Beurre et graisse		0 50
Légumes : oignons, poireaux, aulx. . . .		0 30
Viande (deux fois la semaine)		0 50
Vaisselle, dépenses diverses		0 25
Chauffage		0 25
Logement, maison à 7 fr. 50 c. le mois . .		0 25
Vêtements		0 50
Blanchissage		0 06
Total. . .	fr.	4 73

Donc, avec 4 fr .73 c. par jour la famille peut vivre parfaitement à l'aise, ayant bon logement, bonne et saine nourriture, vêtements propres, etc., et elle peut encore faire 1 fr. 78 c. d'économie.

Mais, pourrait-on nous objecter, cette famille de six personnes est toute de convention; toutes les familles ne sont pas composées de six personnes? — Non, mais nous avons

Hosted by Google

regardé toutes les familles de travailleurs autour de nous, et nous avons pris une moyenne que l'on ne peut pas trouver extraordinaire. — Soit pour le nombre! mais où trouverez-vous une famille de six personnes dont trois peuvent travailler? Il y en a où le père est seul pour nourrir sa femme et ses quatre ou cinq enfants, dont l'aîné n'a pas huit ans. — Nous pensons que l'ouvrier courageux peut parfaitement élever quatre enfants jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie et cela sans misère, sans gêne aucune; mais s'il est seul et que chaque année lui amène un nouveau rejeton, sans être disciple de Malthus, nous pensons que ce père imprévoyant est coupable envers ses enfants d'abord, envers la société ensuite. — Mais, nous dira-t-on encore, voyez votre budget fantaisiste, voyez dans quelle petite maison ils sont logés, de quelle nourriture ils doivent se contenter. Vous leur pesez la viande, vous la mesurez, vous ne leur donnez aucune boisson fortifiante. Pourquoi ne pas faire ressortir cette injustice du sort? Pourquoi ne pas demander l'égalité des conditions?

Pourquoi? Tenez, voyez les mains de cet industriel millionnaire, on y voit encore la trace du marteau qu'elles ont manié. Ce gros bourgeois si riche, je l'ai vu ployer sous le fardeau qu'il colportait de village en village. Le père de cet avocat, dont chacun vante la fortune et le talent, rabotait des planches tout le jour. Et vous me demandez pourquoi? parce que ces fortunes que vous enviez n'ont pu être amassées que grâce à toute une vie de travail, d'économies et de privations; parce que j'estime que ceux qui l'ont gagnée à la sueur de leurs fronts sont bien libres d'en jouir ou de la transmettre à leur gré; parce que je crois à la vérité de cette parole de J. Simon[1] : Ce capitaliste est le travailleur d'hier. Le travailleur d'aujourd'hui peut être capitaliste demain; parce qu'enfin tous les hommes sont inégaux et l'ont toujours été, que celui-ci est laborieux et celui-là paresseux; un autre intelligent et probe, son voisin abruti et privé de sens moral.

[1] *Le travail*. Préface.

Hosted by Google

D'ailleurs nous jugeons une situation que nous ne pouvons brusquement modifier. Telle elle existe, telle nous devons l'apprécier, sans souci, pour le moment, des récriminations qu'elle fait surgir.

Nous avons envisagé la position d'une famille boraine, et nous nous sommes demandé : Est-il vrai que ce peuple de travailleurs meurt de faim, écrasé par le capital? La réponse a été négative.

Est-ce à dire que le salaire est toujours en rapport avec le gain réalisé par le capital? Si dans les années de prospérité, dit M. l'ingénieur en chef des mines[1], les salaires n'augmentent pas proportionnellement à la valeur de la production, par contre, dans les mauvaises années, ils ne diminuent pas non plus dans une aussi forte proportion que celle-ci : ce qui est à l'avantage de la classe ouvrière.

Ainsi donc la disproportion entre le salaire que reçoit le travailleur et le gain que le capitaliste retire de son entreprise se produit justement dans les années de prospérité, alors que les ouvriers heureux de leur sort ne réclament rien. Au contraire, c'est dans les années de crise, alors qu'ils sont le plus récalcitrants, que le capitaliste se trouve en déficit.

C'est ainsi qu'en ces dernières années la plupart des sociétés étaient dans l'impossibilité d'augmenter leurs ouvriers. En effet, dans le bassin de Mons, il y avait 11 mines en gain, réalisant un bénéfice de 2,559,900 francs, mais il y avait aussi 14 mines en perte avec un déficit de 1,977,100 francs; le bénéfice total n'était que de 582,000 francs, ce qui ne représente certes pas un intérêt suffisant pour les nombreux capitaux engagés dans les divers charbonnages de cette partie du pays. La plupart de ces sociétés ne pouvaient donc hausser leurs salaires sous peine de devoir bientôt disparaître. C'est ce que les ouvriers auraient dû savoir. Ils auraient dû comprendre que le taux des journées devait rester stationnaire tant que la crise exerçait encore ses ravages, et ils auraient dû prendre leur

[1] Rapport de la Députation permanente. Suite des Annexes, p. 57.

Hosted by Google

mal en patience, alors surtout que leur salaire était encore bien supérieur à celui d'un grand nombre d'autres catégories de travailleurs et devait leur permettre de vivre sans abondance, il est vrai, mais sans privations.

V

Mais si le salaire de l'ouvrier est suffisant, la misère ne doit donc pas exister dans le Borinage? Certes, elle devrait y être inconnue; mais, au contraire, on la trouve partout et partout elle est bien profonde.

Mes calculs sont donc faux? tout ce budget fantaisiste? Hélas oui! je n'y ai pas fait entrer en ligne de compte les dépenses de cabaret, les habitudes d'intempérance si invétérées chez nous; j'ai oublié ce manque complet du sentiment d'épargne et d'économie, cette profonde ignorance où croupit le travailleur borain.

Qui donc s'attaquera à ces cabarets tout-puissants? Dès que l'ouvrier quitte le travail, il va au cabaret, le dimanche il le passe au cabaret, les chefs de trait règlent leurs comptes dans leurs cabarets; le porion a-t-il oublié de marquer une journée, on en fera l'avance au cabaret. Tout et toujours au cabaret. Quelle plaie!

L'imprévoyance est innée chez le Borain. Jamais il ne fait d'économies : l'épargne lui est inconnue. Il dépense sa paye en la recevant, il vit au jour le jour. Dans ces temps de crise il reçoit peu; il se nourrit maigrement. En 1873, il recevait beaucoup; il venait à Mons avec toute la famille. On achetait les plus beaux vêtements dans les grands magasins de nouveautés, on mangeait bien et on buvait beaucoup dans les petits restaurants du côté de la gare, puison rentrait au village et on jouait aux cartes pour des bouteilles de vin chaud.

D'où vient cette absence totale de prévision de l'avenir? De l'ignorance profonde qui empêche tous ces travailleurs de se relever et qui, de plus, les livre pieds et poings liés à ceux qui veulent les exploiter à leur profit.

Hosted by Google

Il est impossible que ces intelligences si peu cultivées, si peu habituées au raisonnement puissent résister à tout ce flot de belles paroles : « Nous sommes les défenseurs du peuple ; « vous êtes écrasés, terrassés par la misère, et vos patrons « roulent carrosse ; vous êtes astreints à un travail pénible, « dangereux, et ils n'ont que la peine de boire et de manger. « Unissez-vous et vous serez les plus forts, vous pourrez « alors leur reprendre ce qu'ils vous ont volé, et vous aurez « la richesse, et vous vivrez largement à rien faire. » Tous ces raisonnements, qu'ils entendent chaque jour, qu'ils se répètent entre eux à chaque instant, ils les comprennent parfaitement. Ces beaux discours, si flatteurs pour les ouvriers, sont à leur portée. Les patrons sont des voleurs, nous sommes les volés, donc faisons leur rendre gorge et mettons-nous à leur place, déduction simple et logique.

Et, de l'autre côté, pour combattre toutes ces fausses idées, que leur dit-on ? Rien.

Cependant en peu de mots on détruirait un bon nombre de ces affirmations saugrenues. Ah ! vous ne savez pas, me disait un jour un ouvrier à la veine, combien les maîtres de fosses nous exploitent. J'abats pour 45 francs de charbon dans ma journée et savez-vous combien je reçois ? 4 francs. Ils empochent sur mon travail 41 francs ! — Mais, malheureux, lui répondis-je, vous n'avez jamais réfléchi à ce que vous dites. Pour arriver à la veine que vous exploitez, il a fallu creuser un puits, descendre jusqu'à 500 mètres sous le sol dans des terrains tantôt ébouleux, tantôt résistant au marteau et à la poudre. Il a fallu épuiser les eaux, maçonner les parois de la bure, établir le guidonnage. Le puits fini, ce n'était pas tout. Il y avait ces bouveaux à creuser à travers des bancs de cuerelles aussi dures que le granit ; toutes ces galeries à boiser ; toutes les voies ferrées à établir, etc., etc. Puis, êtes-vous seul ? Chaque gaillette abattue, il faut qu'un autre la pousse au milieu de la voie, qu'un troisième la charge dans le wagonnet qui va descendre jusqu'à la voie de roulage. Là un quatrième la traînera jusqu'au point où se forme le train de chariots que les chevaux conduiront d'étape en

Hosted by Google

étape jusqu'au puits. Vous allez quitter votre travail, est-ce que la mine restera déserte? Non, d'autres ouvriers vous succéderont pour tailler dans le terrain le passage nécessaire aux chariots, d'autres encore chargeront ces pierres qu'il faudra amener au puits comme votre charbon. Est-ce tout? pas encore. Il faut des cages, des câbles, une machine, un bâtiment, des chaudières; il faut des mécaniciens, des chauffeurs; il faut des pompes, des ventilateurs. Et qui paye tout ce monde de travailleurs que vous voyez au jour poussant, tirant, culbutant ces wagonnets, triant le charbon, déchargeant les pierres? Qui paye tout ce fer, tout ce bois, tous ces chevaux, tout ce terrain? qui paye l'entretien de toutes ces machines? et tous ces calins, ces porions, ces employés, ces ingénieurs nécessaires à la marche des travaux? Qui? les maîtres des fosses, les actionnaires. Croyez-vous encore qu'ils vous volent 41 francs par jour? — Non, monsieur, me répondit l'ouvrier réellement stupéfait, je n'avais jamais pensé si loin! — Eh bien, que ceci vous donne la mesure de la véracité de toutes les affirmations que vous entendez dans les meetings et que vous croyez bénévolement sans contrôle ni discussion.

VI

Ah! si l'on voulait combattre les erreurs et les préjugés, la lutte serait facile, la victoire assurée. Mais non, partout c'est entre le patron et l'ouvrier un antagonisme profond; c'est, d'un côté, une raideur inexorable, un dédain profond ou une insouciance à toute épreuve, et, de l'autre, c'est la haine des esclaves courbés sous le joug, l'envie des déshérités.

Il y a des exceptions, M. Dufrasne vous a cité celle du Grand-Hornu. Mais là le directeur est propriétaire d'une grande partie de la mine; si l'ouvrier a une réclamation à présenter, il peut aller le trouver, justice lui sera rendue sur-le-champ. Le directeur, l'ingénieur n'ont pas pour s'abriter

Hosted by Google

ce fameux conseil d'administration des sociétés anonymes si souvent invoqué et toujours invisible.

Quel est le directeur de ces sociétés qui accueillera avec bienveillance la requête des travailleurs et discutera paisiblement avec eux l'objet de leur demande? Quel est celui de tous ces ingénieurs qui distinguera l'ouvrier courageux et honnête, lui exposera les bienfaits de l'épargne et de l'instruction et l'aidera à faire sortir ses enfants de l'humble condition où ils sont nés? Que de fois n'ai-je pas entendu qu'il fallait, avant tout, montrer de la fermeté! Combien n'en ai-je pas vu affirmant avec conviction qu'il était impossible de relever le niveau intellectuel des ouvriers. Si l'on voulait s'occuper d'eux, disait-on, ils deviendraient plus grossiers et plus exigeants.

Je le sais, il y a un fond de vérité à tous ces raisonnements. Je sais que ce peuple de travailleurs est rude, grossier, ignorant, défiant. Je pense aussi qu'il faut, devant cette armée d'ouvriers, montrer de la fermeté pour maintenir la discipline. Mais, selon moi, la fermeté n'exclut ni la justice, ni la bienveillance, et je suis convaincu que l'on gagnerait beaucoup plus vite les sympathies du Borain en le traitant avec douceur qu'en le malmenant et en le rudoyant.

Enfin, nous voudrions voir les patrons sortir de cette immobilité insouciante plus que blâmable, contre laquelle sont venues se buter les tentatives de réformes nécessaires, indispensables. C'est ainsi qu'en novembre 1868 M. Jamar, Ministre des travaux publics, fait une enquête en vue de remédier à la situation déplorable des ouvriers mineurs. Il pose la question : « Serait-il possible de créer parmi les ouvriers mineurs des associations coopératives de consommation? »

Chacun croirait qu'il y eût, sur 74 sociétés charbonnières, 74 réponses affirmatives, ou du moins 74 : « On peut le tenter. » Pas du tout, il y eut 13 oui, — 32 non, — 16 difficilement — et 13 abstentions[1] !

[1] J. Dauby, *Des grèves ouvrières*. Bruxelles, Bourlart et Havaux, 1879.

Hosted by Google

VII

Résumons-nous. Toutes les grèves du Borinage peuvent être attribuées à trois causes : la fluctuation des salaires, l'antagonisme entre les patrons et les ouvriers, la misère, fille de l'imprévoyance et de l'intempérance.

Contre les écarts trop brusques du salaire, nous ne connaissons pas de remède direct. Tant que nous vivrons sous le régime de la paix armée, tant que l'on verra peser sur l'Europe civilisée cette armure écrasante, tant que les diverses puissances rivaliseront d'efforts pour élever des citadelles bientôt inutiles et munir leurs armées d'engins toujours perfectibles, tant que les divers peuples auront la folie d'engloutir leurs plus précieuses ressources dans la gueule des canons rayés, toujours il faudra s'attendre au retour de ces crises intenses, issues on ne sait d'où et qui rendent l'industrie semblable à ces malades tantôt haletants, agités, aspirant l'air à pleins poumons, et tantôt inertes, immobiles respirant à peine.

Comme remède indirect nous avons l'épargne, seul préservatif de la misère, mais qui implique, comme nous l'avons déjà dit, l'établissement de sociétés coopératives de consommation, et la lutte contre le cabaret, cette gangrène du Borinage.

« On peut affirmer, disait M. Ch. Le Hardy de Beaulieu, que les cabarets tenus par des contre-maîtres ou des employés de fabriques sont un des obstacles les plus sérieux à la suppression de l'ivrognerie dans les localités où s'exerce la grande industrie. Aux clameurs qui s'élèvent, les administrateurs répondent que le mal est trop invétéré pour qu'il soit facile de l'extirper et que l'on ne pourra y parvenir qu'à l'aide du temps [1]. »

Ces paroles, vraies en 1867, le sont encore aujourd'hui. Le temps a passé, treize années se sont écoulées et le mal a tou-

[1] Ch. Le Hardy de Beaulieu, *Salariat et coopération*. Société des arts, sciences et lettres du Hainaut. Mémoires et publications; 1868, t. II, p. 143.

Hosted by Google

jours été en grandissant ; on n'a rien fait pour enrayer sa marche désastreuse.

Que l'on se mette donc à l'œuvre ! que l'on supprime tous ces cumuls, que l'on empêche tous ces porions ou leurs parents, ces calins, ces chefs de trait d'être cabaretiers, que l'on délivre enfin l'ouvrier de cette contrainte à l'ivrognerie.

Il est temps, grand temps que les patrons se rapprochent enfin de leurs ouvriers et leur tendent une main secourable.

Quoi, leur dirai-je, chaque année vous entrez en conflit avec vos ouvriers, chaque année se reproduisent ces réclamations violentes et cette lutte si regrettable entre le capital et le travail, et vous n'avez pas songé à former un de ces tribunaux où siègent en nombre égal les patrons et les ouvriers, un de ces conseils d'arbitrage qui jugent toutes les questions pendantes entre le travailleur et le capitaliste et usent de tous les moyens pour mettre fin à un dissentiment ?

Croyez-moi, ne vous tenez point si loin de l'ouvrier, étudiez sa misère, aidez-le à en sortir.

Montrez-lui tous les bienfaits des sociétés coopératives de consommation, prouvez-lui avec l'économiste Chadwick que la même somme d'argent procure des moyens d'existence pour un jour et demi si elle est dépensée en achats à crédit, pour deux jours si elle est employée en achats au comptant, pour trois jours si les achats sont faits en gros et au comptant.

Puis, par-dessus tout, encouragez et développez l'instruction, songez que vous êtes les créanciers de ces ignorants depuis trente ans.

Défendez cette loi nouvelle attaquée par le fanatisme. Faites entrer les enfants dans l'école ; vous pouvez en doubler la population, vous le devez. Ah ! les résultats de la loi de 1879 sont déjà féconds : de nouvelles écoles se sont élevées, elles ne sont plus dirigées par des petits-frères ou des religieuses, mais par des instituteurs munis de diplômes. Enfin, grâce aux attaques de tout genre que ces écoles ont subies, l'émulation est venue et leur population a de beaucoup augmenté.

Hosted by Google

Mais est-ce assez? Nous ne le croyons pas. Dans nos pays industriels, l'instruction est généralement gratuite, mais il nous faut plus encore : il nous faut, avec tous les économistes, demander qu'elle soit laïque et obligatoire.

C'est dès ce moment où toutes les intelligences sont occupées de ce problème qu'il nous faut jeter le cri : L'école obligatoire! Il y aura encore, c'est inévitable, des mécontents, des adversaires acharnés contre lesquels il faudra lutter. Alors, dira-t-on, que nous avons besoin de repos. Et cependant pouvons-nous nous arrêter tant que nous n'avons pas obtenu la solution que nous reconnaissons comme juste, équitable et seule satisfaisante? Marquer le pas, en ces circonstances, équivaut à reculer.

Nous le répétons : actuellement l'instruction donnée dans nos écoles communales est généralement gratuite ; grâce à l'heureuse attitude du clergé, elle est, de fait, devenue laïque. Nous n'avons donc que l'obligation à demander. Et c'est devant cette contrainte qu'il faudrait s'arrêter?

Quoi, dirons-nous avec M. de Laveleye, l'État pourrait établir l'impôt du sang et il n'aurait pas le droit de décréter la bienfaisante conscription des lumières et de la civilisation? Imposer la caserne serait légitime, et imposer l'école serait inique?

L'instruction devient de plus en plus nécessaire, indispensable. Avec le même économiste nous devons être convaincus que : « Un grand danger peut menacer la civilisation « moderne. Si, en même temps que le besoin de bien-être se « généralise dans le peuple, les lumières et la moralité se « répandent dans toutes les classes, de façon à inspirer aux « uns la justice et aux autres la patience qu'exigent les « réformes pacifiques, le progrès régulier est assuré ; mais, « si l'on maintient en haut l'instruction, la richesse et « l'égoïsme, en bas l'ignorance, la misère et l'envie, il faut « s'attendre encore à de sanglants bouleversements[1]. »

J. Scloneux.

[1] Émile de Laveleye, *L'Instruction du peuple;* Paris, Hachette, 1872.

Hosted by Google

LA CENSURE EN BELGIQUE

SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

I

S'il a existé dans le monde une institution funeste au développement de l'esprit humain, c'est à coup sûr la censure préventive des livres, telle qu'elle était organisée jadis, avec les mille entraves qu'elle mettait à l'expression de la pensée. On ne saura jamais peut-être tout le mal que cette institution a fait aux peuples et aux individus, en supprimant pendant une longue suite de siècles tout ce qui ne cadrait pas avec les opinions du moment, en empêchant la propagande de toute doctrine qui ne concordait pas avec une orthodoxie admise *à priori* et sans examen, en obligeant tous les esprits à tourner invariablement dans le même cercle, en rendant impossible tout progrès moral et matériel par l'interdiction de toute recherche indépendante, de toute initiative, de toute innovation, de tout changement. Car c'est là le résultat auquel devait nécessairement aboutir la censure, telle que l'entendait et la pratiquait dans le bon vieux temps le pouvoir civil ou l'autorité religieuse.

La censure fut donc, on peut le dire, l'ennemie mortelle de la pensée, l'ennemie de tout progrès; et, comme toutes les choses qui ont fait le plus de mal à l'humanité, elle fut dans son origine une institution essentiellement ecclésiastique, créée par le génie sombre et persécuteur de l'Église catholique, qui voyait en elle le moyen le plus efficace de maintenir sa domination et sa puissance contre tous ceux qui attaquaient ses croyances et ses doctrines. L'Église,

Hosted by Google

comme on sait, supprimait quiconque lui refusait obéissance et respect; elle tuait l'hérétique. Mais il ne lui suffisait pas d'enlever du milieu des fidèles cet objet de scandale, elle devait aussi détruire les œuvres, les livres, les écrits quelconques que l'hérétique laissait après lui. Et c'était logique : pour détruire le mal dans sa source, elle ne devait pas se contenter de tuer celui qui l'avait produit, elle devait supprimer la pensée même du coupable, afin que nul ne pût jamais s'aviser d'avoir cette pensée et de la propager à son tour. C'était là, aux yeux de l'Église, le seul moyen de maintenir son autorité intacte, de courber tous les esprits sous son joug, et de régner en maîtresse souveraine sur son troupeau. De là la proscription et la destruction de tous les écrits contraires à l'orthodoxie.

Ce principe fut appliqué par l'Église dès les premiers siècles. Déjà du temps des apôtres on voit établie la coutume de brûler les livres qui attaquaient les bonnes doctrines, c'est-à-dire celles des apôtres eux-mêmes. Les *Actes* rapportent, en effet, que ceux-ci se firent apporter un grand nombre de mauvais livres et qu'ils les firent brûler en leur présence [1]. Et ce qui se pratiquait si bien au début du christianisme se fit encore mieux dans la suite : les évêques, les papes, les prêtres de tout rang et de toute robe s'empressèrent d'imiter un exemple qui venait de si loin et de si haut, et déployèrent un zèle admirable à détruire tout livre suspect ou qui, d'une manière quelconque, pouvait porter atteinte à leurs privilèges. Ils proscrivirent indistinctement tout ce qui n'était pas conforme à leur étroite orthodoxie. Ils n'épargnèrent pas même les auteurs classiques et allèrent jusqu'à défendre la lecture d'Horace et de Virgile ; et, pour motiver cette défense, ils disaient que les chrétiens ne devaient pas s'occuper des écrits profanes, que ces écrits leur étaient nuisibles, que les chants des poètes, notamment, étaient la nourriture du démon [2] !

Et l'on ne se contentait pas de défendre d'une manière

[1] *Acta apostol.*, ch. XIX, 19 et 20.

[2] *Daemonum cibus est poetarum carmina*, disait saint Jérôme. Voir *Epist.* 140 (*al.* 21), *ad Damas.*

Hosted by Google

générale tous ces écrits; on ordonnait de les détruire, de les livrer aux flammes, afin de les enlever pour toujours aux mains des fidèles. C'est ainsi que nous avons perdu sans retour une foule d'ouvrages précieux de l'antiquité, d'abord tous ceux des philosophes païens qui combattirent les doctrines de l'Église, puis les écrits nombreux des hérétiques que celle-ci rejeta de son sein, des Ariens, des Nestoriens, des Gnostiques, des Manichéens et de bien d'autres encore. Tous ces ouvrages, qui seraient des documents d'une valeur incalculable pour l'histoire des premiers temps du christianisme, ont péri par la main des prêtres catholiques. Il ne nous en reste plus que quelques fragments épars, et les noms de leurs auteurs seraient à peine connus aujourd'hui si les écrivains orthodoxes n'en avaient fait mention.

Il faut ajouter que l'Église fut puissamment aidée dans cette œuvre de destruction par les empereurs chrétiens qui déployèrent autant d'ardeur dans la proscription des livres hétérodoxes que dans l'extermination des hérétiques eux-mêmes. C'est ainsi que Constantin travailla de toutes ses forces à faire disparaître les écrits d'Arius en publiant, sur la demande du concile de Nicée, un édit qui comminait la peine de mort contre ceux qui retiendraient un ouvrage quelconque de cet hérétique[1]. Honorius fit de même pour les livres de Pélage, sur les instances des évêques Zozyme et Boniface; Théodose et Valentinien pour les livres de Nestorius et de Porphyre [2]; Justinien pour les livres de Sévère, sur la prière des pères du concile d'Éphèse et du concile de Constantinople; l'empereur Basile pour les écrits de Photius, sur la demande du pape Adrien II[3]. Bien d'autres encore se montrèrent tout aussi complaisants envers l'autorité ecclésiastique, et témoignèrent, par leurs édits de proscription, qu'en cette matière ils n'avaient rien de plus à cœur que de mettre au service de l'Église leur force et leurs moyens de contrainte.

[1] *Socrat. hist.*, lib. 1, cap. 9.
[2] *Codex*, lib. I, tit. V, Cf. Conc. Ephes. act. I, épist. ad Theodos.
[3] *Labb.*, t. VIII, col. 983.

Hosted by Google

C'est ainsi que, dès les premiers temps, l'Église s'était arrogé le droit de juger souverainement les produits de la pensée humaine et de faire disparaître tous ceux qui étaient contraires à ses vues ou à ses principes. Elle usa depuis de ce droit sans interruption. Elle en usa pendant tout le moyen âge, où elle appliqua dans toute sa rigueur la règle qu'elle s'était prescrite dès le principe, en condamnant et en livrant aux flammes les œuvres des écrivains les plus renommés de l'époque, notamment ceux de Scot Erigène, de Bérenger, d'Abélard, d'Arnaud de Brescia, de Gilbert de la Porrée, de David de Dinant, de Raymond de Lulle. Elle prohiba jusqu'aux livres de l'Écriture sainte et, en 1229, le concile de Toulouse défendit formellement aux laïques, de quelque condition et profession qu'ils fussent, d'avoir en leur possession un exemplaire de l'Écriture sainte, à l'exception du Psautier, du Bréviaire et de l'Office de la sainte Vierge [1], En 1246, le concile de Béziers fit mieux encore : il proscrivit indistinctement tous les livres de l'Écriture sainte traduits en langue vulgaire. On se demande ce qu'il était encore permis de lire. Rien ou à peu près. Il suffisait d'avoir composé un ouvrage de quelque valeur pour le voir aussitôt frappé des foudres de l'Eglise et condamné au feu, et encore l'auteur pouvait-il s'estimer heureux s'il n'était pas brûlé avec son livre. Mais ce n'était encore là que l'enfance de l'art : la censure exercée alors par les évêques, les papes, les conciles et les inquisiteurs de la foi, n'était pas encore cette institution redoutable qu'elle devint dans la suite. Ce ne fut qu'après la découverte de l'imprimerie, dans les premières années du XVI^e^ siècle, qu'elle fut régulièrement organisée dans les divers pays de la chrétienté, en Belgique, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Amérique et partout où l'Église exerçait son pouvoir et son influence. Ce fut aussi à cette époque qu'elle devint une institution politique et que nos souverains s'en emparèrent comme d'une arme destinée à sauvegarder leurs droits et leurs prérogatives. Voyons par

[1] *Harduin*, t. VII, col. 178.

Hosted by Google

quel concours de circonstances cette transformation eut lieu.

La première et la plus grande cause de ce changement, c'est l'invention de l'imprimerie au xv^e^ siècle. Jusqu'alors l'Eglise avait eu facilement raison de l'opposition que pouvaient lui faire quelques écrivains. Les livres qu'il fallait détruire n'étaient ni trop nombreux ni trop répandus, puisqu'ils ne pouvaient se reproduire que par des copies manuscrites. On parvenait donc sans trop de difficulté à les supprimer. Mais désormais cette tâche va devenir autrement rude, car, avec l'imprimerie, les livres de toute espèce vont se multiplier à l'infini et se répandre dans tous les pays et dans toutes les classes de la société; avec l'imprimerie, la pensée humaine prend des ailes, vole et pénètre partout, dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche, pour apporter à tous la bonne nouvelle de la délivrance et de la liberté. C'est en vain qu'on lui opposera les anathèmes et les bûchers : elle a maintenant une alliée puissante, avec laquelle elle marchera à la conquête du monde, en combattant partout et sans relâche les vieilles doctrines et les vieux abus. Les conditions de la lutte vont donc complètement changer. L'Église ne pourra plus aussi facilement terrasser ses adversaires : comment détruire les milliers de livres qu'ils vont écrire contre elle? Il est facile de faire disparaître des manuscrits rares et parfois uniques, mais allez donc détruire des ouvrages qui peuvent se reproduire aussi vite que vous les détruisez; c'est l'hydre toujours renaissante : une tête coupée en fait renaître mille autres. Ajoutez à cela la naissance et l'extension rapide du schisme de Luther et de Calvin, qui va ébranler le catholicisme jusque dans ses fondements et lui arracher bientôt la moitié de l'Europe.

L'Église, du reste, ne se fit pas illusion sur la nouvelle situation que lui créaient ces événements imprévus; avec cet instinct merveilleux qui la guide en toutes choses, elle comprit dès l'abord toute l'étendue du danger qui la menaçait. Elle prit aussitôt les mesures les plus énergiques en ordonnant aux inquisiteurs de la foi de veiller tout spécia-

Hosted by Google

lement sur les livres propagés par la presse, et en établissant ensuite la fameuse *Congrégation de l'Index*, qui avait pour mission de faire la chasse aux livres des hérétiques, de les proscrire et de les détruire par tous les moyens. Elle fit, en même temps, un appel pressant aux princes chrétiens pour leur demander de l'aider dans la lutte qu'elle allait entreprendre. Car elle sentait bien qu'abandonnée à ses seules forces, elle eût été perdue sans ressource. Heureusement qu'elle trouva, comme au temps des Ariens et des Nestoriens, des princes pieux pour la tirer du danger. Charles-Quint et Philippe II vinrent à point pour la sauver d'une destruction complète, en employant toute leur puissance à détruire les hérétiques et leurs livres. C'est grâce, en effet, aux efforts énergiques de ces deux princes que le catholicisme parvint à se maintenir en Belgique ; c'est à eux que nous devons, outre l'inquisition, l'établissement régulier et permanent de la censure des livres, deux institutions également odieuses, mais dont l'une était le complément de l'autre, et qui constituaient l'unique moyen d'arrêter désormais les progrès du protestantisme dans nos provinces.

II

Charles-Quint fut un des premiers à répondre à l'appel de l'Église en proscrivant impitoyablement tous les livres contraires à l'orthodoxie. Par un édit promulgué à Worms le 8 mai 1521, il déclara que de tels écrits étaient un poison qu'il fallait soigneusement éloigner du public. « Si les nourritures les plus excellentes, disait-il, doivent être impitoyablement repoussées dès qu'on y soupçonne l'introduction d'une seule goutte de poison capable de nuire au corps de l'homme, à combien plus forte raison ne devons-nous pas nous garantir de ces écrits qui sont infectés de poisons si nuisibles aux âmes ? Bien plus, ne devons-nous pas travailler à les effacer de la mémoire des hommes pour les empêcher de nuire aux autres ? » En conséquence, l'Empereur ordonnait de « brûler les livres quelconques provenant de la secte hérétique d'un

Hosted by Google

nommé Martin Luther », et en interdisait l'impression, la vente, l'achat et la lecture, sous peine de confiscation. Ce premier édit fut suivi d'un grand nombre d'autres qui ne firent qu'aggraver les peines qu'il comminait contre les hérétiques et ceux qui lisaient leurs ouvrages. Tels furent les édits du 17 juillet 1526, du 14 octobre 1529, du 7 octobre 1531, du 22 septembre 1540, du 17 décembre 1544, du 30 juin 1546, du 20 novembre 1549, du 28 avril et du 25 septembre 1550, qui se succédèrent coup sur coup et qui devaient être inviolablement observés dans toutes nos provinces.

Il serait trop long de faire l'analyse de tous ces édits; rappelons-en brièvement quelques dispositions. Celui du 7 octobre 1531 ordonnait que ceux qui publieraient un livre sans permission de l'autorité ecclésiastique « seraient marqués d'un fer chaud en forme de croix, si profondément que plus jamais on n'en pourrait effacer la trace, ou bien qu'ils auraient une oreille ou une main coupée, le tout à la discrétion du juge ». L'ordonnance du 30 juin 1546 enjoignait aux inquisiteurs de faire fréquemment la visite des imprimeurs, des libraires et autres marchands de livres, et de prendre des informations exactes et sévères sur les livres imprimés ou débités par eux. Ils devaient aussi surveiller la conduite et l'enseignement des maîtres d'école, auxquels il était défendu d'enseigner sans l'autorisation de l'officier civil et de l'ordinaire. Enfin l'édit de 1550 décernait la peine de mort par le *fer*, la *fosse* ou le *feu*, contre les imprimeurs, les copistes, les lecteurs et détenteurs quelconques des livres protestants [1].

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer ici que la même année où parut ce dernier édit, fut publié à Louvain un *index* ou catalogue comprenant la liste « de tous les livres mauvais défendus et d'autres bons qu'on peut apprendre aux jeunes écoliers, suivant l'avis de l'université de Louvain. » C'est le premier livre de ce genre qui ait été

[1] Voir Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. Ier, p. CVI.

Hosted by Google

publié en Belgique. Il était rédigé en flamand et avait pour titre : *Die Cataloguen of Inventarisen van den quaden verboden boucken, ende van andere goede, die men den jongen schulieren leeren mach, na aduys der universiteyt van Loeuen.* L'édit impérial de 1550 se trouvait imprimé à la fin du volume, sous le titre de : *Ordonnance et édict de l'Empereur Charles-Quint, renouvellé en sa cité impériale d'Augspurg, au mois de septembre MCCCCC cincquante, pour l'extirpation des sectes et conservation de notre saincte foy catholicque.*

Telle était la législation inaugurée par Charles-Quint en matière de presse et de librairie. Son successeur, Philippe II, la maintint dans toute son intégrité et la fit appliquer avec la dernière rigueur, ce qui était bien naturel de la part d'un fanatique comme lui, d'un homme qui avait juré l'extermination de tous les hérétiques. Loin d'adoucir les pénalités édictées par son père, il les aurait plutôt aggravées, si c'eût été possible. Il n'ajouta donc rien à la législation de Charles-Quint ; mais, par un édit daté du 15 février 1569, il fit recevoir et observer dans toutes nos provinces l'*Index romain* des livres défendus, tel qu'il avait été publié par Pie IV en 1564 et, avant lui, par Paul IV en 1559 [1]. Cet *Index*, dont la rédaction avait été commencée en 1557 par la Congrégation de l'Inquisition, et qui avait été seulement achevé par les pères du concile de Trente, contenait les dispositions les plus sévères. Il ordonnait que si quelqu'un lisait ou possédait un livre condamné à cause du soupçon de faux dogme, il tomberait de droit sous le coup de l'excommunication, et qu'on devrait procéder contre lui comme suspect d'hérésie, c'est-à-dire l'arrêter et le traduire devant le tribunal de l'inquisition. Quant aux livres qu'il défendait, c'étaient non seulement ceux qui attaquaient directement ou indirectement les dogmes catholiques, mais encore tous ceux qui avaient pour auteurs des écrivains hérétiques. L'ouvrage d'un protestant, traitât-il de la cuisine, du jardinage ou de

[1] Van Espen, *Jus eccles. univ.*, p. 1, tit. 22, c. 5, n° 9, où se trouve l'édit de Philippe II.

Hosted by Google

l'horlogerie, y était impitoyablement condamné et flétri en haine de l'auteur. Le même index traçait aussi les règles qu'il fallait suivre pour la visite des imprimeries, des librairies et des bibliothèques, et qui ordonnaient d'enlever et de détruire tous les écrits des hérétiques, lors même que ces écrits ne contiendraient aucune erreur touchant la foi.

C'est ce catalogue ou *Index romain* que Philippe II prescrivit de recevoir en Belgique — comme dans tous ses Etats d'ailleurs — en ordonnant qu'il y aurait force de loi, conformément aux intentions du siège apostolique. Il y avait donc dès cette époque, comme on voit, deux censures : l'une s'exerçait par le ministère des papes, des évêques et des pères de la Congrégation de l'Index : c'était la censure ecclésiastique; l'autre s'exerçait au nom du gouvernement : c'était la censure civile ou laïque, qui venait en aide à la censure ecclésiastique et lui servait de sanction. Le pouvoir religieux et la puissance séculière s'alliaient ainsi pour faire ensemble la guerre à la pensée humaine, pour arrêter dans sa marche émancipatrice la presse, cette puissance née d'hier et déjà si redoutable aux défenseurs du trône et de l'autel. Et ils s'entendaient à merveille pour faire cette besogne, surtout au XVI^e^ siècle.

Cependant l'histoire signale quelques cas — très rares d'ailleurs — où les deux pouvoirs ne se montrèrent pas trop d'accord sur ce point. Un conflit de ce genre éclata vers la fin du XVI^e^ siècle — en 1589 — entre le roi d'Espagne et la cour de Rome, à propos de la publication d'une traduction italienne de la Bible faite par Sixte-Quint. Et, dans cette affaire, c'est le pape qui fut le moins sage, c'est-à-dire le moins orthodoxe, car, en traduisant la Bible en langue vulgaire, il transgressait lui-même les règles établies par l'Index du concile de Trente, et Philippe II n'eut rien de plus pressé que de prendre alors directement la défense des intérêts de l'Église. Il chargea son ambassadeur Olivarès de faire des représentations au pape, et de le prier de mieux observer les règles de l'Index touchant les livres défendus. Sixte-Quint, qui n'aimait pas d'être contredit, fut très irrité des réclama-

Hosted by Google

tions du roi d'Espagne; il donna pourtant audience à Olivarès, mais il l'écouta si longtemps sans l'interrompre et avec un air si sombre, qu'enfin l'ambassadeur effrayé lui dit : « *Votre Sainteté ne me répond rien; je ne sais à quoi elle pense.* — *Je pense*, repartit Sixte, d'un ton mêlé de fierté et de colère, *à vous faire jeter par la fenêtre, pour vous apprendre le respect que vous devez au souverain pontife !* » Mais, malgré cette sortie violente, le pape finit par perdre sa cause devant le tribunal de l'inquisition, qui condamna la Bible sixtine, comme il avait condamné toutes les traductions en langue vulgaire connues jusqu'alors.

C'est ainsi que Philippe II faisait observer les prescriptions de l'Index envers et contre tous. Cet homme était terrible en matière de censure comme en toutes choses. Il s'était proclamé le défenseur de l'Église et il avait juré de maintenir tous les droits de celle-ci, fût-ce contre les papes eux-mêmes. De là la sévérité avec laquelle il faisait appliquer partout les édits sur la presse et la librairie. C'était, à ses yeux, le complément nécessaire de l'inquisition; car, pour purger ses Etats des hérétiques qui s'y trouvaient, il ne suffisait pas d'envoyer aux bûchers ces misérables, il fallait y jeter aussi leurs écrits, qui étaient comme une semence de nouveaux hérétiques et faisaient renaître sans cesse le mal qu'il s'agissait de détruire.

Au reste, à cette époque, la législation sur la presse était à peu près la même dans tous les pays de l'Europe. Ce n'était pas seulement en Espagne et dans les Pays-Bas qu'on faisait la chasse aux livres, on la faisait aussi en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Partout on voit un terrible attirail de lois pénales, d'actes inquisitoires, de dispositions restrictives et réglementaires qui deviennent chaque jour plus gênantes pour les écrivains et les libraires. En France notamment on trouve, à partir de 1507, une série d'édits et d'ordonnances des plus sévères et qui sont renouvelés presque chaque année. Rappelons, entre autres, l'arrêt du Parlement du 17 mars 1532, ordonnant de visiter toutes les boutiques des libraires de Paris et d'y saisir tous les livres de mauvaise

Hosted by Google

doctrine ; celui du 25 mars 1539, qui défend de vendre des ouvrages suspects *sur peine de confiscation et de punition corporelle ;* celui du 11 décembre 1567, qui défend d'imprimer aucun livre sans permission et visite préalable ; celui du 27 mai 1558 « qui interdit d'imprimer, *sans exprès commandement ou permission, aucun livre concernant la religion, à peine de confiscation de corps et de biens* », c'est-à-dire sous pèine de mort. Citons encore l'ordonnance du 10 septembre 1563, qui défend « *à toutes personnes de quelque état et condition qu'elles soient, de publier, imprimer ou faire imprimer aucuns livres, lettres, harangues ou autres écrits soit en rhythme ou en prose, sans permission du Seigneur Roi, sur peine d'être pendus et étranglés* [1] ». On pourrait encore citer une foule d'autres édits du même genre, qui comminaient les mêmes peines et qui sont dignes de tout point des hommes qui organisèrent la Saint-Barthélemy.

III

Les édits publiés par Charles-Quint et Philippe II sur l'imprimerie et la librairie continuèrent naturellement à être en vigueur sous leurs successeurs, dans les Pays-Bas aussi bien qu'en Espagne. Les archiducs Albert et Isabelle, aussi fidèles, aussi dévoués à l'Église que l'avait été Philippe lui-même, tinrent à honneur de les maintenir et de les appliquer rigoureusement. N'était-ce pas le moyen d'achever la destruction du protestantisme et de relever le catholicisme qui, sous les coups des iconoclastes, avait beaucoup perdu de sa splendeur? On maintint donc religieusement les anciennes ordonnances. Bien plus, on crut nécessaire de les *rafraîchir*, et en 1606 parut un édit qui défendait d'imprimer aucun ouvrage sans qu'il eût été examiné préalablement par les censeurs du gouvernement et par l'évêque du lieu où il était publié. Aussi le pays fut-il bientôt purgé de tous les mauvais livres et de toutes les mauvaises doctrines, si bien qu'on n'y rencontrait plus un seul hérétique. L'orthodoxie avait

[1] Voir Leber, *De l'état de la presse depuis François Ier jusqu'à Louis XIV;* Paris, 1834, p. 9, 10, 15 et 17.

Hosted by Google

enfin repris tous ses droits, la foi régnait comme aux plus beaux jours du moyen âge. Mais, par contre, le grand mouvement littéraire qui s'était produit chez nous vers le milieu du siècle précédent se trouva subitement arrêté par la proscription et l'exil de nos savants et de nos hommes de lettres, dont la plupart s'étaient réfugiés en Hollande, où la liberté avait triomphé de la tyrannie espagnole. L'imprimerie elle-même, qui s'était mise à la hauteur de ce mouvement littéraire sous les presses de Plantin et de Moretus, déclina rapidement, et toute la nation s'endormit du sommeil littéraire et scientifique. La censure parut alors se relâcher de sa première rigueur, si bien que quelques écrits peu orthodoxes parvinrent à se glisser dans le pays. Mais l'Église eut soin de ranimer la vigilance de nos gouvernants, en les avertissant que c'était un devoir chrétien de veiller à ce que les édits fussent scrupuleusement exécutés.

C'est ainsi qu'en 1696 nous voyons le pape Innocent XII se plaindre au roi Charles II de la négligence des censeurs belges qui laissaient circuler dans le public des livres prohibés par l'Église. Charles écrivit aussitôt au gouverneur général, qui était alors l'électeur de Bavière, pour l'informer de ce qui se passait et lui demander d'y mettre bon ordre. L'électeur transmit la lettre à son conseil privé, qui s'empressa de faire droit aux réclamations du pape en répondant au gouverneur « que jusqu'ici il n'avoit pas appris que quelqu'un ait voulu protéger des écrits et des livres dûment prohibés, qu'il ne le permettroit pas d'ailleurs, qu'il tenoit à cœur de faire observer les édits et les ordonnances sur la presse et la librairie, et qu'il prêteroit main forte, et avec joie, aux ecclésiastiques dès qu'il en seroit besoin ».

Il faut avouer qu'il eût été difficile de témoigner plus de soumission, plus de respect à l'autorité du siège apostolique. Mais il faut reconnaître aussi qu'il était peu digne de s'abaisser à ce point, de passer ainsi par toutes les exigences du clergé et de se déclarer son humble serviteur. Il est vrai que cela se passait au bon vieux temps où tout devait céder aux intérêts de la foi.

Hosted by Google

IV

Nous arrivons au XVIII[e] siècle. La Belgique a changé de maître, elle a passé de la domination de l'Espagne sous celle de l'Autriche. Mais la censure y subsiste toujours, et, bien que sa besogne ne puisse pas être fort considérable, — car le niveau intellectuel est tombé fort bas, — elle continue à s'exercer avec beaucoup de rigueur. Qu'on en juge par les dispositions que prirent à ce sujet les souverains de la maison d'Autriche.

En 1724, l'empereur Charles VI fit publier un édit qui condamnait à une amende de 500 florins et à une peine corporelle, laissée à l'arbitraire du juge, quiconque imprimerait ou vendrait des livres contraires aux dogmes de l'Église. Le 25 juin 1729, il établit un règlement qui ordonnait aux fiscaux de visiter les imprimeries deux fois par an, et, toutes les fois qu'ils le jugeraient à propos, les maisons et magasins des libraires et autres marchands de livres, sans que ceux-ci pussent être informés ni du jour ni de l'heure de la visite.

Ces mesures étaient sévères. Pourtant le clergé n'en fut pas encore satisfait et ne cessa de réclamer une plus forte compression de la liberté de penser et d'écrire. Il mit tout en œuvre pour atteindre ce but, et en 1736 se produisit à ce sujet un incident caractéristique et qui montre jusqu'à quel point l'Église est capable de pousser la haine du livre et de toute manifestation de la pensée.

Un jésuite, le père Amiot, présenta à la gouvernante Marie-Élisabeth — dont il était le confesseur — un projet de censure qui ne tendait à rien moins qu'à proscrire tous les ouvrages qui déplaisaient aux gens d'église et à établir le règne des ténèbres dans toute la Belgique. D'après ce projet, rien n'aurait pu se publier sans l'approbation du clergé ; le clergé aurait eu le droit d'examiner et de censurer tout ouvrage *avant* et *après* l'impression ; d'inspecter les imprimeries, les librairies et les bibliothèques, et d'empêcher

Hosted by Google

la circulation et la vente de tout écrit qui fût de nature à lui faire du tort, ne contînt-il qu'une ligne défavorable à ses principes, à son autorité ou à ses privilèges. Un catalogue de livres à prohiber intitulé : *Catalogus præliminaris donec amplior sequatur*, accompagnait le projet de censure. Il avait été rédigé par le père Amiot, aidé d'un de ses confrères, le père Wouters, et de Hoynck van Papendrecht, archiprêtre de Malines, et devait être complété après que le projet eut été sanctionné par le gouvernement. Car ce n'était qu'un catalogue *préliminaire*, comme le disaient ses auteurs. Cependant il était déjà assez volumineux et contenait environ 2,500 ouvrages condamnés, parmi lesquels on remarquait les œuvres des écrivains les plus renommés et les plus célèbres, entre autres celles de *Van Espen*, l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury et même la *Défense de la déclaration du clergé gallican* de Bossuet! Quant aux motifs invoqués pour condamner tel ou tel livre, ils étaient des plus futiles : *liber malus*, *liber perniciosus*, *scandalosus*, *injuriosus*; *liber superstitiosus*, *prohibendus judice episcopo Ypriensi*, etc., telles étaient les *qualifications* qui, aux yeux du jésuite, entraînaient la condamnation et la proscription d'une foule d'ouvrages.

Consultés par la gouvernante sur la suite qu'il fallait donner au projet du père Amiot, le conseil privé et le conseil du Brabant s'opposèrent énergiquement à son adoption.

Le conseil privé adressa à la gouvernante une consulte remarquable dans laquelle il faisait une critique sévère et juste, tant du projet de censure que du catalogue y annexé. « Les glorieux prédécesseurs de S. M., disait-il, ont toujours « été jaloux jusqu'au dernier point de leur autorité royale, « et n'ont jamais souffert qu'on empiétât ou portât la moindre « atteinte à leur autorité, hauteurs et juridictions souve- « raines, témoin leurs oppositions continuelles et infatigables « contre la cour de Rome et les ecclésiastiques qui, de temps « en temps, tâchaient de faire promulguer des bulles même « non dogmatiques sans être auparavant placétées par les « conseils royaux.

Hosted by Google

« Aujourd'hui on prétend défendre d'un coup de plume « non pas un livre, mais plusieurs mille; on veut même « revêtir de l'autorité de S. M. cette défense, sans que ces « livres soient auparavant examinés par aucun commis ou « député par S. M. ainsi à la merci des ecclésiastiques seuls, « et aussi sans considérer si ces livres sont utiles au public « ou non ; même on veut proscrire tous les livres qui tâchent « d'affermir l'autorité royale et de mettre celle des ecclésias- « tiques dans de justes bornes...

« S'il est permis aux ecclésiastiques de proscrire les livres « d'une telle manière, ce chemin leur étant une fois ouvert, « ils proscriront à l'avenir tous ceux que le caprice leur sug- « gèrera : *stabit pro ratione voluntas*[1]... »

Le conseil du Brabant, de son côté, ne repoussa pas avec moins d'énergie le projet du père Amiot dans la consulte qu'il adressa également à la gouvernante Marie-Élisabeth. « Ce « projet, disait-il, n'a d'autre objet que de flétrir et d'abolir « la mémoire de tous les auteurs qui ont écrit pour les droits, « hauteurs et juridictions de S. M., pour les droits, lois et « coutumes, libertés et franchises de ses peuples et pays...

« Le tout considéré et mûrement délibéré, nous sommes « d'avis que le nouveau catalogue avec le projet de placard « ne peuvent absolument pas être admis tels qu'ils sont, sans « donner la dernière atteinte aux droits et souveraineté de « S. M. et sans exposer l'État et la tranquillité publique aux « derniers inconvénients, au grandissime préjudice de notre « sainte religion. Que, pris égard à l'état présent de ce pays, « le bien public et celui même de la religion semblent « demander qu'on ne publie pas quelque nouveau catalogue « de livres défendus, pour ne pas donner matière à réveiller « les anciennes contestations, mais qu'il convient de s'arrêter « au pied jusqu'ici usité et suivi, sans rien rénover, laissant « les choses telles qu'elles sont présentement...

« Et quant au projet de placard, eu égard à l'importance « de la matière et aux précautions nouvelles et inusitées qu'on

[1] *Censure des livres*, Conseil privé, carton 1098 (Archives du royaume, à Bruxelles).

Hosted by Google

« y prescrit, il nous semble encore qu'il convient d'entendre « les autres conseils des provinces de ce pays, les états de « ce duché et le corps des imprimeurs et libraires, pour pré- « venir toute contestation et opposition... Enfin *de primo* « *ad ultimum* ceux qui ont dressé le susdit projet de placard « y mêlent tant de formalités et de précautions à prendre au « fait de l'impression et débit des livres qu'il semble qu'ils « n'ont d'autre vue que d'ensevelir toutes les sciences, d'abolir « tout le négoce (des livres) et de ruiner en même temps « quantité de familles qui en tirent leur subsistance[1]. »

Le gouvernement céda aux représentations du conseil du Brabant et du conseil privé, et rejeta le projet du père Amiot. Mais ce ne fut pas tant par amour pour la liberté de penser et d'écrire que par le besoin de sauvegarder son indépendance contre les empiètements du clergé. Ce qui le prouve, c'est que trois ans plus tard, le 12 février 1739, l'empereur Charles VI fit publier un nouvel édit qui décrétait la *peine de mort* contre ceux qui imprimeraient ou vendraient des livres ou écrits quelconques tendant à attaquer la religion, le souverain, les dignitaires de l'Église ou de l'Etat.

La censure s'exerçait ainsi avec une sévérité toute draconienne. Nul ne pouvait écrire sans l'autorisation du gouvernement et du clergé. La presse était muselée et réduite à l'impuissance, car on faisait surtout la guerre aux écrits périodiques, aux journaux, principalement aux journaux français, qui commençaient à répandre chez nous les doctrines philosophiques qui se faisaient jour en France. Comme ces écrits ne se faisaient pas faute de battre en brèche l'autorité du clergé et de critiquer les actes du gouvernement, ordre fut donné aux fiscaux de les surveiller spécialement et d'en interdire la circulation. Et effectivement bon nombre de ces journaux furent proscrits officiellement par le gouvernement, entre autres, le *Journal encyclopédique*, le *Courrier politique et littéraire*, la *Gazette française de Londres*,

[1] Voir la consulte du conseil du Brabant, Ms. de la Bibl. royale, n° 17818.

Hosted by Google

la *Gazette de Harlem*, le *Courrier du Bas-Rhin*. Quant à ceux qui se publiaient dans le pays, ils devaient se soumettre aux conditions les plus dures. Voici, par exemple, celles qui furent imposées, en 1761, au rédacteur du *Mercure historique et politique des Pays-Bas* : « 1° L'auteur du *Mercure* « évitera de prôner les auteurs de systèmes, d'opinions ou « de maximes contraires à la religion et à l'Etat ; 2° il évitera « pareillement de traiter des matières abstraites de théologie « ou de métaphysique, à moins que ce qu'il en dira ne soit « clairement rendu et notoirement orthodoxe; 3° chaque « *Mercure* sera soumis, avant l'impression, à l'examen du « censeur qui parafera toutes les feuilles qu'il aura exami- « nées et censurées, avec défense bien expresse de s'écarter « en aucune façon des corrections du censeur à peine de « révocation du privilège; 4° et afin que le censeur puisse « reconnaître si les corrections ont été exactement suivies, « le *Mercure* ne pourra être rendu public qu'après qu'il l'aura « confronté avec les feuilles par lui censurées et parafées: « à l'effet de quoi lesdites feuilles lui seront remises avec « un exemplaire complet du *Mercure*, et ce n'est qu'à la suite « de cette opération et d'une permission par écrit du censeur « que le débit s'en pourra faire[1]. »

C'est ainsi qu'on prétendait préserver le pays de l'invasion des mauvaises doctrines, surtout de la contagion du *mal français*, c'est-à-dire des doctrines des philosophes qui attaquaient le fanatisme et prêchaient la tolérance et la liberté de conscience. Mais ces mesures furent impuissantes à arrêter le mal qu'on craignait tant. Les ouvrages français, les écrits des encyclopédistes continuèrent à se répandre chez nous. Bien plus, on se mit à les réimprimer clandestinement à Bruxelles, et plus encore à Liège, où cette industrie devint florissante et se pratiqua sur une vaste échelle, malgré les édits sévères des princes-évêques sur l'imprimerie et la librairie. Le gouvernement crut alors devoir faire quel-

[1] Voir *Censure des journaux*, conseil privé, carton 1103 (Archives du Royaume, à Bruxelles).

Hosted by Google

ques concessions à l'opinion publique en diminuant l'influence du clergé en matière de censure et en se relâchant lui-même de sa sévérité. Il commença par proscrire l'*Index* des livres défendus par Benoît XIV (2 mai 1759). Puis, par une circulaire du 4 août 1764, il prescrivit aux conseillers fiscaux de ne plus se contenter à l'avenir de viser les catalogues des livres approuvés par les censeurs ecclésastiques, « attendu, portait la circulaire, que les gens d'église cher- « chent souvent à faire valoir leurs principes au préjudice « des droits des souverains, des lois de l'État, des libertés « et privilèges des peuples. » Le gouvernement alla même plus loin: il autorisa la circulation des écrits philosophiques qu'il avait d'abord proscrits et les favorisa même secrètement par des subsides en argent accordés à leurs auteurs. C'est ce qu'il fit notamment pour le *Journal encyclopédique* dont il avait défendu la publication à Bruxelles.

Le clergé vit de mauvais œil tous ces adoucissements apportés aux édits sur la presse et la librairie. C'était là, selon lui, une œuvre antichrétienne, une œuvre impie et d'autant plus déplorable qu'elle s'accomplissait sous le règne d'une princesse éminemment pieuse et catholique, Marie-Thérèse. Il est vrai que l'impératrice n'y était pas pour grand'chose, mais les hommes dont elle suivait ici les conseils, les Kaunitz, les Cobenzl, les Neny, étaient d'affreux libres penseurs! Le clergé réclama donc comme toujours, et demanda, par l'organe de l'archevêque de Malines, qu'à l'avenir on ne laissât paraître aucun ouvrage sans qu'il fût revêtu à la fois de l'approbation des censeurs laïques et des censeurs ecclésiastiques. Mais sa demande ne fut pas accueillie. Le conseil privé de S. M. I. répondit fièrement à l'archevêque qu'une pareille entente n'était pas requise, « attendu, « disait-il, que les princes nos souverains n'ont statué nulle « part que tous les livres généralement quelconques, avant « de pouvoir être imprimés, dussent être examinés et « approuvés par les ordinaires et les censeurs ecclésiasti- « ques; bien au contraire, ils ont toujours fait une diffé- « rence entre les ouvrages qui pourraient concerner les

Hosted by Google

« dogmes et tous ceux où cette matière n'était pas traitée[1]. »

La vérité est que le gouvernement aurait bien voulu se débarrasser de la censure ecclésiastique. C'était là le rêve des hommes d'État de Marie-Thérèse, tous plus ou moins imbus des doctrines philosophiques de l'époque et entraînés par le mouvement général qui emportait toute la société du XVIII[e] siècle vers des destinées nouvelles. Ils ne rompirent pas cependant ouvertement avec le clergé, de peur de soulever toute l'Église contre le gouvernement. Mais, dès ce moment, ils furent presque toujours en désaccord avec les censeurs ecclésiastiques sur l'approbation à accorder à tel ou tel ouvrage, en approuvant une foule d'écrits que ceux-ci condamnaient, et réciproquement.

Ce conflit, qui avait commencé sous le règne de Marie-Thérèse, ne fit que s'accentuer sous le règne de son successeur et finit par éclater en hostilité ouverte. Joseph II, en effet, élevé à l'école des philosophes français et profondément pénétré de leurs doctrines, voulut rendre le pouvoir civil complètement indépendant du clergé, en proclamant, dès son avènement, la tolérance des cultes et la liberté de conscience, et, par une conséquence logique, la tolérance des livres et la liberté de la pensée, autant du moins que le permettaient les circonstances et les intérêts de la politique. Les principes qu'il prescrivit de suivre à cet égard lui font honneur et méritent d'être rappelés. Voici, entre autres, ce qu'il proclamait dans une ordonnance du 21 juin 1782 : « En général « on procèdera *avec modération:* la critique sera permise ; les « ouvrages qui avancent des propositions hasardées, mais qui « en même temps déposent une érudition profonde, doivent « être jugés plutôt avec indulgence et modération qu'avec « une sévérité outrée toujours manifestement contraire au « progrès et aux connaissances d'une nation qui désire de « s'éclairer ; les *critiques sur le souverain comme sur le der-* « *nier des sujets seront permises*, si l'auteur les expose avec

[1] *Consulte du conseil privé du* 26 *octobre* 1768, citée par M. Ch. Piot dans son ouvrage intitulé : *le Règne de Marie-Thérèse*, p. 127.

Hosted by Google

« discrétion et s'en établit le garant en y apposant son nom; « les livres de droit, de médecine et de science, à l'excep- « tion de ceux qui traitent du droit ecclésiastique et du droit « public, ne seront soumis à aucune censure; enfin la cen- « sure ne s'occupera que des livres destinés à être vendus « publiquement[1]. »

On ne peut qu'applaudir à la sagesse de ces paroles. Ajoutons que l'empereur eut soin d'y conformer ses actes en tenant la main à ce que ces principes fussent suivis, et en protégeant lui-même maintes fois les écrivains contre les attaques malveillantes des censeurs ecclésiastiques. Il fit même publier un édit qui décernait des peines sévères contre les prêtres qui se permettaient d'empêcher la lecture des livres autorisés par les censeurs laïques. « Les ecclésiastiques, « disait-il dans ce placard, les ecclésiastiques qui enlèvent « des livres au peuple sous prétexte qu'ils contiennent des « propositions hérétiques, seront régulièrement punis; et il « faudra redoubler de zèle à cet égard envers les évêques « étrangers dont le diocèse s'étend sur les possessions autri- « chiennes. »

Grâce à toutes ces mesures, la presse se trouva peu à peu débarrassée des entraves qui l'avaient tenue si longtemps asservie. Elle acquit alors une importance réelle et qu'elle n'a plus perdue depuis. On vit paraître chez nous un grand nombre de journaux et de recueils périodiques. Malheureusement, ce ne fut pas pour soutenir le gouvernement dans la voie des réformes, mais pour le combattre, ce qui fit reprendre à celui-ci sa sévérité première et publier des édits de proscription contre les feuilles révolutionnaires. Mais ces édits furent impuissants à arrêter le mouvement insurrectionnel que dirigeaient la noblesse et le clergé. Joseph II fut renversé et descendit bientôt dans la tombe le cœur profondément navré de la révolte d'un peuple qu'il avait voulu régénérer.

Après une courte restauration du gouvernement autrichien, notre pays devint la proie de la République française, qui y

[1] *Censure des livres*, conseil privé, carton 1097 (Archives du royaume, à Bruxelles).

Hosted by Google

abolit la censure comme toutes les institutions du passé, en proclamant « que la presse belge jouirait comme la presse « française d'une liberté illimitée ». Mais les écrivains ne jouirent pas longtemps de cette liberté ; la censure fut bientôt rétablie par l'Empire ; elle fut reprise et conservée par le gouvernement hollandais, pour être enfin définitivement supprimée chez nous par le Congrès de 1830, qui proclama solennellement « que jamais elle ne serait rétablie ! »

Ainsi disparut de notre pays et pour toujours, il faut l'espérer, cette ennemie mortelle de l'esprit humain, et qui nous avait causé bien des maux. C'est elle, en effet, qui était venue arrêter le grand mouvement littéraire qui s'etait manifesté dans nos provinces vers le milieu du XVI^e^ siècle. C'est elle qui avait chassé de leurs foyers nos savants et nos hommes de lettres, et qui plongea ensuite notre patrie dans les ténèbres de l'ignorance. Désormais, grâce à l'œuvre immortelle du Congrès, elle ne pourra plus nous nuire : à sa place règne maintenant la liberté, et les fruits que celle-ci a produits sont trop beaux pour qu'on puisse jamais songer à lui préférer sa rivale.

ANATOLE DURAND.

Hosted by Google

LE PORT D'ANVERS,

SON IMPORTANCE COMMERCIALE.

Anvers a pris dans les trente dernières années un développement maritime et commercial d'une importance considérable.

Sous l'impulsion puissante de la liberté commerciale proclamée dans les traités de commerce et de navigation entre les nations les plus industrielles depuis 1861, favorisée par la célérité et la régularité des communications par eau et par terre, par l'unification des tarifs des postes et télégraphes, par la révision des lois commerciales et par l'abondance des capitaux que quelques années de prospérité ont accumulés sur les grands marchés du monde, nous avons vu se multiplier partout dans une progression croissante la somme des produits échangés et les moyens de transport; mais Anvers forme cependant une exception dans ce mouvement ascendant et présente ce caractère d'une façon plus frappante.

C'est qu'Anvers occupe une situation exceptionnelle que peu de villes ont l'avantage de partager avec elle; port d'exportation des produits fabriqués, il est aussi le centre des importations de matières premières nécessaires à un cercle industriel de rayon très étendu. Un fleuve profond met Anvers à une faible distance de la mer; son port est sûr, profond, accessible aux navires de commerce du plus fort tonnage; par des canaux nombreux et par des voies ferrées de plus en plus complètes, il est relié à la France, à l'Allemagne, à la Hollande et à la Suisse; par le canal de Hansweert, à travers l'île de Sud Beveland, l'Escaut communique avec la Meuse

Hosted by Google

inférieure et le Rhin ; par celui de la Campine, avec la Meuse supérieure ; par le Rupel et les canaux de Willebroeck et de Charleroi avec la Sambre, et par les canaux qui du Hainaut se dirigent vers l'Escaut, avec les voies fluviales du nord de la France.

Par les lignes de chemins de fer enfin, lorsque le chemin de fer Anvers-Gladbach existera virtuellement pour le commerce, ses communications seront les plus directes vers l'Allemagne centrale comme elles le sont déjà pour le nord de la France, l'Alsace-Lorraine, les provinces Rhénanes et certaines parties de la Suisse.

La population d'Anvers, de 150,000 habitants en 1860, s'est élevée à plus de 170,000 et atteint avec les communes voisines comprises dans l'enceinte de la ville, un chiffre de 200,000 âmes environ. La superficie du croissant que la ville forme contre le fleuve et dont le périmètre extérieur est de 14 kilomètres et la ligne intérieure le long de l'Escaut de 3,500 mètres, est de plus de 1,600 hectares, tandis qu'en 1865, avant la démolition des anciens remparts, elle n'était que de 294 hectares. Depuis son agrandissement, une nouvelle ville s'est formée autour de l'ancienne, séparée de celle-ci par une ligne de larges boulevards et, libre de s'étendre au dehors, elle inaugure dans son ancienne enceinte, des voies plus larges qui lui créent un nouvel aspect et une salubrité qu'elle ne possédait pas auparavant.

Un événement qui a été le point de départ d'une ère nouvelle dans la navigation du port d'Anvers, ce fut l'affranchissement de l'Escaut ou le rachat du péage, par l'acte international du 12 mai 1863, à la suite duquel la navigation du fleuve a été déclarée libre, bénéficiant ainsi du principe introduit dans le droit public par le traité de Vienne de 1815 et appliqué en 1853 au Rio de la Plata, en 1856 au Danube, en 1857 au Sund et en 1861 à l'Elbe.

Cet acte qui fut la gloire des deux ministres : Vilain XIIII, qui en posa le principe en 1857, et Ch. Rogier, qui accomplit l'œuvre, fut salué avec enthousiasme par le commerce anversois, tandis que des esprits chagrins s'attristaient sur la

Hosted by Google

ruine d'Anvers, non par cet acte même, mais par la conservation des deux citadelles ; — l'une est tombée aujourd'hui, l'autre disparaîtra à son tour. Dans l'histoire d'Anvers, cette fausse appréciation eut plus d'un précédent pour d'autres faits analogues; ainsi le peuple égaré fêta la trêve de 1609 et le traité de la Barrière de 1715, ces actes diplomatiques si funestes à nos provinces, qui, s'ils accordaient une trêve momentanée aux désastres, en portaient de plus terribles dans leurs flancs : le premier, en consentant à la suspension de la navigation sur notre fleuve, préludait à la fermeture de l'Escaut par le traité de Westphalie de 1648, et le second, en confirmant cette fermeture, ruinait Anvers et le pays entier.

La prospérité d'Anvers a prouvé, depuis 1863, si cet acte, en dehors de son importance politique et de ses avantages financiers pour la Belgique en faisant contribuer toutes les puissances au rachat du péage, n'était pas aussi d'une haute importance commerciale, en ce qu'il permettait de dégrever le port d'Anvers de lourds droits de tonnage, cause immédiate d'infériorité dans la lutte avec les ports hollandais pour le commerce de transit. Quelques chiffres établiront les résultats d'une manière incontestable.

Qu'on parcoure la ville maritime d'aujourd'hui et qu'on la compare avec celle d'avant 1865.

Anvers avait alors pour déchargement des navires visitant son port le quai longeant l'Escaut et les quais des deux anciens bassins construits par Napoléon, en 1811, ou 3,850 mètres de quais. En 1859, la grande enceinte est décrétée par nos Chambres; en 1860, la ville achève le premier bassin, le *Kattendijk*, commencé en 1853, hors des fortifications ; ce bassin est mis en communication directe avec l'Escaut par le *bassin du Sas*. Les murs de l'enceinte tombent et l'on réunit les anciens et les nouveaux bassins par le *bassin de Jonction*, puis on creuse successivement le *bassin aux bois*, celui de la *Campine* et celui du *Canal*, offrant ainsi une surface de 40 hectares et demi d'eau de bassins à flot, au prix de 40 millions pour ces travaux depuis 1860.

Hosted by Google

En même temps, pour la navigation intérieure, afin de remplacer les canaux ou *vlieten*, restes des fossés primitifs du vieil Anvers et qui seront successivement comblés, on crée un *bassin de batelage*, de 700 mètres de long, sur les travaux de l'ancienne citadelle du Sud, tandis que du côté opposé a été creusé un bassin, celui de *Looibroeck*, également pour les bateaux de bateliers.

En outre, six cales sèches, dont trois déjà construites, d'une longueur de 44, 65 et 110 mètres, trois autres en construction, chacune de 123 mètres, permettent la visite et le radoub des plus grands navires. La grande cale existante, d'une contenance de 2,400 mètres cubes, est vidée en deux heures par une machine à vapeur de la force de 250 chevaux, mettant en mouvement huit corps de pompe. Ces cales offrent aux navires la possibilité de radoub qu'ils ne trouvaient pas autrefois dans notre port.

Ces travaux considérables, qui offriront des quais de plus de dix kilomètres de longueur, sont venus assurer pour un long temps l'espace nécessaire aux navires qu'amène dans le port d'Anvers sa prospérité maritime croissante.

Si nous examinons l'outillage, nous constaterons progrès semblable; il y a vingt-cinq ans, la marchandise depuis le quai, depuis le navire même pour certaines denrées, était transportée à dos d'homme; çà et là, une grue fixe ou des cabestans sur wagons aidaient au déchargement et au chargement des pièces lourdes; aujourd'hui, en dehors des 9 grues fixes d'une puissance de forces diverses, des grues à vapeur pour le débarquement des minerais et le chargement des charbons, il y a une bigue de 120 tonnes, haute de 27 mètres, la plus puissante de ce genre dans aucun port; 6 grues hydrauliques, de 750 à 1,500 kilogrammes de puissance, roulant sur des rails, se promènent sur le quai et travaillent avec une facilité dans les manœuvres et une rapidité dans l'exécution telles, que là où des semaines de travail étaient nécessaires jadis, peu de jours suffisent aujourd'hui. Dans les entrepôts, la pression hydraulique monte et descend les charges; un seul ouvrier les manœuvre et dirige avec aisance

Hosted by Google

et sûreté ces engins puissants. Économie de temps et d'argent, meilleure conservation des marchandises, emploi plus rapide et plus judicieux du capital considérable engagé dans les véhicules de terre et d'eau, tels sont les avantages immédiats des travaux superbes et colossaux exécutés depuis 1860.

La force hydraulique a été appliquée, en outre, aux installations maritimes ; un bâtiment central est disposé pour contenir 3 machines, 4 chaudières et 2 accumulateurs de 100,000 kilogrammes chacun ; par la machine et l'accumulateur fonctionnant actuellement on met en mouvement les ponts des bassins, les portes des écluses, les grues, et on opère le touage des navires avec des cabestans d'une force de traction de 5,000 à 11,000 tonneaux, à une distance de 2,000 mètres du bâtiment central. Ces opérations, qui demandaient le concours de bien des bras et s'opéraient parfois avec beaucoup de lenteur, s'exécutent ainsi avec une précision mathématique et une facilité étonnante.

Des hangars-abris ont été construits sur les quais et se complètent successivement ; ils sont au nombre de seize offrant une superficie de plus de 40,000 mètres carrés ; les pétroles sont emmagasinés dans deux bâtiments construits au milieu d'un îlot, et le guano dans deux magasins spéciaux, placés près du quai réservé au débarquement de cet engrais.

Tout autour des bassins s'élèvent de grands magasins avec leurs nombreux étages pour recevoir les marchandises ; ce sont les bâtiments de la Compagnie des Docks et Entrepôts et celui de Saint-Félix, où le travail est également effectué par la pression hydraulique ; d'autres bâtiments en grand nombre, servant de magasins, ne sont pas pourvus d'engins à vapeur.

Les quais sont élargis devant les deux premiers de ces entrepôts et le seront bientôt près de l'Escaut, sur une largeur de cent mètres, amenant ainsi l'expropriation d'une vaste zone de l'ancienne ville maritime et offrant, le long du fleuve, une large voie pour hangars, rails pour wagons, ligne de tramways et voie carrossable.

Hosted by Google

Ce dernier travail des quais se rattache à la rectification de l'Escaut devant la ville.

Pour éviter l'ensablement du bas Escaut et maintenir les profondeurs du thalweg, une commission des hommes les plus compétents, nommée par le gouvernement en 1870, a proposé de rectifier le fleuve devant la ville, d'enlever la saillie formée par le *werf* et de porter uniformément la largeur à 350 mètres. L'Escaut aura ainsi ses deux rives parallèles comme les bords d'un canal, sur une étendue de 3,500 mètres; près de l'ancienne citadelle démolie, le quai nouveau empiètera notablement sur le fleuve jusque vers la tête de grue ou werf, où il rentrera dans le terrain ferme au delà des constructions actuelles ; puis, jusqu'à la citadelle du Nord, il continuera à empiéter sur l'Escaut. Du côté de la Tête de Flandre, la rive gauche, sur toute son étendue, fera une emprise assez forte sur les eaux.

Ce redressement donnera à l'Escaut, devant Anvers, un cours moins paresseux et, puissamment aidé par les eaux supérieures que la commission demande de restituer au fleuve et par les dragages exécutés à divers endroits du lit, permet d'espérer de retarder pour notre beau cours d'eau cet ensablement auquel tous les fleuves du nord-ouest de l'Europe semblent condamnés et auquel l'Escaut a heureusement échappé jusqu'ici.

Les murs du quai, concaves vers le fleuve, auront une hauteur moyenne de 18 mètres et permettront de conserver, tout le long de ce mur, un tirant d'eau de 8 mètres à marée basse.

Le coût de ce mur sera d'environ 10,000 francs par mètre courant; sa construction se fait dans l'eau, au moyen d'énormes caissons en fer, divisés par une cloison horizontale en deux compartiments, servant, l'un, inférieur, à effectuer, au moyen de l'air comprimé, les déblais nécessaires pour asseoir le mur sur le sol ferme, l'autre, supérieur, à faire la maçonnerie du mur sous l'eau; c'est une de ces entreprises gigantesques comme l'art de l'ingénieur a su en créer dans les temps actuels. Ces travaux sont exécutés par MM. Cou-

Hosted by Google

vreux et Hersent, dont le nom est attaché à l'une des grandes œuvres de ce siècle, le percement de l'isthme de Suez, et à une autre non moins importante, la rectification du Danube à Vienne.

Pour assurer la navigation au milieu des passes parfois étroites de l'Escaut, l'éclairage et le balisage sont l'objet de soins constants ; 39 phares ou fanaux guident les pilotes dans les alignements successifs que les navires doivent suivre. Les bouées noires ou blanches indiquent le chemin à observer en laissant les premières à bâbord, les secondes à tribord. A l'entrée des anciens bassins on a établi deux phares électriques, dont les machines, l'une du système Siemens, l'autre du système Gramme, sont mues par la force hydraulique.

Le dragage dans les bassins déblaye annuellement 24,000 mètres cubes et dans les chenaux d'accès aux écluses débouchant dans l'Escaut une quantité égale ; des bateaux dragueurs sont constamment occupés à ce service.

En même temps que se sont développés les bassins et les quais pour l'arrivage des navires, on a également agrandi les installations du chemin de fer par lequel une grande partie des marchandises sont dirigées vers l'intérieur et les pays voisins.

Jusqu'à ces dernières années, Anvers possédait la gare principale de Borgerhout et des installations au canal des Vieux-Lions près des entrepôts ; les voies établies autour des bassins présentaient un développement de 27 kilomètres. La gare de Borgerhout a été réservée au service des voyageurs et deux grandes gares ont été construites sur une superficie de 31 1/2 hectares, l'une à Stuivenberg, pour le triage et le trafic local, l'autre près des bassins, pour les wagons dirigés sur l'entrepôt, pour ceux qui en reviennent, ainsi que pour les marchandises débarquées sur des quais non pourvus de rails ; dans la gare des bassins, la halle de 14,000 mètres carrés est munie de grues et cabestans mus par la pression hydraulique, facilitant et accélérant les chargements et déchargements. A l'intérieur et dans la gare découverte, le

Hosted by Google

travail est rendu possible la nuit par l'installation d'une vingtaine de foyers de lumière électrique. Celle-ci toutefois, trop éblouissante, ne satisfait généralement pas l'ouvrier, parce que l'obscurité la plus profonde règne derrière les hauts wagons ou les quais d'embarquement surchargés de marchandises. Un nombre de lampes plus considérable distribuerait plus complètement la lumière, mais le coût en est très élevé et le système réclame encore des perfectionnements avant d'arriver à la fixité constante et à une lumière moins éclatante sur une surface déterminée.

En dehors de cette gare, a été créée également la gare du Sud sur une surface de 20 hectares, qui est en communication avec tout le réseau des voies ferrées belges et prendra les marchandises le long des quais de l'Escaut et du bassin de batelage. Un pont sur l'Escaut ou bien, à cause des dangers que les piles de celui-ci présenteraient pour l'ensablement du fleuve, un tunnel sous le fleuve mettra cette gare en communication avec les chemins de fer des Flandres.

Telles sont les principales installations que possède le port d'Anvers; nous avons cru devoir les passer en revue avant de nous occuper de son mouvement maritime et commercial.

Mouvement maritime. — De 1840 à 1850, le tonnage des navires à l'entrée ne dépasse pas 250,000 tonnes; en 1860, il monte à 500,000 tonnes; en 1865, à 750,000; en 1866, à 1 million; puis il grandit successivement à 1 1/2 million en 1870, 2 millions en 1873, 2 1/2 en 1875 et 1876, 2 3/4 en 1878 et en 1879 il est de 2,908,000 tonnes. Après avoir donc triplé en quinze ans d'abord, il a doublé dans la période quinquennale suivante et presque doublé encore dans les neuf années qui suivent, de telle sorte qu'en vingt-neuf ans, le nombre des navires arrivés à Anvers a plus que décuplé, passant d'un quart de million à près de 3 millions, tandis que, dans les ports les plus prospères, le tonnage a seulement quadruplé dans les quarante dernières années. Le degré de chargement a été de 90 p. c., en moyenne, pendant

Hosted by Google

toute cette période, et la capacité moyenne des navires est montée de 157 tonneaux (de 1840 à 1850) à 200 pendant les dix années suivantes, à 278 de 1860 à 1870, à 607 en 1878 et à 685 en 1879.

Dans l'accroissement de ce mouvement, la navigation à vapeur, destinée à jouer vis-à-vis des navires à voiles le même rôle économique que la locomotive vis-à-vis des anciennes diligences, a pris la plus large part. Quelques chiffres de statistique pour l'établir :

Arrivages au port d'Anvers.

Année.	Navires à voiles.		Navires à vapeur.		Total.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Navires.	Tonnage.
1870	2,377	612,000	1,745	775,000	4,122	1,387,000
1871	3,065	765,000	2,099	1,059,000	5,164	1,824,000
1872	1,974	559,000	2,219	1,082,000	4,193	1,641,000
1873	2,182	650,000	2,615	1,412,000	4,797	2,062,000
1874	1,929	614,000	2,618	1,520,000	4,547	2,134,000
1875	1,634	532,000	2,717	1,653,000	4,351	2,185,000
1876	1,534	547,000	3,016	1,981,000	4,650	2,528,000
1877	1,532	546,000	2,925	1,941,000	4,457	2,500,000
1878	1,538	611,000	3,645	2,169,000	4,583	2,780,000
1879	1,356	620,000	2,892	2,288,000	4,248	2,908,000

Le tonnage des steamers, depuis sept ans, est le double et même le triple de celui des navires à voiles.

Dans le mouvement maritime, le pavillon anglais figure pour la part la plus importante : 58 p. c. ; viennent ensuite le pavillon belge avec 11 p. c., le pavillon allemand 8 p. c., et le norvégien 4 1/2 p. c. ; les 18 1/2 p. c. restants se répartissent entre les pavillons danois, suédois, français, hollandais, américain, italien, russe, espagnol, etc.

Si la part de notre pavillon n'est pas plus considérable, l'explication se trouve facilement par l'examen du tableau de la marine marchande de quelques nations. Tandis que l'Angleterre possède 22,000 navires de plus de 9 1/4 millions de tonneaux de jauge, les États-Unis de l'Amérique du Nord 6,500 navires de 2,700,000 tonneaux, la Norvège 4,300 de 1,400,000 tonneaux, l'Allemagne 3,400 de 1,060,000 tonneaux, l'Italie 3,200 d'un million de tonneaux, la France

Hosted by Google

2,200 navires jaugeant 940,000 tonneaux, et d'autres pays des marines marchandes d'un tonnage de cent à six cent mille tonnes, la Belgique possédait au 31 décembre dernier 62 navires jaugeant 70,000 tonneaux, contre 50 et 48,500 tonneaux en 1878.

Décomposant le mouvement de notre port d'après les provenances, nous trouvons que la part du petit et du grand cabotage dans lequel les relations avec l'Angleterre sont des plus suivies, est de 2,972 navires et 1 1/2 million de tonnes, laissant ainsi au long cours une part moindre en navires (1,276), mais à peu près égale en tonneaux. Or, dans le cabotage, nos navires ont une importance très grande par les fréquents voyages d'aller et de retour ; de là la répétition multiple des tonnages des mêmes navires et une place plus grande, dans le mouvement maritime, que ne laisserait supposer un mince effectif de 62 navires et 70,000 tonnes!

Faut-il déduire de fâcheuses conséquences de ce fait que notre marine nationale ne soit pas plus considérable ? Nous croyons que non. L'absence de cette marine n'a pas empêché le mouvement du port d'Anvers de grandir plus rapidement que celui d'autres ports possédant de nombreux navires; ainsi en 1863 Anvers, Liverpool, le Havre et Hambourg recevaient 600 mille 4,800 900 1,100 tonn.; en 1877, 2,500 8,400 1,200 2,200; le mouvement a donc suivi une marche plus rapide pour notre port.

Certains peuples, comme autrefois les Hollandais, se sont faits les rouliers de la mer; la Suède et la Norvège, l'Angleterre jouent un rôle important dans les transports maritimes des pays européens et du monde entier. Les premiers notamment, naviguant avec des équipages moins nombreux, avec de moindres frais d'armement, offrent des avantages que nous ne pourrions atteindre. Or la navigation étant libre en Belgique comme dans tous les pays, la préférence est à celui qui transporte le plus économiquement. De là le faible intérêt qui s'attache à l'existence d'une marine nationale vers laquelle les capitaux ne sont pas attirés par un placement avantageux.

Hosted by Google

Nos relations directes, celles que nous devons rechercher le plus pour créer des marchés lointains à notre industrie, souffriront-elles par là? Les faits répondent à cette question et prouvent que la situation géographique de notre port, tête de pont des lignes de chemins de fer qui rayonnent vers toute l'Europe et d'un grand courant commercial vers les pays d'outre-mer, nous attire les capitaux de ceux qui se livrent aux entreprises maritimes.

Deux des lignes directes, vers l'Amérique du Nord et vers l'Amérique du Sud, sont desservies par navires étrangers, sans subside très considérable. C'est notre position et l'appât d'y trouver une exploitation avantageuse qui ont décidé ces sociétés étrangères à venir à Anvers naviguer sous pavillon belge.

Les lignes de correspondance directe demandent leur complément vers tous les pays du globe; ce n'est que par les communications faciles, rapides et régulières que les relations commerciales se maintiennent, et si aujourd'hui les services réguliers de navigation à vapeur sont établis avec l'Angleterre (Londres, Goole, Hull, Bristol, Plymouth, Belfast, Dublin, Glasgow, Greenock, Grimsby, Harwich, Middlesbro, Newcastle, Liverpool et Southampton), avec la Suède et la Norvège, le Danemark, la Russie (Saint-Pétersbourg, Riga, Odessa et les ports de la mer Noire et de la mer d'Azof), avec la France (côte de l'océan Atlantique, Bordeaux et Bayonne, et côte de la Manche, Havre et Dunkerque), avec l'Allemagne (Hambourg, Brême, Kœnigsberg, Pillau, Danzig, Stettin et Stralsund), avec la Hollande (Amsterdam et Rotterdam), avec l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, le Brésil (Bahia, Fernambouc, Rio Janeiro et Santos), avec les États-Unis de l'Amérique (New-York, Philadelphie et Boston), avec le Rio de la Plata (Buenos-Ayres, Montevideo), avec le Chili, le Pérou, il nous manque encore vers l'Australie, vers l'extrême Orient, des lignes qui développeraient notre marché extérieur et créeraient par un courant régulier un débouché immense à nos produits industriels. Ce qui manque en effet à notre industrie, ce sont les relations directes tant pour l'importa-

Hosted by Google

tion que pour l'exportation avec les pays de production et de consommation. Nos produits ne passent à l'étranger que par les ports des pays voisins; l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la France absorbent du commerce total de la Belgique 83 p. c., dont une large part, la moitié peut-être, est expédiée vers les contrées transatlantiques avec lesquelles notre commerce ne représente que 6 p. c. du mouvement, faible somme qui n'est nullement la valeur des produits de notre industrie, tels que les verreries, les draps, les rails, les clous, les tôles, le zinc, les bougies, les armes, les papiers, les tissus de lin, etc., consommés dans le monde entier.

Les 6 p. c. mentionnés ci-dessus formant notre commerce avec les contrées hors d'Europe, la part que l'Europe seule absorbe de notre commerce d'exportation est donc de 94 p. c.

Ce chiffre n'est qu'apparent, il ne constate pas la réalité de l'importance des produits industriels exportés dans les pays lointains; mais ces exportations se font malheureusement pour compte de maisons anglaises, allemandes, françaises; elles passent dans les pays voisins qui les placent comme leurs produits, leur donnant même, si déjà le fabricant lui-même ne les a données, les marques et étiquettes étrangères qui en font, au point de vue des consommateurs, des produits anglais, français, etc. Cette situation est des plus désavantageuses pour notre industrie et ne saurait disparaître que par l'émigration de nos jeunes gens et leur établissement au dehors, à l'exemple des Suisses, et par l'application au commerce d'exportation du principe fécond qui a réalisé des merveilles dans la production: l'association des capitaux pour la formation de sociétés puissantes, à condition toutefois que des directeurs et des agents capables soient appelés à diriger leurs opérations et à faire connaître et apprécier nos produits.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le tonnage et le nombre de navires de mer entrés dans notre port; si nous tenons compte, comme dans la statistique du mouvement d'autres ports, du nombre de navires faisant la navigation

Hosted by Google

intérieure, nous arrivons à un chiffre bien plus considérable. Ainsi, les navires arrivés de l'intérieur dans les bassins et canaux et aux quais d'Anvers atteignent en 1879 le nombre de 31,877 jaugeant 1,569,741 tonneaux, formant ainsi un total de 36,125 navires et 4,447,752 tonneaux; mais le tonnage moyen, de 685 pour les bâtiments de mer seuls, descendrait ainsi à 117.

Le mouvement du port d'Anvers ne serait pas exposé complètement si nous n'y ajoutions celui des gares de chemins de fer.

En 1870 il a été de 600,000 tonnes au départ,
de 350,000 — à l'arrivée

Soit 950,000 —

En 1878, ce mouvement montait à 1,500,000 tonneaux au départ, et à l'arrivée à 1,000,000 —

Soit 2,500,000 —

ou plus du double en huit ans ; le mouvement en 1878 a été de plus de 863,000 wagons, soit une moyenne de 2,366 wagons par vingt-quatre heures ou 100 par heure, à raison de trois cent soixante-cinq jours de travail par an.

Le transit par le port d'Anvers, qui représente dans ce transport une quantité considérable, s'est également accru dans une proportion très forte, au grand avantage du commerce en général de la Belgique; de 95 millions de kilogrammes pour les marchandises au poids et 3 1/2 millions pour celles à la valeur en 1864, il atteignait en 1878, 187 1/2 millions de kilogrammes pour les marchandises au poids et 10 1/2 millions pour celles à la valeur.

Commerce. — Importations. — On peut classer les articles importés en cinq catégories principales:

Les objets d'alimentation dont la quantité s'élève à un million et demi de tonnes;

Les matières premières ou les matières en partie travaillées servant à d'autres industries, 900,000 tonnes;

Les objets de consommation directe, 150,000 tonnes ; les matériaux pour constructions et bâtiments, 125,000 tonnes, et

Hosted by Google

les articles de vêtement, mercerie, etc., pour 4,5 millions de francs.

Nous dirons quelques mots des principaux articles.

Grains et graines.—Les céréales occupent une part importante du commerce d'Anvers; l'importation en a décuplé en vingt-cinq ans et est devenue supérieure à celle du port de Londres. Le froment arrive des États-Unis d'Amérique (4,5 millions d'hectolitres), des ports de la mer Noire et de la mer d'Azof (1,5 million), de la Prusse (670,000), de la Californie (650,000) de la Russie, du Chili, de l'Angleterre, du Danemark, de l'Egypte, des ports du Danube, etc. Le total du froment importé en 1878 était de 5 1/2 millions d'hectolitres; en 1879, il a été de 8 1/4 millions.

Le seigle nous vient de la mer Noire et de la mer d'Azof (1 1/2 million d'hectolitres), de la Russie (760,000 hectolitres), des Etats-Unis (650,000), du Danube, de la Prusse et du Canada. Importations en 1878, 2 millions d'hectolitres contre 3 millions l'année dernière.

L'orge provient également des ports de la mer Noire (890,000 hectolitres), du Danube (340,000), de la Prusse (300,000), de la Russie, de l'Italie, de l'Algérie, de l'Espagne, etc., pour un total de 2,350,000 hectolitres contre 2 1/2 millions en 1878.

L'avoine est envoyée surtout par la Russie, 1,750,000 hectolitres sur 2,5 millions importés à Anvers; les trois quarts de million restants sont fournis par la Russie, la Prusse, la Suède et quelques autres pays.

Le maïs (Etats-Unis et mer Noire) donne lieu à une importation de 650,000 hectolitres.

La valeur de ces céréales représente plus de 350 millions de francs et la quantité de 16 1/2 millions d'hectolitres, y compris les riz, s'il était possible d'en former une colonne, atteindrait, sur une base d'un hectare, une hauteur supérieure à celle de la tour de la cathédrale d'Anvers (127 mètres).

Les graines oléagineuses, graines de lin à semer, et à battre (de la Russie), graine de colza, de navets, de ravison, de chanvre, de pavots, etc., donnent lieu encore à un com-

Hosted by Google

merce considérable ; l'importation en 1878 était de 760,000 tonnes, en 1879 elle a été de 1,325,000 tonnes.

Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord prennent de plus en plus une place importante dans l'importation des céréales en Europe, principalement du froment, dont la culture s'étend chaque année dans ce pays aux terrains défrichés. Le marché de Chicago seul était signalé récemment comme renfermant dans ses magasins ou elevatorss plus de 5 1/2 millions d'hectolitres. Après les États de l'Union américaine, ce sont les ports de la mer Noire et du Danube dont les arrivages remplacent les grains que nous envoyaient autrefois les ports de la Baltique et le Danemark.

Les riz, surtout les riz des Indes orientales, donnent lieu à des importations en droiture de plus de 500,000 balles. Le total des balles importées a été de 675,000 en 1879 contre un demi-million en 1878; d'ailleurs, l'importance de cet article est très variable d'après l'abondance ou le manque des récoltes des céréales et des pommes de terre en Europe.

Bois de construction, d'ébénisterie et de teinture. — Les bois de construction ont fourni à la navigation un tonnage de 127,000 tonnes. Cet article, que nous fournissent les ports de la Baltique (Memel, Saint-Petersbourg, Danzig) pour les planches et poutres de sapin rouge et blanc, la Suède, la Norvège et la Finlande pour les poutres, madriers et planches de sapin du Nord, l'Amérique du Nord pour le pitchpine, a subi pendant la dernière année une diminution assez sensible, par suite du bas prix et du stock considérable qui en existait sur les marchés importateurs. Cette diminution est accusée par le nombre de navires entrés avec chargements de bois, inférieur à celui de 1878 de plus de 75 navires.

Les bois d'ébénisterie consistent surtout en bois d'acajou, provenant du Mexique, de la Havane, de palissandre que nous envoie le Brésil, de cèdre pour caissettes à cigares, de la Havane, de cèdre à crayons, des Etats-Unis et des colonies anglaises, en bois de noyer de l'Amérique du Nord et de l'Italie, en bois de buis de la Turquie et de l'Angleterre, enfin en bois d'ébène, des Indes, par voie d'Angleterre. Le total en forme environ 15,000 blocs et 32,000 bûches.

Hosted by Google

Les bois de teinture, campêche (Haïti, Jamaïque, Laguna, Yucatan) 6,305 tonnes, bois rouge de Sandal, de Lima, de Caliatour, de Sapan (373 tonnes), bois jaunes de Jamaïque, Tampico, Cuba, Maracaïbo, Laguna (375 tonnes), ne demandent que des relations directes pour prendre de plus en plus une part importante dans le commerce de la place d'Anvers.

Minerais. — Les minerais de fer (d'Espagne, d'Algérie, de Suède), de zinc (principalement d'Espagne), de cuivre (de Suède, du Chili) activent un grand mouvement maritime qui ne s'élève pas à moins de 125,000 tonnes.

Pétrole. — L'huile de pétrole a pris une extension énorme depuis que cet article est entré dans la consommation générale ; de 32,000 barils en 1862, l'importation s'est élevée à près de 700,000 barils. Cependant, parmi les ports concurrents sur le continent, Brême gagne chaque année et Hambourg dépasse considérablement notre importation. Hambourg en 1878 recevait 1,250,000 barils, Brême 250,000, Londres et Liverpool, chacun 300,000 barils.

Le prix de cet article a baissé au point que l'on s'est demandé si la production n'en aurait pas été arrêtée aux sources. Il n'en a pas été ainsi cette année ; loin de là, la production a été poussée à des quantités phénoménales, atteignant et dépassant même 50,000 barils par jour contre 14,000 en 1870 ; le chiffre des importations de 1879 est resté inférieur à Anvers à ceux de 1877 et de 1878 de 150,000 et de 175,000 barils. Dans la navigation du port, cet article représente près de 110,000 tonnes.

Laines. — Le marché d'Anvers a acquis pour cet article une importance considérable ; l'importation des laines de la Plata est de 125,000 balles et de celles du cap de Bonne Espérance, d'Australie, du Chili, du Pérou et de la Russie de 6,000 balles, des autres pays de 53,000, soit en tout 184,000 balles. Les ports avec lesquels les relations directes existent pour cet article sont Buenos-Ayres, Montevideo, Valparaiso, dans l'Amérique du Sud, et Londres, le Havre, en Europe. Cette importation a toutefois baissé par suite de la situation de l'industrie drapière, l'importation pendant les

Hosted by Google

quatre années antérieures étant de 224, 257, 262 et 250 mille balles.

Sur la moyenne des importations de laine de la Plata, de l'Australie et du Cap, en Europe, estimée à 1,250,000 balles, la part de notre port est assez faible, un dixième, tandis que Londres et Liverpool en reçoivent 1 million de balles. Le commerce des laines coloniales en Angleterre, qui en 1860 était de 240,000 balles, est aujourd'hui de 825,000 balles de l'Australie et de 175,000 balles du Cap. Anvers pourrait, par le centre industriel qu'il est appelé à desservir, prendre pour les laines une position des plus importantes.

Les cuirs et peaux, secs et salés, activent un grand commerce avec le Rio de la Plata. Les immenses pampas de ce pays nourrissent des troupeaux de bœufs innombrables dont les animaux abattus fournissent par leur chair les viandes séchées et les extraits de viande aujourd'hui préparés par le procédé Liebig, et par leurs peaux et dépouilles, telles que rognures, cornes, crins, etc., un aliment considérable à nos relations avec Buenos-Ayres et Montevideo. Le nombre de peaux importées s'est élevé à 900,000 contre 1,350,000 en 1875; la quantité a baissé par suite des affaires difficiles et peu actives depuis quelques années et de la baisse des prix en Europe, mais Anvers tient encore le premier rang pour les cuirs de la Plata. Des réclamations se sont produites contre le mauvais arrimage des cuirs salés dans les steamers et contre le manque de hangars au débarquement; cette dernière question a reçu en partie satisfaction, la première provient surtout de la rapidité avec laquelle on fait l'embarquement et qui ne permet pas toujours de mettre suffisamment le sel en contact avec toutes les parties des peaux pour empêcher toute corruption pendant le voyage.

L'importation des *drogueries* est peu considérable; Londres a absorbé complètement les arrivages directs.

La production des sucres de betterave sur le continent a diminué beaucoup le chiffre des importations de *sucres de cannes*. Les sucres bruts exotiques ont participé au commerce d'importation pour 14,500 tonnes environ, provenant de la Havane, du Brésil, de Java, etc.

Hosted by Google

Le *café* importé au port d'Anvers est surtout le café Brésil (Rio, Santos, Bahia, Capitania) dont la culture a fait d'immenses progrès depuis vingt-cinq ans et dont la consommation tend à supplanter le café Saint-Domingue. Ces cafés ont atteint 450,000 balles en 1879 contre 170,000 en 1874, tandis que le Saint-Domingue, au lieu de 75,000 à 50,000, il y a six ans, n'a pas donné plus de 2,500 balles l'année dernière à l'importation directe. Des cafés de cette dernière provenance sont venus toutefois sur le marché d'Anvers en plus grande quantité par voie des États-Unis et de l'Angleterre. Les cafés Java, Chéribon passent par la Hollande, le grand marché de ces qualités. Le total des cafés importés a été de 750,000 balles en 1879 ; le café Guatemala commence à venir sur notre place, mais n'est pas encore entré dans la consommation; les cafés Ceylan, Maurice et autres arrivent par Londres et Hambourg.

Les *fruits* soumis encore à des droits assez élevés ne donnent pas lieu à un commerce très important. Les transports à vapeur contribuent cependant à approvisionner notre marché d'espèces nouvelles et notamment de fruits verts, tels que les raisins d'Espagne et les pommes des États-Unis. Les importations de fruits sont d'environ 1,400 colis amandes d'Italie, Sicile, Portugal, 13,000 barils corinthes de Céphalonie et de Zante, 7,000 caisses de citrons de Messine, Catane, Malaga, 114,000 colis de figues de Naples, Smyrne, Villa-Nova, Malaga, 1,500 balles de noisettes de Sicile, 25,000 caisses d'oranges de Messine, Palerme, Catane, Valence, Malaga et Séville, 1,700 colis de prunes et enfin de 30,000 colis de raisins de Smyrne, Carthagène et Malaga.

Les *engrais*, principalement le guano, atteignent 84,000 tonnes; les *résines* 34,000, les *fontes*, surtout de Suède et d'Angleterre, 30,000, les *produits chimiques* 29;000, le *coton* 22,000 tonnes, 120,000 balles, en majeure partie par importation indirecte, tandis que Brême et le Havre en reçoivent des pays producteurs plus de 260,000 balles et l'Angleterre seule plus de 3 millions de balles. Nous ajouterons encore à ces articles les *lins* et *chanvres* 18,000 tonnes, les *tabacs*

Hosted by Google

12,000, les *graisses* 22,000, le *sel* 38,000 et le *charbon* de terre 158,000 tonnes arrivant d'Angleterre et de Prusse; l'exportation de ce dernier article, grâce à l'emploi qu'en font nos armateurs, a augmenté de 13,000 tonnes en 1870 à 42,000 tonnes en 1877 et 64,000 en 1878; des facilités plus grandes données à l'embarquement ne feront que croître la possibilité de donner à ce produit des débouchés plus considérables.

Exportations. — L'exportation, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se fait principalement avec les pays voisins et l'Europe qui absorbent ensemble 94 p. c. de notre commerce. Les articles de l'exportation se décomposent comme suit :

1° Matières premières, 96,000 tonnes;

2° Combustibles, 64,000 tonnes;

3° Produits industriels et matières complètement ou partiellement fabriquées en Belgique :

Objets évalués au poids dans les documents, 275,000 tonnes;

Objets évalués à la valeur, 8 1/2 millions de francs;

4° Objets d'alimentation, 187,000 tonnes et 77,000 têtes de bétail;

5° Vêtements, confections, mercerie, etc., 2,500 tonnes et 3 1/2 millions de francs;

6° Matériaux de construction : au cubage, 1,000 mètres cubes; au poids, 88,700 tonnes; et à la valeur, 3 millions de francs.

Parmi ces articles d'exportation, nous mentionnerons les grains, froment, seigle, orge, etc., 150,000 tonnes, les fers battus, étirés, laminés, rails, tôles 94,000, les verreries, glaces, verres à vitre, gobeleteries 68,000, les charbons de terre 64,000, les pierres brutes, taillées, sculptées 55,000, les poteries et ouvrages en terre cuite 43,000, les minerais 32,000, le zinc ouvré 16,000, les légumes et pommes de terre 14,000, les papiers de toute espèce 12,000, les fruits verts exportés surtout vers l'Angleterre 8,500, les machines et mécaniques 8,400, les graisses, 7,000, les riz pelés 5,000,

Hosted by Google

les bougies 4,200, les produits chimiques 3,000 tonnes, et pour les articles déclarés à la valeur 2 millions de francs. Les tissus de coton, de lin, de laine sont compris dans les exportations pour 4,500 tonnes et les tissus de lin, autres que toiles ordinaires, ainsi que les tulles, dentelles, etc., pour 2 millions de francs, les armes pour 6,250,000 francs, l'acier brut et ouvré pour 1,500 tonnes, les sucres pour 1,400, les écorces à tan pour 1,600, et les drilles et chiffons pour 3,500 tonnes; les lins et chanvres bruts donnent un mouvement de 2,500 tonnes, et les fils de lin et de laine, un total de 5,000 tonnes environ. Si à cette énumération nous ajoutons le bétail pour 77,000 têtes, les habillements et merceries pour 3 1/2 millions de francs, nous aurons un ensemble de 600,000 tonnes pour le commerce spécial d'exportation du port d'Anvers, mouvement qui ne représente toutefois qu'une part assez faible du commerce d'importation.

Tels sont les principaux articles du commerce du port d'Anvers; la quantité en est très considérable, près de trois millions de tonnes à l'entrée, plus de six cent mille à la sortie. Cette importation s'est développée énormément depuis quinze ans. Les installations maritimes ont été perfectionnées, les appareils de manipulation, les abris, améliorés, toutes les conditions que l'on peut exiger pour la bonne et prompte délivraison à quai, pour la conservation après le débarquement comme aussi pour l'embarquement ont été réalisées. Cependant la concurrence incessante que se font les ports du continent pour attirer le transit est si grande, que le port d'Anvers ne saurait assez s'outiller de la manière la plus parfaite pour soutenir le rang qu'il a acquis. Les travaux exécutés déjà ou en cours d'exécution nous permettent d'espérer que tout sera mis en œuvre pour conserver et accroître cette prospérité. Les circonstances actuelles, pendant cet hiver rigoureux qui, à deux reprises, a empêché toute navigation sur l'Escaut, ont prouvé qu'il est du plus haut intérêt, non seulement d'approfondir les passes et de conserver le fleuve en temps ordinaires, mais

Hosted by Google

aussi de combattre par tous les moyens l'obstacle que les glaces opposent à la navigation.

La régularité des expéditions est une des conditions essentielles au commerce et d'importation et d'exportation; c'est pourquoi, du côté de la terre, les voies ferrées doivent réaliser, pour le transit, le maximum de transports faciles, rapides et aux moindres frais, comme aussi du côté de la mer les lignes à vapeur doivent servir à approvisionner d'une façon continue, non interrompue, les marchés de consommation et à prendre, dans les pays de production, les aliments nécessaires à notre industrie, au commerce de consommation intérieure et au transit. Les pertes que peut causer une cessation complète de communications, comme celle que nous avons éprouvée cet hiver, sont énormes et demandent, dans l'intérêt de notre port et de la Belgique entière, que la question de la permanence de la navigation soit examinée le plus sérieusement. La science de l'ingénieur a accompli dans ce siècle des travaux si hardis et si grandioses, qu'il ne nous paraît pas impossible de réaliser pour Anvers ce que la Hollande a fait pour le port d'Amsterdam, qui n'a pas eu sa navigation arrêtée pendant que notre port était bloqué par les glaces.

Hosted by Google

NOTES DE VOYAGE.

UN TOUR EN GRÈCE ET EN SICILE.

Les rives du Bosphore, où nous venions de passer un été des plus agréables, sont sans contredit un des plus délicieux séjours qui soient au monde. La nature y est partout magnifique, le climat toujours doux et beau. La vie et la gaieté, qui avaient tant souffert pendant les deux années de guerre que la Turquie avait eu à supporter, avaient repris avec un entrain tout nouveau. Les fêtes, que la mort d'un de nos camarades les plus aimés vint, sinon arrêter, au moins beaucoup ralentir, s'étaient succédé presque sans interruption ; mais il n'est si belle chose qui n'ait une fin : l'automne s'avançait à grands pas et chacun songeait avec tristesse à regagner ses quartiers d'hiver dans ce sombre Péra si mal organisé pour la vie européenne. Quant à nous, plus heureux que d'autres peut-être, nous allions, nos affaires nous rappelant en Europe, dire adieu pour longtemps, sinon pour toujours, à la Turquie, ne gardant que l'aimable souvenir des excellentes journées que nous y avions passées. On a trop parlé dans ces derniers temps, et sous tous les rapports, de la Turquie et des Turcs pour que nous songions à venir après tant d'autres faire part de nos observations sur ce peuple qui a tant de qualités et malheureusement aussi tant de défauts ; mais ce n'est qu'avec regret que nous laissions ce pays qui vous retient par un charme difficile à expliquer.

Hosted by Google

I

Nous quittons Constantinople le 3 novembre, à bord du *Marsala*, un des grands steamers de la Compagnie Florio (de Palerme) qui, grâce à sa bonne organisation et à la modicité de ses prix, fait aujourd'hui une concurrence assez sérieuse aux Messageries maritimes de Marseille, destinées d'ailleurs plus généralement aux voyageurs qui n'aiment guère à s'arrêter en route et à prendre le chemin des écoliers pour rentrer chez eux.

Le temps est assez beau, mais le vent est au sud ; cela nous annonce de la pluie que nous n'attendrons pas bien longtemps sans doute ; décidément nous sommes partis quinze jours trop tard.

Constantinople, vu au soleil couchant, présente un coup d'œil réellement féerique. Devant vous s'étale tout un admirable panorama, — Galata, la ville européenne, dominée par la fameuse tour que les Gênois y construisirent à la fois comme phare et comme forteresse, aujourd'hui simple signal pour les incendies, trop fréquents, hélas ! à Constantinople, — le port immense, couvert de navires de diverses nationalités qui se croisent et s'entrecroisent, les bateaux-mouches couverts de fumée, qui sillonnent de toutes parts le Bosphore, — au fond, se perdant dans la brume, les derniers paysages du Bosphore ; — puis, la vraie ville turque, la cité aux mille minarets avec la Corne d'or, la pointe du Sérail, et dans le lointain, le faubourg sacré d'Eyoub, — les anciens murs qui portent encore les traces des ruines des batailles et du temps — enfin derrière eux, se détachant sur le fond du ciel, les silhouettes des splendides mosquées de Sainte-Sophie, du Sultan Achmet avec ses six minarets, témoins impérissables de son orgueil, de Sainte-Irène, aujourd'hui convertie en magasin d'artillerie ; le Vieux Sérail avec ses jardins et ses kiosques si vivants et si animés autrefois, inhabités et sombres aujourd'hui.

De quelque côté qu'on se tourne, la vue est grandiose. Derrière vous les îles des Princes, charmant séjour, habité

Hosted by Google

presque exclusivement aujourd'hui par la société grecque, et l'île de Bulwer forment, avec les montagnes de l'Olympe couvertes de neiges et avec la côte d'Asie, un ensemble charmant. Cependant Scutari, avec son cimetière célèbre tout ombragé de cyprès gigantesques, Stamboul, le Bosphore, les îles, tout cela fuit peu à peu dans la brume qui s'épaissit à chaque instant. Tout s'efface à l'horizon : nous avons quitté Constantinople. Le lendemain matin nous nous réveillons aux Dardanelles. Le navire s'est arrêté pour remplir les formalités nécessaires. Deux navires de guerre anglais échangent des signaux et manœuvrent sous le canon des forts qui défendent l'entrée du détroit. La Troade s'étend devant nous aride, nue, désolée, comme d'ailleurs presque toute la campagne dans la Turquie d'Europe, plus froide et plus triste encore sous le ciel bas et gris dont nous sommes gratifiés. Le temps est devenu fort mauvais. Le vent saute du nord au sud et du sud au nord, à chaque instant, et nous occasionne de terribles chocs; une partie du bastingage est emportée, mais le navire tient vaillamment la mer et nous avançons toujours; nous passons entre les îles de Lemnos et d'Imbros, dont nous pouvons apercevoir encore quelques sommets neigeux.

Nous distinguons à travers le brouillard le mont Athos, célèbre par les monastères qui s'y sont installés depuis des siècles et que les sultans protégèrent toujours, soit par insouciance, soit par un esprit plus libre de préjugés. Cette protection fut, du reste, assez mal reconnue par les moines grecs qui habitaient ce monastère, car, durant les guerres des insurrections de la première moitié de ce siècle, alors que l'Europe entière était travaillée par les sociétés secrètes, francs-maçons, carbonari ou tétrapothes — buveurs de cendres, — ces couvents furent les foyers les plus ardents et les caloyers les agents les plus actifs de toutes les insurrections par lesquelles la Grèce tentait de reconquérir son indépendance.

On sait que l'entrée de tout ce qui, à un titre quelconque, appartient dans la nature au genre féminin est sévèrement

Hosted by Google

défendue dans les monastères du mont Athos. La règle est si stricte que pas même une poule ou une vache ne peuvent trouver un abri dans la basse-cour ou dans l'étable du couvent, d'où on les chasse comme des pestiférés. Nous ignorons, pour notre part, la cause d'une exclusion aussi sévère et qui, au moins extérieurement, est encore observée aujourd'hui. Plusieurs dames de haut parage, cédant à l'attrait du fruit défendu, ont vainement tenté d'enfreindre cette règle, et comme l'on demandait au père supérieur ce qu'il ferait s'il prenait un jour fantaisie à l'impératrice de Russie, par exemple, d'aller visiter le monastère, s'il fermerait également les portes de son cloître devant celle qui, durant ces dernières années, s'est montrée leur constante protectrice et leur fidèle amie, il répondit que le cas était en effet fort grave, si grave même qu'il n'avait jamais osé songer à cette éventualité qui le plaçait entre les règles de son ordre et les devoirs de son cœur et de son dévouement.

Salonique, où nous arrivâmes le lendemain matin, n'offre rien de particulièrement intéressant. C'est une ville qui a un commerce de céréales important et qui est appelée, à notre avis, à un développement commercial assez considérable et cela dans un avenir assez prochain. Malheureusement la récolte a été depuis deux ou trois ans plus que médiocre, vu l'état de guerre. La rade est passablement grande et sûre, mais la ville est horriblement triste et sale. Sa population se compose en grande partie de Juifs, d'origine espagnole, qui ne contribuent pas à lui donner un aspect plus gai et plus propre. Ce sont les victimes des persécutions d'Isabelle la Catholique. Ils ont trouvé en Turquie, sinon la tranquillité, au moins un calme relatif. En tout cas, ils n'y ont pas trouvé de bûchers.

Il n'y a à Salonique absolument aucun monument digne d'attention. C'est à peine s'il reste encore quelques vestiges des civilisations grecque et romaine, vestiges encore dégradés, mutilés comme tous les monuments chrétiens de Turquie; un arc de triomphe aux trois quarts ruiné, une église grecque dont les mosaïques, jadis fort belles, ont été en grande partie

Hosted by Google

recouvertes de chaux. Nous ne nous expliquons guère cette barbarie inutile et stupide des conquérants musulmans. Nous avons pu remarquer plus d'une fois qu'ils s'attaquaient plus volontiers aux monuments qu'aux croyances. Il leur aurait suffi cependant de faire disparaître les marques ou les insignes d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas, pour y substituer celles de leur culte sans détruire à jamais des ornements qui n'auraient pu que rendre plus beaux leurs propres monuments. Les Turcs ne sont guère sanguinaires, nous l'avons dit plus d'une fois; leurs conquêtes achevées, ils ont laissé presque toujours les Européens, à quelque religion qu'ils appartinssent, s'établir paisiblement sur leur sol. Ils ont eu, comme toutes les races, leurs explosions de fanatisme; mais leur vengeance n'a jamais duré plus longtemps que leur colère. La sanglante tragédie — le massacre des consuls — dont Salonique a été tout récemment le théâtre, n'a nullement été l'œuvre du fanatisme religieux et est bien plutôt due à une haine toute personnelle qui a trouvé le moyen de se satisfaire dans les événements du moment. Jamais, même à cette époque troublée, la vie des autres résidents européens n'a été un instant en péril.

La citadelle de Salonique est assez pittoresque; quant à la ville, tout y est à créer encore et c'est avec plaisir que nous la quittons; nous avons hâte de revoir le Pirée et la Grèce. De Salonique au Pirée par mer, il n'y a rien à voir, des îles arides et couvertes de neige, des côtes désolées. Le temps n'est guère favorable, de la pluie, du vent et du roulis; pourtant dans un coin du ciel une éclaircie apparaît, nous aurons beau temps sans doute pour visiter la Grèce.

II

Nous arrivons au Pirée le vendredi matin, quatre jours après notre départ de Constantinople. Le port est animé, plus animé encore que d'habitude par la présence des escadres française et autrichienne qui y attendent des

Hosted by Google

ordres. C'est encore l'Orient, mais c'est déjà l'Occident. Le Pirée est un port médiocrement grand, fort bien abrité; mais ici encore on a ce désagrément, qu'on retrouve dans presque tous les ports de la Méditerranée, de ne pouvoir aborder à quai. La ville est fort commerciale, c'est un des ports les plus actifs du royaume.

La route du Pirée à Athènes est fort courte et se fait soit en chemin de fer, l'unique voie ferrée de la Grèce, soit en voiture et c'est ce dernier moyen, quoiqu'un peu plus long et un peu plus désagréable à cause de la poussière, que nous conseillerons aux voyageurs, car la station du chemin de fer se trouve encore à une certaine distance du centre de la ville et le voyageur aurait l'ennui d'un second transbordement. Le chemin de fer ne sert guère qu'aux nombreux négociants qui ont leurs bureaux au Pirée. Les hôtels à Athènes sont assez confortables et surtout très propres. Pour le voyageur venant de l'Orient, le contraste est frappant. Constantinople n'a réellement pour lui que les avantages de sa situation exceptionnelle et de son délicieux climat. Il présente, à côté de cela, des inconvénients nombreux que nous étions tout heureux de ne plus rencontrer ici. Nous avions cru trouver, nous devons l'avouer, une ville assez peu civilisée, au moins extérieurement, tout empreinte encore des marques de la domination ottomane qui, pendant près de quatre siècles, a pesé sur elle de tout son poids. Nous avons été tout surpris de trouver une ville toute neuve, remplie de maisons riches et élégantes, des voies larges et belles, des monuments qui ne dépareraient aucune capitale, un grand aspect de propreté et peut-être tout autant de pittoresque — dans un autre genre cependant — qu'à Stamboul : ici au moins l'on peut marcher sans devoir à chaque pas regarder à ses pieds, de crainte des pavés, des trous ou des chiens.

Pour le simple voyageur, huit jours suffisent amplement pour visiter, même en détail, toutes les curiosités d'Athènes. La ville ancienne, par opposition à la ville neuve, telle que l'ont laissée les Turcs après leurs quatre siècles de domina-

Hosted by Google

tion, a ce cachet particulièrement triste et délabré qu'ont toutes les villes qui ont subi le joug turc. Les maisons y sont petites, mal entretenues, les rues étroites, mal alignées. Il n'y a pas de monuments. A quoi bon embellir ce qui ne vous appartient pas? A quoi bon travailler pour ses oppresseurs? La ville nouvelle, au contraire, est coquette et jolie, les maisons y sont confortables et luxueuses, les monuments soignés. C'est une ville de rentiers, la vie commerciale s'étant entièrement concentrée au Pirée. Athènes, sauf le climat, ne ressemble déjà plus à une ville d'Orient, la Bourse n'y tient pas la première place et la population qui vit de la Bourse, courtiers, agents d'affaires, commissionnaires, etc., n'y tient pas le haut du pavé; les gens n'y ont pas toujours l'air affairé. Il y a des clubs littéraires où l'on discute autre chose que le cours du change sur Londres ou Paris, où l'on reçoit des revues et des journaux autres que la cote de la bourse. La vie intellectuelle, qui fait presque défaut dans tout l'Orient, occupe déjà ici une plus large place . Cela tient surtout au genre de personnes qui habitent Athènes, rentiers, employés du gouvernement, industriels, qui embellissent la demeure où ils doivent vivre, et après eux leurs enfants, tandis que, dans tout le reste de l'Orient, l'Européen et même le Grec, qui y a pourtant droit de cité, ne s'établit que pour jeter les bases d'une fortune dont il compte jouir dans son pays. Chez nulle autre nation, croyons-nous, pas même en Angleterre, le sentiment du patriotisme n'est poussé à un si haut degré que chez le Grec, surtout depuis que la Grèce a conquis son indépendance. Les plus belles maisons d'Athènes, ses plus beaux monuments ont été construits *ære privato* par des Grecs qui avaient gagné leur fortune à l'étranger où, même après un long séjour, ils avaient su conserver un sentiment très vif de leur nationalité et un amour puissant de leur pays.

Il n'y a pas à Athènes de ces énormes distances qui paralysent, pour ainsi dire, toutes relations, surtout quand les moyens de communication ne sont pas aussi nombreux ni aussi variés qu'à Paris ou à Londres. La ville est petite,

Hosted by Google

tout y est resserré dans un espace assez étroit; lieux de plaisirs ou lieux d'affaires, tout s'y trouve centralisé. Ceci peut se remarquer beaucoup mieux dans la ville antique, où la vie publique tenait une plus grande place que maintenant. Athènes tout entière était dans son Acropole et dans son Agora, comme Rome dans son Forum, Venise dans sa place Saint-Marc et Gand dans son marché du Vendredi. Pour l'Athènes moderne, cela a un autre avantage, très prosaïque sans doute, mais qui n'est pas à dédaigner, c'est de permettre de vous passer des ciceroni et des cochers de fiacre, race importune et impertinente s'il en fut jamais, car, hélas! il faut bien l'avouer, Athènes, qui, sous beaucoup de rapports, tend à se perfectionner, n'a pu encore contraindre ses cochers de fiacre à adopter les tarifs de l'administration, et Dieu sait s'ils abusent des droits qu'ils s'arrogent.

Athènes est une ville en voie de prospérité, cela est évident. Sous la domination ottomane, le voyageur le plus optimiste aurait à peine, n'était son ancienne réputation, osé donner le nom de ville à cet amas de maisons délabrées. La population, qui il y a vingt-cinq ans était, malgré tous les efforts faits pour son développement, à peine de 25,000 âmes, est aujourd'hui plus que doublée et sera triplée dans dix ans, car la progression suit maintenant une marche régulière. Le Pirée s'est également développé dans la même mesure et a subi, lui aussi, d'heureuses modifications. C'est la « Cité » d'Athènes. Maintenant, nous l'avons dit, une voie ferrée le relie à Athènes et, certes, nulle compagnie européenne ne réalise d'aussi beaux bénéfices. Ce chemin de fer, de vingt kilomètres environ, a coûté à la première compagnie qui l'a établi, quarante mille livres sterling environ (un million de francs). Cédé à une autre compagnie pour le double de cette somme, il a été par cette dernière cédé à 120,000 livres sterling, puis, tout dernièrement encore, une nouvelle compagnie l'a repris pour 140,000 livres sterling (3,500,000 francs) et ses actionnaires touchent encore des dividendes de 9 à 12 p. c. Ce sont là des faits qui prouvent surabondamment et son utilité incontestable et la prospérité

Hosted by Google

croissante de la cité. Malheureusement cette voie ferrée est la seule qui existe en Grèce, et si Athènes est riche, le gouvernement est pauvre; les compagnies n'osent guère se risquer sans son appui à faciliter, par la création de voies ferrées, des transactions et des échanges entre des provinces où tout, ou presque tout, est encore à créer. Les malheureux qui voyagent à l'intérieur en sont réduits à des moyens de transport tout à fait primitifs sur des routes plus primitives encore. Il n'y a pas une route carrossable dans tout le Péloponèse. Heureux encore le voyageur d'aujourd'hui qui a sur ses prédécesseurs le grand avantage de la sécurité : le brigandage a complètement disparu. Depuis cette malheureuse affaire de Marathon, qui, par ses conséquences, fut un bienfait pour le royaume, le gouvernement, à l'instigation de l'Angleterre, a pris des mesures sérieuses et efficaces qui sont parvenues à dompter le mal héréditaire dans ce pays. M. Ed. About ne reconnaîtrait plus sa Grèce : Hadji Stavros n'y serait plus à sa place. Les routes aujourd'hui sont parfaitement sûres [1]; on peut, au besoin, se fier aux drogmans des hôtels; et si les Grecs d'aujourd'hui ont encore leurs fustanelles, leurs grosses moustaches, leurs pistolets et leurs tromblons, ils ne sont guère plus méchants pour cela.

La ville moderne possède quelques monuments qui méritent une certaine attention, entre autres une Académie, non encore achevée, mais qui, faite entièrement sur le modèle des anciens monuments grecs et avec des matériaux semblables, offre un coup d'œil remarquablement beau. Elle est entièrement bâtie en marbre blanc du Pentélique; deux colonnes avec des chapiteaux d'ordre dorique sont destinées à supporter les statues de Mars et de Minerve dues au ciseau d'un artiste indigène. L'Université se trouve à côté; c'est un monument assez simple, mais parfaitement approprié à sa destination. Ceci nous permettra de revenir sur une remarque que nous avons déjà faite : Athènes est une ville riche, mais le gouvernement n'y est pour rien ou pour peu de

[1] Nous ferons remarquer que l'enlèvement tout récent par des brigands du colonel et de Mrs Synge a eu lieu sur le territoire turc.

Hosted by Google

chose; c'est le particulier surtout qui a contribué à l'embellissement de sa ville. L'amour de la patrie est très vif chez les Grecs. Beaucoup sont devenus riches à l'étranger, bien peu ne sont pas revenus au pays.

Parmi les nouveaux monuments qui ont été élevés dernièrement à Athènes, il convient naturellement de parler des musées. Jusqu'en ces derniers temps, la Grèce, si riche en antiquités de toutes sortes, ne possédait aucun musée qui fût véritablement digne de ce nom. C'est depuis les découvertes célèbres du Dr Schlieman que l'on a songé à en former un. Le Musée national est situé au centre de la ville neuve et a été établi provisoirement dans un bâtiment cédé à la ville par un M. Varvaki et qui sert en même temps d'école préparatoire à l'Université. Trois petites salles sont affectées au Musée et contiennent les produits soit des découvertes anciennes ou récentes, soit des legs. Le catalogue n'est pas encore fait, les découvertes se poursuivant tous les jours et les objets se trouvant d'ailleurs un peu dispersés à droite et à gauche. C'est un inconvénient auquel on songe actuellement à remédier par la construction d'une salle unique. Le Musée Schlieman, qui est également une propriété du gouvernement, est assez bien fourni. Tous les objets récemment découverts à Mycènes et ailleurs sont réunis dans une grande salle et arrangés avec beaucoup d'ordre; on y remarque une grande quantité d'armes, de vases en terre ou en cuivre, de bijoux, bagues, épingles, cachets en or ou en argent, feuilles des couronnes que l'on remettait aux vainqueurs des jeux. Malheureusement, ici comme pour l'autre musée, il n'y a pas de catalogue, et c'est fort désagréable. Le Dr Schlieman a bien publié un livre donnant tous les détails désirables et ce livre a été traduit en anglais, en allemand et en italien, mais, s'il a été mis à la portée de toutes les langues, il n'a pas été mis à la portée de toutes les bourses. Il coûte fort cher et peu de personnes désirent à ce prix faire une étude un peu plus approfondie de l'antiquité.

Le Dr Schlieman, à qui ces découvertes ont donné une notoriété européenne, est une personnalité des plus curieuses.

Hosted by Google

Il n'a commencé à apprendre le grec qu'à trente-quatre ans, nous dit-on. Quant à sa fortune, elle était faite depuis longtemps en Amérique quand il songea à commencer ses fouilles en Grèce. On sait qu'il a vendu fort cher au gouvernement anglais toutes les antiquités qu'il avait découvertes en Troade, les Allemands n'ayant pas voulu les acheter. Nul n'est prophète dans son pays. Elles sont actuellement au South Kensington Museum à Londres.

Les fouilles faites à Mycènes par le Dr Schlieman, par ordre et pour compte du gouvernement hellène, ont été continuées jusqu'en ces derniers temps. Elles ont été récemment suspendues faute d'argent, comme à Pompéi.

D'après un tableau statistique que le département de la sûreté publique au ministère de l'intérieur vient de publier (octobre 1879), la Grèce est divisée administrativement en 13 monarchies (départements), 53 éparchies (arrondissements), 62 collèges électoraux et 366 communes. Le nombre des citoyens est de 1,702,350.

Le sol de la Grèce est, quoi qu'on en ait dit, d'une certaine richesse. Si l'Attique est pauvre et ne produit guère que du marbre, la Morée, le Péloponèse et la Thessalie sont incontestablement fertiles. Ce qui manque surtout, ce sont les moyens d'exploitation et les voies de communication et de transport. De cette façon, l'agriculture est complètement arrêtée dans son développement, l'industrie n'essaye pas même de s'implanter.

La construction de canaux, de voies ferrées ou même de simples routes carrossables serait un bienfait inappréciable pour la Grèce. Néanmoins la condition du peuple n'est pas aussi misérable qu'on pourrait se l'imaginer. Dans les villes, les Hellènes s'aident mutuellement du haut en bas de l'échelle sociale. C'est ce qui fait qu'on y rencontre si peu de mendiants; dans les campagnes, si peu que rapporte le sol, le paysan trouve facilement encore le moyen d'en vivre. Le peuple est fort sobre, quoique l'ivresse y soit plus fréquente, croyons-nous, que dans le midi de l'Italie ou en Espagne.

Le climat d'Athènes est assez bon; nous disons assez bon

Hosted by Google

parce que l'été est chaud et poussiéreux; la réverbération constante du soleil sur les larges dalles de pierre blanche dont sont composés les trottoirs occasionne même de fréquentes ophthalmies. D'autre part, en hiver, les vents y soufflent avec une grande violence. Sous ce rapport, Athènes doit être aussi fertile en pleurésies que Madrid.

Le palais du Roi, situé sur la Grand'Place en pleine ville neuve n'offre rien de remarquable comme architecture. Le jardin, par contre, est fort beau et fort bien entretenu; il est ouvert au public tous les jours à partir de trois heures de l'après-midi et l'on est fort reconnaissant au Roi de cette gracieuseté qui permet à beaucoup de monde de trouver une promenade bien ombragée au centre de la ville.

III

Nous n'entreprendrons pas de parler de la Grèce ancienne ou de ses monuments qui subsistent encore. D'autres que nous l'ont fait mieux que nous ne pourrions le faire. Bien mieux située que Rome, Athènes paraît néanmoins bien moins grandiose. Les restes, encore visibles pour le simple voyageur, de son ancienne splendeur se bornent à l'Acropole avec son Parthénon, ses Propylées, son Erechtheum, etc., au théâtre de Bacchus récemment découvert, aux temples de Dionysius, de Thésée et de Jupiter, à la tour d'Eole, à quelques tombeaux plus ou moins bien conservés, et c'est tout. En peu de jours, le voyageur qui ne veut pas en faire une étude spéciale peut visiter tous ces monuments d'une façon assez sérieuse pour en garder un souvenir durable.

Rome d'ailleurs, quoiqu'elle ait subi de cruels moments de désordre et d'anarchie, quoiqu'elle ait souffert à différentes reprises les invasions des barbares, — Alaric en 410, Genseric en 455, Ricimer en 472, sans parler des barbares du moyen âge et des temps modernes, — quoique ses monuments aient servi à décorer tant d'autres villes, Constantinople par exemple; malgré toutes ces causes, qui furent pour la cité impériale, y compris le triomphe du christia-

Hosted by Google

nisme, un signal de ruine et de démembrement, Rome est loin de présenter le même délabrement qu'Athènes qui, déjà dans l'antiquité, a subi de nombreux pillages, et qui, en outre, a souffert pendant près de quatre siècles la conquête musulmane, la plus inintelligente de toutes les conquêtes. Ce que les Turcs, pendant leurs quatre siècles de domination, ont accumulé de ruines sur cette malheureuse ville est inimaginable. Les monuments les plus beaux comme les plus modestes ont horriblement souffert. Ces admirables colonnes de marbre blanc, qui ornaient des monuments incomparables, ont été abattues, enlevées, soit pour servir à la confection de la chaux dont les Turcs avaient besoin pour bâtir leurs maisons, soit pour servir de fondements à leurs demeures. Le temple de Jupiter, qui jadis, avec ses cent quatre-vingts colonnes, faisait l'orgueil d'Athènes, a été détruit en partie par eux. Il ne reste debout aujourd'hui que quatorze colonnes à peine intactes, mais leur vue offre encore un spectacle qui à bon droit frappe l'imagination.

Les monuments de l'antique ville de Minerve sont tous en ruine, mais, tels qu'ils sont, ils présentent encore un aspect grandiose et imposant. Quelques-uns cependant, comme le temple de Thésée, particulièrement bien conservé, du moins à l'extérieur, ont assez bien résisté aux attaques du temps et des barbares. Les fouilles faites, dans ces dernières années, au Céramique ont notamment amené la découverte de toute une « voie de tombeaux », dont quelques-uns, comme le monument de Deileos, ou celui des Deux Sœurs, n'ont que fort peu souffert. Ces tombeaux ne datent malheureusement pas de la grande période artistique de la Grèce.

La tour d'Éole est mutilée, le temple de Jupiter n'est plus qu'une ruine splendide ; il reste à peine quelques vestiges des longs murs qui reliaient le Pirée à Athènes. Le Parthénon, tout dévasté qu'il est, mérite encore une mention toute spéciale. Il fut certes, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, le monument le plus beau dans la position la plus belle. Bâti par Périclès, qui eut le bonheur de le

Hosted by Google

voir achever, il coûta environ 1,000 talents, 17,500,000 francs de notre monnaie. Ses ruines sont encore pleines de majesté. Il atteste d'une façon impérissable la grandeur et le degré de civilisation du peuple qui l'a élevé. Il a tout particulièrement souffert du siège que les Grecs y ont soutenu pendant les guerres de l'Indépendance. Le piédestal et le temple d'Agrippa portent encore aujourd'hui d'innombrables traces de balles et de boulets.

L'Acropole, tel que nous le voyons maintenant, n'est plus l'Acropole des anciens Grecs. Celui-ci ne comprenait guère que les Propylées, le temple de la Victoire sans ailes, l'Erechtheum et le Parthénon, qui sont à peu près de la même époque, du même siècle, en tout cas. Sans compter le piédestal et le temple d'Agrippa, qui sont venus s'y ajouter bien après, les Gênois, les Vénitiens, les Turcs et les Grecs eux-mêmes ont profité de sa position dominante et en ont fait une forteresse, construisant tout alentour de grandes et fortes murailles qui enlèvent à la vue générale un peu de sa splendeur. Quoi qu'il en soit, le voyageur reste émerveillé devant ce spectacle sublime dont il garde un souvenir ineffaçable.

Athènes est presque complètement entourée de montagnes dont l'ascension n'est ni trop difficile ni trop longue. Nous recommandons vivement aux voyageurs l'ascension du mont Lycabette. Elle n'est nullement fatigante et du sommet de la montagne on jouit du plus splendide point de vue qui se puisse imaginer. Devant vous, à vos pieds, s'étend toute la ville avec l'Acropole se détachant magnifiquement sur le fond du ciel, le port de Phalère, le Pirée; plus loin, la célèbre baie de Salamine qui vit la victoire des Grecs, le golfe de Corinthe, l'île fameuse d'Égine; derrière vous, le mont Hymette, célèbre par son miel; à droite, le Pentélique, où de larges taches blanches montrent les carrières dont on extrait depuis des milliers d'années le marbre avec lequel les Grecs ont fait tant de chefs-d'œuvre; plus loin, le mont Permesse et, à ses pieds, cette forêt d'oliviers qui est une richesse pour Athènes; tout cela illuminé par les rayons du soleil couchant.

Hosted by Google

On peut dans les environs d'Athènes faire certaines excursions, à Éleusis, par exemple, ou à l'isthme de Corinthe; mais, en dehors des souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux, ces excursions ne présentent pas grand intérêt. Le percement de l'isthme de Corinthe est toujours à l'état de projet et on s'explique assez difficilement que ce travail, proportionnellement aussi utile que le percement de l'isthme de Suez, ne rencontre pas plus d'adhésions. Les difficultés à vaincre seraient bien moindres. Néron, lorsqu'il fit son fameux voyage en Grèce pour se faire couronner aux jeux olympiques, y songea un moment et sa volonté toute-puissante reçut même un commencement d'exécution dont on voit encore les traces; mais, après son départ, tout fut abandonné et la Grèce ne conserva que le triste souvenir de ses déprédations.

Différents projets ont été étudiés, entre autres celui d'un de nos compatriotes; mais l'argent fait défaut et, il faut le dire, aussi un peu l'initiative. Le percement de l'isthme de Corinthe, auquel sont intéressées toutes les nations européennes qui ont des relations suivies avec l'Orient, raccourcirait la route actuelle d'au moins six cents milles et permettrait d'éviter le cap Matapan. Aussi, malgré toutes les difficultés, il est probable que le percement se fera bientôt.

Athènes et le Pirée sont les deux seules villes dignes de ce nom, de la Grèce continentale, mais le royaume possède encore deux autres villes riches et en pleine voie de prospérité: Syra, dans l'Archipel, et Corfou dans les îles Ioniennes. Toutes deux ont pris, depuis ces quelques dernières années, un développement immense. Syra, depuis la guerre de Crimée, qui lui a été très favorable, sert de port de relâche à presque tous les bâtiments de commerce qui vont en Turquie ainsi que dans la mer Noire, ou qui en reviennent; Corfou, qui, sous l'administration anglaise, était arrivée à un haut degré de prospérité, a su conserver et même augmenter cette prospérité depuis que l'Angleterre sous le ministère Gladstone, a rendu les îles Ioniennes à leurs véritables propriétaires (1863).

Hosted by Google

Nous n'avons à parler ici ni de la société, ni du gouvernement grec. La société grecque est incontestablement la meilleure de toutes celles que l'on rencontre en Orient, et le gouvernement n'est plus tout à fait celui que décrit Edmond About dans son livre si spirituel sur la Grèce contemporaine.

La Belgique n'a pas de légation à Athènes, elle n'y est représentée que par un consul indigène.

IV

Parti du Pirée à bord du *Solunto* de la Compagnie Florio, nous traversons le golfe d'Égine, longeons les côtes du Péloponèse et, laissant à notre gauche l'île de Cérigo, nous doublons au matin le cap Matapan. Nous laissons au loin Modon, dont les ruines datant du moyen âge sont encore si pittoresques, et la trop célèbre baie de Navarin qui fut témoin de la complète défaite des Turcs en 1827. La manière dont le Sultan apprit le désastre qui frappait sa flotte est assez curieuse et assez peu connue pour que nous la rapportions ici. L'annonce de la défaite avait frappé de stupeur tout l'entourage du Sultan ; nul n'osait, le premier, aller lui annoncer la fatale nouvelle. Craignant la colère du Sultan, ministres et pachas étaient dans l'antichambre à se demander qui se dévouerait, quand l'entrée du cheick-ul-islam vint tout à coup donner une idée à l'un des ministres. S'avançant vers le grand prêtre, il lui parla du désastre qui venait d'avilir les armes ottomanes, de la douleur amère du padischah et des consolations que sa qualité religieuse faisait au grand prêtre un devoir d'apporter. Et le cheick-ul-islam y alla. La colère du Sultan fut terrible et le grand prêtre n'échappa qu'à grand'peine à ses effets, mais les pachas étaient sauvés.

La terre de Grèce fuit derrière nous. Çà et là nous distinguons quelques côtes pendant nos deux jours de traversée ; puis, tout au loin, une ombre se dessine, c'est la Sicile.

Hosted by Google

Les voyages en Italie d'abord sont encore assez difficiles, et pour cent voyageurs qui se rendent à Naples, dix à peine se décident à pousser jusqu'à la Sicile. Les voyages à l'intérieur sont non seulement incommodes, mais même dangereux, à cause des brigands qui, malgré tous les efforts du gouvernement, infestent encore cette partie de l'Italie. On peut, à la vérité, faire accord avec le patron d'un petit voilier qui vous conduira tout le long de la côte; mais ce voyage est fatigant et ennuyeux. Aussi faut-il se résoudre généralement à ne voir de la Sicile que ses trois villes principales : Catane, Messine et surtout Palerme.

Catane est une ville fort pittoresque d'aspect avec son vieux pont, sa cathédrale où toutes les rues aboutissent, sa place où s'élève l'obélisque en l'honneur de Charles de Bourbon, vice-roi de Sicile. Catane a éprouvé plus d'une fois le sort de Pompéi, mais, plus heureuse, elle a pu toujours se relever des cendres, et de là résulte ce mélange d'architecture que l'on y trouve. Un chemin de fer relie Catane à Messine et fait tout à son aise les quelques lieues qui l'en séparent. Il traverse un pays tout sauvage, s'arrêtant à de nombreuses stations, faisant pour ainsi dire le cabotage entre les deux villes. C'est le premier chemin de fer de la Sicile. D'autres, reliant Palerme à Girgenti et Catane à Syracuse, ont été construits depuis lors. De Messine à Palerme, il faut aller par bateau ou bien choisir la voie bien moins sûre et bien moins confortable de l'intérieur.

Messine n'offre rien de particulièrement intéressant. C'est une ville neuve ou presque neuve qui n'a aucun monument ancien ; le tremblement de terre de 1783 a tout détruit. Elle est assez grande, régulièrement bâtie et possède un Corso, un théâtre Vittorio Emanuele, un Corso Garibaldi, comme dans toutes les villes d'Italie, — hommage unanime rendu à la mémoire de ceux qui jetèrent les bases de l'unité italienne. Partout, dans toutes les rues, à toutes les vitrines des magasins s'étalent sous toutes les formes les portraits de ce triumvirat célèbre, Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour. Deux monuments méritent une certaine attention, le dôme et

Hosted by Google

l'église San Gregorio, qui possède un assez beau tableau d'Antonello, élève de Van Eyck. Le port est large et offre un abri très sûr aux navires. Les quais servent, avec un jardin public, de lieu ordinaire aux promenades des habitants; l'étranger généralement va jusqu'aux Capucini, d'où l'on jouit d'une vue admirable.

Messine est bientôt vue, et dès qu'on l'a vue, on ne demande guère qu'à partir. C'est ce que nous fîmes. Nous avions hâte d'ailleurs d'arriver à Palerme. Palerme, la perle de la Sicile, en est sans contredit la ville la plus intéressante à la fois par ses monuments, par ses souvenirs historiques et par la délicieuse situation qu'elle occupe au pied du mont Pellegrino. C'est une de ces villes vers lesquelles on se sent instinctivement attiré, indépendamment de toute curiosité artistique ou historique et qui ne vous fait pas éprouver une déception. Palerme n'a été réunie à l'Italie, avec le reste de la Sicile, qu'après les événements de 1860. Elle a beaucoup souffert du bombardement que les Napolitains lui firent subir, sous le commandement du général Brigane, depuis assassiné dans une sédition militaire. Les ruines en ont heureusement disparu aujourd'hui.

Palerme ne semble guère avoir perdu au change. Il est incontestable que, sous le gouvernement actuel, sa prospérité commerciale s'est considérablement accrue, grâce à l'influence bienfaisante d'une administration plus large et plus bienfaisante.

A part un certain nombre de personnes, l'immense majorité de la population sicilienne a accueilli avec joie le nouveau régime. Près de vingt années se sont passées depuis ces événements et les faits sont venus donner raison aux révolutionnaires de 1860.

Palerme est une grande ville admirablement située au fond d'un golfe enchanté, et tout entourée de montagnes. Son aspect est charmant. En y entrant, on est singulièrement frappé à la vue de la quantité de voitures de paysan allant au marché ou en revenant. Ces voitures sont fort haut perchées sur leurs essieux, et leurs panneaux sont couverts

Hosted by Google

de peintures grossières, représentant toujours soit des scènes de l'Écriture sainte, soit des scènes de l'histoire de Sicile, — Roger Ier chassant les Maures, Tancrède donnant de grands coups d'épée à des infidèles barbus. Tel paysan porte des carottes au marché dans une charrette dont les panneaux représentent le couronnement de Roger II.

Une des curiosités de Palerme, une de celles que l'inévitable cicérone ne manque pas de vous engager à visiter, ce sont les catacombes. L'attrait incroyable que ces sortes d'exhibitions exercent presque toujours en fait effectivement une des premières choses que l'on visite à Palerme. Pour nous, nous trouvons repoussante cette longue exhibition de squelettes plus ou moins décharnés. Cela n'éveille pas la moindre idée de recueillement comme on en éprouve, par exemple, en passant dans un de ces cimetières musulmans dont la grandeur et la poésie sont si profondes qu'involontairement on songe au doux repos que l'on doit trouver sous ces grands cyprès. Nous avions déjà vu à Rome de semblables catacombes, mais elles étaient beaucoup plus petites et réservées spécialement aux capucins qui ont obtenu le privilège de reposer là où ils avaient prié. Ici, au contraire, les catacombes sont ouvertes à tout le monde. Les corps sont, après avoir été desséchés, enfermés dans de grands coffres en bois qui, à travers un grillage, laissent voir le squelette qu'ils contiennent. Une inscription, un nom, un portrait indiquent celui qui repose là. Nous plaignons ceux qui vont voir dans cet état ceux qu'ils ont connus et aimés pendant leur vie. Les Romains, nos maîtres en beaucoup de choses, n'avaient pas tort en brûlant leurs morts.

Les catacombes sont de longues galeries formant un immense parallélogramme. Le long des murs se trouvent accrochés les squelettes des moines du couvent. Il y en a qui reposent là dans leur immobilité depuis plus de deux cents ans, d'autres qui y reposent depuis un an à peine. Quelques grands de la terre y ont aussi leur sépulture. Un vice-roi de Sicile, un Bourbon, y est pendu comme

Hosted by Google

un simple mortel, une couronne royale sur sa tête blanchie et toute grimaçante et un dais tout en loques abritant cette poussière. Le bas des galeries est consacré aux personnes de la ville, puis il y a le côté des femmes. C'était hideux : nous quittâmes au plus vite ce lieu funèbre, payant par l'impression de dégoût que nous en ressentions, notre curiosité intempestive. Au dehors le soleil brillait dans toute sa pureté. Une promenade à Monréale devait chasser ces pénibles souvenirs.

Monréale est un gros village — une petite ville — situé à quatre milles environ de Palerme et où l'on arrive facilement, même en voiture, par une route large et belle, taillée le long de la montagne et qui, d'un côté, est couverte de cactus et de figuiers de Barbarie, et, de l'autre, bordée de jardins remplis d'orangers et d'oliviers qui s'étagent en terrasses et finissent dans la plaine, également toute remplie d'oliviers.

Monréale en lui-même est assez insignifiant, mais la cathédrale, bâtie par Guillaume III, deuxième roi de Sicile, et le cloître, qui tous deux datent du commencement du XII^e^ siècle, sont vraiment dignes d'être vus et revus. La cathédrale, qui possède quelques tableaux de maître, contient, en outre, d'admirables mosaïques fort anciennes; le cloître a une cour entourée de colonnes presque toutes d'un dessin différent, qui ont été couvertes aussi de mosaïques détruites presque entièrement aujourd'hui. Les moines ont disparu et le cloître est devenu une école municipale et une caserne.

Palerme possède de nombreux monuments intéressants, des églises, une cathédrale des plus remarquables, où nous avons pu admirer, non sans quelque étonnement, au-dessus du jubé, les portraits du roi Humbert et de la reine Marguerite. Depuis l'annexion de la Sicile, toutes les cathédrales sont devenues de patronat royal : voilà pourquoi l'image du souverain s'y trouvait, — ce qui avait le don d'exaspérer le bedeau, qui avait eu l'honneur de marcher, en faisant sonner sa canne, devant le roi François II.

Hosted by Google

Quelle est la ville d'Italie, si petite qu'elle soit, qui n'ait pas son musée? Palerme a naturellement le sien, nous avons pu y admirer, dans le cabinet Malvagna, deux chefs-d'œuvre de l'art flamand : un portrait par Van Dyck et un admirable tryptique de Jean Van Eyck.

Généralement on recommandera au voyageur une excursion à la Ziza, ancien château sarrasin, situé sur la route du mont Pellegrino, à deux milles et demi de la ville. Cette excursion n'offre que fort peu d'intérêt; le monument, auquel ne se rattache aucun souvenir historique important, se compose uniquement ou, du moins, on n'y montre qu'une petite fontaine de style arabe, couverte de mosaïques dans un état complet de délabrement et qui laisse absolument froid le voyageur qui a pu admirer les mosaïques de Monréale. Nous conseillons bien plus à ceux qui n'ont pas un long séjour à faire à Palerme une excursion à la villa Belmonte, sur le mont Pellegrino et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur toute la ville et sur tout le golfe de Palerme.

En rentrant en ville, on visite généralement la chapelle royale, appelée aussi chapelle palatine. Elle fut convertie en chapelle par Ruggiero Ier, roi de Sicile vers 1100. C'est probablement une ancienne construction sarrasine, car le plafond et quelques-unes des colonnes sont encore du style moresque le plus pur. Nous avons pu y admirer les plus belles mosaïques que nous ayons jamais vues. Elles sont parvenues jusqu'à nous dans un remarquable état de conservation. Cette chapelle est maintenant la chapelle privée du roi Humbert, quand il vient en Sicile, nous dit avec un soupir de regret l'obligeant prêtre qui nous montre ces merveilles.

Palerme est une ville fort agréable, non seulement à visiter, mais aussi à habiter. Elle a, comme toutes les villes d'Italie, d'immenses palais inhabités pendant neuf mois de l'année, des « cours » Victor-Emmanuel, Garibaldi ou Cavour, des statues de Mazzini dans chaque square, un théâtre qui joue tous les soirs, la musique militaire tous les jours, des clubs, de fort jolies promenades, entre autres la

Hosted by Google

Marina fort fréquentée du beau monde pendant l'après-midi, et le long de laquelle se trouvent de ravissantes villas généreusement ouvertes au public. Son climat est doux et sain, sa situation magnifique, ses rues régulières, larges et bien pavées, ses voitures convenables et surtout pas chères, ses hôtels presque confortables ; mais sa plaie, cette plaie que l'on retrouve presque partout en Italie, c'est cette innombrable quantité de mendiants qui vous assaillit partout et toujours. Cela révèle d'une manière frappante le triste état de la société italienne, surtout dans le sud, — et encore tout cela est-il bien amélioré depuis vingt ans. Déjà, à mesure que l'on avance vers le nord, cette mendicité diminue et finit par disparaître presque entièrement en Lombardie et en Piémont. L'Italie ne se remet que lentement de ses blessures ; de longs siècles d'oppression l'ont épuisée de forces et d'argent. Mais l'Italie est une terre riche et ceux qui, malgré tout, ont toujours eu foi en elle ont eu raison. Quiconque a pu la voir et l'étudier dans ces dernières années en conviendra sans peine. Sous la direction persévérante du Roi qui a conduit si dignement et si sagement ses destinées, elle a atteint le but que dix siècles de luttes incessantes n'avaient pu parvenir à lui donner. Le mot du poète s'est vérifié : l'*Italia e fatta da se*. Peut-être reviendrons-nous un jour sur ce sujet ; aujourd'hui nous devons terminer ici ces simples notes de voyage.

HENRY LOUMYER.

Hosted by Google

LE MOUVEMENT ANTIJUIF A BERLIN.

Quel est le mauvais vent qui souffle en ce moment sur le monde? On veut la paix entre les nations, et partout l'on augmente l'effectif des armées permanentes.

On veut la paix entre les citoyens d'un même pays, et partout l'on surexcite, sans nécessité aucune, les passions sectaires.

Nous sommes tous plutôt indifférents que frondeurs en matière religieuse, et cependant quelle ardeur étrange ne mettons-nous pas, à l'occasion, à discuter des dogmes nouveaux, des lettres pastorales, des mandements de carême dont nous ferions beaucoup mieux de ne point nous occuper. L'indifférence publique déconcerte, et la conspiration du silence, quand elle est générale, désarme toujours, tue même quelquefois. D'ailleurs, où les fortes convictions font défaut, la passion n'est qu'une comédie ou un feu de paille. Et c'est pourquoi, sur le simple dire des journaux, nous nous refusons à prendre au sérieux la guerre aux Juifs qui s'organise à Berlin. Nathan le Sage ne peut avoir accepté, même en passant, le déguisement et le langage de Tartufe, répondant à Orgon qui veut le faire sortir de sa maison :

> C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
> La maison m'appartient, je le ferai connaître,
> Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
> Pour me chercher querelle, à ces lâches détours.

Ce serait contraire à ses principes, à sa nature.

C'est bien plutôt une reprise, avec coupures, d'*Uriel Acosta*,

Hosted by Google

le fameux drame de Gutzkow. La représentation sur les tréteaux de la politique a nécessité le remplacement de l'orthodoxie d'Israël foudroyant un croyant qui s'égare par l'orthodoxie protestante condamnant tout le monde, comme le Turc dans l'opéra comique : *l'Ours et le Pacha*, et chantant pour finir : Je suis content, je suis heureux. Nous ne saurions répéter ce refrain, parce que ce qui arrive là-bas à Berlin nous afflige et nous inquiète à la fois. Nous y voyons la plus intempestive de toutes les explosions, quelque chose comme la condamnation et la caricature du *Culturkampf* dans lequel l'Europe entière est engagée, que l'Allemagne elle-même, qui a pris les devants, n'a pu jusqu'ici terminer à son avantage. On s'était, de l'autre côté du Rhin, vaillamment remis sur pied, on avait effacé, en quelques mois d'épreuves, les blessures séculaires, toujours ouvertes et toujours saignantes, que la terrible guerre de Trente ans avait laissées derrière elle, et voilà qu'après avoir chassé de chez soi Jésuites et autres trouble-fête et mendiants en soutane, on se jette brusquement dans une nouvelle querelle religieuse, celle-ci mesquine et terre à terre, comme si l'on voulait masquer un premier insuccès et se ménager une retraite.

Nous pouvons nous tromper, mais les apparences plaident en faveur de cette manière de voir, et nous nous y tiendrons tant qu'il ne nous sera pas prouvé que l'instigateur du mouvement antijuif de Berlin a agi pour son propre compte et non pas dans l'intérêt du parti politique auquel il appartient. Ce metteur en scène n'est pas le premier venu. C'est un homme de savoir, d'intelligence et d'énergie. Simple aumônier de régiment à Metz, du temps que M. de Puttkamer, le successeur du Dr Falk, comme ministre des cultes et de l'instruction publique, y était préfet, M. le pasteur Stoecker est aujourd'hui prédicateur de la cour impériale et membre de la seconde Chambre de Prusse. En arrivant à Berlin, il avait son idée, celled'enchaîner l'hydre du socialisme en lui donnant un nouveau baptême. Il fonda le socialisme chrétien, mais, s'il eut quelque succès, il éprouva aussi la confusion

Hosted by Google

extrême d'avoir enrôlé sous sa bannière l'hypocrite et misérable Hoedel qui, le 11 mai 1878, sous les Tilleuls à Berlin, attenta aux jours de l'empereur Guillaume. Christianiser des communards et des pétroleurs est chose bien plus pénible et difficile à faire que de christianiser les capitaux des bons bourgeois ; aussi comprendrions-nous parfaitement qu'un homme de la trempe de M. Stoecker, pour se consoler du discrédit dans lequel était tombé son socialisme chrétien, ait eu recours à une fondation nouvelle.

Cette fois, en s'attaquant aux Israélites, qui, à Berlin comme dans bien d'autres grandes villes, tiennent le haut du pavé et ne manquent ni de morgue ni d'arrogance, il souleva un véritable enthousiasme. Ses conférences publiques du mois de septembre dernier ont eu pour résultat la formation d'une association pour l'extirpation des Juifs (*Verein zur Ausrottung der Juden*). Le titre est plus terrible que la chose elle-même, puisqu'il ne peut être question d'atteindre le but proposé autrement que par des voies pacifiques. On s'est contenté jusqu'à présent des petits moyens mis depuis longtemps en pratique par la Société de Saint-Vincent de Paul. Les membres de l'association s'engagent à ne plus avoir que des fournisseurs chrétiens, et ceux-ci sont invités, pour éviter toute erreur, à transmettre leurs adresses au bureau de l'association. Si l'on s'en tient là, cela n'a rien d'effrayant, et l'on est presque tenté d'en rire avec le *Tageblatt* illustré de Vienne qui déclare que, si les socialistes chrétiens de Berlin sont assez forts pour chasser de chez eux, avec leurs capitaux bien entendu, tous les banquiers, propriétaires, rentiers et marchands israélites, ceux-ci peuvent être assurés de recevoir en Autriche un accueil aussi amical que distingué. Sous une forme aussi plaisante que concise, c'est là, comme nous allons voir, une critique très juste du plan de campagne de M. Stoecker.

Par suite de conditions sociales et économiques défavorables, l'Allemagne a perdu depuis 1820, par l'émigration, trois millions et demi de sa population. Ce vide immense n'a été que partiellement comblé, depuis que l'émancipation des Juifs a été proclamée, par la venue d'Israélites russes et polo-

Hosted by Google

nais, désireux de faire fortune ou, tout au moins, de mieux faire fructifier leurs capitaux. Ces gens-là prospèrent en général plus vite que les Allemands au milieu desquels ils vivent, à cause de leurs habitudes traditionnelles d'ordre et d'économie, ce qui fait qu'au lieu de les prendre pour exemple, on les jalouse, on les calomnie. L'éminent historien Henri de Treitschke, collègue du pasteur Stoecker à la seconde Chambre de Prusse, ne s'en étonne pas. « On peut considérer, » dit-il dans les *Preussischen Jahrbücher* du 15 novembre dernier, « l'agitation du moment contre les Juifs comme étant une « réaction brutale et haineuse, mais naturelle après tout du « sentiment germanique contre un élément étranger qui « s'est introduit dans notre vie nationale et y a pris une place « trop large. Cette agitation a tout au moins eu le mérite « involontaire de nous avoir délivré du charme mensonger « que nous subissions ; c'est déjà un profit qu'un mal, que « chacun sentait et auquel personne ne voulait toucher, « soit maintenant discuté publiquement. Si nous ne nous « trompons pas, le mouvement est très sérieux ; des plaisan- « teries sur les maximes, mises en avant par quelques mau- « vais orateurs socialistes chrétiens, ne suffisent plus pour « l'arrêter.

« Le cri : Les Juifs sont notre malheur! est un cri una- « nime ; on l'entend sortir de la bouche d'hommes apparte- « nant aux classes les plus lettrées et qui repousseraient « avec horreur toute idée d'intolérance religieuse ou d'orgueil « national. »

Cet article valut à M. de Treitschke un grand nombre de répliques plus ou moins vives. Il n'a répondu, le 15 décembre 1879, qu'à une seule brochure, celle du professeur Graetz, auteur d'une histoire des Juifs en onze gros volumes in-octavo, parce que cette brochure se distinguait entre toutes par la modération de son langage. Il ne traite pas M. Graetz mieux pour cela ; il le dissèque et, l'opération faite, il déclare n'avoir trouvé en lui qu'un étranger né par hasard en Allemagne, qu'un oriental qui n'a rien compris et ne veut rien comprendre au peuple allemand, qui ne se sert de l'idiome

Hosted by Google

germanique que pour diffamer tout ce qui est germain. Ce jugement ne diffère que dans la forme de celui que nous avons porté sur le même personnage dans une lettre du 2 novembre 1871, adressée à M. Astruc, alors grand rabbin de Belgique, et publiée dans le IX^e^ volume de cette *Revue*. C'est en étudiant les écrits de M. Graetz que nous avons été amené à reconnaître et à suivre à travers les siècles la marche d'un double courant dans le monde israélite ; l'un bon, l'autre mauvais, fatal et dissolvant.

Nous avons qualifié ce dernier de parti des saduccéens, parce que ceux qui le composent ont du sang arabe dans les veines et obéissent, dans une mesure qu'il convient de ne point exagérer, aux traditions des enfants du désert. C'est ce parti que M. de Treitschke combat avec tant de vigueur sous le nom d'orientaux ou de sémites, prétendant, à tort selon nous, que tous les Juifs allemands lui appartiennent. Certes, les idées particularistes de M. Graetz ont fait leur chemin, et l'on trouve assez de journalistes mal avisés qui s'en servent pour battre en brèche l'édifice encore mal assis de l'unité germanique ; mais que demain l'on mette ces frondeurs dans le cas de devoir opter entre leur nationalité idéale des bords du Jourdain et leur nationalité tangible et réelle, il est évident que leur choix ne saurait être douteux. Ils sont tous, à leur manière, il est vrai, de bons et fidèles Allemands, de meilleurs patriotes même que ces braves bourgeois dont Louis Boerne se moquait en disant qu'ils n'étaient jamais d'accord entre eux que lorsqu'il s'agissait de supporter une humiliation ou une injustice, et c'est pourquoi nous croyons ne pouvoir mieux les comparer qu'à ce peu de levain, dont parle saint Paul dans ses lettres aux Corinthiens, et qui suffit pour faire lever toute la pâte. Ce rôle ou cette mission leur est en quelque sorte imposé par cette chaleur du sang qui leur est naturelle.

Elle est à la fois un honneur et un danger, car elle les force à être constamment sur la brèche, à catéchiser les uns, à gourmander les autres, à se mêler à toutes les discussions, à toutes les querelles qui touchent de près ou de loin à la

Hosted by Google

politique. Que cette activité sans relâche déplaise fort aux conservateurs prussiens, à MM. Stoecker et de Treitschke en tête, nous le comprenons sans peine; ce que toutefois nous ne saurions admettre ni approuver, c'est qu'il faille avoir recours à des moyens aussi violents qu'une véritable croisade pour y mettre fin. Quand on a la raison et le bon droit pour soi, on n'appelle point la force brutale à son aide ; on triomphe à meilleur compte, plus dignement surtout. Cela se pense sans aucun doute en Allemagne, mais cela se dit mieux à l'étranger, surtout dans un pays comme le nôtre où les mœurs, d'accord avec les lois, ont opéré la fusion la plus complète entre les citoyens, quelles que soient d'ailleurs leur origine, leur langue maternelle ou leurs croyances religieuses. Nos voisins du Midi réclamaient autrefois la liberté comme en Belgique; si nos voisins de l'Est connaissaient la tolérance belge, née de nos souffrances et de nos erreurs, s'ils voyaient surtout les fruits abondants qu'elle donne, il est certain qu'ils n'en voudraient pas d'autre, et que bientôt on entendrait crier à Berlin : « Plus de question juive, nous en avons assez comme cela. »

Ce cri viendrait à propos pour les instigateurs du mouvement qui, dans leur loyauté et leur honnêteté, doivent reculer devant le caractère haineux que certaines gens ont imprimé à leur pensée et ne demandent peut-être pas mieux que de faire une retraite honorable.

Les minorités deviennent terribles quand on leur fait injure, parce qu'à l'éloquence de leur droit méconnu se joint l'effort de toutes les consciences indépendantes, de tous les cœurs généreux.

La *Gazette de Cologne* du 18 janvier dernier nous a raconté comme quoi, la veille du concert donné à la synagogue de la rue d'Oranienbourg, à Berlin, au profit des affamés de la Silésie, le prince de la couronne a déclaré, devant un grand nombre de personnes, qu'il s'y rendrait pour protester contre le mouvement antijuif. Le prince Frédéric-Guillaume de Prusse, dont le tact parfait est à la hauteur de sa popularité, s'est tenu parole. Nous le félicitons de cette démarche qui

Hosted by Google

est une leçon de tolérance, et nous souhaitons vivement qu'un jour, sous son règne, un grand rabbin de Berlin, prenant congé de ses coreligionnaires après une carrière pastorale bien remplie, puisse leur tenir le même langage que M. Astruc, le grand rabbin de Belgique, que nous avons cité tout à l'heure, dans son sermon d'adieu du 7 février dernier :

« Vous avez voulu l'union de la foi et de la liberté, » dit M. Astruc, « et je me suis associé avec bonheur à cette « œuvre qui a été féconde. » Parlant ensuite des devoirs qui incombent à l'Israélite vis-à-vis de la société civile, il a ajouté : « Ces devoirs sont doux et faciles à remplir lors- « qu'on vit dans un pays qui consacre, comme celui-ci, « l'existence de toutes les libertés. Depuis que j'habite votre « patrie, j'ai appris à connaître et à aimer votre belle Consti- « tution, si grande et si forte qu'elle sert de citadelle à tous « les partis, et que, par elle, catholiques et libéraux, se voient « obligés de faire respecter, ceux-ci la religion, ceux-là la « liberté. On va bientôt célébrer son cinquantième anniver- « saire ; vous le fêterez, j'en suis sûr, comme Belges et « comme Juifs, comme Juifs, parce que votre Constitution « inscrit sur son socle tous les principes de liberté et de tolé- « rance qui sont depuis longtemps ceux de votre religion. »

Les Juifs allemands, en général, et ceux de Berlin, en particulier, étant libéraux, ne demanderaient pas mieux, croyons-nous, que d'avoir à applaudir à d'aussi généreuses paroles. Cela viendra ; en attendant, qu'ils s'inspirent de la modération du professeur Harry Bresslau, des deux frères Louis et Bernard Oppenheim, le représentant, l'économiste, et de Paul Lindau, l'auteur dramatique, etc., et la croisade dirigée contre eux s'évanouira comme le nuage qui n'intercepte que pendant quelques instants la lumière du jour.

CHARLES RAHLENBECK.

Hosted by Google

LA BONNE MADAME DE KERS[1].

Pierre était blême d'indignation, il lui fallut faire un violent effort pour ne pas oublier qu'il était l'*obligé* de cette femme. Pour ne pas céder à la colère il se retira, ne voulant plus entendre outrager celle qu'il aimait et que, malgré tout, il ne croyait pas coupable. Il ne doutait pas un moment qu'Albéric n'eût tendu un piège à Marguerite. Mais il était outré de la dureté de Mme de Kers.

— Ah ! que l'on a raison de la nommer la bonne Mme de Kers! se disait-il avec amertume. Cette fausse bonne femme n'a pas dépensé pour cette enfant le quart de ce qu'elle lui a rapporté. Après avoir crié partout qu'elle lui servirait de mère, elle en a fait sa femme de chambre... sans lui donner de gages! Sa mère!... s'est-elle jamais montrée maternelle pour cet être si digne de pitié? Où le cœur manque la main est maladroite à panser les blessures... Une mère est indulgente et ne condamne pas à la première faute, sans même savoir si la faute a été réellement commise. Sans rien écouter, sans peut-être lui avoir laissé le temps de se justifier. Elle la pousse dans la rue, ne se souciant des suites que peut avoir cet abandon. Puis, elle s'en ira, toute gonflée de son importance, s'admirant dans son inépuisable charité, qui n'est qu'un prêt à gros intérêt, présider son comité, en versant des larmes de crocodile sur le sort des femmes

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 décembre 1879, 15 janvier et 15 février 1880.

Hosted by Google

du peuple maltraitées par leurs maris, ou des enfants abandonnés qu'elle recueille, tout en glissant un mot de sa bonté d'âme qui la rend toujours dupe. Et le monde la croira ! et le chœur chantera : Cette bonne M^me^ de Kers ! quelle femme dévouée ! quelle bienfaitrice de l'humanité ! Tandis que Marguerite sera : le modèle de l'ingratitude, la fille corrompue à son berceau, la créature perdue sans espoir de rédemption !

Tout en parlant ainsi, Pierre s'était habillé et avait tiré d'un petit secrétaire quelques pièces d'or qu'il avait mises dans son porte-monnaie, puis il était sorti. Où se diriger pour trouver Marguerite? Il fallait cependant la découvrir sans tarder, deux jours s'étaient déjà écoulés depuis son renvoi. Deux jours ! et elle était partie sans argent, à peine vêtue. Il se figurait ce qu'elle devait avoir souffert, sans asile, peut-être ayant faim !.. C'était horrible à penser. Aussi pourquoi n'était-elle pas venue à lui, ou du moins ne lui avait-elle pas écrit? Il serait accouru près d'elle, lui aurait trouvé un logement dans une maison honnête et aurait mis à sa disposition tout ce qu'il possédait. Ne comptait-elle plus sur son amitié?

Pierre arpentait les rues à grands pas, sans direction, ne sachant de quel côté se porter, comptant sur un hasard. Un grand trouble l'avait saisi et l'empêchait de rassembler ses idées. Peu à peu cependant il se calma et mit plus d'ordre dans ses courses, allant de préférence dans les quartiers retirés, où les logements sont à bon marché. Il ne rentra qu'à la fin de la journée, harassé, brisé et n'ayant rien trouvé. La nuit, il ne dormit point, il voyait Gritte couchant à la belle étoile, ramassée par les agents de police, conduite à l'Amigo, où elle était gardée en société de voleurs et de filles tarées, ou bien réduite à mendier un morceau de pain pour ne pas mourir de faim. Il se leva avant l'aube, se mit au travail pour expédier ses comptes et se rattraper du congé qu'il s'était octroyé la veille, fit un déjeuner substantiel, car il sentait qu'il avait besoin de conserver ses forces, puis se remit en route pour recommencer ses recherches, mais sans plus de succès. Vers le soir cependant l'idée lui vint d'aller

Hosted by Google

à l'impasse du Sabot trouver la mère Wantche. Il se repentait de n'y avoir pas songé plus tôt. Marguerite lui avait souvent parlé de cette brave femme, pour laquelle elle avait conservé un vif sentiment de gratitude. Si elle n'était retournée que très rarement la voir, c'est que Mme de Kers prétendait qu'il ne convenait pas qu'elle continuât à entretenir des relations avec ces petites gens.

Pierre avait été bien inspiré. Marguerite était allée, en effet, chez la vieille marchande, qui lui avait remis quelque argent pour ses premiers besoins. Gritte lui avait dit qu'elle allait chercher un logement et de l'ouvrage. Depuis elle ne l'avait pas revue, mais elle pensait bien qu'elle reviendrait lui dire où elle était logée.

— Je passerai ici tous les jours, lui dit Pierre; si vous voyez Mlle Claes, recommandez-lui de vous laisser son adresse.

Il n'était qu'à demi rassuré, il connaissait l'énergie de la jeune fille, mais son séjour chez Mme de Kers l'avait déshabituée de l'initiative. Le régime des *convenances*, auquel on l'avait astreinte pendant plusieurs années, lui avait donné une certaine timidité d'allures qui devait entraver ses démarches. Il redoutait aussi les persécutions d'Albéric; si c'était par sa faute qu'elle avait été chassée, ne voudrait-il pas lui imposer sa protection? A cette idée, une sorte de rage désespérée le prenait.

Quinze jours, trois semaines se passèrent sans nouvelles de Marguerite. Pierre passait le temps dans de mortelles inquiétudes. Pour faire trêve à ses angoisses, il avait recommencé ses courses par la ville, car, malgré tout, les idées sinistres lui venaient : Si elle était malade, seule dans quelque galetas, n'ayant que des étrangers autour d'elle? Une pensée plus cruelle encore l'étreignait parfois : Si Albéric connaissait sa retraite, s'ils étaient d'accord? si son œuvre de séduction avait réussi! Hélas! la pauvre enfant serait-elle bien coupable de succomber? Elle n'avait personne, pas une affection pour la défendre. Sa jeunesse et son cœur avide d'amour devaient plaider pour celui qui semblait l'aimer.

Hosted by Google

Dans ces moments, l'envie lui prenait d'aller trouver Albéric, de le provoquer, ou d'en appeler à son honneur pour donner réparation à la pauvre fille qu'il avait perdue.

Enfin un soir, environ un mois après le départ de Gritte, la mère Wantche l'accueillit par cette bonne nouvelle : Elle est venue, monsieur Avril ! Si elle ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'elle voulait m'apprendre qu'elle avait trouvé de l'ouvrage et qu'elle pourrait bientôt me rembourser mes avances, comme si ça pressait ! Entre malheureux, c'est celui qui l'est le moins qui doit aider l'autre... Voilà le petit papier où elle a écrit son adresse : rue Hydraulique, faubourg de Louvain.

Pierre, sans demander plus amples informations, courut tout d'une traite à l'endroit indiqué. La maison, d'une piètre apparence, avait son rez-de-chaussée occupé par une revendeuse à la toilette, le haut, du premier aux mansardes, se louait en garnis. Ce fut sous les toits que Pierre trouva Marguerite.

— Vous, monsieur Avril !

— Ne m'attendiez-vous pas, Gritte?... Je commets peut-être une indiscrétion en venant vous trouver lorsque vous n'avez pas jugé à propos de recourir à moi dans vos embarras. Mais je n'ai pu résister à mon inquiétude... à mon désir de savoir si vous aviez trouvé un asile où vous réfugier...

— Je reconnais avoir mérité vos reproches, monsieur Pierre. Vous m'aviez toujours montré tant d'intérêt que j'aurais dû tout au moins vous faire part du malheur qui m'est arrivé... me justifier peut-être si l'on m'a accusée; je l'avoue, il me répugnait de rentrer dans une maison d'où l'on m'avait chassée.

— Je le comprends, mais pourquoi ne pas m'écrire?

— Les moyens matériels m'ont manqué d'abord, et puis, qu'auriez-vous pu faire pour moi?

— Quoi, ne pouvais-je rien? Ah ! Marguerite, dites que vous avez oublié l'ami, le frère qui vous avait promis une protection... qui ne vous eût pas fait défaut, croyez-le bien.

Hosted by Google

Ne pouvais-je vous chercher un logement, faire des démarches pour vous procurer une place ou du travail? vous soutenir, vous consoler, vous aider de mes conseils?... Je ne sais ce que j'aurais fait, mais à coup sûr je vous eusse évité des embarras...

— Oh! j'ai eu tort, c'est bien vrai; ne croyez pas que ce soit indifférence ou dédain. J'ai été folle un moment; dans mon désespoir, j'ai eu la pensée de mourir, tant j'étais malheureuse!

Pierre frissonna.

— A votre âge, désespérer de la vie! vous avez dix-sept ans...

— Il me semble que j'en ai vécu cinquante.

— Mal vécu, oui, pauvre enfant! toutefois l'avenir vous doit des compensations.

Marguerite eut un sourire navrant.

— Et maintenant que faites-vous? reprit l'intendant. Vous êtes tristement logée ici.

Il regardait autour de lui; cette mansarde aux murs nus, au mobilier plus que restreint, n'ayant qu'une fenêtre à tabatière dans le toit, ressemblait à un caveau funéraire. Le cœur du jeune homme se serra.

— Avez-vous au moins trouvé quelque occupation lucrative? reprit-il.

— Vous voyez, dit Marguerite en montrant un fouillis de toile neuve étalé sur sa table, je fais de la lingerie; ce n'est pas sans peine que j'ai pu obtenir que l'on me confiât de la marchandise: j'avais déjà frappé à vingt portes, essuyant partout des refus et lisant une expression de méfiance sur les visages. De recommandations, je n'en avais aucune. Je me suis enfin décidée à faire une chose qui me répugnait beaucoup, à aller dans un magasin où l'on me connaissait : j'y avais été souvent avec M^me^ de Kers. Aussi me fit-on subir un interrogatoire... Pourquoi avais-je quitté ma protectrice? était-ce de mon plein gré? et beaucoup d'autres questions auxquelles la délicatesse ne me permettait pas de répondre franchement, ne voulant pas récri-

Hosted by Google

miner, ni me plaindre de Mme de Kers. Je dis qu'il y avait eu un malentendu entre nous, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge, car vous ne me croyez pas capable de ce dont elle m'accuse, n'est-ce pas, monsieur Avril? ajouta la jeune fille en rougissant.

— Non, non, Marguerite, le coupable, c'est...

— Ne prononcez point ce nom, Mme de Kers m'a appris le mariage projeté de Mlle Octavie, moi je l'ignorais, elle n'a pas voulu le croire. La vérité, c'est que j'ai été en butte à des obsessions... que j'ai toujours cherché à éviter... Mais ne parlons plus de cela, je veux chasser de ma mémoire tout ce qui a rapport à ce triste sujet.

— Vous avez raison, répondit Pierre, heureux de la voir dans de telles dispositions.

— Bref, dit-elle en reprenant son récit, Mme Brant a bien voulu me confier de la marchandise et même elle a promis de m'envoyer des clientes pour la réparation des dentelles; il paraît qu'on y gagne beaucoup quand on a affaire directement aux grandes dames, sans passer par l'intermédiaire des fabricants.

— Mais il vous faudra du temps pour vous faire une clientèle, ces ouvrages de lingerie sont, je le sais, très mal payés. Aussi je vous prie de permettre à votre ami de vous offrir une petite part de ses économies... Oh! une avance seulement, que vous me rendrez plus tard. Vous ne pouvez me refuser, nous avons vécu pendant sept ans sous le même toit, liés d'une amitié fraternelle; je vous déclare que vous me feriez beaucoup de peine si vous n'acceptiez pas.

En disant cela, le jeune homme déposait cinq pièces d'or sur la table. Il n'osait donner davantage, de crainte d'être refusé.

— Que vous êtes bon! monsieur Avril, dit Gritte, les yeux pleins de larmes. Non, je ne veux pas repousser votre offre, bien qu'une aussi grosse somme ne me soit pas nécessaire; jamais je ne pourrai vous regarder comme un étranger, je me reproche seulement de vous priver du fruit de votre travail...

Hosted by Google

— Rassurez-vous, répondit Pierre en souriant, je suis très riche maintenant.

— Riche! répondit Marguerite en le regardant tout étonnée.

— Oui, dit Pierre, j'ai écrit des romans et des poésies qui ont été publiés à Paris et qui ont eu la chance d'avoir du succès. Cela m'a procuré quelques milliers de francs de bénéfice.

— Vous écrivez! vous avez publié des romans! dit Marguerite, et vous ne m'en avez rien dit? et je ne connais pas vos œuvres? Moi à qui vous avez prêté tant de livres, je n'ai pas lu les vôtres!

— C'est que je ne savais pas si cela valait quelque chose, je me défiais tellement de moi-même que je n'ai pas osé signer.

— Mais vous me laisserez lire vos livres, n'est-ce pas? vous ne doutez pas de l'intérêt avec lequel je les lirai; promettez-moi que vous me les apporterez.

— Je vous le promets, puisque vous le désirez, répondit Pierre, heureux de cette occasion de revenir chez elle.

Alors il lui demanda encore des détails sur les démarches qu'elle avait faites en sortant de l'hôtel, et la jeune fille lui raconta toutes les angoisses de cette première journée, où elle avait erré par la ville en quête d'un logis, n'osant entrer nulle part, privée d'argent comme elle l'était. Vers le soir seulement, elle avait songé à aller trouver la mère Wantche; celle-ci l'avait accueillie avec amitié, lui avait fait partager son souper et son lit. Avec quelle émotion elle avait revu cette impasse du Sabot où elle avait passé dix ans de misère; mais en ce temps sa mère vivait, sa mère si bonne, si tendre, que son amour lui semblait une ample compensation aux duretés et aux coups qu'elle recevait de son père. Elle n'avait pu visiter le logis occupé à cette heure par une autre famille, elle avait seulement jeté du dehors un rapide coup d'œil à travers les vitres crasseuses. Une autre misère croupissait là, mais il n'y avait pas d'apparence qu'une petite Gritte s'efforçât de l'atténuer par un peu d'ordre et de propreté. La

Hosted by Google

maison lui sembla plus délabrée et plus repoussante que jamais.

La mère Wantche lui avait remis une petite somme, l'excellente femme ! et Gritte était partie ainsi à la découverte. Mais les logements étaient si chers ! A la fin, elle avait trouvé cette mansarde dans le faubourg.

— Vous ne pouvez rester ici, dit Pierre; ce logement est réellement trop triste et trop peu confortable.

— Me croyez-vous si difficile? Il me faut conformer mon appartement à ma fortune, dit-elle en essayant de sourire; certainement je ne serai pas ici comme chez ma bienfaitrice... (ce mot de bienfaitrice arracha un geste d'impatience à l'intendant). Elle a adouci les derniers moments de ma mère, reprit Marguerite avec vivacité, je ne pourrais jamais l'oublier.

Pierre sortit de la mansarde avec un poids de moins sur le cœur. Le départ de Marguerite avait évidemment rompu toutes relations avec le chevalier d'Estalle. Il se reprenait à espérer, la jeune fille n'étant pas capable de disputer un amant à la fille de celle qu'elle appelait sa bienfaitrice. D'abord fascinée par les dehors séduisants du gentilhomme, par son langage charmeur et persuasif, elle avait pu avoir une passagère défaillance, mais son esprit était trop positif pour ne pas rentrer bientôt dans le sillon des idées saines et raisonnables. Elle comprenait trop bien que le monde d'Albéric n'était pas le sien, quoiqu'elle y eût pu tenir sa place aussi bien que n'importe quelle grande dame. Gritte était d'une autre famille que ces gens-là. Tenant du peuple par toutes ses racines, c'était vers le peuple que se portaient toutes ses sympathies. Elle pouvait s'astreindre aux conventions de la vie factice des salons, à ces usages puérils, à ces mensonges continuels, nécessaires dans les rapports entre gens du monde, monnaie fausse ayant cours par tolérance, mais elle s'étiolerait dans ce milieu, comme une plante agreste transportée dans une serre chaude. Son bon sens, d'ailleurs, lui dirait que le mariage d'une fille pauvre avec un gentilhomme sans fortune n'est qu'un contrat onéreux pour chacune des parties.

Hosted by Google

C'est en raisonnant ainsi que Pierre se rattachait à de vagues espérances.

Il revint chez Marguerite, ayant soin de lui apporter des livres, comme s'il eût eu besoin d'un prétexte pour la venir voir. Il lui donna ses ouvrages et attendit son jugement avec de plus grandes palpitations de cœur qu'il n'en avait ressenties en attendant celui du public parisien. Marguerite était plus capable que Mlle de Kers d'apprécier une œuvre littéraire, aussi les éloges qu'elle adressa au jeune auteur le comblèrent-ils de joie.

L'amitié de la jeune fille pour Pierre s'accrut d'estime et de respect. Sentant qu'il y avait là un écrivain de grand avenir, elle l'engagea vivement à persévérer et lui demanda s'il n'avait pas publié autre chose. Pierre lui avoua que son second roman venait de paraître, mais lorsque Marguerite demanda à le lire, il s'excusa avec quelque embarras de n'en avoir aucun exemplaire en sa possession. Il craignait qu'en le lisant elle ne découvrît son secret; sachant qu'il n'était pas aimé, il avait la pudeur de son amour.

Marguerite ne voulait pas quitter sa mansarde, et cependant elle y passait de bien tristes journées. Son gain, très minime, eût été même insuffisant si Mme Brant ne lui eût procuré quelques reprisages de dentelles; ne voulant toucher à l'argent de Pierre qu'à la dernière extrémité, elle l'assurait toujours que rien ne lui manquait. Toutefois certaines privations lui étaient fort cruelles, les habitudes contractées deviennent des tyrans. L'existence menée pendant ces sept années l'avait amollie, les raffinements de propreté minutieuse qu'on lui avait inculquées étaient devenus un besoin. Parfois elle s'irritait de ne pouvoir supporter avec plus de stoïcisme son changement de position. Au fond, sans s'en rendre compte, elle regrettait Albéric. Sa déception avait été douloureuse en apprenant qu'il était fiancé à Octavie, c'était de sa part un acte de déloyauté de lui avoir caché cet engagement, aussi était-elle résolue à le fuir s'il lui arrivait de le rencontrer. Comme le pensait Pierre Avril, son âme était trop fière et trop droite pour accueillir un moment la

Hosted by Google

pensée de se venger des mauvais procédés d'Octavie en lui enlevant son amant. Elle ne se doutait pas qu'en ce moment même le gentilhomme la cherchait par toute la ville, étant persuadé que l'instant était favorable pour la pousser dans ses derniers retranchements. Il comptait sur l'isolement, et même un peu sur le dénuement de la jeune fille pour avoir raison de ses derniers scrupules.

La position de Gritte, en effet, n'était rien moins que brillante. C'était avec une cruelle appréhension qu'elle voyait approcher l'hiver et ses longues soirées. Déjà à travers les joints de la porte et par la fenêtre du toit mal assujettie, une bise aigre pénétrait dans la mansarde et lui rougissait les doigts. Comment, avec ses modestes recettes, se procurer du feu, de la lumière? Elle s'effrayait de devoir entamer le petit trésor que Pierre avait mis à sa disposition. Pourrait-elle jamais le lui rendre?

La jeune fille, tout en faisant habilement courir son aiguille sur la toile, se débattait contre ces pensées énervantes, lorsqu'un petit coup frappé à sa porte vint distraire son attention. A peine eut-elle prononcé le mot : Entrez ! que la porte livra passage à un flot de soie, de dentelles, de velours artistement étagés. Gritte, un peu ahurie, vit s'approcher une petite dame dont la crinière rousse se répandait en longues spirales sur le cou, tandis que le front jusqu'aux sourcils était chamarré de petites boucles. Cet édifice capillaire était couronné par un chapeau gros comme le poing, ce qui donnait à la tête certaine ressemblance avec celle d'un chien savant. Une toilette de haut goût s'harmonisant avec une mine effrontée trahissait immédiatement la position sociale de la dame. Elle avait les yeux hardis, un nez relevé, des lèvres moqueuses, une figure chiffonnée, plutôt laide que jolie, mais un air drôle. Être drôle dans un certain monde vaut mieux qu'être belle.

— Vous êtes la raccommodeuse de dentelles? dit cette personne en s'avançant vers Marguerite, et sur son affirmative elle ouvrit un petit paquet qu'elle tenait à la main et en retira un volant en point de Bruxelles de toute beauté, mais déparé par un horrible accroc.

Hosted by Google

— Voyez, mademoiselle, comme on m'a mis ça en compote ! Je ne l'ai porté qu'une fois cependant. En sortant d'un souper, un imbécile m'a marché dessus, et voilà !... Croyez-vous que ça puisse se réparer ?

— Oui, mademoiselle, cela se peut : seulement il y a beaucoup d'ouvrage et ce sera long.

— Prenez votre temps, pourvu que je l'aie cet hiver ; je vous préviens que je ne regarde pas au prix... Tiens, tiens, tiens ! il me semble que je vous connais, vous. N'êtes-vous pas la petite Gritte, la fille de ce soûlard de Claes qui vous donnait de si belles raclées ? Est-ce que vous ne logiez pas dans l'impasse du Sabot ?... Mais je croyais que vous aviez fait fortune ; voyons donc, qu'est-ce qu'on m'a conté ? une grande dame qui vous avait prise chez elle... Je vous ai rencontrée quelquefois, cependant vous étiez mieux requinquée qu'à présent. Ah ! dame, des haut et des bas, j'ai connu ça... Est-ce que vous ne me reconnaissez plus, moi ? je suis aussi de l'impasse du Sabot, Tatine, la fille du menuisier, vous savez ?

Oui, Gritte la reconnaissait, son aventure avait fait du bruit dans l'impasse, à l'époque où elle y demeurait encore : Tatine la rousse était disparue tout à coup. On disait qu'elle avait suivi un lieutenant des guides qui l'avait mise en chambre ; à celui-ci en avaient succédé d'autres, bref ; Tatine était lancée dans le monde *chic*, comme elle disait. On la voyait se promener en poney-chaise au bois de la Cambre, elle avait sa loge à la Monnaie, où elle était toujours entourée de cavaliers du *high-life*.

Gritte lui répondait froidement, tandis que la cocotte, prise de compassion pour cette misère qui sautait aux yeux, lui faisait des offres de services avec la spontanéité de ces créatures dont le cœur a parfois des élans aussi sincères pour le bien que pour le mal ; mais voyant ses avances éludées poliment :

— C'est une bêtise, dit-elle, de vivre dans un pareil trou ! avec une figure comme la vôtre, vous feriez un fameux effet dans le monde ! les amants ne vous manqueraient pas. Pour-

Hosted by Google

quoi souffrir la gêne, tandis qu'on peut vivre dans l'abondance? Vous avez encore des préjugés? Bah! cela passe vite. La honte? celles qui vous décrient, ce sont les jalouses, les laiderons qui voudraient être à votre place. Croyez-vous que si j'étais restée simple ouvrière, on m'en saurait gré? pas le moins du monde. J'aurais épousé quelque voyou qui me battrait et irait dépenser son argent au cabaret. Je me tuerais à piocher pour lui avec une douzaine d'enfants autour de moi, piaillant, criant la faim. La belle existence! C'est ainsi que ça se passe toujours, vous le savez bien.

Tatine continuait, mettant en parallèle la condition de la femme du peuple et celle qu'elle s'était choisie, faisant miroiter toutes ses splendeurs. C'était une fête continuelle, un éblouissement d'or et de bijoux. Les hommes, on les faisait marcher à la baguette; ils sont si bêtes! Est-ce qu'ils font cas d'une honnête fille? Ils passent à côté d'elle sans la remarquer, ou ils se sauvent, crainte de tomber dans les filets du mariage. Il faut dire que l'honnête femme est souvent bien ennuyeuse! Avec son économie, la symétrie de son intérieur, le lavage de ses marmots, on finirait par mourir de consomption dans son ménage bien tenu! Nous, au moins, nous avons l'art de faire danser les écus et de procurer de l'amusement à ces messieurs! Nous les laissons fumer dans nos boudoirs et cracher sur nos tapis, nous ne nous effarouchons pas pour un langage un peu débraillé. Voilà ce que l'homme aime. Si les mijaurées nous lançent des regards de mépris, on s'en venge en leur prenant leurs maris ou leurs amants.

Gritte frissonnait de dégoût en entendant ce langage. Enfin la petite dame se décida à prendre congé. — Voulait-elle qu'elle fît reprendre la dentelle, ou voulait-elle la rapporter à son hôtel? Gritte pourrait en admirer les magnificences, elle verrait que c'était réellement très gentil; en même temps, on pourrait la présenter à des jeunes gens très aimables de la haute société.

Marguerite répondit qu'elle préférait qu'elle la fît reprendre dans quinze jours. Elle sortait le moins possible.

Hosted by Google

Après le départ de Tatine, elle resta pensive. Une sorte d'horreur la prenait. Elle n'était décidément pas faite pour cette vie-là; l'image de sa mère passa devant elle, comme une bouffée d'air frais, car la tête lui tournait. Un parfum de musc et de patchouli était resté dans la mansarde, elle alla ouvrir la porte tout au large, il lui semblait qu'un mauvais air avait pénétré dans son réduit. Si elle avait osé, elle eût refusé le travail, elle songeait qu'il lui serait payé avec l'argent du vice et cela lui répugnait.

Au bout des quinze jours, un petit valet en livrée de fantaisie vint rechercher la dentelle et mit cinquante francs sur la table de Marguerite, mais elle lui en rendit la moitié; elle avait passé huit jours à la réparation, à trois francs, c'était le prix de cette sorte d'ouvrage.

Quelques jours après, Tatine revint; elle la traita de sotte pour avoir refusé ce qu'elle avait mérité. C'était merveilleux, on ne voyait plus trace de l'accroc. Enfin, elle lui enverrait des clientes, puisqu'elle voulait absolument travailler pour gagner sa vie. Cependant elle ne revint plus : cette fille Claes était décidément trop bégueule.

Un soir, Marguerite avait été reporter de la lingerie et revenait en se hâtant. Tout à coup il lui sembla entendre derrière elle un pas qui ressemblait à celui d'Albéric. C'était bien sa manière de marcher en frappant du talon à petits coups secs les dalles du trottoir. Prise de peur, elle accéléra sa marche. Son cœur sursautait dans sa poitrine, ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux et ses jambes alourdies se dérobaient sous elle. Tout en fuyant, elle éprouvait comme un vague désir d'être rejointe et d'entendre la voix charmeuse du jeune homme résonner à côté d'elle; ne valait-il pas mieux lui dire une bonne fois que tout était fini, qu'ils ne devaient plus se voir, que le fiancé de M^lle^ de Kers n'avait rien à dire à M^lle^ Claes? Ainsi capitulant, elle arriva à sa porte, se hâta d'entrer sans oser se retourner et gravit l'escalier avec une précipitation telle, qu'arrivée dans sa mansarde elle dut s'asseoir, tant elle était essoufflée; l'émotion y était aussi pour quelque chose. Depuis deux mois, elle s'était

Hosted by Google

dit si souvent : Je ne dois plus penser à lui. Elle s'était préparée à une rencontre, elle avait arrangé d'avance un petit discours très raisonnable et très digne, qu'elle lui débiterait bien froidement. Elle s'était munie d'arguments et avait fait provision de forces pour résister aux supplications que peut-être il lui adresserait, et voilà qu'à l'idée seule de le savoir à quelques pas d'elle, toute sa présence d'esprit l'abandonnait, un trouble mortel l'agitait jusqu'au fond de l'âme. Était-elle donc si faible et si lâche ? Non, il fallait qu'à toute force elle remportât la victoire sur elle-même.

Le lendemain on frappait à sa porte et Marguerite, en allant ouvrir, se trouva en face d'Albéric.

Elle pâlit affreusement, toutefois sans lui laisser le temps de dire une parole :

— Que venez-vous faire ici, monsieur d'Estalle ? lui dit-elle; je ne puis recevoir le fiancé de M^lle^ de Kers chez moi...

Albéric prit un air humble et triste, mais, loin de reculer, il fit quelques pas dans la mansarde :

— Je ne suis pas venu dans l'intention de vous offenser, mademoiselle Marguerite; je ne vous tiendrai pas longtemps, rassurez-vous ; cependant me permettrez-vous de me justifier, je ne puis supporter l'idée d'être condamné par vous, méprisé comme un être faux et déloyal. Vous pensez que je vous ai trompée, il n'en est rien. Je ne suis pas le fiancé d'Octavie, je ne lui ai jamais dit un mot d'amour. Il est vrai que ma famille désirait ce mariage, que j'ai cédé aux vœux de mon père en fréquentant le salon de ma cousine, en qualité de parent seulement; on espérait que je m'attacherais à Octavie, et alors seulement les fiançailles auraient eu lieu. Je vous donne ma parole de gentilhomme que rien dans mes actions ni dans mes discours n'a donné à entendre à ces dames que j'eusse l'intention de me conformer aux volontés de mon père. Octavie ne m'aime pas et moi je ne saurais aimer un être aussi futile, aussi dénué de cœur.

— Qui me prouve la vérité de ce que vous me dites là ? répliqua Marguerite, déjà ébranlée.

— Ne vous ai-je pas donné ma parole de gentilhomme?

Hosted by Google

— Est-ce que les hommes prennent au sérieux la parole donnée à une femme? Mme de Kers elle-même m'a dit... que je cherchais à enlever le prétendu de sa fille.

— Quelle indignité!

— Vous fréquentiez sa maison, vous rendiez des soins à Octavie.

— Et pourquoi ai-je continué à fréquenter la maison de ma cousine? s'écria Albéric avec une soudaine explosion; croyez-vous que ce soit dans le seul but de roucouler des romances avec cette petite sotte et de jouer le rôle de cavalier servant? Il y a beau temps que j'eusse déserté l'hôtel de Kers si un attrait puissant n'y eût conduit mes pas. Il y avait là une vraie femme, douée de toutes les qualités dont était dépourvue celle qui singeait la grande dame sans avoir la moitié de la distinction de Marguerite Claes. Marguerite rayonnante de beauté, instruite, spirituelle sans paraître le savoir. J'oubliai bien vite le hasard de sa naissance et me laissai envahir par un amour irrésistible, sans réfléchir, espérant surmonter tous les obstacles, vaincre toutes les résistances et conquérir l'avenir.

— En admettant que vous soyez sincère, monsieur d'Estalle, vous savez bien que cet amour ne peut conduire à rien. Vous avouez vous-même que votre famille a d'autres vues sur vous. Vous ne pouvez donc prendre pour femme Marguerite Claes, et Marguerite Claes ne sera jamais votre maîtresse. Laissez-moi donc suivre ma voie et suivez la vôtre. Épouser Octavie, là est le devoir pour vous, toutes les convenances sont réunies dans ce mariage.

— Oh! Marguerite, vous ne m'aimez pas!... sans cela vous ne me conseilleriez pas d'épouser Octavie, vous ne calculeriez pas froidement ce qui est convenable pour moi. Vous ne pensez qu'aux obstacles qui nous séparent, sans croire que j'aie assez d'amour pour les renverser, vous n'avez pas confiance dans l'avenir.

— C'est que dans cet avenir je ne vois que honte et désastres.

— Et moi je le vois radieux, parce que je vous aime!

Hosted by Google

parce que j'ai la foi !... Renoncer à vous, je ne le puis, vous êtes si bien entrée dans ma vie qu'elle est impossible sans vous; je ne me soucie plus du monde et de ses convenances, de mon nom ni des conditions de ma famille. Toutes ces choses disparaissent, rien n'existe plus pour moi que Marguerite, elle m'absorbe tout entier, je ne me sens plus la volonté de renoncer à cette douceur d'aimer. Ne me demandez pas quelle issue aura ma passion, tandis que je sens qu'elle fait partie de moi-même et ne s'éteindra qu'avec moi ; ne me demandez pas de mourir quand je puis vivre, car vivre, c'est t'aimer ! Marguerite. Et maintenant chasse-moi si tu veux, mais tu me trouveras chaque jour sur tes pas; tu auras beau me fuir, je passerai la nuit sous tes fenêtres, je saurai l'heure où tu sortiras et je te suivrai, j'aurai de la persévérance, et nous verrons qui se lassera le plus vite, moi de te poursuivre ou toi de me résister !

Il lui parlait ainsi, lui lançant comme des flèches ses paroles enfiévrées, se rapprochant d'elle par des mouvements lents comme ceux d'une couleuvre qui guette un pauvre oiseau, la magnétisant de ses regards tour à tour impérieux et suppliants, l'enveloppant de son haleine ardente mêlée à ce fin parfum de verveine qui s'exhalait de ses vêtements, l'enivrant de sa voix douce comme une caresse ou vibrante comme un instrument touché par un archet magistral. Elle l'écoutait haletante, sentant sa force qui fuyait et la laissait engourdie, oppressée comme dans un cauchemar, essayant vainement de se débattre. Et cependant la raison grondait encore, implacable. Une échappée fugitive de lumière lui laissait voir l'abîme où le vertige l'entraînait. Tatine lui apparaissait avec son luxe insolent, son maquillage, ses allures de courtisane de bas étage et son cortège de petits crevés : voilà où elle allait ! Elle le savait trop! mais comment résister à cet amour qui suppliait, à la jeunesse qui mettait son sang en ébullition? Oh ! si seulement elle était restée ignorante; mais tomber en sachant où conduit la chute, c'était doublement déchoir.

Albéric cependant ne s'arrêtait pas, redoublant ses efforts,

Hosted by Google

entrevoyant déjà la victoire. Grisé par ses propres paroles, éloquent sous l'empire d'une passion vraie, sincère, en ce moment du moins, le danger n'en était que plus grand pour Marguerite. Elle usait ses dernières résistances en répétant d'une voix affaiblie : Non, non, jamais ! partez ! je veux vous oublier !

En ce moment, un pas rapide fit gémir l'escalier.

V

Pierre Avril n'osait venir chez Marguerite aussi souvent qu'il l'eût désiré. Il craignait de lui laisser deviner ce qui se passait en lui. Cependant il s'était remis à espérer. Dans un avenir lointain, très lointain, il la voyait désabusée sur le compte d'Albéric, refroidie par l'absence. Albéric lui-même épousant Octavie, ses dernières illusions s'envoleraient. Alors pourquoi ne se ferait-il pas aimer?

Que de fois il s'acheminait, à la soirée, vers le faubourg de Louvain ! Descendant la rue de l'Enclume et s'arrêtant devant la maison qu'*elle* habitait, il regardait tout en haut, vers le toit, bien qu'il n'y pût même apercevoir sa lucarne ou *son* ombre sur une vitre; mais il avait vu la maison, il avait été un instant dans le rayon où *elle* vivait, respiré l'air qui montait jusqu'à la mansarde. Il était tout près de Gritte, il ne s'agissait que de monter un escalier pour la voir ; cela lui était doux à penser, il ne cédait pas à la tentation et revenait presque heureux de cette victoire remportée sur lui-même. Il revenait avec son image dans le cœur et ne s'occupait plus que d'elle. C'était son heure de liberté, il l'employait à rêver, comme autrefois il la passait à écrire. Il ne voulait pas même lire sa correspondance. Il y avait là, sur son bureau, des lettres de femme qui n'avaient pas même été décachetées. Il avait lu les premières, elles l'avaient fait sourire. Ces lettres lui disaient qu'elle connaissait Karl Miller, qu'elle avait lu ses œuvres, que ses pensées l'avaient charmée et qu'elle eût été fière d'être sa Laure. Il n'y avait guère de fatuité à mettre au bas la signature d'Octavie. Comment

Hosted by Google

avait-elle deviné le secret de son pseudonyme, il ne se l'expliquait pas, puisque Maxime seul le connaissait.

Mlle de Kers ne se rebutait point. Ses agaceries ayant d'abord été mal reçues, elle avait essayé de la correspondance. Elle lui écrivait de longues lettres, d'un style ampoulé, avec des hardiesses étonnantes, mais signées d'une inconnue. Sous ce masque elle croyait pouvoir tout se permettre. En sortant avec sa mère ou Mme Urbain, elle glissait les épîtres furtivement dans la boîte en passant, avec l'adresse d'une rouée. Cela lui donnait des émotions. Ces jours-là elle épiait sur la physionomie de Pierre la trace de quelque trouble. Ne pouvant se faire répondre, elle indiquait toutes sortes de signes : une fleur à la boutonnière, la couleur d'une cravate. On pense bien que Pierre n'en faisait nul cas. Comme il m'aime! se disait Octavie; sa curiosité n'est pas même éveillée par une aventure qui devrait flatter son amour-propre. Cette indifférence l'irritait cependant et la poussait à bout. Elle était bien prête à faire quelque coup de tête. Ah! si elle avait pu soupçonner à quel point ses avances étaient importunes!

Un jour, Pierre se dirigeait vers le faubourg de Louvain lorsqu'il vit marcher devant lui le chevalier d'Estalle. Il n'y avait là rien d'étonnant; la rue qu'il suivait menait aussi bien aux boulevards qu'au logis de Marguerite. Toutefois un sentiment de méfiance saisit l'intendant et le porta à ralentir sa marche. Restant un peu en arrière, il put observer les allures d'Albéric. Celui-ci, au lieu de prendre les boulevards, continua son chemin, descendit la chaussée de Louvain, puis brusquement tourna à droite. Pierre, qui avait hâté le pas aussitôt qu'il l'avait vu disparaître, arriva juste à temps pour le voir enfiler la rue de l'Enclume. Son cœur se serra, une vive souffrance l'étreignit : il allait donc chez Marguerite!... Il n'y avait plus de doute à avoir, lorsqu'il eut atteint le haut de la rue où logeait la jeune fille, il vit Albéric entrer résolument dans la maison, comme quelqu'un qui serait attendu.

Ce que ressentait l'intendant était à la fois de la douleur et

Hosted by Google

de la colère. Son premier mouvement fut de courir après le gentilhomme, de l'atteindre avant qu'il eût monté jusqu'à la mansarde et de lui reprocher sa conduite. Arrivé à la porte de la maison, il comprit combien son intervention serait inutile et déplacée. Marguerite avait-elle réclamé sa protection? Elle ne lui avait fait aucune confidence; si les visites d'Albéric lui déplaisaient, elle le renverrait et il allait redescendre. Il était d'ailleurs trop courtois, trop bien élevé pour forcer la porte de la jeune fille, pour lui imposer sa présence malgré elle.

Mais Pierre ne put se résoudre à s'en aller. Il voulait voir ressortir Albéric. Pourquoi? Il ne raisonnait pas, il ne pouvait s'arracher de devant cette porte, il faisait quelques pas, puis revenait. Plus la visite se prolongeait, plus il s'obstinait à attendre. Une demi-heure s'écoula, il lui sembla qu'il avait passé la moitié de la journée, allait-il rester là? Marguerite était-elle irrémédiablement perdue? A cette idée le sang lui montait au cerveau, il lui prenait des rages, des envies de provoquer le chevalier d'Estalle, de le tuer! A la fin il n'y tint plus, sans réfléchir davantage, brusquement il monta l'escalier jusqu'à la mansarde, poussa la porte plutôt qu'il ne frappa, le loquet mal assujetti céda.

Marguerite était droite et pâle, la physionomie de Pierre l'épouvanta. En voyant les deux hommes se mesurer du regard, elle comprit la colère qui les agitait tous deux. Elle voulut en prévenir le choc et se hâta de prendre la parole :

— Ah! monsieur Avril, je suis contente de vous voir, vous m'apportez des livres sans doute? Vous faites bien, j'ai besoin de me distraire, vous êtes bon pour moi, tout le monde est bon; M. Albéric est venu me donner l'adresse d'une nouvelle cliente... Je vous remercie, monsieur, j'irai chez cette dame... Mon Dieu, messieurs, je vous demande pardon, je ne puis vous retenir... j'ai à sortir...

— Nous vous laissons, mademoiselle, dit le chevalier d'Estalle, ayant soin d'accentuer ce *nous*. Il eût volontiers étranglé Pierre en ce moment pour être venu si mal à propos.

Il était sorti le premier; Pierre le suivait, car il pensait

Hosted by Google

que tout n'était pas fini ; il voulait une explication, mais Gritte lui posa la main sur le bras et lui fit signe de rester, tandis qu'Albéric descendait.

Que pouvait-elle lui vouloir? Le prendre pour confident de ses amours? A cette idée, il se sentait l'âme torturée, n'importe, il fallait qu'il sût ce qu'il en était, peut-être était-il temps encore de la sauver. Et qui la sauverait si ce n'est son frère? Oui, ce rôle de frère était le seul auquel il pût prétendre, il n'y faillirait point, quelles que fussent les épreuves auxquelles il le condamnerait.

Lorsque Marguerite fut certaine qu'Albéric s'était éloigné, elle ferma sa porte, puis, revenant auprès de l'intendant :

— Pierre, lui dit-elle avec un accent plein de fièvre, il faut que je parte d'ici, de cette maison, aujourd'hui même, il le faut!... Vous êtes toujours mon ami, n'est-ce pas? Vous m'aiderez? Je compte sur vous. Vous me trouverez un gîte, n'importe lequel, pourvu que ce soit loin d'ici, dans un autre quartier. Je ne veux pas qu'il puisse me retrouver.

(*A suivre.*) VIOLETTE.

Hosted by Google

UN RÊVE.

Vers lus au banquet de l'*Union littéraire* du 14 février 1880.

A Madame L. Potvin.

Un jour je fis un rêve affreux :
Se dérobant sous moi, la terre
M'abandonna, pâle et fiévreux,
Dans l'espace interplanétaire.

Je tombai très rapidement.
Sous mes pieds les campagnes vertes,
Dans un sinistre effacement,
S'abîmaient, de brume couvertes.

Les forêts, les monts, les cités,
— Sur le bord des fleuves assises —
Par la distance contractés,
Mêlaient leurs lignes indécises.

Puis, ce fut un chaos mouvant
De vapeurs opaques et vagues,
Où les nuages sous le vent
Moutonnaient ainsi que des vagues.

Enfin, brusquement, à mes yeux,
La terre devenue informe,
Sur le fond assombri des cieux,
Projeta sa rondeur énorme.

Hosted by Google

Au sein du gouffre obscur et froid,
Blanche, elle fuyait, éperdue;
Son disque, toujours plus étroit,
Semblait fondre dans l'étendue.

Bientôt, ce ne fut plus qu'un point
Trouant les profondeurs funèbres
Et qui ne se distinguait point
Entre les clous d'or des ténèbres.

Le soleil s'enfuyait aussi
A travers l'abîme sans voiles,
Et pâle, glacé, rétréci,
S'égarait parmi les étoiles.

Partout des évolutions
D'astres aux larges envergures,
D'étranges constellations,
Changeant sans cesse leurs figures.

C'était un vaste entassement
D'horreur, de nuit, de lueurs blêmes,
D'où se dégageait vaguement
L'âpre angoisse des lourds problèmes.

O terreur! pour l'éternité,
Est-ce que de sa main rapace
La mort ainsi m'aurait jeté,
Comme une pierre, dans l'espace?

Mourir, serait-ce donc cela?
Quoi! flotter dans ce vide immense
Que nul bruit jamais ne troubla,
C'est là la mort?... où la démence?

L'épouvante m'électrisait
Et, bien qu'ayant l'âme glacée,
Sous mon front comme en un creuset,
Je sentais bouillir ma pensée.

Alors je revis en esprit
Notre planète évanouie :
Ses plaines, où la paix sourit,
Dans la verdure, épanouie;

Hosted by Google

Ses bois, dont le moindre buisson
Murmure au vent des crépuscules;
Ses ruisseaux disant leur chanson;
Ses prés, jaunes de renoncules;

Ses étroits sentiers où le thym
Se plaît à parfumer la brise;
Ses vallons frais dont le matin
Argente la pénombre grise;

Ses étangs où, près des bouleaux,
Se dresse le roseau qui vibre;
Mais, devant ces riants tableaux
Qui, jadis, remuaient ma fibre,

C'est à peine si des regrets
Effleuraient mon cœur réfractaire
Quand, soudain, j'entrevis les traits
De ceux que j'aimais sur la terre;

De tous ces amis, dont les mains
Tremblaient dans mes mains convulsives
Quand, suivant les mêmes chemins,
Nous mêlions nos âmes pensives.

Alors, de mon sein débordant,
Une angoisse intense et sans trêve
Me fit jeter un cri strident
Et... je m'éveillai de mon rêve.

FÉLIX FRENAY.

Hosted by Google

VIEILLE CHANSON.

— Soyez heureux!

Tels étaient les derniers mots qu'ils avaient entendus... Un colis qu'on hissait sur la voiture... un refrain de chansonnette avec accompagnement de piano qui descendait rieuse de la salle du banquet par une fenêtre entr'ouverte... deux petites mains tendues en signe d'adieu et qu'on avait secouées cordialement sans trop savoir à qui elles appartenaient; la robe bleue garnie de roses pâles d'une des demoiselles d'honneur vaguement entrevue et masquée par le battant de la grande porte cochère... le rire très fin et très insupportable du petit avocat Joachim qui croyait avoir fait beaucoup d'esprit quand il avait montré toutes ses dents, fort belles du reste; un bouquet de violettes jeté vivement par la portière et qui était tombé sur la banquette de devant sans qu'on y fît attention, le coup de fouet victorieux du cocher qui gagnait son siège... un petit bruit de roues, la sonnerie gaie des grelots de cuivre et les chevaux qui partaient bravement, au galop... Enfin!

Une sensation délicieuse de bien-être et de calme; des rangées de maisons qui fuyaient avec une rapidité vertigineuse... quantité de petits personnages lilliputiens grotesques et menus, glissant dans une atmosphère neigeuse, et qu'on eût dits enfarinés; de vagues horizons blancs étoilés de masses grises qui passaient, dans le vent, déchiquetées et grimaçantes ainsi que des ombres chinoises sur un mur crépi à la chaux; des armées d'arbres aux branches maigres frangées de longs cristaux en pendeloques effilées, comme si l'on eût mis des lustres blancs tout le long des routes... le son lointain d'un orgue de Barbarie qui égrénait lentement, note à note, la mélodie démodée et plaintive d'une vieille romance de Méhul.

La neige était gaie ce jour-là, par hasard; elle semblait rire silencieusement... et elle tombait vive, légère, toute fine et impalpable, comme si le bon Dieu avait effeuillé toutes les marguerites de son royaume pour en faire une parure à la terre.

Les chevaux s'envolaient au galop, avec un doux petit bruit de harnais entrechoqués et de sabots rasant les chemins durcis; les glaces des portières, opaques et froncées, semblaient comme étamées

Hosted by Google

par le grésil qui y traçait, avec un pinceau de neige, des paysages confus, extravagants!...

Le soir tombait, enveloppant d'ombre toute cette blancheur ouatée, moelleuse à la vue, et çà et là jaillissait en paillettes étincelantes la clarté rouge des réverbères allumés, tandis qu'au loin, dans un ciel bas, la lune montrait sa moitié de disque d'un blanc plombé.

La bonne chose, après cette longue journée de fête bruyante et tumultueuse, que de se retrouver seuls, tous les deux, la main dans la main!... très heureux et très émus; graves en songeant à cette nouvelle vie qu'ils commençaient et à la tâche qui incombait à chacun à dater de ce jour.

Elle avait ôté son chapeau vivement, de ce petit geste brusque qui lui était familier, et sa jolie tête enfantine toute blonde et vaporeuse reposait sur l'épaule de son mari... les yeux grands ouverts et semblant suivre quelque féerie mystérieuse, bien loin, dans la buée trouble du dehors; sa main dégantée broyant machinalement les violettes du bouquet jeté dans la voiture, au départ; pensive et recueillie, elle songeait : les années heureuses de sa vie de jeune fille défilaient une à une devant ses yeux, souriantes et radieuses. Elle quittait cette vie pour une autre, que serait l'autre?

Lui, il contemplait sa petite femme avec amour, tout fier et ému cependant de penser qu'à dater de ce jour le joli être frêle qu'il serrait dans ses bras était à lui, et qu'il lui devait protection... Quel crime s'il ne parvenait pas à la rendre heureuse comme il le lui avait juré!...

Ne pas la rendre heureuse, lui!

Chacun fait son bonheur, ils seraient heureux.

Qui sait?

Bien d'autres avaient ébauché le même rêve au seuil de la vie, et bien d'autres avaient dû l'abandonner forcément pour pouvoir avancer, tant le chemin est difficile, tant est étroite la route où l'homme passe avec ses illusions; le plus souvent il n'y a place que pour lui seul et elles s'envolent à la première halte, effarées, inquiètes, comme des oiseaux devant le danger.

Parce que le bonheur n'est pas de ce monde?...

Ce qu'ils se dirent, je ne sais pas... Les chevaux allaient toujours plus vite, plus vite, la neige continuait à tomber et le paysage se perdait, uniformément blanc, dans les fuites du lointain et de l'ombre.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Hosted by Google

LE MOUVEMENT POUR L'AMÉLIORATION DES RAPPORTS INTERNATIONAUX.

Revue de droit international et de législation comparée. 12e année, Bruxelles, Merzbach et Falk.

Quand on voudra caractériser la science du droit au XIXe siècle, on ne pourra mieux le faire qu'en signalant le développement considérable qu'a pris à notre époque le droit international. Il y a trois siècles, nous voyons pour la première fois dans la politique de l'Europe apparaître avec Sully et Henri IV un système tendant à éviter les collisions entre les peuples et à constituer entre eux un équilibre basé sur la pratique de leurs droits et de leurs devoirs respectifs. Aujourd'hui ces aspirations se sont heurtées aux réalités de la vie, elles ont perdu leur caractère idéal, elles se sont précisées et se sont réfugiées dans le domaine de la science juridique.

Les hommes d'État et les jurisconsultes modernes ne courent pas à la poursuite de cette chimère que l'on appelle la paix perpétuelle; ils savent que la guerre est inhérente à la nature humaine; qu'elle est la loi de l'histoire, que la vie entière du monde n'est que le choc de forces contraires, que sur cette terre l'épée est souvent comme l'idée un instrument de progrès. Mais ils savent aussi que le sentiment de solidarité qui tend à rapprocher les peuples est un fait tout aussi indéniable et l'agent le plus puissant de la transformation du droit des gens.

C'est ce mouvement qui est dans l'ordre juridique la marque du siècle. C'est ainsi qu'au-dessus de la région troublée où les hommes s'agitent, où les passions sont aux prises, où les luttes s'engagent, il y a une région plus sereine ou les légistes s'efforcent d'améliorer les rapports internationaux, d'unifier les lois, de réglementer la guerre et de résoudre ainsi la force elle-même en droit.

La *Revue de droit international et de législation comparée* qui entre dans sa douzième année d'existence est devenue par les travaux de ses collaborateurs éminents l'organe essentiel de cette manifestation importante de la science. Cela est si vrai qu'elle

Hosted by Google

offre aujourd'hui plus que l'intérêt spécial attaché à un recueil de ce genre. En parcourant les onze premiers volumes, on assiste pour ainsi dire à l'histoire de ces dernières années ; histoire rapide et agitée s'il en fut. La question de l'Alabama et de la neutralité anglaise née à la suite de la guerre de sécession ; les trois règles de Washington, la convention de Genève, les arbitrages internationaux; l'heureuse et pacifique issue d'un différend qui aurait pu se dénouer par le glaive; la guerre franco-allemande ; la guerre russo-turque; la question d'Orient; la conférence de Bruxelles, le congrès de Berlin; les principautés danubiennes, la question gréco-turque; les luttes d'influence en Europe et en Asie centrale; tous ces redoutables événements auxquels, nous Belges, nous avons le bonheur d'assister en spectateurs désintéressés et qui constituent la civilisation du monde, ont fait dans la *Revue* l'objet d'études savantes dues à la plume d'écrivains, tels que MM. Bluntschli, Mancini, Westlake, Lawrence, Lorimer, Rolin-Jaequemyns, Arntz, etc., etc.; et ces études nous montrent que, si l'on ne peut décréter que la force sera remplacée par la justice, l'on peut songer à préparer graduellement l'unification du droit international public.

A côté de ces vastes questions, la *Revue de droit international* en aborde de plus spéciales et de plus immédiatement pratiques dont le but tangible est de rapprocher les nations par l'harmonie de leurs lois privées. C'est ainsi que, par exemple, les principes relatifs aux statuts personnels, à l'exécution des jugements rendus en pays étrangers, à la contrainte par corps, à l'unification du droit pénal, à l'extradition, au système pénitentiaire, aux brevets d'invention sont examinés par des jurisconsultes comme MM. Laurent, Asser, Rivier, Holtzendorff, Goos, Teichmann, Ed. Picard, etc. Et nous voyons encore apparaître là le progrès des idées et des lois. Nous constatons cette propension des États à étudier ce qui se passe en dehors de chez eux, à admettre qu'il y a dans les matières essentielles des principes communs dont l'assimilation est utile.

Assurément tout cela n'est pas la république pacifique rêvée par les poètes, cette confédération d'États soumis à un code uniforme et s'en remettant pour leurs différends à la décision d'un tribunal arbitral. Mais c'est un régime supérieur au régime ancien, un régime où, jusque dans la mêlée des combats, l'idée du droit met un frein aux passions et aux haines, et impose aux peuples des obligations dont ils ne peuvent se dégager.

Hosted by Google

Le grand mérite de la *Revue* est de tenir le lecteur au courant de ce mouvement auquel nul homme de notre temps ne saurait rester étranger et, sous l'éminente direction de M. A. Rivier, professeur à l'université de Bruxelles, qui a succédé comme rédacteur en chef à M. Rolin-Jaequemyns, elle est appelée à conserver la haute situation qu'elle a prise dans le monde juridique.

Ce qui lui fait aussi une place à part, c'est la richesse de sa bibliographie; nous ne croyons pas qu'il existe un autre recueil donnant des notices aussi complètes sur tous les travaux juridiques paraissant dans le monde entier. Il y a là une mine précieuse dont les tables donnent une idée, et à laquelle les écrivains dans tous les domaines du droit doivent être heureux de pouvoir puiser.

La *Revue* est l'organe de l'Institut de Droit international fondé à Gand en 1873, par M. Rolin-Jaequemyns, pour favoriser l'étude du droit international. Il n'est pas sans honneur pour notre pays d'avoir été le berceau de ces deux institutions scientifiques dont la valeur est aujourd'hui universellement reconnue et qui rayonnent à l'étranger. Mais personne ne s'étonnera de ce qu'elles aient été créées en Belgique et de ce qu'elles y aient pris un vif essor. La Belgique doit sa naissance et sa vie au Droit international, il est naturel qu'elle le cultive et l'honore; et maintenant que l'ancien équilibre européen est profondément modifié et que des groupements nouveaux se forment sous l'action des événements, il est plus que jamais utile pour elle de se retremper aux sources de cette science et d'accueillir avec faveur ceux qui en formulent les principes et en fortifient les fondements.

A. Prins.

Hosted by Google

CORRESPONDANCE.

M. L. Bertrand, rédacteur en chef de la *Voix de l'ouvrier*, désigné dans l'étude de M. Scloneux sur le *Socialisme dans le Borinage*, fait appel à notre impartialité pour obtenir l'insertion de la lettre suivante :

Monsieur le Directeur de la *Revue de Belgique*,

Un de mes collaborateurs a examiné déjà, dans la *Voix de l'ouvrier*, les deux articles publiés par M. Scloneux dans vos livraisons de novembre et de février, articles dans lesquels le parti socialiste belge est vivement attaqué. Permettez-moi de soumettre aujourd'hui, à vos lecteurs mêmes, quelques observations sur ce sujet et de leur signaler de regrettables erreurs de fait que M. Scloneux a d'ailleurs implicitement reconnues dans les lettres qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser [1].

Après avoir tracé, dans sa première étude, un lugubre tableau de la misère qui règne au Borinage, M. Scloneux ajoute : « Cette population, « c'est nous qui l'avons laissée devenir ce qu'elle est, et aujourd'hui « encore, une indifférence coupable règne parmi tous les hommes qui « pourraient porter remède à cet état de choses : l'on s'écrie qu'il n'y a « rien à faire de ce peuple rude, grossier, à demi civilisé. » Comment donc notre adversaire peut-il s'étonner de voir les ouvriers travailler enfin eux-mêmes à leur affranchissement? et pourquoi, lui qui s'apitoie sur le sort des houilleurs, s'effraye-t-il des efforts de ces misérables qui cherchent à améliorer leur triste condition ?

Ah ! c'est que les ouvriers, paraît-il, tournent le dos au but. Ils se laissent duper, dit M. Scloneux, « par des membres de l'Internationale qui n'as- « pirent qu'à bouleverser l'ordre établi et n'ont, pour purifier la société « que trois moyens : les coups de fusil, l'effusion du sang, la fumée du « pétrole. » M. Scloneux ignore-t-il donc que l'Internationale n'a jamais prétendu changer le monde du jour au lendemain par une révolution que rien n'aurait préparée; ne sait-il pas que, traquée par tous les gouvernements, épuisée d'ailleurs par des divisions intestines, la grande association a dû disparaître de la scène et que l'agitation socialiste dans le Borinage est maintenant l'œuvre exclusive du *parti socialiste belge* ?

[1] Voir, dans les nos 31, 33, 43, 44 et 45 de la *Voix de l'Ouvrier*, notre polémique avec M. Scloneux.

Hosted by Google

Ce parti, qui a son programme et sès journaux, se borne, pour le moment, à demander quelques lois d'utilité générale (suffrage universel, séparation radicale de l'État et des Églises, service obligatoire, instruction laïque, obligatoire et gratuite, etc.); à réclamer, avec le Congrès libéral de 1846, « l'amélioration » du sort des classes laborieuses : toutes les réformes inscrites à son programme ont été réalisées déjà dans d'autres pays ou sont réclamées par les progressistes eux-mêmes.

Certes, nous espérons qu'à la société actuelle succèdera un jour une société fondée sur d'autres principes économiques ; mais nous voulons marcher lentement vers ce but pour l'atteindre sûrement. Utopie quand même ! nous dit-on. Soit : il ne nous déplaît pas de défendre, comme unique *solution* à la question sociale, une « utopie » étudiée et défendue par des penseurs tels que Colins, Louis et Agathon de Potter, C. De Paepe, Em. de Laveleye, Domela-Nieuwenhuys, Elisée Reclus, J. Guesde, B. Malon, Mme Cl. Royer, Lassalle, Marx, Rittinghausen, Liebknecht, Bebel, Hasenclever, Most, Scheel, Dühring, Wagner, Samter, Schäffle, Stuart Mill, Herbert Spencer, Savage, Max Donnel, Syme, Tchernichewsky, Costellazzo, Pisacane, Mme André Léo, Quinones...

M. Scloneux dit que nous sommes des révolutionnaires ; les anarchistes suisses, eux, nous traitent de réactionnaires ! En fait, le mot de *révolution* ne se trouve pas une seule fois dans notre programme, qui, en revanche, recommande souvent l'emploi de moyens légaux. Et si M. Scloneux peut faire triomphalement état de quelques paroles échappées à l'un de nos orateurs dans la chaleur de l'improvisation, de quelques lignes choisies dans toute une série de lettres adressées à l'organe de langue française du parti socialiste (par un homme dont nous nous sommes d'ailleurs séparés depuis), nous pouvons, à bien meilleur droit, lui opposer l'esprit général de nos journaux. « Vouloir faire une révolution sociale, c'est une folie que « peuvent seuls concevoir ceux qui n'ont jamais étudié l'histoire, » disait Lassalle : Le *Werker*, la *Voix de l'ouvrier*, la *Volkswil* et la *Trique* pourraient prendre ce mot pour épigraphe.

M. Scloneux a spécialement consacré son second article à la dernière grève du Borinage. L'utilité d'une grève pacifique, dans certaines circonstances données, est admise aujourd'hui même par des économistes bourgeois. Mais la grève est une arme dangereuse et dont le parti entend ne point faire usage à la légère. Depuis le jour où il s'est constitué, il est intervenu dans deux grèves principales : celle du Centre (octobre 1879) et celle du Borinage (décembre-janvier). Ses journaux ont déclaré la première « une chose insensée », ont conseillé énergiquement aux ouvriers de reprendre le travail, et nul n'a jamais attribué aux délégués du parti une part quelconque de responsabilité dans les déplorables événements de Chatelineau.

Quant à la grève du Borinage, que M. Scloneux nous accuse d'avoir excitée, elle éclata malgré les pressantes démarches des chefs du parti, malgré un manifeste par lequel nous engagions les ouvriers à patienter encore — manifeste dont M. Scloneux ne parle point et qui fut affiché pourtant dans tout le Borinage, reproduit dans nos journaux. Et lorsque, la misère ayant été plus forte que nos conseils, la grève ayant éclaté, nous en prîmes la direction, ce ne fut que pour essayer de négocier un

Hosted by Google

accord entre les houilleurs et les directeurs de charbonnages ; pour recommander aux ouvriers de respecter la liberté du travail et flétrir, avant M. Scloneux, quelques attentats isolés; pour prêcher à une population surexcitée par la misère, la colère, le genièvre, et qui chôma durant un mois à côté de la gendarmerie et de l'armée, un calme qui, heureusement, ne fut jamais troublé ; pour engager enfin les grévistes à redescendre dans les fosses dès qu'il fut devenu évident que les sociétés ne cèderaient point. Ceci à la suite d'une réunion des délégués socialistes, dont M. Scloneux ne parle pas dans son article.

Ma lettre commence à s'allonger, et je ne veux point, Monsieur, abuser de l'hospitalité de la *Revue de Belgique*. Je ne discuterai donc pas ici ce que nous avons déjà discuté ailleurs : l'opinion de M. Scloneux sur l'origine des crises, sur les causes de la misère; son fantastique budget d'une famille boraine; son appréciation des grèves, cette seule ressource que l'organisation actuelle du travail laisse à l'ouvrier et que M. Scloneux voudrait voir remplacer par des négociations entre les houilleurs et les directeurs-gérants, — lui qui dira quelques pages plus loin : « Quel est le « directeur qui accueillera avec bienveillance la requête des travailleurs « et discutera paisiblement avec eux l'objet de leur demande? » !...

J'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien permettre au parti socialiste, attaqué à deux reprises dans la *Revue de Belgique*, de mettre sa courte défense sous les yeux de vos lecteurs. Il la complètera dans deux articles sur *le Parti socialiste belge* et sur *le Mouvement socialiste au Borinage*, qui paraîtront dans la *Revue socialiste*, à Paris, et la continuera, s'il y a lieu, dans la *Voix de l'ouvrier*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

LOUIS BERTRAND,
Rédacteur en chef de la *Voix de l'ouvrier*.

Hosted by Google

UN TRAITÉ D'ÉDUCATION DE M. ERNEST LEGOUVÉ[1].

Quand un livre arrive à sa douzième édition, il est bon de le relire. On trouvera dans celui-ci un plaidoyer en faveur de la vie moderne, telle qu'elle se dessine de plus en plus. L'auteur ne voit pas au delà de ce qui est définitivement acquis par les lois et les mœurs, mais, sans aller plus loin qu'une moyenne honnête, il pose les principes sans réserve et justifie les résultats sans restriction, avec un sentiment juste. L'esprit de famille remplaçant l'esprit de caste, la vie en commun et l'exemple du devoir présidant à la famille comme à la société, cette démocratie supérieure à l'aristocratie dans l'éducation comme dans tous les rapports d'intérieur, même avec les domestiques : tel est le tableau que l'auteur trace en écrivain et justifie en libéral.

Sa manière est connue : il dramatise autant que possible ses idées et en varie la mise en scène, à chaque chapitre, de mille façons, aimables ou sérieuses, se servant d'anecdotes, de récits, de conversations, d'incidents, et quelquefois aussi — car il y a toujours un revers à la médaille — avec des procédés de vaudevilliste.

Ce n'est pas un traité de morale, c'est la justification des mœurs nouvelles des populations libérales, c'est un traité d'éducation, et il est assez imprégné des sentiments d'amour réciproque, de devoir mutuel entre les membres de la famille, pour que les leçons qui s'adressent aux parents puissent servir à l'éducation de « Messieurs leurs fils. »

Cependant un grave reproche doit être adressé à l'auteur. Il est déiste, il est grand partisan de la liberté de conscience, de la tolérance, du « respect des désaccords honnêtes », comme il dit. Mais, par un étrange revirement, une sorte de coup de théâtre à effet, il élève son fils dans le catholicisme. Tout le chapitre intitulé : *Du devoir et du droit des parents dans la question religieuse*, est un modèle d'inconséquence, un va-et-vient de contradictions et de sentiments justes, de peintures de mœurs vraies et de défaillances d'opinion qui étonnent. On y voit un déiste libéral, tout en faisant l'éloge de certains athées et en prêchant le respect des divergences, élever son fils dans l'Église romaine par peur des matérialistes dont il fait un portrait de mélodrame.

[1] Ernest Legouvé, *les Pères et les Fils au* XIX^e^ *siècle;* t. I : *Enfance et adolescence*; t. II : *La jeunesse*, 2 vol. in-8°. Paris, Hetzel, douzième édition.

Hosted by Google

Qu'il évoque l'intérêt de son fils qu'il ne veut pas exposer aux difficultés dont les cultes intolérants menacent encore les libres penseurs, soit! ce sera de la faiblesse; mais alors il ne devrait faire remonter la responsabilité de ces concessions intéressées qu'à cette intolérance même, et pour rester dans le fait général de l'époque, il devrait montrer que la lutte, inévitable quand même, devient plus difficile, grâce à ces dernières attaches à un culte qui ne tolère pas la liberté de conscience. Mais il va plus loin; il n'a pas assez de foi dans sa philosophie spiritualiste, dans ce qu'il croit la vérité religieuse et politique; il le dit nettement : elle arracherait son fils aux superstitions que le père reprouve, pour le conduire au matérialisme qu'il redoute. De deux maux donc, il choisit le moindre, sans voir que les principes séparent bien plus le libre examen, du catholicisme que du matérialisme, et, pour faire de son fils un homme moderne, il le plonge dans les eaux du passé; pour garantir de l'athéisme un esprit libre, il lui donne un bon fond de catholicisme.

Bientôt cependant, le père aperçoit le danger : un jésuite a pénétré dans sa maison! et l'on pourrait croire que l'auteur s'est servi jusqu'ici d'un artifice; mais on est vite déçu, car ce jésuite, opposé à l'athée croquemitaine, est bien le plus doux, le plus parfait, le plus libéral de tous les jésuites, et le danger, entièrement illusoire, n'est qu'une mise en scène. Le fils aussi est un modèle de sentiment et de respect. De la sorte, toutes les difficultés disparaissent, une simple conversation suffit pour *compléter* la foi catholique du jeune homme par la tolérance moderne du père.

Alors la conclusion, passant au-dessus de ces inconséquences, peut être d'un libre penseur. L'union dans les familles — l'auteur le dit bien haut — ne peut plus s'obtenir comme autrefois par l'unité religieuse; elle doit ressortir d'un principe plus humain : la liberté de conscience. Mais que de contradictions et d'impossibilités il lui a fallu accumuler pour amener là un élève des jésuites!

L'auteur, on le devine, a voulu montrer le pour et le contre de la question. Il n'a montré que sa peur du matérialisme et le peu de solidité de sa croyance philosophique. Il eût pu éviter ce défaut capital en demandant à son procédé de mise en scène ce qu'on appelle une *ficelle*, en montrant, par exemple, son fils, non baptisé, séduit, en secret, aux idées catholiques. Mais alors encore, il n'eût pas dû esquiver le danger en mettant en scène un jésuite, idéal du déiste, et un fils, idéal du bon sens. Alors la conclusion, qui eût pu être la même dans le résultat, en faveur de la tolérance, eût été autre quant aux moyens; un ami n'aurait pas pu lui demander : « De quel droit imposes-tu à ton fils une religion à laquelle tu ne crois pas? » Et le père aurait pu dire : Je n'impose à mon fils aucune religion, pas même la mienne, mais surtout pas une religion à laquelle ma raison me défend de croire.

CH. POTVIN.

Hosted by Google

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN FRANCE.

Les problèmes qui touchent à l'enseignement primaire ont acquis en France une importance plus considérable encore que chez nous. Dans un pays où règne le suffrage universel, les préoccupations les plus vives se tourneront naturellement vers les masses, et l'éducation du peuple, base de ses convictions, principe de sa conduite et de ses votes, captivera nécessairement l'attention du législateur, comme elle servira de thème aux discussions des partis.

La France démocratique a cependant donné le pas à l'enseignement supérieur dans la campagne qu'elle a entreprise à partir du jour où elle s'est appartenue à elle-même. C'est qu'ici les usurpations étaient plus récentes : elles avaient poussé moins de racines et étaient plus faciles à renverser. Les privilèges de l'Etat, en ce qui concerne la collation des grades, étaient depuis longtemps entrés dans les mœurs, et la loi récente de M. Ferry a dû surtout son succès à la circonstance qu'elle ramenait les faits aux idées généralement reçues et que les fondateurs des universités catholiques n'avaient pas encore eu le temps de dissiper.

L'article 7, au contraire, qui sortait d'ailleurs quelque peu de l'esprit du projet, devait soulever plus d'orages. Il s'attaquait à une situation consacrée sinon par la légalité, au moins par une longue tolérance.

Mais en inscrivant cette disposition désormais fameuse dans

Hosted by Google

une loi qui visait l'enseignement supérieur, l'auteur de cette mesure obéissait à un courant d'opinion qui s'est manifesté sur tous les points du territoire. On a dit que la guerre au cléricalisme était sortie de l'imagination et des calculs du chef illustre des gauches parlementaires, on a tenté d'y voir un dérivatif jeté aux masses pour les écarter des discussions sociales, pour sauver la République actuelle des dangers où avait sombré son aînée, en 1848.

Il est possible que cette considération n'ait pas été étrangère à la tactique des promoteurs du mouvement. Mais une agitation factice, qui ne repose que sur des raisons de stratégie, qui s'inspire des combinaisons d'une coterie et non des intérêts généraux du pays, est une agitation qui ne dure point. Plus bruyante que sincère, elle ne sera que superficielle, elle ne pénètrera point dans toutes les couches de la population ; comme les intrigues de cour ou les cabales des salons, elle ne produira qu'une émotion de commande, que les acteurs de la comédie chercheront vainement à communiquer à la foule.

La question cléricale, chez nos voisins, s'est posée d'elle-même. Des hommes clairvoyants ont pu la pressentir avant les autres, ils ont pu devancer l'heure où ce conflit aurait éclaté au grand jour, mais personne n'aurait ni réussi à l'éviter, ni à le conjurer.

Il n'est plus le temps où d'excellents esprits raillaient dans la presse parisienne le caractère des luttes politiques de la Belgique. Etait-il possible, en effet, de se passionner pour d'autres problèmes que pour la forme extérieure du gouvernement ? Parlez-nous donc des controverses sur les pouvoirs du chef de l'Etat ! Sera-t-il nommé à vie, transmettra-t-il son autorité à ses héritiers légitimes, deviendra-t-il, au contraire, le produit de l'élection et la durée de son mandat ne sera-t-elle que temporaire ? Voilà ce qui mérite l'attention des gens sérieux, voilà ce qui surexcitera à bon droit les combats de la plume et quelquefois les luttes de la rue ! Il est vrai qu'en pratique ces théories divergentes aboutissent en France à des résultats identiques, les souverains

Hosted by Google

héréditaires y étant régulièrement traités comme des mandataires révocables à volonté. Depuis Louis XIV, a-t-on compté un seul fils de roi qui soit parvenu à monter sur le trône ?

On a cependant inventé autre chose, et c'est ce qui déconcerte chez nos voisins les anciens partis. Les Bonapartistes, par exemple, sont loin d'être tous des fils soumis de l'Eglise et la politique impériale ne s'est pas toujours dirigée, tant s'en faut, d'après les tendances ultramontaines. Aussi règne-t-il un grand désarroi dans les rangs de cette armée, que les circonstances enrôlent malgré elle parmi les tenants d'une cause dont son chef actuel s'est montré toute sa vie l'implacable adversaire. La lettre récente du prince Napoléon divisera ses partisans, mais il faut y reconnaître un caractère de franchise et de fermeté assez rare chez les prétendants.

Quoique ce manifeste soit conforme aux traditions napoléoniennes, il ne réussira point sans doute à rallier le gros du parti, tout au moins dans les circonstances actuelles.

Il faut compter avec le besoin de faire échec à la majorité républicaine, mobile qui poussera aux alliances les plus étranges et aux palinodies les moins déguisées. Le dernier descendant des rois légitimes n'a-t-il pas aussi perdu le souvenir des résistances de ses ancêtres contre les empiètements de la cour de Rome ? Et le scrupuleux Charles X aurait-il refusé sa signature au bas des décrets qui frappent les jésuites en 1880, comme lui-même les avait frappés avant 1830 ?

La Belgique, tout en suivant une voie plus libérale et moins autoritaire, a devancé ses voisins dans cette mêlée, et l'on s'en explique aisément les motifs. Sous la Constitution de 1831, le parti clérical s'organisa de bonne heure, en vue de profiter des avantages d'un régime de liberté. Il sut conquérir des positions précieuses, il eut l'adresse, pour ne parler que des points spéciaux qui nous occupent, de s'emparer d'une grande partie de l'enseignement public, tout en monopolisant, en quelque sorte, l'enseignement privé. Ses tendances envahissantes s'accusèrent sans détours, il ne

Hosted by Google

déguisait ni ses projets, ni son programme ; il sentait le terrain favorable, il y marcha à découvert.

Cette conduite ouvrit bientôt les yeux aux moins perspicaces et, pour conjurer le danger qui grandissait chaque jour, on dut engager la lutte autour des positions menacées. A la suprématie de l'Eglise, hautement proclamée dans un camp, on opposa les droits de la conscience individuelle et, au nom de ces droits, on chercha à réaliser par l'enseignement de l'Etat cette neutralité que des âmes pieuses dénoncent comme un sacrilège et une impiété.

Le combat fut long et opiniâtre, car il fallait avoir raison à la fois d'amis trop craintifs et d'adversaires très disciplinés. Après la victoire, on oublie rapidement les efforts qu'elle a coûtés et le temps que ses préludes ont exigé : on s'en souviendra peut-être davantage lorsqu'on aura à affermir et à consolider les premiers succès.

La France, pendant ce temps, n'éprouvait pas les mêmes appréhensions. La liberté d'enseignement, que les hommes de 1789 avaient omise dans la déclaration des droits de l'homme, ne figure pas non plus dans les programmes des divers gouvernements qui se sont succédé en France, depuis le commencement du siècle.

Mais, pendant que l'enseignement supérieur, demeuré, jusque dans ces dernières années, dans le patrimoine exclusif de l'Etat, suffisait pour rassurer les esprits superficiels, de profondes modifications s'opéraient dans la société française, grâce aux complaisances aveugles qui présidaient à l'application des lois sur l'enseignement secondaire.

La bourgeoisie voltairienne de la restauration et de la monarchie de Juillet s'est laissée entraîner par les progrès incessants de l'enseignement congréganiste. Si le peuple, en dehors d'une douzaine de départements, a conservé, même dans les campagne, le vieil esprit gaulois, si peu respectueux du moine, si rebelle au joug ultramontain, il n'en est plus de même d'une grande partie de la classe moyenne. Le cléricalisme y est devenu trop souvent une question de bon ton, de convenances sociales ; l'ambition d'imiter l'aris-

Hosted by Google

tocratie de naissance entraîne l'aristocratie d'argent, et cette tendance trouve un merveilleux encouragement dans l'alliance d'une corruption raffinée avec les pratiques extérieures de la dévotion, alliance qui a son expression naturelle dans les feuilles galantes où les idées cléricales possèdent aujourd'hui les organes les moins austères, mais les plus répandus et les plus écoutés.

Ce fut par milliers que l'on compta un jour les disciples que les congrégations avaient fait pénétrer dans l'armée, dans l'administration, dans toutes les grandes situations.

Les classes dirigeantes étaient à la veille d'être absorbées par les adversaires de l'esprit moderne, par les détracteurs de la grande Révolution. On ne s'en aperçut qu'à la longue, mais lorsque la lumière se fit, on s'écria : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Et, dès cette heure, on traita le cléricalisme en ennemi.

Ce sentiment d'un danger brusquement entrevu et contre lequel on cherche à se prémunir rallie en ce moment des esprits peu enclins aux mesures violentes, aux décrets de proscription contre les congrégations non autorisées.

Il ne faut pas juger ces faits si contraires à nos sentiments avec les idées qui ont cours chez nous. Chaque peuple a des institutions en rapport avec son tempérament, et il est permis de se demander si le caractère de la nation française, si disposé à se porter aux extrêmes, si prompt à se lancer dans les exagérations, s'accommoderait du régime de liberté sous lequel nous vivons depuis un demi-siècle ?

Chez nos voisins, la lutte des partis vise bien au delà d'un changement de ministère.

L'enjeu, ce sont les institutions mêmes du pays, c'est la forme du gouvernement, c'est la constitution entière. Les opinions en apparence les moins excessives ne reculent point devant la violence des moyens, la Révolution est au bout de toutes les combinaisons, sinon au bout de tous les programmes, révolution d'en haut ou d'en bas, coups d'État ou mouvements populaires. Les vaincus enfin ne sont pas seulement défaits, ils y sont souvent écrasés.

Hosted by Google

De là ces mesures autoritaires et expéditives dont on n'a, dans aucun camp, la force de se départir ; de là ces représailles dirigées au nom de la loi contre ceux qui en abusent et qui conspirent contre la souveraineté nationale.

Mais lorsqu'il s'agit de juger la politique d'une autre nation, gardons-nous de l'entrevoir à travers nos mœurs et sous, l'influence de nos institutions. De même que la forme républicaine peut nous paraître désirable pour un peuple étranger et répondre à ses véritables intérêts, sans que nous entendions abdiquer notre confiance dans notre monarchie nationale, de même l'approbation que nous formulerions relativement aux faits qui se passent hors de nos frontières n'a aucune corrélation forcée avec notre appréciation des événements intérieurs.

Ces réserves étaient utiles lorsqu'il s'agissait de jeter un coup d'œil général sur le caractère des luttes politiques en France : elles ne perdront pas leur opportunité lorsque nous nous occuperons spécialement du problème de l'enseignement primaire.

I

M. Paul Bert vient de livrer à la publicité le rapport qu'il a déposé à la séance du 6 décembre dernier sur le bureau de la Chambre, au nom de la commission chargée d'examiner un projet de loi sur l'enseignement primaire dû à l'initiative de MM. Barodet et consorts.

M. Bert, professeur à la Faculté des sciences, est une des personnalités les plus remarquables que le nouvel état des choses ait mis en évidence en France. Savant de premier ordre, il s'est signalé à la Chambre des députés par son esprit d'initiative dans toutes les questions relatives à l'enseignement. Nul n'a oublié la part brillante qu'il prit à la discussion de la loi sur l'enseignement supérieur, et son réquisitoire contre les jésuites restera une page historique dans les annales parlementaires de son pays. L'œuvre nouvelle à laquelle il a attaché son nom résume les travaux et les opinions de la commission qu'il présidait : comme style et comme pensée,

Hosted by Google

elle est à la hauteur de la réputation de celui qui l'a signée.

La proposition primitive de M. Barodet a été complètement remaniée par la commission, bien que les principes en soient demeurés les mêmes. Tel qu'il est, le projet constitue une codification complète de l'enseignement primaire : programme, personnel enseignant, régime financier, les problèmes les plus délicats y reçoivent leur solution.

Cette solution, souvent hardie, toujours franche et logique, répond à la formule célèbre de l'*instruction gratuite, obligatoire et laïque*, qui est décidément à la veille de passer partout dans le domaine des faits. Elle consacre la gratuité, comme le projet de Talleyrand en 1791; l'obligation, comme le proposait Lepelletier-Saint-Fargeau en 1793; la laïcité, comme Condorcet la demandait en 1792 : cette réforme est donc bien en ligne directe la fille de la Révolution française.

Donc, en France, l'enseignement deviendra obligatoire. Il le sera, parce que le tiers de la population ne sait ni lire ni écrire; parce que 600,000 enfants de six à treize ans ne fréquentent pas les écoles; parce que les progrès sont insignifiants, en disproportion avec les sacrifices de tous genres; parce qu'on ne gagne plus rien sur le lot d'ignorants que crée l'incurie, la misère ou la cupidité.

L'Europe entière, fait remarquer M. Bert, sauf la Russie et la Belgique, a accepté le principe de l'obligation. Mais à l'honneur de la Belgique, qui doit se montrer médiocrement flattée du voisinage de l'empire du Czar, il rappelle les termes du rapport de notre section centrale sur la loi du 1er juillet 1879, qui témoignent peu de confiance dans tout autre moyen de recrutement scolaire. « Ce système de recrutement par la persuasion, disions-nous, mérite d'être essayé loyalement, car il constitue peut-être une des dernières tentatives qui nous séparent de l'enseignement obligatoire. »

La conviction n'est pas générale encore parmi nous sur la nécessité de l'obligation. Nous ne comprenons pas suffisamment la raison d'État qui devrait nous porter à désirer que chaque citoyen retire tout le parti possible des forces intellec-

Hosted by Google

tuelles que la nature lui a départies : n'est-ce pas un moyen d'accroître les moyens de production, d'augmenter la richesse de la nation? Amoureux de la liberté, nous n'acceptons de contrainte que si les circonstances nous en font un impérieux devoir, et nous ne refusons pas à ceux qui ont foi dans le laisser-faire la période d'épreuves et d'expériences qu'ils sollicitent. Il nous sera permis de dire toutefois que les faits récents dont nous avons été témoins ne sont pas propres à diminuer le nombre des partisans de la contrainte. Qui ne regrettera l'insuffisance de la loi vis-à-vis d'un clergé fanatique qui, dans certaines localités, obsède de pauvres campagnards pour les engager à retirer leurs enfants des écoles communales et leur persuader, quand il n'a pas d'école catholique à leur disposition, qu'il est préférable de livrer leurs fils à l'ignorance qu'à l'enseignement officiel?

Le projet français que nous examinons ne décrète pas cependant la scolarité obligatoire. L'instruction pourra se donner dans la famille, dans une école privée comme dans l'école publique. Il réserve donc la liberté du père de famille, qui consiste non à se soustraire à ses devoirs vis-à-vis de ses enfants et vis-à-vis de l'État, mais à choisir les moyens propres à les accomplir.

Cette triple solution a naturellement engendré une série de mesures qui tendent au même but par des voies différentes.

L'instruction primaire est déclarée obligatoire pour les enfants des deux sexes âgés de six ans révolus à treize ans révolus. Les enfants qui reçoivent l'instruction dans la famille doivent, pendant l'âge de la scolarité, subir un examen à la fin de chaque année. En cas d'insuffisance dans les réponses de l'enfant, ses parents sont mis en demeure de l'envoyer dans une école publique. Vis-à-vis de ceux qui fréquentent les écoles, soit publiques, soit privées, l'assiduité au cours est seule exigée : leur assistance matérielle aux leçons est l'unique devoir dont on leur demande compte. Les absences non justifiées entraînent une pénalité pour les personnes responsables, de même que le refus d'obtempérer à la mise en demeure dont il a été question ci-dessus.

Hosted by Google

Les sanctions consistent dans l'affichage à la porte de la mairie des noms des délinquants. En cas de récidive, les peines de simple police peuvent être appliquées par le juge de paix.

Tel est le résumé du système. L'avenir dira s'il est de nature à répondre au but de ses auteurs. Des doutes sérieux surgiront certainement à cet égard. Si les écoles publiques sont exposées en France aux mêmes avanies que les nôtres, si le clergé les calomnie, s'il jette sur elles l'interdit, ce ne sont pas des peines de simple police qui forceront les répugnances et qui auront raison du fanatisme des masses abusées. Ces poursuites deviennent d'ailleurs difficiles pour peu qu'elles se généralisent, et l'on travestirait bientôt en une persécution digne des empereurs romains les mesures dirigées contre les résistances d'une fraction notable de la population. Que de braves gens sortiraient de leurs fers avec l'auréole des martyrs et se glorifiant comme d'une action d'éclat des quelques heures de leur captivité !

Un pays qui possède le suffrage universel a un moyen de sanction pratique, qui consiste dans la suspension du droit électoral du citoyen récalcitrant. Ce n'est pas le père seulement que l'on frappe alors : on atteint en même temps le parti qui l'a excité, les agitateurs dont il n'a été que l'instrument. L'efficacité de cette pénalité se ferait surtout sentir si la résistance se généralisait sur certains points et prenait les caractères d'une véritable rébellion contre la loi : il serait difficile de supposer que l'entente fût durable si elle avait pour effet de décimer, au point de vue politique, les rangs mêmes des meneurs.

Le principe de la gratuité est inscrit dans la loi pour satisfaire aux idées d'égalité qui dominent au sein des sociétés démocratiques. Il est contraire à la dignité des citoyens pauvres de voir leurs enfants, dès leur début dans la vie, obligés de passer une sorte d'examen sur l'état de leur fortune, pour aboutir à un aveu misérable qui les force à une sorte de mendicité. C'est une pratique peu fraternelle que celle qui crée déjà des catégories parmi les enfants et qui les

Hosted by Google

classe, suivant leurs ressources, en élèves payants et en élèves gratuits. Il importe que sur les bancs de l'école ne vienne s'asseoir qu'une seule espèce d'écoliers, il convient de ne pas déposer dans ces jeunes âmes le germe des distinctions qui reposent sur la fortune et non sur le mérite.

Les parents qui se trouvent dans une position aisée payent d'ailleurs une rémunération suffisante en leur qualité de contribuables, puisqu'ils participent pour une part correspondant avec leurs ressources dans les impôts à l'aide desquels l'on subvient aux frais de l'enseignement public.

Si la gratuité enfin découle de l'obligation, — puisqu'il serait illogique de réclamer une rétribution de celui qui remplit un devoir, — il est une autre conséquence qui en dérive tout aussi naturellement.

L'État, en forçant les citoyens à envoyer leurs enfants dans ses établissements, est tenu non seulement de ne pas faire payer ses services, mais de garantir aux parents un respect absolu de leur liberté de conscience.

De là l'impossibilité de comprendre « l'instruction religieuse » dans le programme. L'obligation légale serait une tyrannie si elle aboutissait à inspirer à l'enfant des croyances en contradiction avec celles de ses parents.

Le rapport de M. Bert ne se dissimule point qu'ici est le nœud de la réforme, que cette question spéciale donnera lieu à des débats passionnés.

Nos voisins se trouveront aux prises avec les mêmes difficultés que celles que nous avons rencontrées nous-mêmes. Le professeur laïque est incompétent pour l'enseignement du dogme : c'est la thèse que les catholiques eux-mêmes se plaisent à répéter à l'envi. « Si l'enseignement religieux fait partie du programme, il ne peut être donné que par les divers ministres des cultes, qui doivent avoir entrée dans l'école à des heures déterminées. De là — l'expérience l'a prouvé — d'incessants conflits, une grave atteinte portée à l'autorité de l'instituteur, des empiètements qu'aucun règlement n'a jamais pu empêcher. Du reste, nous ne pouvions utilement examiner des dispositions de cet ordre,

Hosted by Google

puisque les représentants de la religion catholique viennent, en Belgique, de se refuser à accepter ce système. »

Le projet français a donc profité des leçons de notre propre expérience. Puisque les ministres du culte catholique ont déclaré ne pas vouloir user des facilités contenues dans notre loi du 1er juillet 1879, il semble inutile de renouveler une pareille tentative. C'est donc la solution radicale qui l'a emporté en France, tout au-moins dans les propositions de la commission.

On ne peut refuser à cette solution le caractère d'être plus logique que la nôtre. A l'instituteur le domaine de la raison; au prêtre le domaine de la foi; au premier, l'école; au second, le temple.

Mais les facilités d'application ne sont pas toujours en raison directe de la logique des mesures à appliquer. Les auteurs de la loi française ne semblent avoir conçu aucun souci des résistances que leur réforme susciterait.

Peut-être aussi ont-ils cru être assez forts pour dédaigner cette hostilité et en mépriser les conséquences. L'avenir nous éclairera sur ce point.

Notons cependant que, si le législateur belge a offert un local dans l'école au ministre du culte, il ne s'est pas dissimulé les occasions de conflits auxquelles ce système donnerait lieu. S'il n'a pas hésité néanmoins à entrer dans cette voie, ce n'est pas qu'il ait cru que le clergé lui tiendrait compte de cette concession. Mais il fallait prouver aux populations que, si le prêtre ne paraissait pas à l'école, c'est qu'il s'en excluait lui-même.

Avec la loi française, l'opposition pourra dire avec quelque apparence de raison que c'est la loi elle-même qui a chassé le clergé. Si la logique y gagne quelque chose, nous cherchons vainement ce qu'y gagnera l'exécution de la loi.

Au surplus, le législateur est tellement entraîné, dans ces matières, à subir les nécessités de l'opinion et à plier la rigueur de ses principes devant les circonstances, que le projet français ne s'est pas montré conséquent jusqu'au bout avec son point de départ.

Hosted by Google

Si la religion était bannie du programme et même du local de l'école, fallait-il encore en parler dans la loi? En laissant l'instruction religieuse à la libre volonté des parents, ne convenait-il pas de s'abstenir de la mentionner dans une œuvre qui s'occupait exclusivement des matières à réglementer par l'État?

Et cependant dans le projet figure une disposition ainsi conçue :

« L'enseignement religieux sera donné, au gré des parents, par les ministres des différents cultes, en dehors des bâtiments scolaires, aux heures qu'un règlement rendu par le directeur départemental, le conseil départemental entendu, laissera libres dans ce but. »

Nous ne nous arrêterons pas aux inconséquences de cette mesure, que l'exécution révèlera tôt ou tard. Comment l'autorité civile imposera-t-elle aux ministres des cultes ses jours et ses heures pour un enseignement que le clergé reste maître de donner comme il veut et quand il veut?

S'il ne plaît pas à M. le curé de donner ses leçons de catéchisme aux heures déclarées libres par M. le directeur départemental, fonctionnaire essentiellement laïque, qui tranchera ce différend? Ou les enfants quitteront l'école pour l'église, et que deviendra alors le prestige de votre enseignement public, que servira d'avoir inscrit au frontispice de votre réforme les mots d'enseignement obligatoire? Ou les écoliers seront contraints de délaisser le temple, et votre solution sera-t-elle bien conforme au respect de la liberté de conscience, au vœu des familles qui désirent que leurs enfants ne soient pas privés de toute instruction religieuse? Qui ignore chez nous les obstacles sans nombre que l'application d'une loi plus modérée, plus respectueuse de la volonté des parents, suscite tous les jours à cause de la première communion des enfants? Et l'on espère que le clergé français, rejeté à la fois de l'école et du programme, poussera la condescendance jusqu'à consulter pour son église et pour son culte les convenances d'un enseignement qu'il devra condamner!

Hosted by Google

« La majorité de la commission, nous apprend le rapport, a pensé qu'une réglementation bien faite était le meilleur moyen de prévenir ces conflits... »

Mais en vertu de quelle autorité le pouvoir civil ira-t-il réglementer les choses religieuses, qu'il déclare lui-même étrangères à son domaine?

La vérité est que la majorité de la commission a pensé « qu'il y avait grand avantage politique à expliquer clairement, par un article spécial de la loi, la volonté de respecter les pratiques religieuses, sans leur permettre cependant d'empiéter sans limites sur le temps consacré à l'instruction. Il nous a semblé que cette précaution était propre sinon à faire taire, au moins à réfuter bien des attaques et des calomnies. »

Avantage politique! Tel est le mot de la situation! Qu'on le cherche dans une combinaison ou dans une autre, il n'en reste pas moins avéré que tous ceux qui touchent à cette matière délicate sont préoccupés de cette idée « de faire taire ou, du moins, de réfuter bien des attaques et des calomnies ».

Au surplus, si on laisse de côté la rigueur des principes, la solution adoptée par la Commission française est certainement celle qui donne le plus de satisfaction aux intérêts en litige. Mais ce système repose sur l'hypothèse d'une entente préalable entre le pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique, entente qui nous paraît fort problématique, à en juger par la conduite de notre épiscopat. Il est vrai que le clergé français se pique d'être plus tolérant, qu'on le dit plus éclairé, plus sociable que le nôtre. Cela tient à diverses causes, un peu à un vieux levain de gallicanisme qui n'a pas disparu entièrement, beaucoup aussi à ce que, là-bas, le clergé se recrute dans des classes plus élevées, moins ignorantes des choses du monde, douées d'une éducation qui manque à la plupart de nos prêtres : ceux-ci sortent généralement des classes inférieures de nos campagnes, et les quelques années passées au séminaire ne suffisent point pour les dépouiller de leur grossièreté native, pour les dégager de l'influence du

Hosted by Google

milieu où ils ont vécu et d'où ils n'ont entrevu de la vie que des horizons très restreints.

Il sera intéressant de suivre les événements et de juger, par la conduite des deux clergés aux prises avec les mêmes difficultés, si la Belgique aura le triste honneur d'avoir la palme du fanatisme, de l'intolérance et de l'oubli des véritables intérêts de la religion.

II

Le projet de loi que nous examinons soulève naturellement encore plus d'une question digne d'examen, mais que le cadre restreint de cette étude ne nous permet pas de mentionner. Peut-être y reviendrons-nous plus tard, lorsque ces propositions seront soumises à l'épreuve des débats publics. Nous ne parlerons point de l'éternelle querelle au sujet de la morale, cette chose que toutes les religions ont eu la prétention d'accaparer à leur profit, sans réfléchir que, le jour où la foi s'écroule, le reste alors disparaît aussi.

Il nous sera permis de dire un mot toutefois du recrutement du personnel enseignant, parce que ce point est de ceux qui, au sein de nos Chambres, ont soulevé le plus d'orages.

A l'effet de soustraire l'enseignement public aux doctrines en faveur dans certaines institutions cléricales, nous n'avons rien trouvé de mieux, nous autres, que d'accorder un droit de préférence aux candidats sortis des écoles normales de l'Etat.

Le projet rapporté par M. Bert enjoint à tout département de créer et d'entretenir une école normale d'instituteurs et une école normale d'institutrices suffisante pour assurer le recrutement de ses instituteurs et de ses institutrices. Mais, en même temps, il suppose l'existence d'écoles normales privées, soumises aux conditions ordinaires des établissements non officiels et dont les élèves sont placés sur le même rang que les autres normalistes.

Les garanties contre les tendances cléricales des professeurs ont donc été cherchées ailleurs.

Hosted by Google

Ces garanties se réduisent, pour les écoles publiques, à l'article 29, qui stipule que les fonctionnaires enseignants de l'enseignement primaire doivent « n'appartenir à aucun ordre, institut, communauté, congrégation et généralement à aucune association religieuse n'être ministre d'aucun culte ». Cette mesure vise 3,297 écoles de garçons, 9,840 écoles de filles et 1,168 écoles mixtes, soit, au total, 13,205 écoles publiques tenues par des congréganistes, sans parler des salles d'asile. (Les laïques en dirigent 45,816.)

Une restriction de cette nature nous paraît peu heureuse, car elle est à la fois rigoureuse et insuffisante.

Qu'importe, en effet, d'interdire l'enseignement public aux congrégations si vous laissez pénétrer dans vos propres établissements les disciples qu'elles ont formés? Croit-on que l'esprit ultramontain, l'esprit hostile aux idées modernes ne se glissera pas sous l'uniforme laïque aussi bien que sous le froc ou la soutane? L'expérience ne nous prouve-t-elle pas, au contraire, que c'est dans les rangs des laïques que figurent les plus fougueux, les plus intraitables et, tranchons le mot, les plus déraisonnables de nos adversaires? S'il plaît à l'un de ces prélats militants, qui ne sont pas rares en France, de patronner une école normale imprégnée de ses idées, imbue de ses doctrines, les élèves seront-ils moins dangereux, moins suspects que les maîtres?

D'autre part, les proscriptions ont toujours des côtés fâcheux, surtout lorsque les masses n'en découvrent pas facilement le caractère et les mobiles. S'expliqueront-elles les raisons de cette exclusion prononcée contre tout ce qui porte un habit religieux, contre tous ceux qui font partie d'une association religieuse? Les ennemis de la loi, les détracteurs de la pensée qui l'a inspirée exploiteront ce thème pour nuire à l'enseignement officiel.

Il est vrai que la concurrence faite par l'enseignement privé aux établissements de l'Etat devient moins redoutable.

Le projet supprime — comme notre loi du 1er juillet 1879 — la faculté pour les communes de subventionner des écoles privées.

Hosted by Google

Mais il s'en faut que l'enseignement privé soit débarrassé d'entraves.

La première et la plus grave réside dans l'article 56, imitation du fameux article 7 de la loi Ferry sur l'enseignement supérieur :

« Tout Français, âgé de 21 ans, peut ouvrir une école primaire, sous la condition de n'appartenir à aucun ordre, institut, congrégation, communauté et généralement aucune association religieuse non autorisée et de posséder le brevet d'instituteur. »

Le sort subi par l'article 7 ne permet pas d'augurer favorablement des destinées de l'article 56. Tous deux ne visent d'ailleurs que les congrégations non autorisées et laissent le champ libre aux nombreuses communautés en règle avec le pouvoir civil.

Mais le législateur n'a nullement abdiqué son droit de surveillance, de contrôle, d'inspection, même dans les établissements privés. Une autorisation administrative est requise pour l'ouverture de ces écoles; des règles sont tracées pour les conditions d'âge et de sexe des maîtres; ceux-ci peuvent, en cas de faute grave, être suspendus pour un terme de six mois ou interdits de l'exercice de leur profession soit dans la commune où ils exercent, soit dans le département.

Dans de pareilles conditions, la liberté de l'enseignement privé est à-peu-près nominale, et l'on conçoit que l'Etat puisse se préoccuper médiocrement d'entreprises rivales dont il tient constamment le sort entre ses mains.

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'il en serait tout autrement sous l'empire de notre Constitution, qui a laissé aux citoyens, sous ce rapport, la liberté la plus absolue, excluant toute mesure préventive, ne subordonnant la faculté d'enseigner à aucune condition de capacité ni de moralité.

Cette tolérance, regardée d'ailleurs comme excessive par beaucoup de bons esprits, ne semble pas avoir de grandes chances de figurer jamais en France dans le programme du parti républicain.

Hosted by Google

Si, à notre point de vue, quelques critiques peuvent être dirigées contre ce mode de recrutement du personnel enseignant, il est une autre disposition qui mérite, au contraire, tous nos éloges et dont nous souhaiterons l'introduction dans notre législation.

« La direction des écoles de filles et des écoles enfantines (écoles gardiennes) ne peut évidemment être confiée qu'à des femmes. Mais l'enseignement par les femmes présente de tels avantages que nous nous sommes efforcés de leur faire jouer un rôle aussi important que possible. C'est ainsi que, pour les écoles mixtes, quant au sexe des élèves, nous demandons, en principe, que la direction appartienne à des femmes, sauf les autorisations du Conseil départemental, tant qu'il y aura suffisance du personnel féminin. Nous avons même jugé utile de permettre leur introduction, à titre d'adjointes, pour tenir les classes élémentaires dans les écoles de garçons. Mais, pour des raisons de convenance faciles à comprendre, la commission a exigé que l'adjointe soit la femme, la sœur ou la parente en ligne directe du directeur de l'école. »

Les aptitudes de la femme pour l'éducation des enfants sont aujourd'hui hors de contestation : l'Amérique a depuis longtemps démontré les avantages de ce système, qui se trouve consacré aux Etats-Unis par une pratique constante.

Si cette innovation répond au véritable intérêt de l'enfant, si elle est jugée éminemment favorable au développement de l'instruction et de l'éducation, elle a aussi une haute portée sociale, puisqu'elle élargit le cercle des carrières auxquelles les femmes peuvent prétendre et que nos préjugés ont restreintes, sur notre vieux continent, dans une si injuste et si mesquine proportion.

Notre loi belge n'est pas contraire à l'admission des institutrices dans les écoles primaires de garçons, et des essais de ce genre ont été tentés par voie administrative, mais avec une timidité qu'explique l'absence de tout texte précis encourageant de pareilles mesures.

Ce texte figurera dans la loi française, il appellera l'atten-

Hosted by Google

tion sur la question, il aidera à réformer les fausses idées qui règnent encore contre l'admissibilité des femmes à certaines fonctions. Il serait plus nécessaire encore en Belgique où les idées dominantes sont arriérées encore dans cette voie.

III

Tel qu'il est, le travail de la Commission de la Chambre française est, sous plusieurs rapports, une œuvre de progrès. Sur certains points, il constitue pour les idées libérales une revanche de la loi réactionnaire du 15 mars 1850, l'une des rares réformes de la République de 1848 qui aient, jusqu'ici, résisté à l'épreuve du temps, peut-être parce que les cléricaux eurent l'art de l'accommoder au gré de leurs désirs et de trouver seuls les moyens d'en tirer profit. L'épreuve du temps aura dépassé un quart de siècle, et il aura fallu dix années d'un nouveau régime républicain pour entreprendre la conquête du terrain perdu.

Ce n'est pas d'aujourd'hui néanmoins que l'on a été à même de mettre à nu les vices de l'organisation décrétée en 1850 par la coalition de toutes les nuances monarchiques et ultramontaines de l'Assemblée nationale.

Sous le gouvernement de Napoléon III, en 1864, le ministère de l'instruction publique provoqua une vaste enquête sur l'état de l'enseignement primaire en France. Cette enquête, conduite par les inspecteurs d'académie, aboutit à la publication de deux gros volumes, qui ne tardèrent pas, comme d'ordinaire, à s'ensevelir dans l'oubli bureaucratique. Le rapport de M. Bert a donné à ce document un regain d'actualité et les nombreux extraits consignés à la fin du volume composent une lecture intéressante et qui édifie complètement sur la valeur de la législation dont les conservateurs dotèrent la France il y a trente ans.

Les appréciations des inspecteurs sont à peu près unanimes pour condamner les lettres d'obédience, en vertu desquelles les congréganistes pouvaient se dispenser de tout diplôme, de toute preuve de capacité, et qui les transfor-

Hosted by Google

maient en instituteurs publics de par la seule autorité de leurs supérieurs ecclésiastiques.

Ces appréciations ne sont pas suspectes, car elles émanent toutes de fonctionnaires de l'Empire, circonstance qui attache un prix particulier à ces témoignages.

Le privilège accordé par la loi du 15 mars 1850 aux congréganistes se justifiait d'autant moins qu'il n'était pas octroyé à la personne, mais à l'habit. S'il arrivait, comme cela s'est présenté plusieurs fois, que la vocation faiblît chez le congréganiste et qu'au bout d'une longue période d'années de professorat il déposât la robe monastique pour rentrer dans la vie civile, à cet instant il était soudainement frappé d'incapacité : le religieux redevenu simple citoyen perdait le droit d'enseigner que lui avait conféré non sa valeur personnelle, mais sa qualité de religieux !

Pendant ce temps, les instituteurs laïques étaient soumis à des épreuves multiples avant d'être admis dans l'école où les membres des corporations religieuses pénétraient fièrement, armés d'une simple licence de leur évêque. De là, comme l'enquête le constate, de là l'introduction dans les établissements d'instruction d'une série de maîtres ignorants, tout à fait au-dessous de leur mission et dont la robe ne suppléait ni à la science ni à l'intelligence.

C'est ainsi que l'enquête nous révèle que, dans le département de la Meurthe, « deux congrégations sur trois ont fourni pendant longtemps des institutrices d'une ignorance incroyable. Il y en avait deux en 1860 qui ne parlaient même pas le français.

« On commence à vouloir des institutrices plus capables ; cependant on rencontre des difficultés très grandes pour l'établissement d'institutrices laïques. Le clergé leur est hostile ; il n'y en a que 15 sur un total de 382. »

Les fruits d'une éducation donnée par de pareils maîtres sont faciles à pressentir.

« Il est honteux, dit un inspecteur, que, dans une école de la Lozère, on ne trouve pas un enfant pour répondre à cette question : « Êtes-vous Anglais ou Russe ? » ou bien à celle-

Hosted by Google

ci : « Dans quel pays est le département de la Lozère? » Chez la plupart de ces enfants, la pensée ne va pas au delà du rayon de la pauvre commune qu'ils habitent. »

Mais ces congréganistes sont des personnes inviolables et sacrées: sous la loi de 1850, que l'on considère aujourd'hui comme une œuvre de perfection, il s'est produit le même phénomène que celui dont nous avons été témoins chez nous. Malgré les concessions excessives faites au clergé par notre loi de 1842, si une école communale avait le malheur d'entrer en concurrence avec un établissement religieux, on la dénonçait, on la poursuivait, on la persécutait comme on traque aujourd'hui les écoles sans Dieu et les maîtres sans foi. Or, que se passait-il en France sous la loi de 1850, également chère aux cléricaux ?

Dans la Moselle, où, sur une population totale de 53,089 enfants de sept à treize ans, on en compte 11,906 ne sachant aucunement le français, il se trouve des curés qui, au témoignage du préfet lui-même, abreuvent d'infortunés maîtres d'école laïques de mille persécutions...

« Ces persécutions ont été si acharnées qu'elles ont hâté la fin du pauvre instituteur, décédé prématurément le 9 juillet 1864, laissant une femme, deux enfants et un jeune frère dont il était l'appui, sans aucune ressource. La famille a dû éloigner ce prêtre du lit du mourant, de peur que cette vue n'attristât ses derniers moments, et elle a réclamé les secours d'un autre ecclésiastique...

« ... Ce desservant a, en effet, déclaré qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait exterminé la race des instituteurs. »

Le grand crime de ces malheureux fonctionnaires n'est pas de professer des sentiments hostiles à la religion ; c'est, le croirait-on ? de travailler à la diffusion de la langue française ! En maintenant le patois local, le clergé isole ces populations ; il les prive de tout contact avec les centres civilisés, il assure son autorité et perpétue sa domination. Aussi, la consigne est-elle donnée sur tous les points du territoire!

« Dans les deux arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck, dit l'inspecteur du Nord, le flamand est en usage

Hosted by Google

dans un grand nombre de communes. Le clergé fait tous ses efforts pour conserver cette langue, dans le but, dit-il, de préserver les populations des mauvaises lectures. »

Vers l'Ouest, l'idiome change, mais la tactique subsiste :

« Le petit nombre d'écoles et surtout d'écoles de filles, le très grand nombre d'enfants qui restent sans instruction, mais surtout la résistance du clergé à ce qu'il appelle l'*invasion du français*, telles sont les causes de la lenteur avec laquelle la langue française se répand dans le Finistère. »

« Il ne saurait être question de supprimer la langue bretonne, lit-on dans le rapport sur le Morbihan. Une des causes les plus puissantes qui s'opposent à ce résultat, c'est sans contredit la résistance presque unanime du clergé breton. Guidés par des motifs plus ou moins plausibles, obéissant à des convictions plus ou moins éclairées, les curés redoutent l'introduction de la langue française dans leurs paroisses et emploient tous les moyens pour l'entraver. »

Le Midi nous présente le même spectacle : « Dans la Haute-Garonne, 15,000 enfants environ ne savent pas encore parler la langue française. La prédication et tout l'enseignement religieux se font en patois dans les communes rurales, où les enfants sont souvent condamnés à traduire en patois à l'église les prières, les catéchismes et les évangiles qu'ils ont appris en français à l'école. Les anciens curés, et avec eux quelques riches propriétaires, la gentilhommerie campagnarde, blâment ou raillent les paysans qui, tant bien que mal, s'expriment en français. »

Enfin, dans l'Est, le mot d'ordre ne varie point :

« L'enseignement du français, écrit l'inspecteur de la Moselle, est une autre cause de peines suscitées aux instituteurs. Les prédications des desservants gênent beaucoup, à cet égard, la marche de l'instituteur...

« On a déjà dit que la grande tâche de l'instruction primaire, dans l'arrondissement de Sarreguemines surtout, est de propager la langue française, qui est comme étouffée par la persistance de l'horrible patois allemand... L'étude de la langue française est traitée avec trop d'indifférence par les

Hosted by Google

sœurs, beaucoup d'entre elles semblant croire que l'introduction du français amènerait l'irréligion dans le pays. »

Nous ne poursuivrons pas la série de ces citations que nous extrayons de ces 87 rapports.

L'enquête est faite. Elle date de seize années, elle est écrite non par des républicains, mais par des inspecteurs d'académie, fontionnaires de l'empire... Elle dénonce la conspiration du clergé français, des moines français, contre la langue française, contre la langue nationale.

Les mobiles de cette conduite sont si apparents qu'il nous paraît superflu d'insister. Contentons-nous de signaler ces faits à nos amis en Belgique : il y a là aussi pour nous matière à quelques réflexions. Ce n'est pas le moment de les produire. Cette heure arrivera un jour.

On se doute bien que l'enquête de 1864 a porté sur un grand nombre de points, parmi lesquels nous n'avons cru devoir en mettre qu'un particulièrement en lumière.

La grande majorité des inspecteurs place l'enseignement des laïques au-dessus de l'enseignement des congréganistes. Ils se plaignent vivement du mauvais choix des livres que ceux-ci mettent entre les mains des enfants : plusieurs de ces ouvrages sont inintelligibles pour le maître comme pour l'élève; ils ne sont pas en rapport avec les progrès de la science pédagogique; les livres de lecture sont presque exclusivement des traités de religion... Enfin, parmi les plus répandus, parmi ceux qu'une consigne supérieure introduit partout, il en est qui non seulement fourmillent de niaiseries, de sottises et de vulgarités, mais qui offrent des tableaux d'une crudité choquante, sur lesquels la curiosité des enfants trouvera peu de sujets d'édification.

« Les bonnes sœurs, dit le rapport sur le département des Hautes-Pyrénées, sont pour la plupart si complètement nulles qu'elles ne comprennent pas le danger des détestables lectures qu'elles font faire aux élèves. A Oursbellile, près Tarbes, on a trouvé dans l'école communale des Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes des filles de 15 à 18 ans. Elles avaient pour livre de lecture l'ouvrage intitulé : *Doctrine*

Hosted by Google

chrétienne. L'une de ces élèves, invitée à lire la leçon du jour, donna la description de la *concupiscence et des moyens de s'en guérir*.

« A l'étonnement que l'inspecteur dut exprimer aux maîtresses, il lui fut répondu : « Les livres nous sont envoyés par la supérieure. Il ne dépend pas de nous de les changer. »

La jeune fille qui, en 1864, il y a seize ans, expliquait si délibérément à un monsieur inconnu les moyens de guérir la concupiscence, est aujourd'hui une femme, peut-être une mère de famille.

Si les Chambres françaises votent le projet dont elles sont saisies, cette mère aura la garantie que, dans les écoles nouvelles, sa fille recevra, sous ce rapport, une éducation un peu moins développée; ce qui n'empêchera peut-être pas le clergé de dénoncer les écoles officielles comme des foyers de corruption et d'immoralité...

Nous avons le ferme espoir que la plupart des propositions de la commission recevront du Parlement un accueil favorable : nous tenons compte des divergences de législation, de mœurs et de traditions qui s'opposent à l'introduction des principes plus larges qui ont prévalu en Belgique, mais, sous la réserve des critiques que nous avons dû formuler, nous estimons que cette réorganisation de l'enseignement primaire fera honneur à ses auteurs, qu'elle sera pour nos voisins une source de prospérité et de progrès.

Il est vrai que cette loi pose la question cléricale avec une intensité particulière; qu'elle soulèvera plus de passion encore que la loi sur l'enseignement supérieur, et qu'elle sera combattue avec une âpreté dont ses parrains ne se doutent peut-être pas encore.

Il sera intéressant pour nous d'assister à la lutte qui se prépare à nos frontières. Il sera intéressant de voir la solution que l'épiscopat français donnera aux difficultés qui se présenteront chez lui à peu près dans les mêmes conditions que chez nous.

Sans doute, le pouvoir civil est mieux armé en France, où il peut puiser dans le concordat des armes dont l'usage

Hosted by Google

nous est interdit; où il jouit du droit de nommer les évêques et dispose de leur avancement; où enfin le budget des cultes n'a rien de strictement constitutionnel, et où il suffirait d'un vote de la Chambre pour supprimer d'un trait de plume les cinquante millions que l'Etat consacre tous les ans à ce service.

Il est à prévoir qu'après les premiers moments d'irritation, les évêques se livreront sur tous ces points à de salutaires réflexions, et il ne nous étonnerait guère de voir la lutte y prendre des proportions beaucoup plus anodines qu'en Belgique.

Au surplus, le pape aura aussi peut-être quelque chose à jeter dans la balance. Il ne pourra prétexter cette fois d'instructions arrivées tardivement, il aura le loisir maintenant de rédiger ses recommandations et de les expédier aux prélats français avant la publication précipitée de tout mandement.

Cette circonstance sera la pierre de touche de la sincérité de sa diplomatie dans le mémorable échange de vues, sincérité qui a d'ailleurs été surtout mise en doute par nos ultramontains.

Si Léon XIII a paru tenir au maintien de la légation de Belgique auprès du Vatican, il doit attacher plus de prix encore à conserver l'ambassade française.

Et l'une comme l'autre pourraient être singulièrement compromises si la conduite de la curie romaine n'était pas en rapport avec ce que certains esprits se croient encore en droit d'attendre d'elle.

X. Olin.

Hosted by Google

LA BONNE MADAME DE KERS[1].

— Vous voulez donc le fuir ? s'écria Pierre, le cœur inondé d'une telle joie qu'elle rayonnait sur son visage. Mais Marguerite était trop préoccupée pour s'en apercevoir.

— Oui, oui, le fuir !... Oh ! j'ai peur de lui !... peur de moi-même ! dit-elle en voilant son visage de ses mains pour cacher sa rougeur. Dites-moi que j'ai raison de fuir : M. d'Estalle ne songe qu'à me tromper, qu'à faire de moi son jouet. Oh ! je m'en doute bien, il ne m'a pas demandé d'être sa femme, il n'a même pas dit qu'il n'épouserait point Octavie; je suis sûre qu'il y va toujours, n'est-ce pas?... tous les jours, comme autrefois?

— Sans doute, répondit Pierre avec l'implacable cruauté de la jalousie : il avait la meilleure occasion de rompre avec les dames de Kers... il ne l'a pas fait !

— Il ne veut pas rompre, dit la jeune fille avec tristesse. Oh ! je n'ai pas d'illusions... Lorsqu'il est là, sa voix me trouble, il paraît sincère, et je n'ai plus la force de penser à rien... Si je fuis, si je cherche à me cacher dans une retraite impénétrable, c'est que je crains ma propre faiblesse. Quand il n'est plus là, voyez-vous, la raison reprend ses droits, je repasse les paroles qu'il m'a dites et je n'en trouve aucune qui témoigne du désir de me sacrifier son avenir, ses relations ou les répugnances de sa famille... Que veut-il faire de moi ?... Ah ! je ne le comprends que trop et j'en rougis de

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 décembre 1879, 15 janvier, 15 février et 15 mars 1880.

Hosted by Google

honte!... Non, j'aimerais mieux mourir!... Devenir une Tatine! ajouta-t-elle avec un geste de suprême dégoût. Oh! cela, jamais!

Brave petit cœur! se disait Pierre, et j'ai pu douter d'elle!

— Si vous avez ce courage, Marguerite, lui répondit-il, vous êtes sauvée. Vous aurez aussi la force de triompher d'un amour indigne de vous... Un jour vous aimerez mieux, et alors...

— Non, dit Gritte, l'amour me fait peur maintenant. D'ailleurs, je suis de celles pour qui l'amour n'est point fait. Qui pourrais je aimer? Un homme du monde? Je ne lui imposerai point la honte d'être le mari de M^lle^ Claes, la fille de l'ivrogne, l'enfant recueillie par la charitable M^me^ de Kers et chassée de chez elle. Quant à épouser un ouvrier, je ne m'en sens pas le courage, non par fierté, croyez-le bien; ne suis-je pas moi-même du peuple? Mais je ne saurais me résoudre à vivre avec un homme sans éducation... Hélas! j'ai pris d'autres habitudes, je suis une déclassée et dois me résigner à subir les conséquences de l'éducation qu'on m'a donnée.

Le même jour Pierre avait trouvé une petite chambre dans un quartier tout à fait éloigné de celui que Marguerite habitait: rue Saint-Pierre. Cette voie, très peu fréquentée, avait l'avantage d'être à proximité de la rue Neuve, où était situé le magasin de M^me^ Brant, pour lequel Gritte travaillait. La maison était tranquille, honnête et n'avait qu'un étage. La veuve Impens, qui tenait un commerce d'épiceries et de légumes au rez-de-chaussée, n'y sous-louait que cette seule chambre, elle habitait les autres avec ses enfants. La pièce était non meublée, mais cela n'empêcha pas Pierre de l'arrêter, pour *sa sœur,* dit-il à la marchande, dont la physionomie lui inspira tout de suite confiance. Il recommanda Marguerite à ses soins, en lui enjoignant de ne jamais laisser monter aucun homme chez elle. Il alla immédiatement faire emplette du mobilier nécessaire. Ce fut avec une intime jouissance qu'il choisit ces objets bien simples, mais relativement élégants de forme. Pierre songeait avec satisfaction

Hosted by Google

qu'ils n'avaient jamais servi à d'autres. Grâce à la célérité qu'il y mit, tout fut prêt en quelques heures et, vers la fin de la journée, il put conduire Marguerite dans son nouveau domicile. Il n'eut aucune peine à lui faire croire que c'était un garni.

La jeune fille crut entrer dans un petit paradis, tant le contraste était grand avec sa triste mansarde, et Pierre fut payé par un regard reconnaissant et une expression de visage presque joyeuse.

Quoique la chambre fût située sur le derrière de la maison, elle était gaie au possible. Les deux fenêtres qui donnaient largement accès à la lumière avaient vue sur de grands jardins ombragés et fleuris. Les masses d'arbres du fond cachaient les murs et se confondaient avec ceux du boulevard qui était proche. On se serait cru en pleine campagne; de larges pelouses s'étendaient aux premiers plans, coupées par des corbeilles de fleurs qui envoyaient leurs parfums jusque dans la chambre de Marguerite. On entendait le gazouillement de centaines d'oiseaux nichés dans les hautes branches des accacias, des érables et des peupliers au feuillage argenté. Quoiqu'on fût à l'automne, les gazons étaient encore verts et les fleurs de l'arrière-saison avaient de vives colorations. Les tons roux des feuillages prenaient ces nuances chaudes si chères aux artistes. Les fenêtres de la chambre étaient fleuries aussi. Des glycines avaient grimpé en jetant leurs grappes lilas dans le sombre feuillage d'un lierre qui faisait cadre aux croisées et promettait de la verdure jusque dans la froide saison. Tout cela était charmant, harmonieux, propre à apaiser une âme endolorie et surtout ne ressemblait guère à la misérable mansarde de la rue de l'Enclume, ni même à la petite chambre froide et nue de l'hôtel de Kers.

— Comment avez-vous découvert ce joli logement? s'écria Gritte d'une voix émue et les yeux humides.

— Le hasard, répondit Pierre.

— Dites l'instinct de l'amitié et du dévouement, répliqua la jeune fille en lui serrant la main.

Hosted by Google

Ce soir-là, Pierre quitta Marguerite l'esprit ranimé et rempli d'espoir pour l'avenir.

Pierre avait pris une grande décision : c'était de quitter Mme de Kers. Peut-être n'y eut-il point songé sans ses mauvais procédés envers Marguerite. Les prenant plus à cœur qu'il ne l'eût fait pour lui-même, il se sentait désormais trop de mépris pour cette femme pour que leurs rapports ne fussent pas des plus pénibles. Une raison sérieuse d'ailleurs, une raison d'honneur, lui faisait désirer de quitter cette maison au plus tôt : c'était la sotte passion d'Octavie.

Néanmoins, ne voulant pas mettre les torts de son côté, il s'était mis en quête de quelqu'un qui pût le remplacer. Le hasard voulut qu'il rencontrât justement un de ses anciens condisciples de l'athénée, fort capable et très probe, qui cherchait un emploi. Aux premières ouvertures qu'il lui fit, il trouva le jeune homme tout disposé à reprendre sa succession : ses prétentions étaient modestes et il se contentait des appointements donnés à Pierre; restait à celui-ci à obtenir le consentement de Mme de Kers ; mais, de toute manière il se sentait dégagé. Il chercha donc pour lui-même une occupation, car, bien que son ami Maxime lui eût encore envoyé une somme assez ronde, produit de la vente de son dernier roman, il ne voulait pas vivre uniquement sur ses bénéfices littéraires.

Marguerite avait grande envie de lire le second roman de Karl Miller, mais Pierre éludait ses questions lorsqu'elle lui en parlait. Il semblait qu'il y eût là un mystère, et comme une vraie fille d'Ève, elle se sentit piquée par la curiosité. Un jour elle sortit furtivement et alla chez un libraire demander si l'on avait le dernier roman de Karl Miller. On lui présenta *les Déshérités*, elle l'acheta, l'emporta chez elle et se mit à le lire, comme on dévorerait le fruit défendu. Mais, à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, elle découvrait que c'était son propre roman qui était raconté dans ces pages. La passion de Pierre Avril y était décrite en termes émouvants : ses espérances, d'abord si fraîches, cet amour pur et chaste, se contentant de rêver le bonheur

Hosted by Google

dans un avenir éloigné. Puis ses déceptions, ses tortures en apprenant qu'un autre était aimé, ses jalousies, ses défaillances. La vie de son héros perdue, minée par le désespoir, se terminant misérablement dans une douloureuse agonie avec le nom de Marguerite sur les lèvres, car l'héroïne du roman se nommait Marguerite comme elle!

Comment avait-elle été si aveugle? Elle remonta jusqu'aux premiers jours où elle avait connu le jeune intendant. Elle le voyait fixant sur elle ses grands yeux noirs, lui parlant rarement, mais semblant l'étudier avec intérêt; puis, un jour, lui offrant son amitié, sa protection qui n'avait jamais failli à la tâche. Plus tard, lorsqu'elle était devenue une femme, avant même que sa beauté se fût épanouie, que de petits détails, de faits qui lui avaient paru sans importance lui eussent prouvé qu'il l'aimait déjà si elle y eût réfléchi! C'était toute une révélation... Pauvre Pierre!

Il lui venait un regret : c'était lui qu'elle aurait dû aimer, il était de sa race, celui-là. Elle faisait maintenant des comparaisons entre Pierre et Albéric, et ce dernier en sortait amoindri. Comment avait-elle fait pour s'enamourer de ce gentillâtre, si superficiel en somme? Était-ce donc sa jolie figure qui lui avait plu? Avait-elle été entraînée par la contagion de son amour? Mais cet amour même était-il sincère? Faible attachement que celui qui n'a pas le courage de s'affranchir de ses préjugés de caste, qui croit faire une mésalliance en épousant une fille du peuple! Ce mari-là était bien l'époux qui convenait à Octavie.

Pierre, lui, était un homme de génie. Il avait des idées larges, humanitaires, un cœur généreux, un dévouement à toute épreuve, elle en avait fait l'expérience. Une grande pitié, presque un remords s'éveillait en elle. Pourquoi aime-t-on toujours ceux qui le méritent le moins? Combien elle devait l'avoir fait souffrir!

La première fois qu'elle le revit, elle se sentit tout embarrassée devant lui, n'osant le regarder et se sentant comme coupable à son égard. Cet amour était maintenant si visible pour elle qu'elle s'étonnait de ne pas l'avoir deviné : c'est qu'il

Hosted by Google

s'était toujours traduit par des faits et jamais par des paroles, et la légende d'Ève est toujours vraie. Pierre ne lui avait jamais adressé une flatterie, ni dit un mot qui exprimât autre chose que la simple amitié, et maintenant il était plus réservé encore; seulement, quelquefois, une flamme rapide passait dans ses yeux lorsqu'il la regardait, et sa voix avait des inflexions particulières en lui parlant, quelque chose de tendre et de protecteur à la fois.

Dès lors, une sorte de contrainte régna dans leurs relations. La jeune fille le plaignait du fond du cœur et se traitait d'ingrate. Elle n'osa plus lui parler d'Albéric. Pierre eût voulu savoir si elle l'avait revu, mais s'apercevant de sa réserve, il évitait de prononcer son nom, d'autant plus que, lorsqu'il faisait quelque allusion à ce sujet, il voyait Marguerite rougir, pâlir, et brusquement détourner l'entretien. Alors, s'imaginant qu'elle lui cachait quelque chose et remarquant la gêne qu'elle ressentait, mille soupçons cruels hantaient son esprit. D'autres fois, il se disait : Elle lutte vaillamment, mais avec plus de courage que de force, et il se désespérait de ne pouvoir rien pour elle.

En ces moments-là sa colère contre M. d'Estalle redoublait. Lorsque les deux jeunes gens se rencontraient chez M^me^ de Kers, ils échangeaient des regards irrités et pourtant Albéric eût bien voulu savoir où Marguerite s'était réfugiée ; mais il comprenait que l'intendant, étant pour beaucoup dans cette fuite, ne serait guère disposé à lui fournir ces renseignements.

Pierre avait fini par mettre de grands intervalles entre ses visites. C'était une privation qu'il s'imposait. Quoiqu'il passât pour son frère, il appréhendait d'éveiller quelque soupçon injurieux sur Marguerite, dont il n'eût voulu, pour rien au monde, compromettre la position. Son adresse à réparer les dentelles avait maintenant procuré à la jeune fille quelques bonnes clientes. Elle commençait à gagner assez pour vivre modestement, sans avoir à s'inquiéter des privations matérielles. Toutefois, Pierre souhaitait vivement que le mariage du chevalier d'Estalle pût se conclure, car alors il ne serait

Hosted by Google

plus à craindre pour Marguerite, et elle pourrait vivre un peu moins retirée.

Cependant, il voyait bien que la guérison serait lente, il voyait bien qu'elle souffrait. Son visage pâlissait et ses yeux s'entouraient d'un cercle bleuâtre. Sa tristesse était visible, bien qu'elle ne se plaignît jamais. C'était un nouveau tourment et un nouveau sujet d'inquiétude pour Pierre.

— Vous ne sortez pas assez, lui disait-il souvent, pourquoi ne pas aller un peu prendre l'air sur les boulevards ? Entre six et sept heures, par exemple. Vous n'auriez pas à craindre de rencontre à ces heures-là.

— C'est toujours alors qu'il va à l'hôtel de Kers? dit un jour Marguerite.

— Il a gardé cette habitude, oui ! dit laconiquement Pierre.

Puis la conversation retomba. C'était, du reste, un sujet d'entretien sur lequel aucun des deux n'aimait à s'apesantir.

Le faible espoir du jeune homme s'évanouissait de plus en plus. Il se disait que Marguerite était de celles qui ne reprennent pas leur cœur. Elle était capable d'aimer toujours Albéric, comme lui sentait bien qu'il l'aimerait éternellement, sans espoir.

Cependant Pierre avait annoncé à Mme de Kers qu'il désirait se démettre de ses fonctions et qu'il avait à lui proposer un remplaçant, excellent comptable et ayant les qualités propres à gérer ses propriétés mieux que lui-même. Il lui avait déjà donné un aperçu de ce qu'il aurait à faire et, du reste, il ne la quitterait que lorsque son ami serait parfaitement au courant de ses affaires.

Mme de Kers avait trop d'empire sur elle-même pour se laisser aller à la colère ; elle n'en ressentait pas moins un vif dépit, mais elle le cacha sous un air de dignité glaciale.

— Certainement, dit-elle, je suis habituée à me voir payée d'ingratitude et je ne devrais pas m'étonner de vous voir agir ainsi. Cependant, je me demande quel intérêt vous avez à me quitter? Votre traitement vous paraît peut-être au-dessous de votre mérite? je n'avais pas l'intention de

Hosted by Google

le laisser ainsi, vous êtes jeune encore et la rémunération me semblait suffisante. J'étais néanmoins sur le point de vous augmenter, j'attendais pour cela le renouvellement de l'année. Vous avez de l'ambition, à ce qu'il paraît. Faites attention, vous pourriez bien un jour vous repentir d'avoir laissé la proie pour l'ombre, outre que cela ne vous fera pas honneur...

— Le jeune homme dont je vous parle, interrompit Pierre, se contente des appointements que vous me donniez. Il pourra vous fournir les meilleures références.

— Nous verrons à nous décider; certainement, je ne prendrai pas quelqu'un chez moi sans avoir de bons renseignements, je ne manquerai pas de candidats pour la place, bien que vous sembliez la dédaigner maintenant. En définitive, vous ne me donnez aucune bonne raison de votre départ.

Pierre répondit qu'il n'avait pas d'autre raison que celle qu'il lui avait donnée: il devait songer à son avenir.

Elle poursuivait sur un ton aigre, sans cependant s'animer, mais avec cet art de blesser qu'elle possédait si bien, gardant ses airs dédaigneux en faisant ressortir l'indignité de sa conduite : elle lui avait donné une place honorable dans sa maison, à lui, pauvre enfant trouvé que d'autres eussent repoussé.

Pierre se cabra sous cette dernière injure.

— Madame, lui dit-il, vous prêtez à l'enfant trouvé des sentiments qui sont bien loin de sa pensée. On peut être enfant trouvé et avoir de l'honneur, et en quittant votre maison c'est peut-être un acte d'honnête homme que j'accomplis.

Sur ces paroles, il se retira sans laisser à M^me^ de Kers le temps de lui en demander l'explication.

— Tous les mêmes! dit la dame avec dépit. Celui-ci a toujours été insolent, ce doit être le bâtard d'un grand seigneur, il s'est toujours montré rétif et orgueilleux. Il y a de quoi, vraiment!

Lorsqu'elle annonça la nouvelle du départ d'Avril à Octavie,

Hosted by Google

avec force commentaires des plus malveillants, c'est à peine si la jeune demoiselle parvint à dissimuler son trouble. Cependant le flux de paroles un peu épuisé, elle demanda à sa mère s'il avait donné une raison de ce départ.

— Des raisons! ils en ont toujours. Ils croient trouver monts et merveilles ailleurs, son avenir à faire, et puis il remplit un devoir d'honnête homme en me quittant, qu'est-ce que cela veut dire? Il serait sans doute bien embarrassé de l'expliquer. On se donne des airs de mystère, ou on a des raisons secrètes, n'en ayant pas de bonnes à alléguer.

— Il craint de ne pouvoir résister à sa passion, se disait Octavie, c'est pourquoi, il part. C'est héroïque! Je vois bien que je devrai l'encourager un peu.

Elle ne voulait pas que son patient lui échappât. Sa petite tête se mit à travailler dès ce moment. Pierre la fuyait, naturellement elle sentit le désir de se rapprocher de lui, désir qui devint si violent qu'elle ne craignait point de se compromettre pour le satisfaire. Pierre s'était loué une chambre rue du Pont-Neuf, à deux pas de Marguerite. Déjà il avait transporté là ses livres, ses manuscrits. Il voulait pouvoir quitter l'hôtel de Kers aussitôt que son successeur serait au courant des affaires, ce qui ne fut pas long, car ses comptes étaient toujours parfaitement en ordre. Quelques jours après sa conversation avec Mme de Kers, il put aller s'installer dans son nouveau logement, se tenant toujours à la disposition de son remplaçant, que Mme de Kers avait consenti à accepter. Lui-même alors se mit sérieusement à la recherche d'un emploi, car il ne voulait pas manger ses économies. Il regardait Marguerite comme sa sœur d'adoption et tenait à ce qu'elle ne manquât de rien. Il s'ingéniait à lui procurer tout ce qui pouvait lui être agréable et adoucir sa solitude.

L'hiver se passa ainsi. Pierre avait trouvé une place dans une maison de commerce, il y gagnait le triple de ce qu'il recevait de Mme de Kers. Sa vie matérielle était donc assurée.

Les lettres de l'inconnue lui arrivaient toujours, à sa grande contrariété. Cette persistance lui était fort désagréable. Il eût volontiers répondu à cette folle jeune fille

Hosted by Google

de manière à la désespérer, mais c'était faire voir qu'il l'avait reconnue et lui infliger une sorte d'humiliation. Il lui répugnait d'agir ainsi avec la fille de M^me^ de Kers; en somme, il lui devait au moins des égards, si pas de la reconnaissance. Il avait espéré que ce caprice passerait lorsqu'elle ne le verrait plus.

Une autre préoccupation absorba d'ailleurs bientôt toutes ses pensées. Il ne pouvait se dissimuler que Marguerite changeait à vue d'œil et devenait de plus en plus triste. Pauvre enfant, se disait-il, comme elle souffre! Ah! si ce gentilhomme était capable de la rendre heureuse, j'irais le lui chercher et je lui dirais : Ayez le courage d'épouser Marguerite, mettez-vous au-dessus des préjugés du monde et soyez heureux. Mais il est trop égoïste, il a des idées trop étroites pour comprendre ce langage. Pourquoi l'a-t-elle aimé, elle si raisonnable, si sensée? Elle qui sait ce que valent les protestations de ces beaux fils. Par quelle étrange aberration son cœur est-il allé à celui-là?

Ce qui désolait Pierre, c'est que Marguerite ne lui disait rien de ses souffrances. Elle semblait avoir oublié son amitié fraternelle. Il se sentait pourtant assez fort pour recevoir ses douloureuses confidences sans se trahir. Souvent il était prêt à lui dire : Laissez couler vos larmes, chère Gritte, soulagez votre cœur, ouvrez-le sans réserve devant votre ami; sans cela, votre peine vous étouffera. Mais elle semblait depuis quelque temps vouloir se dérober à toute effusion intime.

Pierre, qui s'était logé dans le voisinage de Marguerite afin de la voir plus souvent, avait fini, au contraire, par diminuer ses visites. Il s'était imaginé que, loin de les désirer, elles lui déplaisaient. Elle lui témoignait parfois une grande froideur. Nouveau sujet de tourment; l'avait-il offensée sans le vouloir? Que signifiait cette étrange attitude? Peut-être qu'elle lui en voulait de l'avoir mise à l'abri des tentatives d'Albéric.

Un soir, il arriva chez Marguerite, il y avait huit jours qu'il ne l'avait vue. Il s'imposait maintenant ces privations, tant il craignait de devenir importun. Il trouva la jeune fille

Hosted by Google

plus pâle et plus triste que de coutume. Après quelques paroles échangées avec effort, pour dire quelque chose, il fit part à la jeune fille d'un entretien qu'il avait eu avec son patron la veille : il lui avait offert la place de caissier avec une augmentation d'appointements. En d'autres circonstances, il eût été bien joyeux de lui annoncer cette nouvelle, mais à l'heure présente elle le laissait presque indifférent.

— Je suis très heureuse, dit Gritte, sans que son visage témoignât aucune satisfaction. Vous êtes désormais hors d'inquiétude pour l'avenir.

Pierre s'était assis. Elle continuait à coudre, tous deux gardèrent le silence pendant quelques instants.

— Je crains que vous ne soyez malade, Marguerite, dit Pierre avec effort. Votre visage paraît fatigué... Vous êtes pâle... Je pense que vous travaillez trop... Vous ne sortez pas assez non plus...

Elle jeta sur lui un regard morne qui le navra.

— Je ne suis point malade, lui dit-elle.

— Alors, c'est que vous êtes malheureuse... je n'ai donc plus votre confiance? Autrefois vous me disiez vos chagrins. En quoi ai-je pu démériter?... Mais ce que vous ne me dites pas, je le devine.

Elle le regarda avec effarement, tandis que le sang lui montait subitement au visage. Pierre reprit :

— Vous regrettez Albéric !

Elle se leva toute droite avec des éclairs dans les yeux :

— Je n'aime plus Albéric !

— Oh ! ne cherchez pas à me tromper, dit Pierre, s'obstinant dans son idée ; n'est-ce pas tout naturel que vous ne puissiez pas l'oublier ? Est-ce qu'un cœur comme le vôtre peut oublier? Je sais que vous faites tous vos efforts pour le chasser de votre pensée... mais vous ne pouvez pas, n'est-ce pas, pauvre enfant? ajouta-t-il avec un accent de pitié miséricordieuse.

L'angoisse de Marguerite sembla redoubler. Il y eut dans son regard un sentiment d'agonie. Tout à coup un sanglot sortit de sa gorge.

Hosted by Google

— Pleurez, chère enfant, lui dit Pierre avec douceur, en lui prenant la main et la serrant d'une étreinte fraternelle. Pleurez, cela vous fera du bien. Je n'ai pas besoin que vous m'ouvriez votre cœur, je sais ce qui s'y passe mieux que vous ne pensez.

Elle lui jeta à travers ses larmes un regard indéfinissable, puis se levant, elle alla s'appuyer à la fenêtre et y resta quelques minutes, semblant se recueillir. Soudain elle revint vers lui et s'agenouillant presque à ses pieds :

— Écoutez, je veux vous faire une confession... Quelque honte que je ressente à vous dire ce qui se passe en moi, je ne reculerai point, ce sera mon expiation... J'ai été folle, oui, bien folle, mais vous me le pardonnerez, parce que vous êtes bon.

Maintenant c'était Pierre qui pâlissait. Qu'allait-elle lui avouer? S'était-elle perdue? avait-elle revu Albéric! le gentilhomme avait-il abusé!... Ce qu'il osait soupçonner était trop affreux, il était prêt à crier : Gritte, taisez-vous! je n'ai pas assez de courage pour entendre cela!

Elle, cependant, reprit d'une voix étouffée en joignant les mains :

— Ne me regardez pas, au nom du ciel! Pierre, ou je n'oserai rien vous dire... et pourtant, il faut que je vous dise...

— Malheureuse enfant! s'écria Pierre, est-ce possible? Vous l'avez revu?... Il a été assez infâme?...

Marguerite jeta un cri, elle se releva les yeux pleins de flammes.

— Que croyez-vous donc?... ne viens-je pas de vous dire que je n'aimais plus Albéric?

— Mais?...

— Mais c'est vous que j'aime!

Elle était maintenant dans ses bras, et lui couvrait de baisers son visage rougissant de pudeur. Des paroles, il n'y en avait pas pour exprimer ce qu'ils ressentaient; d'ailleurs, à quoi bon les paroles quand les cœurs palpitent l'un près de l'autre et que les lèvres frémissent et se cherchent?

Hosted by Google

Quand ce premier flot de passion se fut un peu apaisé, Marguerite lui raconta comment cet amour lui était venu, après avoir lu son livre. Heure par heure, il s'était emparé de sa pensée et de son cœur. Et lorsqu'elle en était venue à comparer son amour si pur et si dévoué à l'autre amour factice et sensuel, elle avait rougi d'elle-même, et le désespoir était entré dans son âme en se jugeant si indigne de lui... elle pensait qu'il s'était lassé de l'aimer et qu'il n'avait plus pour elle qu'une simple amitié, moins encore, de la pitié seulement...

Pierre l'écoutait avec ravissement, puis, lorsqu'elle eut fini, il ne protesta point, mais il la serra étroitement contre son cœur, dont les battements précipités lui prouvaient qu'il l'aimait toujours.

— Il faudra nous marier bien vite, lui dit-il, nous sommes libres tous les deux ; je souffre d'ailleurs de te voir mener cette vie triste, toujours enfermée. Nous louerons une jolie petite maison au faubourg, avec un jardin, et puis nous irons faire de longues promenades à la campagne, tu ne seras plus obligée de rester au logis...

Ils firent ainsi des projets toute la soirée, comme des enfants, oubliant l'heure. Ce fut Marguerite qui le renvoya.

— A demain ! se dirent-ils, car maintenant ils se verraient tous les jours.

Pierre se mit à faire toutes les démarches nécessaires pour le mariage ; il désirait qu'il se fît dans un mois. Marguerite avait d'abord été un peu effrayée d'une telle précipitation, mais Pierre lui demanda si elle n'était pas encore bien sûre de l'aimer; alors elle ne fit plus d'objection.

Un jour, Pierre, en entrant chez elle, la surprit lisant une lettre qui semblait lui causer une vive émotion.

— Tiens, lui dit-elle en la lui présentant, je ne veux pas avoir de secrets pour toi ; lis cette lettre, je crois être maintenant quitte de toute reconnaissance envers les dames de Kers.

La lettre était de M^me^ Brant ; elle s'exprimait ainsi :

« Chère demoiselle, je suis peinée de devoir prendre la réso-

Hosted by Google

lution de vous refuser de l'ouvrage à l'avenir ; vous en comprendrez la raison en prenant connaissance de la lettre ci-jointe, que je viens de recevoir. Je n'attache, pour ma part, aucune importance aux accusations qu'elle contient. D'ailleurs, je n'ai pas à m'occuper de la vie privée des personnes que j'emploie, mais ici il s'agit de conserver une de mes meilleures clientes ; vous comprendrez que je ne puis hésiter. Je suis, du reste, prête à vous recommander ailleurs, ayant toujours été parfaitement satisfaite de votre travail.

« Veuve Brant. »

L'autre lettre était d'Octavie.

« Ma chère madame Brant, écrivait-elle, il me revient que vous fournissez de l'ouvrage à notre ancienne femme de chambre, Marguerite Claes. Peut-être ignorez-vous que cette fille a été chassée par ma mère pour son inconduite ? Quoi qu'il en soit, vous comprendrez qu'il nous serait très désagréable de la rencontrer chez vous ; je vous prierai donc de l'envoyer travailler pour d'autres, si vous tenez à conserver notre clientèle, cette péronnelle nous ayant gravement manqué de toutes les manières. « O. de Kers. »

Pierre était pâle de colère lorsqu'il eut achevé la lecture de ces deux lettres.

— Ah ! Mlle de Kers s'amuse à te diffamer !

Il n'en dit pas davantage, mais il y avait un accent de menace dans ces quelques mots.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit Marguerite d'un ton caressant, puisque mon mari veut absolument que je renonce au travail ?

Pierre sourit et parut attacher peu d'importance à cette affaire, mais une fois sorti de chez Marguerite, sa colère le reprit et il songea à agir de manière à fermer à tout jamais la bouche de cet être sans cœur qui s'appelait Octavie de Kers.

Il sembla que le hasard voulût lui fournir justement l'occasion d'une vengeance ; en rentrant chez lui, il trouva une lettre d'Octavie. Mettant de côté toute retenue, elle lui don-

Hosted by Google

nait rendez-vous dans le parc, près de la statue de Méléagre, lui promettant de se faire connaître à lui.

Je tiens ma revanche! se dit Pierre, chez qui grondait encore la colère de l'affront fait à celle qu'il aimait, et, sans réfléchir une minute, il écrivit ces mots :

« Belle inconnue,

Ou vous voulez me mystifier, ou vous êtes sincère. Il n'y a pour moi qu'une femme au monde ! si vous êtes celle que je devine, il faut me donner des gages pour que je croie en vous. Venez me trouver jeudi prochain dans une petite maison que je viens de louer, mais que je n'habite pas encore, rue..., faubourg de Laeken, à l'heure que vous m'indiquez. Si vous refusez, c'est que vous vous êtes toujours raillée de moi. »

Lorsque le gamin qui avait apporté la lettre revint chercher la réponse, il la lui remit sans même le questionner; puis, il n'y pensa plus guère, occupé qu'il était des préparatifs de son mariage La cérémonie était fixée au mardi suivant, c'est-à-dire deux jours avant le rendez-vous indiqué.

Pourquoi Octavie avait-elle attendu plusieurs mois après le renvoi de Marguerite pour commettre cette méchanceté? Voici ce qui s'était passé :

Dans les premiers jours qui suivirent la scène du boudoir, M^lle^ de Kers avait inutilement cherché à connaître les détails de cette aventure. Toutes les questions faites à sa mère n'avaient amené que des réponses évasives, faites de manière à piquer d'autant plus sa curiosité. On lui disait que ces choses étaient trop inconvenantes pour être rapportées à une jeune fille! Repoussée de ce côté, elle se tourna vers M^me^ Urbain, mais sans plus de succès : la femme de charge avait reçu ses instructions et fit l'ignorante. Octavie y mit de l'entêtement, elle écouta aux portes lorsque sa mère recevait les dames du comité des mauvais ménages ; mais déjà l'incident Marguerite avait été passé à l'ordre du jour, on ne s'en occupait plus. De guerre lasse, la curieuse songea à questionner le valet qui était à l'hôtel lors de l'incident.

Hosted by Google

Elle lui demanda s'il se souvenait des personnes qui étaient venues ce jour-là rue du Chêne.

— Ce n'est pas difficile, mademoiselle, lui répondit le valet, attendu qu'il n'est venu que M^me^ votre mère et M. le chevalier.

— Vous en êtes bien sûr?

— Parfaitement, puisque j'étais chargé d'ouvrir la porte. M. d'Estalle est venu d'abord, il est monté auprès de M^lle^ Marguerite, il y est resté fort longtemps; puis M^me^ votre mère est arrivée, elle est allée près d'eux, le jeune monsieur est redescendu aussitôt. Alors, il paraît que madame a fort grondé M^lle^ Marguerite; c'est après cela qu'elle a fait son coup de tête : elle est partie sans monter à sa chambre pour se vêtir et sans demander son reste.

Octavie en savait assez. Quel trait de lumière! Voilà la raison de la réserve de maman, se dit-elle, M. Albéric s'amusait à courtiser ma femme de chambre!

Elle se sentit profondément humiliée, non qu'elle tînt énormément à Albéric, loin de là! Mais qu'il lui fît l'affront de lui donner une rivale de bas étage, voilà ce qu'elle ne pouvait pardonner... à Marguerite. Comme sa mère, elle était persuadée que cette fille avait fait des agaceries à son cousin. Aussi l'idée de la punir de ce dévergondage germa dès ce moment dans sa cervelle. Après avoir longtemps médité sa vengeance, elle ne trouva rien de mieux, pour satisfaire ses rancunes méchantes, que d'écrire à M^me^ Brant la lettre que nous avons fait connaître au lecteur.

La cérémonie du mariage de notre jeune couple fut très simple. Marguerite s'était façonné elle-même un costume de soie grise; un chapeau garni d'une guirlande d'oranger le complétait. Maxime était venu tout exprès de Paris pour servir de témoin à son ami. Le propriétaire de Pierre Avril et ses fils furent les autres témoins, et son hôtesse leur prépara un charmant petit repas. Le soir on alla conduire les jeunes époux à leur nouveau domicile, faubourg de Laeken.

En chemin, Pierre disait à Maxime :

— Lorsque je t'ai annoncé mon mariage, tu m'as prévenu

Hosted by Google

que j'allais me couper les ailes et qu'un littérateur ne doit jamais se marier jeune...

— Voire même ne pas se marier du tout.

— Je crois, reprit Pierre, qu'il ne faut pas prendre cela dans un sens trop absolu. Avec une compagne intelligente, un homme n'est point perdu pour l'art. Tu n'avais pas encore vu Marguerite lorsque tu m'as fait cette remarque. Maintenant que tu la connais, es-tu toujours du même avis?

Maxime hésita un moment.

— Ta femme est charmante, lui dit-il enfin, mais je la connais trop peu pour pouvoir juger si elle est capable de remplir le rôle difficile de la compagne d'un poète, rôle tout d'abnégation et de dévouement.

— Je te réponds qu'elle en est capable, toutefois je ne suis pas assez égoïste pour mettre son dévouement à l'épreuve; j'ai mieux à faire, mon ami, j'ai à me dévouer moi-même à celle qui n'a guère eu de joies dans toute son existence. Mon ambition est, avant tout, de faire son bonheur, ce qui ne me coûtera aucun effort, je t'assure, car ce sera faire le mien en même temps. Je deviendrai un honnête père de famille, un employé modèle, et je ferai de la littérature à mes heures de loisir, c'est ainsi qu'on est homme de lettres dans notre cher pays. Karl Miller a vécu, il aura passé comme un météore. En revanche, Pierre Avril deviendra un citoyen utile. La gloire, c'est fort beau; mais l'amour vrai et partagé est encore meilleur.

— Tu as peut-être raison, dit Maxime; on n'a pas besoin de gloire lorsqu'on a le bonheur; puis, avec un grand soupir, il ajouta : Encore un littérateur belge à la mer!

Deux jours après, les deux jeunes époux dînaient gaiement ensemble, causant de leur avenir; Marguerite, appuyant câlinement sa tête sur l'épaule de Pierre, lui répétait pour la centième fois qu'elle était heureuse, bien heureuse! lorsque tout à coup la sonnette retentit et les fit tressaillir. Pierre se leva, car ils n'avaient pas encore de domestique; en allant ouvrir la porte d'entrée, il se trouva face à face avec Octavie.

Hosted by Google

Il avait totalement oublié Mlle de Kers ; il se rappela en ce moment la lettre qu'il avait écrite dans un premier mouvement de colère, en voyant qu'elle avait cherché à retirer à Marguerite son gagne-pain. Il était si heureux qu'il n'avait plus de rancune. En ce moment, sa générosité naturelle reprit le dessus : il se reprocha d'avoir voulu infliger à une femme cette humiliation à laquelle elle venait se livrer sans défiance. Il y avait une sorte de lâcheté à l'avoir attirée ainsi dans un piège.

Il fallait prendre un parti cependant et tirer Octavie de la position critique où il l'avait mise. Marguerite venait de paraître sur le seuil et avait jeté une exclamation en voyant Mlle de Kers qui venait de relever sa voilette.

A la vue de Gritte, elle s'était rejetée en arrière comme pétrifiée.

— Mademoiselle de Kers vient faire une visite à Marguerite, dit Avril, c'est donc qu'elle se repent de l'avoir diffamée et qu'elle vient la prier d'oublier une action... inconsidérée, qui tendait à lui ôter l'honneur !

Mais Octavie avait eu le temps de se remettre; pâle de fureur maintenant, elle s'écria :

— L'honneur de la fille Claes ! Vraiment, il y a sujet d'en parler ! lorsque je la trouve ici, dans la maison de son amant !...

— De son mari, s'il vous plaît, mademoiselle de Kers. Marguerite est ma femme légitime depuis deux jours... et je vous prie de croire que je la ferai respecter, même par vous, toute demoiselle de Kers que vous soyez.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit Octavie suffoquée, c'est par erreur que je suis venue... Je croyais trouver mademoiselle dans la misère...

— Par votre faute, sans doute? Vous l'aviez si bien desservie !... répliqua Pierre ; mais attendez, nous n'avons pas fini ensemble, j'ai des papiers à vous remettre... une correspondance... d'affaires, des notes de ma gestion...

Au mot de correspondance, Mlle de Kers passa rapidement de la pâleur à l'incarnat le plus intense. Elle resta immobile

Hosted by Google

pendant le moment, rapide du reste, où Avril rentra pour prendre une liasse de lettres dans un tiroir de son bureau et vint la lui remettre.

— Voici, mademoiselle, tout ce que j'ai à vous. Soyez certaine que j'oublierai le passé, je vous en donne ma parole d'homme d'honneur; vous pouvez même compter sur ma discrétion... à une condition, cependant, c'est que vous ne direz jamais un mot sur le compte de Marguerite, *de ma femme*.

Octavie, ayant reconnu ses lettres, les avait saisies d'une main fébrile, mais avec un soulagement inexprimable. Elle serra le petit paquet sous son châle et répondit ces seuls mots :

— Soyez tranquille; dès ce jour, ni Marguerite ni Pierre Avril n'existent plus pour moi.

Puis elle sortit d'un air de reine.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? interrogea Marguerite, qui avait trouvé cette scène plus qu'étrange.

— Que sais-je? répondit Pierre; cette jeune personne avait sans doute combiné quelque grosse méchanceté, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Que nous importent les de Kers maintenant, ma chérie?

— C'est vrai, répondit la jeune femme, il vaut mieux les oublier.

Environ trois mois après cette scène, Pierre Avril revenait chez lui, après avoir accompli sa tâche journalière. Sa femme le guettait de loin, à sa fenêtre. Lorsqu'elle l'aperçut, elle descendit toute souriante pour le recevoir. Ils entrèrent, en se tenant enlacés, dans la salle donnant sur le jardin. Le couvert était mis, tout reluisait. Leur intérieur s'était enrichi de quelques meubles élégants, un joli dressoir où s'étalaient des porcelaines et des cristaux; sur les murs, de belles gravures dans leur cadre d'ébène; sur les fenêtres, des fleurs dans des vases rustiques; dans un coin, le bureau de noyer ronceux sur lequel Pierre écrivait le soir, tandis que sa femme cousait à ses côtés. Tout cela frais, bien entretenu, avait un aspect riant. On se sentait l'âme sereine et rafraîchie

Hosted by Google

dans cette pièce où l'ordre, la propreté et le bon goût mettaient leur harmonie.

Les jeunes époux, assis l'un près de l'autre, se mirent à raconter les incidents de leur journée, comme ils le faisaient chaque jour. Futiles incidents, qui n'avaient d'intérêt que pour eux.

— A propos, dit tout d'un coup Pierre Avril, tu ne sais pas quel mariage on a célébré aujourd'hui?

— Lequel donc? dit Marguerite avec assez d'indifférence.

— Celui du chevalier d'Estalle avec M^lle^ de Kers.

Il l'examinait bien attentivement, cherchant à surprendre sur son visage une émotion fugitive, un tressaillement; mais elle n'avait même pas changé de couleur. Un sourire voltigeait sur ses lèvres.

— Ah! dit-elle d'une voix bien calme et bien posée, je crois que c'est un mariage bien assorti. Je leur souhaite beaucoup de bonheur, mais je doute qu'ils en aient jamais autant que nous.

— Tu n'as pas de rancune, ma bonne petite Gritte! s'écria Pierre, le cœur inondé de joie en voyant qu'elle avait si complètement oublié le gentilhomme.

— De la rancune! et pourquoi? Le mal qu'ils ont essayé de nous faire n'a servi qu'à nous rapprocher, à nous apprécier mutuellement, à nous faire sentir la force du lien qui nous unit. Je ne puis donc pas leur en vouloir.

— Tu es un ange, et je t'aime bien, va! dit Pierre en pressant sa femme sur son cœur.

Marguerite ne sut jamais qu'Octavie avait écrit à Pierre Avril. Ce fut l'unique secret qu'il eût pour sa femme.

VIOLETTE.

Hosted by Google

LE CAPITAINE CAMBIER

ET LA PREMIÈRE EXPÉDITION

DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.

(Voir la carte.)

Rapports de l'Association internationale africaine. — *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, par BURTON. — *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, par STANLEY. — *A travers l'Afrique*, par CAMERON.

I

L'émotion fut grande à Bruxelles lorsque, le 17 février 1878, on y apprit par un télégramme d'Aden que deux des voyageurs belges de l'Association internationale africaine, à peine débarqués à Zanzibar, venaient de succomber presque subitement sous les atteintes du climat africain.

La masse du public, peu au courant des difficultés et des dangers énormes de l'entreprise, se laissa aller à un mouvement très vif de découragement et crut la partie perdue. Elle ignorait qu'il est peu d'expéditions africaines qui n'aient eu leurs martyrs et que les routes parcourues à travers le *noir continent* par les Park, les Tuckey, les Clapperton, les Barth, les Livingstone, les Cameron et les Stanley, sont jalonnées de tombes.

Par contre, ce premier revers ne fit qu'exciter l'ardeur de tous ceux qui avaient à cœur la réussite de l'entreprise. Il stimula l'émulation des hommes intrépides qui briguaient l'honneur de s'enrôler sous le drapeau de l'Association. Les demandes affluèrent : pour deux soldats tombés à l'avant-garde, vingt de la réserve sollicitèrent l'honneur d'aller les remplacer.

Par la mort de MM. le capitaine Crespel et le docteur Maes, l'expédition se trouvait réduite à la moitié de ses membres. Par suite de la détermination de M. Marno de rentrer en

Hosted by Google

Europe, M. le lieutenant Cambier se trouva rester seul des quatre Européens dont se composait, au début, l'expédition internationale.

Le capitaine Cambier, qui au moment de son départ d'Europe n'était que lieutenant, est né à Ath en 1844. Il appartient au 8e régiment de ligne, est adjoint d'état-major et était attaché à l'Institut cartographique militaire. Caractère énergique, travailleur distingué, l'officier de l'armée belge que la mort de M. Crespel venait de placer à la tête de l'expédition, était digne en tous points de la haute confiance du Comité.

Celui-ci décida de lui adjoindre deux nouveaux compagnons et, à cet effet, il jeta les yeux sur deux de nos compatriotes, que, par leur séjour antérieur dans les pays chauds, il croyait habitués au climat intertropical.

M. Wautier, lieutenant au régiment des carabiniers avait pris part à la campagne du Mexique où il avait prouvé qu'il réunissait les qualités nécessaires pour l'organisation et la conduite d'une expédition lointaine. M. le docteur Dutrieux était entré comme médecin dans l'armée belge, qu'il avait quittée pour aller s'établir au Caire, où il résidait depuis cinq ans.

Tandis que le personnel de la première expédition, un moment désorganisée, se complétait ainsi par l'adjonction de deux nouveaux membres qui s'apprêtaient à gagner Zanzibar, M. Cambier reprenait l'exécution des projets que la mort de ses deux premiers compagnons avait fait ajourner. L'excursion qu'il avait faite en compagnie de M. Marno, le long du Vouami, (ou Wamé) jusqu'au village de Kiora, lui avait démontré l'impossibilité absolue de tenter le voyage et le transport de ses bagages au moyen de chariots à bœufs, non seulement à cause de l'absence complète de chemins, de la rencontre répétée de rivières et de la nature du sol, mais aussi à raison des pertes considérables que la fatigue et les attaques de la *tsétsé* occasionnent parmi les attelages. Cambier se trouva donc dans la nécessité d'imiter ses prédécesseurs et de recourir aux porteurs pour le transport de ses bagages, de ses approvisionnements et de son matériel.

Hosted by Google

Mais avant de songer aux porteurs, qui se recrutent à la côte et au dernier moment, le chef d'une expédition pour l'intérieur de l'Afrique a mille autres préparatifs à faire avant de quitter Zanzibar.

Je m'arrête un instant sur l'organisation d'une caravane de ce genre, grosse affaire d'où dépend souvent la plus ou moins grande réussite de l'entreprise.

La première démarche à faire en arrivant à Zanzibar est de se procurer un local pour abriter les marchandises que l'on se propose d'acheter et le matériel que l'on a amené d'Europe. Ce sont : les armes et les munitions ; les instruments de physique ; le linge, les habillements et les chaussures ; les tentes et la literie ; les médicaments ; les conserves et les ustensiles de cantine ; les outils, les livres, la papeterie et cent articles divers, petits et grands, depuis les hameçons et la brosse à dents, jusqu'à l'orgue de Barbarie.

Quant aux marchandises, elles s'achètent à Zanzibar. Elles sont de natures diverses : des cotonnades bleues et blanches, du fil de cuivre et de laiton, des perles grosses et petites de nuances assorties, des tissus de couleur, du drap rouge, des robes, des manteaux ou des vestes arabes, noires ou rouges brodées d'or, enfin de la poudre d'échange, qui est un monopole du Sultan.

Toutes ces marchandises servent de monnaie courante pour le paiement des porteurs et des soldats, pour l'achat de vivres, pour l'acquittement du hongo ou droit de passage.

Enfin il est nécessaire d'emporter aussi quelques petits cadeaux, tels que : couteaux, sonnettes, bracelets, miroirs, gobelets, etc., que l'on sera bien aise de posséder à certains moments, pour aplanir quelque grosse difficulté.

L'achat de cette importante pacotille est une opération qui exige une grande circonspection et, au préalable, les renseignements les plus précis. Car, si la mode varie en Europe, elle varie aussi en Afrique; tantôt c'est la cotonnade qui est demandée, tantôt c'est la verroterie. Une caravane passe et paie ses achats en étoffes, une autre la suit et se voit, dans le

Hosted by Google

même district, forcée de payer en perles. Quant à celles-ci, dans une région, ce sont les blanches qui sont avidement recherchées; dans une autre, ce sont les noires ou les rouges ou les roses, à l'exclusion de toutes les autres. En 1858, Burton a été réduit à jeter, comme inutiles, plusieurs milliers de rangs de perles, dont personne ne voulait à aucun prix « même en cadeau ».

Les marchandises achetées, le voyageur engagera une dizaine d'emballeurs pour fabriquer les charges, qui varieront de 25 à 30 kilogrammes par homme. Chaque colis sera numéroté et on tiendra exactement note de son contenu.

Pendant que les charges se confectionnent, soigneusement enveloppées dans des sacs en natte, on engagera l'escorte de Zanzibarites. On se procurera, avant tout, un capitaine, chef énergique et dévoué, qui, le plus souvent, moyennant commission, se chargera de choisir les soldats ou *askaris*. Cambier en engagea quatre-vingts, dont il fut satisfait. Bien qu'on les appelle soldats, ces askaris n'ont rien de commun avec la force militaire du pays ; ils sont chargés de la discipline de la caravane et, au besoin, de sa défense contre les attaques des brigands qui infestent certains districts. Ils sont armés de fusils (ceux de Cambier avaient des comblains) et ne reçoivent, en conséquence, qu'une charge très réduite, consistant, le plus souvent, en objets d'usage journalier.

Lorsque j'aurai mentionné encore l'engagement de guides, d'interprètes et de domestiques plus spécialement chargés du service des campements et de la cantine, j'aurai —je pense— terminé l'énumération des opérations préliminaires qui doivent se faire à Zanzibar même, et le voyageur sera prêt à embarquer, personnel et bagages, sur quelques *daous*, à traverser le détroit et à prendre pied sur la terre d'Afrique. Là, l'attend une besogne bien autrement laborieuse et difficile : l'engagement des porteurs. Je vais y arriver.

Cambier terminait l'empaquetage de ses colis et l'enrôlement de ses soldats, lorsque, le 28 avril, débarqua à Zanzibar M. le lieutenant Wautier, suivi, peu de jours après, par M. le docteur Dutrieux. Les trois voyageurs passèrent sans retard

Hosted by Google

sur le continent. La côte, en face de Zanzibar, compte trois petits villages, qui sont les principaux points de départ des caravanes à destination de l'Ounyanyembé et du Tanganîka. Ce sont : Saadâni au nord, Bagomoyo au centre et Kaolé au sud. Pendant les mois de juin, juillet et août, on y trouve toujours un nombre considérable d'indigènes, prêts à s'engager comme porteurs ou *pagazis*.

Le grand obstacle à la rapidité des voyages dans cette partie de l'Afrique vient de la nature des transports et de l'absence de monnaie. Au lieu d'une pièce de cinq francs ou d'un dollar, il vous faut quatre mètres d'étoffe (un *doti*) ; un collier de perles, à la place d'un sou; un rouleau de fil de laiton, en guise de pièce d'or, et pour transporter cette monnaie encombrante, vous n'avez ni voiture, ni chameau, ni cheval, ni bœuf. La *tsetsé*, la mouche vénéneuse de l'Afrique centrale, barre la route de l'intérieur à toutes les bêtes de somme, et la question de la domestication de l'éléphant indigène n'en est encore qu'aux études préliminaires. Reste le nègre. L'enrôlement d'une bande de trois à quatre cents porteurs est donc la dernière besogne que l'explorateur ait à faire avant de s'enfoncer dans l'intérieur. C'est de beaucoup la plus difficile et la plus ingrate.

Le premier homme à engager est le *kirangosi;* c'est un indigène influent, chargé de diriger les marches et qui doit devenir l'homme de confiance du chef. Celui-ci devra savoir l'amadouer par de petits présents, décider seul à seul avec lui la route à suivre, l'étape du jour, etc., enfin le soutenir constamment envers et contre tous. En un mot, il faut arriver à mettre toujours le kirangosi de votre côté dans vos démêlés avec vos porteurs. Ceux-ci vous suivront alors comme des moutons de Panurge.

MM. Cambier, Wautier et Dutrieux arrivèrent donc à Saadâni pour y organiser leur caravane de pagazis et y recevoir ceux que M. Broyon — un traitant suisse que le capitaine avait rencontré près de Kiora — avait promis d'envoyer à l'expédition. Mais les porteurs étant allés à Bagomoyo et ne se décidan tpas à quitter ce village pour Saadâni, force fut

Hosted by Google

aux trois voyageurs de se rendre avec toutes les charges à Bagomoyo.

L'engagement des pagazis demande une patience telle, qu'il est inutile pour un voyageur novice de songer à l'exécuter lui-même. Il devra donc s'adresser soit à un Indien de l'endroit, dont c'est la spécialité, soit au chef de l'escorte qui, pour un prix à débattre, lui fournira les hommes nécessaires. Il faut avoir soin de prendre ceux-ci parmi les Ouanyamouésis, qui sont les vrais commissionnaires de cette partie du continent. Et encore faut-il les choisir de bonne race, doux et dociles, et non pas, par exemple, des Ouachetas, dont l'expédition devait bientôt apprendre à connaître le caractère turbulent et la méchanceté.

Le lieutenant Wautier termina seul l'enrôlement. MM. Cambier et Dutrieux, atteints tous deux par la fièvre, avaient été forcés d'accepter l'hospitalité que leur avaient offerte, de la façon la plus cordiale, les missionnaires français, établis à Bagomoyo.

Le 26 juin, grâce à un contrat passé avec l'Indien Séwa, la caravane fut définitivement constituée. Elle se composait de 327 porteurs, ce qui, avec les 80 soldats et domestiques zanzibarites, constituait une force de 407 hommes ; ils furent immédiatement dirigés vers une petite localité, nommée Chamba Gonera, où il est plus facile de maintenir la discipline qu'à Bagomoyo même.

Enfin, l'expédition était à la veille du départ. Il y avait six longs mois que son chef était à Zanzibar. Ce temps perdu si considérable était la conséquence naturelle de la désorganisation causée par la mort de MM. Crespel et Maes, par la démission de M. Marno. Depuis lors, grâce aux dispositions prises par le Comité de l'Association, grâce aussi au bonheur dont ont été favorisées les expéditions suivantes, les voyageurs ne restent plus à Zanzibar qu'un temps relativement court. MM. Popelin et Van den Heuvel, de la deuxième expédition, ne firent dans l'île qu'un séjour de six semaines. MM. Burdo et Roger, de la troisième, demeurèrent moins de temps encore : vingt jours leur suffirent pour faire leurs préparatifs et s'enfoncer dans l'intérieur.

Hosted by Google

II

Le 28 juin 1878, à 6 heures 45 minutes du matin, la première expédition de l'Association internationale, clairons sonnants et le drapeau bleu à l'étoile d'or déployé à la tête de la colonne, quitta le camp de Chamba Gonera sous le commandement du lieutenant Wautier. MM. Cambier et Dutrieux ne purent quitter Bagomoyo que quelques jours après et, avec les traînards, rejoignirent le 11 l'expédition, qui avait établi son camp entre les deux monts Pongoué.

Stanley signale la contrée qui s'étend aux pieds des cônes du Pongoué comme un magnifique pays, sorte de parc se creusant en vallées charmantes et se relevant en pentes douces, couvertes d'une végétation admirable.

Placé à cinq journées de marche de la côte, à une altitude déjà élevée (313 mètres au-dessus du niveau de la mer), sur la rive droite du Vouami, navigable jusque-là, le plateau du Pongoué ne serait-il pas propre à l'établissement d'une station européenne? C'est ce que l'avenir nous dira.

La caravane, sous le commandement du capitaine Cambier, reprit sa marche à travers les hauteurs qui séparent la vallée du Kingani de celle du Vouami. Elle avait suivi le dernier itinéraire de Stanley depuis la côte jusqu'à Rosako et, à partir de ce village, elle prit plus au nord qu'aucune expédition précédente. C'est, paraît-il, la meilleure route à suivre pour aller de Bagomoyo à Mpouapoua; elle évite les plaines marécageuses de la Makata et la vallée malsaine de la Moukondokoua.

Le Vouami ne tarda pas à être traversé près du village de Kingoué. Il a en cet endroit 40 mètres de largeur et le passage de la caravane demanda huit heures et demie de temps.

Les montagnes de Ngourou et de l'Ousagara constituent la seule chaîne importante que l'on rencontre sur la route du Tanganîka. Elles se divisent en trois crêtes parallèles, que séparent de vastes plaines longitudinales. Plus que toute autre, l'Ousagara est le pays des fleurs, et ses fruits nom-

Hosted by Google

breux ont une acidité particulière, à la fois agréable et saine.

C'est après vingt-cinq jours de marche et près du petit village de Mvoméro que commencèrent les déboires avec les porteurs et que ceux-ci désertèrent en masse. Aucune expédition africaine n'est affranchie de ce fléau; mais celle de l'Association internationale eut à en souffrir plus que toute autre.

Une divergence d'opinion entre le chef de l'expédition et le kirangosi, sur l'itinéraire à suivre, fut la source du conflit. Le capitaine voulait prendre la route de la plaine, plus facile et plus riche, tandis que le guide prétendait suivre celle des montagnes, plus courte, et, par conséquent, préférée par les pagazis, qui étaient engagés pour tout le voyage et qui avaient donc tout intérêt à aller vite.

Après une première discussion, heureusement aplanie, l'entêtement du kirangosi provoqua une nouvelle querelle, qui dégénéra bientôt en révolte et en désertion. Sur les instigations de leur chef, les pagazis se mirent à déchirer les charges qui renfermaient les étoffes de paiement et à fuir en poussant des clameurs sauvages.

MM. Cambier et Wautier, aidés de quelques Zanzibarites, essayèrent en vain par la persuasion de retenir les fuyards. Ils veillèrent surtout à éviter toute effusion de sang entre la troupe des porteurs révoltés et celle des soldats fidèles.

Dès le début de la querelle, un acte de brutale autorité eut peut-être maintenu dans le devoir la troupe indisciplinée des pagazis. Mais la mission confiée aux voyageurs de l'Association internationale ne permet à ceux-ci de faire usage de leurs armes que le jour où leur vie se trouve réellement en danger.

Cette défense est tout à l'avantage de l'avenir. Elle doit être scrupuleusement observée, même dans les moments de surexcitation et de juste indignation, qui doivent être fréquents dans un voyage de ce genre. Mais il faut convenir que celui qui se trouve dans une situation aussi pénible doit avoir une bien grande force de volonté pour faire complète-

Hosted by Google

ment abnégation de ses sentiments personnels et pour ne pas se laisser aller à un mouvement de colère que tout le monde trouvera assez naturel.

Les explorateurs modernes ne doivent avoir en Afrique qu'un grand but, qui domine tous les autres : civiliser. Or, ce but ne saurait être promptement, sûrement et loyalement atteint à coups de fusils. Ceux-ci doivent être absolument réservés aux moments désespérés où l'existence est en jeu. Dans certains journaux étrangers, on a appelé la désertion de Mvoméro : *le désastre belge.*

Eh bien ! je le déclare, mieux vaut dix désastres de ce genre, réparables et réparés, qu'un seul homme injustement frappé et dont la mort, en faisant naître des haines, peut parfois, pendant des années, arrêter la marche du progrès.

La journée de Mvoméro est venue enrayer, dès son début, la marche de Cambier, mais elle a prouvé à l'Association que le chef de sa première expédition était hautement pénétré de la grandeur de sa mission. Sa conduite a été irréprochable et lui a valu l'approbation du Comité exécutif.

Pendant toute cette fatale journée (23 juillet) les voyageurs poursuivirent les fuyards et entamèrent des pourparlers avec quelques-uns d'entre eux ; ils n'obtinrent aucun résultat. La nuit arriva et vint encore favoriser la fuite de quelques mutins.

Le lendemain matin, l'expédition put constater la triste situation qui lui était faite par la désertion de presque tous ses hommes : plus de trois cents porteurs avaient profité de la rébellion du guide pour déserter, emportant une vingtaine de charges d'étoffe.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour rétablir la situation compromise. Ici encore Cambier, par la rapidité de ses décisions, se montra à la hauteur de sa tâche.

Il fut résolu qu'on enrôlerait sur place le plus de porteurs possible ; qu'une partie des bagages resterait provisoirement à Mvoméro sous la garde de quelques hommes dévoués, tandis qu'un magasin serait de suite établi à la mission anglaise de Mpouapoua, à neuf jours de marche de Mvoméro ; que le

Hosted by Google

gros de la caravane, sous les ordres de MM. Wautier et Dutrieux, y attendrait les porteurs nouveaux qui avaient aussitôt été demandés à la côte; enfin, que le chef de l'expédition, avec une caravane légère, marcherait en avant jusqu'à Ourambo, d'où, s'il était nécessaire, il expédierait des porteurs à la rencontre de ses compagnons.

Ces dispositions furent exécutées sans nouvelles complications et, le 8 août, les voyageurs arrivèrent à Mpouapoua.

Mpouapoua est une localité située à la limite occidentale de l'Ousagara sur une rampe en forme de terrasse, courant à mi-côte des collines. Topographiquement c'est le point le plus important entre Bagomoyo et Tabora. Toutes les routes conduisant à l'Ougogo viennent y converger et toutes les caravanes venant de la côte ou s'y rendant passent par le village. La contrée est salubre, abritée qu'elle est, par les montagnes, des vents du nord-est. Les indigènes s'adonnent surtout à l'élève du bétail.

Le bourg de Mpouapoua est certainement appelé à un grand avenir, surtout comme station commerciale. Depuis le commencement de l'année 1879, il est le siège d'une mission de la *Church missionary Society*, dont les trois membres, MM. Least, Copplestone et Baxter, déploient une activité, une persévérance et une intelligence pratique remarquables. Ils y ont installé des locaux provisoires, maisons et magasins, construits avec une espèce de béton et recouverts de toits de chaume très épais. Au moment du passage de la caravane, ils commençaient la construction d'une maison de pierre. Dans le bois voisin, une scierie a été installée. Le coton, le café et les plantes de cacao y croissent fort bien, ainsi que beaucoup d'arbres fruitiers de l'Europe.

Les voyageurs belges furent cordialement reçus par les membres de la mission et s'y reposèrent quelques jours.

Ainsi qu'il avait été arrêté, les ballots furent emmagasinés dans la localité, où un petit campement fut aussi établi pour les malades. MM. Wautier et Dutrieux firent à tour de rôle la navette entre Mpouapoua et Mvoméro et M. le capitaine Cambier se mit en route le 12 août, pour l'Ourambo, avec quatre-vingt-un hommes.

Hosted by Google

Mpouapoua est séparé à l'ouest de l'Ougogo par un désert appelé, par Burton, Cameron et Stanley, le Marenga-Mkali (eau amère) et que Cambier désigne sous le nom de Porry de Tchouniou (*Porry* veut dire désert sans eau, et *Tchouniou* est le nom d'un petit village).

C'est une lande embrasée dont la traversée est pénible pour toutes les caravanes. C'est un terrain plat, tantôt nu, tantôt couvert d'arbustes épineux et touffus, au milieu desquels serpente le sentier; l'eau y est rare, amère et nitreuse.

Les caravanes y font tirikéza. On appelle *tirikéza* la marche forcée à travers des plaines désertes et sans eau. Dans la langue de la côte, *kou-tirikéza* est l'infinitif d'un verbe neutre dont le sens est : marcher après midi ; les Arabes en ont fait un substantif et celui-ci désigne, pour les paresseux pagazis, la plus rude épreuve qu'on puisse leur infliger.

La tirikéza est combinée de telle façon qu'en partant dans l'après-midi, d'un endroit où il y a de l'eau, en prolongeant la marche longtemps après la chute du jour et en repartant d'aussi bonne heure que possible, la caravane ne soit pas plus de vingt heures sans trouver à boire, au lieu de trente, ainsi qu'il arriverait si l'on partait le matin.

Le Marenga-Mkali peut être considéré comme le commencement du haut plateau central. Cambier mit dix-huit heures de marche forcée à le franchir, chaque pagazi emportant une ration de vivres et sa provision d'eau.

Le lendemain, la caravane entrait dans l'Ougogo.

L'Ougogo a acquis une triste célébrité par les vexations de tout genre que ses nombreux sultans, despotes au petit pied, imposent aux caravanes qui traversent le pays. Depuis la côte jusqu'ici, les chefs se contentent de menus présents que le voyageur veut bien leur faire, en échange des vivres qu'ils lui fournissent. Dans l'Ougogo, ce n'est plus un don qu'ils reçoivent, c'est un tribut qu'ils exigent. Les droits de passage ou *hongos* y sont ruineux et les longs débats que font naître leur discussion exigent un temps infini et une somme de patience qui défie toute description.

Hosted by Google

Voici comment se passe d'habitude l'opération du hongo. En arrivant dans le village, il faut commencer, avant tout, par envoyer quelques présents d'usage au sultan, à sa femme et à son intendant. Que le voyageur n'en donne surtout pas trop, ni de trop beaux, sinon ses richesses seront estimées à une grande valeur et on le taxera en conséquence.

Ses envoyés reviendront et lui exposeront les prétentions du chef, prétentions qui dépasseront toujours la juste mesure : d'où pourparlers, discussions, querelles. Ce n'est souvent qu'après deux ou trois jours de fastidieuses disputes que l'affaire se conclut et que le voyageur peut poursuivre sa route, allégé de quelques dotis d'étoffes et de quelques vêtements. Toutes les étoffes voyantes de Cambier disparurent dans cette traversée de l'Ougogo, qui coûta à sa petite caravane plus de quinze cents francs.

Les Ouagogos forment une puissante nation, réputée pour sa bravoure à la guerre. Quant à leurs autres qualités, elles ne sont guère aimables ; ils sont criards, querelleurs, voleurs, de mauvaise foi dans leurs marchés et d'une hospitalité peu écossaise; tout se paie chez eux, même l'eau. Ajoutons à cela une curiosité bruyante et indiscrète et l'on aura une idée de l'amabilité des Ouagogos. Aussi les caravanes ne pénètrent chez eux qu'avec une certaine appréhension et les chefs des pagazis et des askaris, avant d'y entrer, engagent leurs hommes à la prudence.

Voici, d'après Burton, la harangue pittoresque du capitaine « de ses askaris : « Manéno ! Manéno ! (Écoutez ! écoutez !) « O blancs, écoutez-moi ! et vous, enfants du Saïd, vous, fils « de Ramji, vous, sombres descendants des ténèbres, soyez « attentifs à mes paroles. Le voyage arrive à l'Ougogo. « Prenez garde! prenez garde ! (Gestes violents.) Vous ne « connaissez pas les hommes qui l'habitent, ils sont maudits, « trois fois maudits ! (L'orateur frappe la terre du pied.) Ne « parlez pas à ces païens de l'intérieur, n'entrez pas dans « leurs cases; ne trafiquez pas avec eux ; ne leur montrez ni « étoffes, ni bracelets, ni grains de verre. (Animation crois- « sante.) Ne mangez pas, ne buvez pas avec eux ; ne cour-

Hosted by Google

« tisez pas leurs femmes. (Accent frénétique.) Kirangozi, « toi qui les guide, retiens tes fils ! Ne permets pas qu'ils « errent dans les villages, qu'ils achètent du sel en dehors « du camp, dérobent des provisions, s'enivrent de bière ou « s'assoient près des puits ! »

Le dernier village de l'Ougogo est Mgondouko. Là, les pagazis se munissent de vivres pour dix jours et se préparent à affronter les rigueurs du Mgonda-Mkali (Plaines ardentes).

Ce nom lui a été donné, il y a quarante ou cinquante ans, par les caravanes qui mettaient à le franchir douze grandes marches et plusieurs tirikézas. Burton annonça en 1859 que la mauvaise renommée qu'il avait alors ne serait bientôt plus que traditionnelle, car chaque jour la torche et la cognée restreignaient ses proportions et diminuaient les souffrances qu'imposait sa traversée. En 1871, les pagazis de Stanley traversèrent le Mgonda-Mkali en chantant et en poussant des cris de joie sur cette terre que leurs prédécesseurs avaient maudite. Ils y trouvaient l'abondance, et leur chef pouvait écrire que cette province ne le cédait en fertilité qu'aux vallées de la région maritime. Il avait suffi pour cela qu'une race paisible et laborieuse s'établît dans ces champs embrasés.

Cameron dit à son tour, en 1872, que, bien qu'il y ait encore quelques étapes pénibles, le changement est complet et que le désert brûlant, naguère redouté des caravanes, est affronté sans crainte et franchi sans beaucoup de peines.

Quels encouragements dans ces faits pour les persévérants ! Pas de terre ingrate et une récolte rapide. Gloire donc aux travailleurs, à ceux qui font naître la joie où était la douleur, l'abondance où était la famine, et qui, en guérissant la terre de ses maux, — le désert est une lèpre, — équilibrent ses forces et nous préparent des jours plus tranquilles : saisons propices et fruits assurés.

Malheureusement, la guerre que Mirambo, le fameux roi nègre de l'Ounyamouési, a faite aux Arabes pendant cinq ans a ramené dans le Mgonda-Mkali la stérilité et la désolation, et, au lieu des richesses dont parlent Stanley et Cameron, Cambier n'y rencontra que des ruines.

Hosted by Google

La traversée du Mgonda-Mkali lui demanda douze jours (du 16 au 28 septembre), pendant lesquels l'expédition marcha du matin jusqu'au soir, parfois même une partie de la nuit, quand la lune éclairait la route.

Le 18 septembre l'expédition arriva à Ouyoui, première ville appartenant à Mirambo. Son arrivée y fut saluée par les bruyantes démonstrations de joie des habitants. Cambier y reçut la visite des femmes de la localité qui vinrent tour à tour exécuter des danses devant sa porte et chanter les louanges de l'étranger. Cette coutume est générale dans tous les villages de l'Ounyamouési et il est d'usage de faire, à cette occasion, une distribution de perles.

Le 23, Cambier, d'après les règles de la civilisation locale, envoya deux de ses hommes prévenir Mirambo de son arrivée, et le surlendemain, en arrivant vers midi à la résidence du *Mouami* (titre du sultan), il aperçut, à une centaine de pas de son *tembé* (habitation), Mirambo qui s'avançait à sa rencontre.

Le sultan de l'Ounyamouési est un homme de quarante-cinq ans, de taille élevée, peu corpulent, à la physionomie intelligente.

Simple petit chef indigène d'un village de l'Ouhyohoueh, il s'est fait, par son courage et son activité turbulente, un nom aussi connu que celui de Mtésâ, le roi de l'Ouganda, un nom prononcé journellement de Nyangoué à Zanzibar et qui sert de thème aux chants des bardes indigènes.

Mirambo et Cambier échangèrent un *salam* (bonjour) et une poignée de main ; puis ils se dirigèrent vers la hutte que le chef noir avait fait préparer pour son hôte blanc. Le Mouami fit interroger le voyageur par un interprète arabe, sur le but de son voyage, écouta attentivement les réponses et s'informa s'il était de la même nationalité que les Anglais. Il lui accorda tous les porteurs qu'il désirait, mais demanda auparavant *l'échange du sang*.

La cérémonie eut lieu le lendemain dans la demeure du sultan. Un des soldats du Mouami fit une légère incision à la poitrine du capitaine, tandis qu'un des Zanzibarites de

Hosted by Google

celui-ci faisait la même opération à Mirambo. Les quelques gouttes de sang furent recueillies sur deux feuilles fraîches et pétries avec un peu de beurre; puis les deux chefs se déchirèrent mutuellement ces feuilles au-dessus de la tête. Désormais ils étaient *frères* et tout acte d'hostilité entre eux devait être promptement suivi de la mort du parjure. Ainsi le veut la croyance populaire.

Stanley est revenu de l'opinion première qu'il avait émise sur Mirambo. Le sultan, qu'il combattit en 1871 comme allié des Arabes de Tabora, le subjuga complètement en 1875 lorsqu'il le rencontra dans l'Ourambo. « Il a renversé, dit-il, « toutes les idées que j'avais conçues de l'homme terrible que « je qualifiais de bandit. » Quoi qu'il en soit, on ne sait pas encore au juste aujourd'hui si Mirambo est un allié à souhaiter ou un adversaire à craindre. En tout cas, le voisinage des stations européennes ne pourra qu'exercer une heureuse influence sur le puissant potentat de l'Ounyamouési.

La capitale actuelle du Mouami est située au N.-O. de Tabora. C'est un vaste carré de 200 mètres de côté, entouré de murs épais, le long desquels se groupent une centaine de huttes, habitées par les notables. Cette ville a été nommée par son fondateur « Thierra-Magazy ». Les missionnaires anglais, qui viennent de s'y installer, l'appellent aussi dans leurs lettres « Kouikourou », ce qui signifie la « capitale ».

Elle compte une population de quelques milliers d'habitants, éparpillés dans plusieurs gros villages situés dans les environs. L'armée, que le grand chef peut y réunir en temps de guerre, se monte, dit-on, à près de 3,000 hommes. Tous les sultans de l'Ounyamouési lui fournissent un contingent et ceux qui ne veulent ou ne peuvent point participer à l'expédition lui envoient, à son retour, un tribut d'ivoire ou d'esclaves.

Cambier passa trois mois dans la capitale de Mirambo à recruter des porteurs et à attendre le gros de l'expédition. La fièvre et la dysenterie, qui l'avaient épargné pendant le voyage, le saisirent à diverses reprises pendant son séjour à Thierra-Magazy. Néanmoins aucune de ces indispositions

Hosted by Google

n'ébranlèrent sérieusement sa santé et les convalescences furent toujours extrêmement rapides et complètes.

Laissons un instant le chef de l'expédition se reposer chez Mirambo et revenons sur nos pas, à Mpouapoua, où nous avons laissé MM. Wautier et Dutrieux avec les bagages et le matériel.

III

Grâce à l'activité de M. Greffulhe, agent de la maison Roux de Fraissinet et C^ie^, de Marseille, à Zanzibar, grâce aussi à l'obligeante intervention du R. P. Etienne, supérieur de la mission française de Bagomoyo, de nouveaux porteurs, en nombre suffisant, avaient rejoint la caravane à Mpouapoua et le 15 octobre celle-ci se remettait en marche, sous le commandement du lieutenant Wautier.

La révolte des pagazis à Mvoméro avait donc coûté à la première expédition non seulement une somme d'argent assez forte, mais aussi une perte de temps de deux mois et demi. Ce n'était rien heureusement à côté des vives inquiétudes qu'avait fait naître en Belgique une fausse nouvelle, publiée par les journaux quotidiens et qui disait que l'expédition belge, attaquée par une tribu indigène, avait été accablée par le nombre des assaillants et anéantie.

La traversée de l'Ougogo fut lente, à cause des discussions toujours renaissantes du hongo; elle demanda six semaines, mais ne présenta aucun incident notable.

Chez Kironda, près du village de Simbo, l'expédition rejoignit une caravane que M. Broyon conduisait aux missionnaires anglais de l'Oudjiji et qui s'apprêtait à franchir le Mgonda Mkali.

Ici se place le douloureux épisode de la mort de M. Penrose, ingénieur anglais attaché à la *London missionary Society*. La lumière n'est pas faite sur cette catastrophe et je veux m'y arrêter un instant. Je résume, d'après le rapport de M. le docteur Dutrieux, la marche des événements :

Des bandes de pillards, appartenant presque tous à Nyoungou, chef puissant du sud de l'Ounyamouési, auxquels

Hosted by Google

s'étaient joints des *Rouga-Rougas* (brigands), tenaient la campagne à l'ouest de l'Ougogo et semblaient se disposer à barrer la route aux caravanes qui se dirigeaient vers Tabora. Ils avaient déjà, paraît-il, attaqué celle de l'abbé Debaize, qui venait de passer par là quelque temps auparavant.

Arriva la caravane conduite par M. Penrose et qui précédait de quelques jours celle du lieutenant Wautier. Arrêtée par les bandes armées, sur les bords du petit étang de Tchaïa, elle eut à combattre. Ses porteurs se dispersèrent, toutes ses marchandises tombèrent au pouvoir des assaillants et le malheureux M. Penrose fut tué dans la lutte.

Je suis frappé de cette attaque soudaine, faite contre une caravane inoffensive, par les sujets d'un sultan puissant. Le meurtre de Penrose fait absolument exception dans l'histoire des voyages entre Zanzibar et le Tanganîka. Cette contrée n'est pas un coupe-gorge et ses habitants sont loin d'être des assassins. Que signifie donc le guet-apens où a perdu la vie l'ingénieur anglais?

Je n'hésite pas à dire que je ne vois, dans l'attaque dont la caravane de M. Penrose a été l'objet et dont celui-ci a été la victime, que le fruit de la vengeance. On se souvient que, dans ses lettres, M. l'abbé Debaize a annoncé qu'il avait victorieusement combattu une bande d'indigènes appartenant au sultan Nyoungou. Qu'est-il arrivé? C'est que les gens de Nyoungou ont voulu prendre leur revanche. Ils se sont vengés et la première caravane européenne a payé la faute de M. l'abbé Debaize. Je ne trouve pas d'autre explication à donner à l'affaire mystérieuse de l'étang de Tchaïa.

La situation de nos voyageurs était donc critique. Heureusement prévenus, par les indigènes, les fuyards et la fusillade qu'ils avaient entendue au loin, de ce qui venait de se passer sur la route même qu'ils suivaient, MM. Wautier, Dutrieux, Broyon et un missionnaire anglais, M. Dodsghun, qui accompagnait ce dernier, prirent en temps leurs dispositions pour éviter tout conflit avec les gens de Nyoungou, que la victoire avait sans doute exaltés.

Avec la certitude même de la victoire, mieux valait battre

Hosted by Google

en retraite que d'accepter une lutte homicide contre de pauvres sauvages, souvent inconscients de leurs actions. Le sang versé appelle le sang ; la rancune, la haine et la vengeance sont de terribles ennemis pour qui veut civiliser. Celui-là seul comprend son rôle — son grand et noble rôle — qui se dit que la vie du dernier des noirs est aussi sacrée que celle du premier des blancs ; que c'est par la patience, l'exemple, la douceur, les bons procédés et non par la violence et par la force qu'on aura raison de ces populations déshéritées, défiantes et craintives.

Les quatre Européens tinrent conseil et, sur l'avis de M. Broyon, il fut décidé que la caravane gagnerait Hittoura en faisant un grand circuit par le nord, à travers l'Outatourou. La tirikésa fut ordonnée et l'expédition, quittant la route de l'ouest, se dirigea directement vers le nord, à travers une épaisse forêt. Une pluie torrentielle vint entraver plus ou moins sa marche jusqu'au village d'Hékoungou.

Là, un cruel malheur l'attendait.

Dans cette marche circulaire autour du lac Tchaïa, la mort vint, pour la troisième fois, s'abattre sur l'expédition de l'Association. Le 7 décembre, le lieutenant Wautier fut atteint d'une diarrhée qui dégénéra bientôt en dysenterie. C'était la troisième fois, depuis son séjour en Afrique, que le brave officier était atteint de cette maladie. Chaque fois, elle avait cédé à une médication de quelques jours. Malheureusement cette fois-ci le malade crut pouvoir se dispenser d'observer le régime sévère imposé par la nature du mal. Malgré une certaine amélioration obtenue pendant un jour ou deux, la faiblesse ne tarda pas à prendre le dessus et, le 19 au matin, Wautier rendit le dernier soupir en exprimant sa dernière parole.

Le docteur Dutrieux obtint du chef d'Hékoungou la concession d'un terrain sur lequel s'étend l'ombre d'un baobab. La fosse fut creusée au pied de l'arbre géant et l'enterrement eut lieu en présence de toute l'expédition. Un amas de pierres fut amoncelé sur la tombe ; une croix et les initiales du défunt furent gravées sur l'arbre et le sultan promit de faire respecter le modeste monument élevé à la mémoire de

Hosted by Google

notre infortuné compatriote et d'en indiquer l'emplacement aux voyageurs qui passeraient par la localité.

Wautier est le premier voyageur belge mort au cœur du continent mystérieux. Pendant quelques années encore, l'Itatourou, où il repose, est voué à l'oubli ; mais, dans un avenir prochain, la civilisation y fera pénétrer sa lumière. Un rayon salutaire brillera alors jusqu'à Hékoungou, sur le baobab sauvage au pied duquel est enseveli le soldat-voyageur. La grande cause à laquelle il a noblement donné sa vie lui élèvera pieusement une tombe digne de lui, et mieux qu'aujourd'hui l'on appréciera la fécondité et la grandeur du sacrifice.

Le 29 décembre M. Dutrieux arriva à Hittoura avec ses 350 hommes dont, pour la plupart, l'engagement expirait à ce village. Il y attendit des nouvelles du capitaine Cambier, qui, prévenu de son arrivée, ne tarda pas à se porter à sa rencontre, et la jonction des deux voyageurs, séparés depuis près de cinq mois, se fit le 6 janvier 1879, au village d'Ouyoui, situé près et un peu au nord de Tabora.

Cette première et rude étape avait, dans son ensemble, demandé un temps considérable (plus de six mois), conséquence inévitable de la désertion des porteurs à Mvoméro. Enfin elle avait coûté la vie à l'un des voyageurs, jalonnant ainsi d'une tombe de plus cette route du Tanganîka où reposent déjà le jeune Français Maizan, Moffat et Dillon, les compagnons de Caméron, l'ingénieur Penrose, ainsi que Farquhar et Shaw, les deux domestiques blancs de Stanley à la recherche de Livingstone.

Mais la situation, un instant compromise, avait heureusement été rétablie grâce à l'énergie du chef de l'expédition. Quant aux ressources en marchandises, elles étaient suffisantes pour plus d'une année encore.

L'Ounyanyembé, où se trouvaient les voyageurs, est une grande et riche province qui constitue en quelque sorte une dépendance du sultanat de Zanzibar. Celui-ci en nomme le gouverneur. Sa capitale est Tabora, le point de ravitaillement de tous ceux qui de Zanzibar vont au Tanganîka ou au

Hosted by Google

Victoria-Nyanza. L'établissement des trafiquants arabes dans cette région ne date que de 1852. Il forme aujourd'hui la plus importante des stations que les traitants de Zanzibar possèdent au cœur de l'Afrique.

Lorsque Stanley y passa en 1870, la colonie renfermait plus de mille demeures et comptait environ 5,000 habitants. Depuis six mois, l'Association internationale y a un dépôt de marchandises, dirigé par M. Van den Heuvel.

Le dernier courrier de Zanzibar nous apporte la nouvelle que les cures merveilleuses faites par le docteur lui font une réputation qui ne peut manquer de lui donner bientôt, dans toute la contrée, une heureuse influence. De même, Livingstone marquait jadis son passage en soignant et en guérissant les malades que le hasard plaçait sur son chemin ; aussi le souvenir du bon docteur est-il encore vivace dans bien des villages de l'intérieur.

Notre compatriote sera bientôt rejoint par un Français, M. Sergère, qui a longtemps habité Zanzibar et qui se dispose à établir à Tabora un comptoir commercial.

Dans l'Ounyanyembé les villages sont nombreux et le défrichement considérable ; le sol, cultivé avec soin, produit en abondance le riz, le sorgho, le maïs, le manioc et la patate douce ; les Arabes y cultivent du blé et des oignons ; ils y ont implanté aussi la plupart des arbres fruitiers de la côte. On y rencontre également le cotonnier.

Enfin, grâce au progrès du défrichement et de la culture et à l'éloignement des animaux sauvages, la tsetsé a fui l'Ounyanyembé et les troupeaux de bœufs et de moutons y sont maintenant nombreux.

Du commencement de janvier 1879 au commencement de mai, le capitaine Cambier séjourna à Tabora, obligé qu'il fut de laisser passer la saison des pluies avant de poursuivre sa marche. La *masika* rend pour ainsi dire impraticables les contrées marécageuses qui s'étendent à l'ouest et qui sont drainées par d'innombrables rivières, alors débordées, se rendant au lac Tanganîka.

A la fin d'avril, les pluies venant à cesser, le voyageur

Hosted by Google

songea à enrôler de nouveaux porteurs pour transporter jusqu'au lac le matériel de sa station et à se remettre en route.

Il partit seul : le docteur Dutrieux avait pris la résolution de quitter le service de l'Association africaine et de retourner en Europe.

Des six voyageurs qui avaient participé à l'expédition, un seul donc restait debout : trois étaient tombés en route, victimes de leur dévouement ; deux s'étaient retirés de l'entreprise, pour des motifs divers.

Une lourde tâche incombait au voyageur réduit désormais à ses propres forces. Il allait prouver qu'elle n'avait d'égale que sa prudence, sa volonté et son courage.

IV

Le capitaine Cambier quitta Tabora le 7 mai, avec environ 175 hommes, suivant à peu près l'itinéraire que Stanley avait pris en 1871 lors de son voyage à la recherche de Livingstone. Le voyageur avait reçu de Bruxelles des instructions lui signalant comme particulièrement favorable à l'établissement d'une station européenne le village de Karéma, situé sur la rive orientale du lac, au sud de l'Oudjiji.

Il prit donc la route du sud, par Simba, moins frayeuse que celle de l'ouest, vers Kaouélé, où les hongos sont exorbitants.

Le rapport du voyageur, qui donne les détails de sa marche lente et pénible jusqu'au Tanganîka, n'est qu'une longue suite de débats occasionnés par le mauvais vouloir, les caprices et la désertion des porteurs. Le nègre est décidément la pire des bêtes de somme et il est plus que temps que l'on songe à le remplacer et à le renvoyer aux défrichements.

Simba, où le voyageur arriva le 17 juillet, est un gros village de l'Ousavira, peuplé d'environ 2,000 à 3,000 âmes. Cambier y fut bien reçu par le sultan et y rencontra un

Hosted by Google

certain Matumula, chef d'une troupe d'environ 300 chasseurs d'éléphants. Matumula ayant eu autrefois des difficultés avec Makiaka, sultan de Karéma, s'était battu pendant trois mois contre lui, l'avait vaincu et tué et lui avait donné pour successeur Kangoa, membre exilé de « l'ancienne famille régnante ».

Matumula étant, comme on le voit, le véritable souverain de Karéma, Cambier s'attira son amitié par quelques cadeaux et, fort de cette protection, se mit en route pour le lac. Jugeant cependant peu prudent de se rendre à Karéma avec toutes ses marchandises et désirant diminuer les frais de sa caravane, Cambier libéra immédiatement une partie de ses porteurs. Il était heureux aussi de se sentir délivré du cauchemar terrible qui s'appelle le commandement d'une troupe de pagazis.

Dans une lettre, datée de Karéma le 12 novembre et adressée à M. le lieutenant-colonel Adan, voici comment Cambier s'exprime à ce sujet :

« Mais ce que je n'ai pas pu vous écrire, ce sont les mille « petits ennuis journaliers suscités par les pagazis et les « Zanzibariens; ces tracasseries, renouvelées à chaque « instant, occasionnent une dépense d'énergie supérieure à « celle causée par les difficultés sérieuses. Dans la dernière « partie de mon voyage, j'étais obsédé par la crainte des « désertions, cette épée de Damoclès menaçant constam- « ment de me faire échouer au moment d'arriver au port. Je « vous avouerai qu'il était temps pour moi, au point de vue « du moral comme du physique, que cette tension inces- « sante d'esprit se terminât. »

Laissant à Simba la plus grande partie de ses bagages et accompagné seulement de quatre-vingts hommes, Cambier se mit en route le 29 juillet pour aller faire la reconnaissance du futur emplacement de la station.

Le 12 août, il arrivait au terme de son long et pénible voyage. A ses pieds, par-dessus les cent cinquante huttes du village de Karéma, s'étendait, à perte de vue, l'immense nappe d'eau du Tanganika.

Hosted by Google

Cambier fut bien reçu par Kangoa, misérable petit souverain de deux cents habitants et auquel on décerne pompeusement le titre de sultan de Karéma. Il fut assez heureux pour obtenir de lui la concession d'un terrain de près de mille hectares, qu'il choisit sur le bord du lac, pour l'emplacement de sa station ; il fit accord avec Kangoa pour la construction de quelques cases destinées à recevoir les marchandises restées en arrière et, après un séjour de six jours, retourna à Simba.

Le 15 septembre, il revenait définitivement à Karéma avec le restant de son matériel et, dès le 17, il posait les premières bases de la station scientifique et hospitalière qu'il avait pour mission de fonder.

V

Lorsqu'on jette un regard sur cette route de Zanzibar au Tanganîka, qu'en 1877 l'Association internationale africaine choisit pour base première de ses opérations et que l'on considère le mouvement toujours croissant qui s'y fait actuellement, on est frappé des énormes résultats obtenus en si peu de temps.

Depuis l'expédition de Burton et Speke, qui la première parcourut la contrée, jusqu'à celle de Stanley, bien peu de voyageurs européens ont suivi cette route des caravanes. Depuis la création de l'Association internationale, les expéditions se succèdent trop nombreuses pour être comptées. Ce sont celles des missionnaires anglais de la *Church missionary Society* et des missionnaires français d'Alger ; c'est l'expédition de M. l'abbé Debaize, subsidiée par le gouvernement français ; ce sont enfin les nouvelles expéditions de l'Association internationale de MM. Popelin, Van den Heuvel, Burdo et Roger, ainsi que la caravane des éléphants de M. Carter.

Bien plus, de la côte au lac il n'existait naguère aucun établissement civilisé ; avant la fin de l'année, huit stations européennes au moins seront échelonnées le long de la ligne.

Ce sont, en partant de la côte :

La station des missionnaires français établis à Bagomoyo depuis plusieurs années ;

Hosted by Google

La station que le Comité national français s'apprête à établir dans l'Ousagara, sous la direction du capitaine Bloyet;

La station des missionnaires anglais à Mpouapoua;

La station que les missionnaires algériens vont établir entre l'Ougogo et l'Ounyanyembé;

Le dépôt d'approvisionnement de l'Association internationale, dirigé par M. le docteur Van den Heuvel, et le Comptoir commercial de M. Sergère, à Tabora;

La station que le Comité national allemand va fonder prochainement dans le Manyara;

L'établissement pour la capture et le dressage des éléphants, qui sera probablement installé à Simba ou dans les environs;

Enfin la station de l'Association internationale à Karéma.

Le nombre des stations ne fera que grandir. Leur établissement, du reste, est vu du meilleur œil par les indigènes, dont les chefs souvent ne savent qu'imaginer pour retenir chez eux les Européens. Le prix du terrain aux endroits déjà habités par les tribus est, au surplus, purement nominal. « Quand j'interrogeai les chefs, dit M. le capitaine Foot de « la marine anglaise, qui vient d'aller jusqu'à Tabora, ils « me répondaient : Le terrain est à Dieu et ce n'est pas à « nous à le vendre; mais si vous voulez vous installer ici, « vous devez me donner quelques pièces d'étoffe pour la « bienveillance dont je fais preuve à votre égard. » C'est, il faut le reconnaître, une demande on ne peut plus raisonnable.

Quant au climat, il n'est guère plus défavorable que celui de l'Inde ou des autres pays tropicaux. Une grande mortalité et beaucoup de maladies règnent sans doute parmi les voyageurs; mais il est bien plus pénible d'avoir à forcer son passage en pays inconnu, négligeant souvent les précautions les plus ordinaires, que d'avoir une résidence fixe, où l'on peut se plier aux circonstances et éviter de s'exposer.

Ce progrès physique sera la conséquence de l'établissement des stations. Celles-ci installées, le voyage de Bagomoyo à Karéma, qui a demandé quatorze mois à Cambier, ne sera plus qu'une promenade de huit à dix semaines.

Hosted by Google

Lorsqu'un voyageur sera certain de trouver, après huit jours de marches souvent pénibles, un ami pour le soigner s'il est malade, pour lui refaire le moral s'il est découragé; un bon repas pour se réconforter et un bon lit pour reposer ses membres fatigués; des vivres et des marchandises pour ravitailler sa caravane, eh bien! il faut reconnaître qu'un pas immense sera fait. La confiance et la sécurité naîtront, les voyages se multiplieront, les relations commerciales s'étendront et petit à petit la civilisation s'implantera sur cette terre barbare.

Il y a trente ans que le célèbre voyageur allemand, Henri Barth, donnait le moyen vrai d'arriver à ce résultat. « Je pense, disait-il, que le seul moyen d'implanter la civilisation en Afrique serait l'établissement de centres coloniaux sur les principaux fleuves, afin que, de ces points, il se produisît un rayonnement salutaire et un courant civilisateur qui ne tarderait pas à les joindre l'un à l'autre. »

Livingstone appelle sur ce système l'attention du gouvernement portugais et celle des diverses missions anglicanes. La même idée enfin s'est imposée à l'assemblée d'hommes éminents réunis en juin 1876, au palais de Bruxelles, pour essayer de faire sortir l'Afrique de son immobilité séculaire et l'entraîner dans le courant civilisateur.

La conférence de Bruxelles a défini comme suit la double mission d'une station :

Sa mission scientifique consiste : dans les observations astronomiques et météorologiques; dans la formation de collections de géologie, de botanique et de zoologie; dans la confection de la carte des environs; dans la rédaction du vocabulaire et de la grammaire du pays; dans la rédaction d'un journal relatant tous les événements et toutes les observations dignes d'être rapportés.

Sa mission hospitalière est de recevoir tous les voyageurs qui, dans un but humanitaire, scientifique, religieux, commercial ou industriel, auraient entrepris l'exploration d'une partie du continent africain; de les pourvoir, au prix de revient sur place, d'instruments, de marchandises et de pro-

Hosted by Google

visions, ainsi que de guides et d'interprètes, de les renseigner sur les meilleures routes à suivre et de transmettre leurs correspondances.

Depuis lors, poursuivant son œuvre avec une persévérance digne des plus grands éloges, le Comité travaille sans relâche et sans s'écarter du programme qui lui a été tracé.

C'est au capitaine Cambier que revient l'honneur des premiers succès que l'œuvre ait à enregistrer. Il a conduit à bon port la première expédition et élève en ce moment la première station de l'Association internationale.

L'œuvre grandiose à laquelle il prête son concours dévoué est un travail de géant.

Autour de lui s'étend une terre vierge, prête à livrer les trésors de son inépuisable et mystérieuse fécondité. Autour de lui se trouvent les immenses débouchés, fiévreusement réclamés par la prodigieuse production de l'industrie européenne. Autour de lui dorment et végètent cent peuples grossiers, mille fois plus primitifs que ne l'étaient nos ancêtres avant l'occupation romaine.

Faire concourir au progrès humain ces êtres et ces choses immobiles depuis l'origine des temps, tel sera le résultat final de l'effort héroïque que fait l'Europe depuis un siècle pour ouvrir à sa civilisation les régions sauvages de l'Afrique centrale.

Quand l'exemple vivifiant de l'activité européenne appellera-t-il au travail du corps et de la pensée ces peuplades déshéritées, inconscientes de leur léthargie? Nul ne le sait. L'heure de la régénération peut être tardive, mais elle est aussi, avant tout, infaillible.

A.-J. Wauters.

Hosted by Google

Association internationale Africaine.

CROQUIS

DE

l'itinéraire suivi

DE LA CÔTE AU LAC TANGANYKA

PAR

Mr. CAMBIER

CHEF DE LA 1re. EXPÉDITION.

Victoria Nianza

OUKEREWE

OUKEREOUE

Roumanika

Mt. Alexandra

OUKARAGOUE

WASEKOUMA

Malagarasi

WATOUTA

OUNIAMOUEZI

OUNIAMBEWA

Msene

Kiwira

Kouande

Gombé R.

OUYOWA

Thiora-magué

Kanyoué

Kaséké

Ouzagali

Mooé Kéro

Camp

Ouyoui

Tabora

Cambi de Mirambo (camp)

OUNYANIEMBE

Muangoro

Ldangoro

Koukoaro

Magogoa

Mimoiasi

Wale

Ptema

Kazegera

Kigandou

Camp

Issouri (détruit)

Hekoungou

Hittoura

OUIANZI

Tchaia (marais)

Kouélé

Semikeke

Ganda

OUGOUNDA

Ndisia

Membi

Chiduro

Itega

Village en construction

Simbo

Kouikourou

MANYARA

Tabora

UKAMBA

Camp

Mpuro

OUGALA

OUSANTRA

Simba

Mpuapua

Mpuapua

Kalangouré

Sinkéri

Sinkéri

Sinkéri

Kouyanga

Kouyanga

Kouyanga

Hosted by Google

YANKO LE MUSICIEN.

Il vint au monde si malingre et si chétif, que les commères, assemblées autour du lit de l'accouchée, hochaient mélancoliquement la tête en regardant tantôt l'enfant et tantôt la mère.

La Simone, femme du forgeron, et qui passait pour avoir le plus d'esprit, se mit en devoir de consoler la malade à sa façon.

« Çà ! la mie, dit-elle, qu'on allume le cierge, car vous n'en reviendrez pas, allez !... et le mieux serait de faire chercher le curé, pour qu'il vous débarrasse au plus vite de vos péchés et que vous ne les emportiez pas avec vous dans l'autre monde.

— Et le mioche donc ! dit une autre, c'est lui qui n'attendra pas le vicaire ; il faut se dépêcher de le baptiser bien vite pour que le bon Dieu le préserve de devenir un « strzyga [1] »!... Pauvre innocent ! »

Ce disant, la commère alluma le cierge et, prenant dans ses bras le petit enfant, elle l'aspergea de tant et tant d'eau qu'il commença à faire la grimace et à cligner des yeux, et elle dit à haute voix :

« Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-

[1] Chez les paysans de la Masovie, en Pologne, il existe une superstition qui prétend que les enfants qui meurent sans baptême se changent en petits êtres formés d'un corps de hibou, de deux ailes et d'une tête d'enfant. Ces êtres fantastiques, qu'on nomme « strzyga », se posent la nuit sur les murs des cimetières en répétant lugubrement des houhou prolongés, et ceux qui ont le malheur de les entendre sont assurés de mourir la même année.

Hosted by Google

Esprit et te donne pour nom Yanko. Et à présent, âme chrétienne, tu peux t'en retourner d'où tu viens!... Amen. »

Mais la petite âme chrétienne n'avait aucune envie de s'en retourner d'où elle venait et de quitter sa maigre enveloppe. Bien au contraire, le petit corps commença à agiter ses bras et ses jambes de droite et de gauche, et à faire entendre des gémissements si plaintifs, mais en même temps si faibles, que les commères se regardèrent entre elles, disant : « Est-ce un chat? est-ce un enfant?... »

On envoya chercher le prêtre, il arriva, fit son office et s'en retourna.

La malade allait un peu mieux. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'elle travaillait déjà aux champs. Le garçon vivotait à peine, mais enfin il vivotait, et lorsqu'au retour du printemps, il atteignit sa quatrième année, le chant du coucou lui avait, au dire de sa mère, rendu tout à fait la santé, et il alla se fortifiant ainsi jusqu'à l'âge de dix ans.

Il était maigre, brûlé du soleil, avait les jambes débiles, le ventre gros, les joues caves. Ses cheveux, menus comme des fils de lin et presque tout à fait blancs, retombaient en mèches sur ses yeux clairs et hagards, qui regardaient dans le lointain, comme s'ils eussent aperçu quelque chose là-bas, là-bas, au delà de l'horizon.

En hiver, il s'asseyait derrière le poêle et pleurait tout doucement de froid et quelquefois aussi de faim, quand la mère n'avait rien à mettre ni dans le poêle ni dans la marmite.

L'été, il se promenait en longue chemise, sanglé d'une lisière de drap, coiffé d'un large chapeau de paille, regardant de dessous son bord déchiré en relevant la tête comme un petit oiseau.

Sa mère, qui était une pauvre paysanne, vivait en hirondelle, au jour le jour, sous un toit étranger ; sa mère l'aimait assurément, mais elle le battait souvent et l'appelait tête fêlée.

A huit ans, elle l'envoyait paître les troupeaux ou bien ramasser des champignons dans la forêt, quand il n'y avait

Hosted by Google

plus rien à manger à la chaumière, et s'il ne fut pas dévoré par le loup, ce fut grâce à la miséricorde du bon Dieu !

C'était un garçon d'un esprit très étroit et, lorsqu'il parlait avec les gens, il mettait, comme les enfants de village, son doigt dans la bouche.

Jamais sa mère ne s'était attendue à l'élever, et moins encore espérait-elle qu'il pût jamais lui devenir d'aucun secours, car il était paresseux et fainéant à la besogne.

Cependant (et Dieu seul sait d'où et comment cela lui était venu) il était passionné pour une seule chose au monde : la musique. Il en cherchait partout et, à mesure qu'il grandissait, il ne pensait plus à autre chose.

Allait-il au bois, paître ses vaches ou cueillir la fraise et la framboise, il revenait sans fraises et sans framboises, et disait en bégayant de sa voix dolente et traînante :

« Maman, maman, il y avait dans la forêt quelque chose qui chantait ! Oyé ! Oyé ! » Et la mère là-dessus : « Attends, attends, je m'en vais te faire chanter aussi, moi ! »

Et plus d'une fois elle lui avait fait de la musique avec sa grande cuiller de bois.

Le gamin pleurait, promettait de ne plus recommencer, et cependant il pensait toujours, à part lui, qu'il y avait, bien sûr, dans la forêt quelque chose qui chantait. — Mais quoi ? — Le savait-il lui-même ?... Les sapins, les hêtres, les bouleaux, les loriots... La forêt entière ! — Tout chantait !... et l'écho aussi !

Aux champs, la blanche armoise qui se balançait lui faisait de la musique, et dans le potager, devant la cabane, c'étaient les moineaux effrontés, piaillant à faire trembler les cerises, dans les cerisiers.

Le soir, Yanko écoutait, songeur, les voix qui venaient du village, et, certes, il se disait alors que tout le village chantait.

Quand parfois on l'envoyait à l'étable pour retourner le fumier, il entendait le vent chanter à travers la fourche !... et un jour, le surveillant l'ayant vu ainsi debout, les cheveux ébouriffés, écoutant le vent jouer dans les fourches de

Hosted by Google

bois, il ôta sa ceinture de cuir et lui donna une rude correction.

Mais à quoi cela servait-il?...

Au village, on le nommait Yanko le musicien.

Lorsque venait la saison printanière, il s'esquivait furtivement de la maison pour aller tailler des fifres avec les roseaux du ruisseau, et la nuit, quand les grenouilles coassaient dans les marais, que les chouettes jetaient leurs cris sinistres à travers la bruyère et qu'on entendait les querelles tapageuses des mésanges et le chant du coq perché sur la haie, il ne pouvait dormir, mais écoutait... écoutait... et Dieu sait les harmonies qu'il entendait alors.

Le dimanche, à l'église, sa mère n'osait plus l'emmener, car aussitôt qu'il entendait ronfler la grosse voix de l'orgue dans les tuyaux, ou s'élever les cantiques suaves dans la nef sainte, ses yeux lui sortaient tellement des orbites qu'ils semblaient déjà ne plus regarder dans ce monde.

Maintes fois, le garde champêtre qui faisait sa ronde de nuit dans le village et qui comptait les étoiles du ciel ou causait tout bas avec les chiens, pour se tenir éveillé, vit la blanche chemise de Yanko se glisser dans les ténèbres, du côté du cabaret.

Mais c'était derrière et non dans le cabaret qu'allait l'enfant.

Là, il avait pris l'habitude d'écouter à travers la muraille. Les villageois dansaient l'obertass [1]. — Quelquefois un garçon criait : « Ho! hé! » On entendait le joyeux trépignement des bottes sur le sol foulé d'argile, ou la voix d'une fille qui disait : « Allez donc!... »

Les violons jouaient en sourdine : « Et zon zon zon, violon, valsons!...» tandis que de sa grosse voix le basson répondait gravement : « Et zon zon zon, rigodon, rigodon ! »

La petite fenêtre débordait de lumière et chaque poutre du cabaret semblait trembler, résonner et jouer aussi !...

Yanko écoutait.

[1] Danse campagnarde qui ressemble à la valse.

Hosted by Google

Que n'eût-il donné pour posséder aussi un violon pareil, qui jouât en sourdine : « Et zon zon zon, violon, valsons!...»

Une petite caisse de bois chantante ! Bah!... d'où aurait-il pu se la procurer? Où en faisait-on de semblables?

Si, au moins, on lui permettait de la tenir une seule fois entre ses mains! Ah bien oui!... il ne lui était permis que d'écouter; aussi écoutait-il avidement jusqu'à ce que la voix du garde, le tirant de sa contemplation, lui criât dans l'obscurité : « Allons, vaurien!... n'iras-tu pas à la maison à la fin ! »

Et alors il s'esquivait, sur ses pieds nus, dans la direction de sa cabane, tandis que derrière lui résonnait dans l'ombre la sourdine du violon qui disait : « Et zon zon zon, violon, valsons!...» et puis la voix grave de la basse qui répondait: « Et zon zon zon, rigodon, rigodon! »

Et partout où l'enfant pouvait seulement entendre le violon, fût-ce à une noce ou à une fête de moisson, on était sûr de le voir arriver. Il n'y avait pas de plus grand bonheur au monde pour lui. Il grimpait alors sur le poêle [1] sans souffler mot, regardant comme un chat dans l'obscurité, avec de grands yeux étincelants.

Un jour enfin il se fabriqua lui-même un violon avec une petite planchette de sapin et des crins de cheval. Mais « ça » ne voulait pas jouer comme celui du cabaret, « ça » bourdonnait tout bas, tout bas, comme font les moucherons et les cousins.

Néanmoins, il en jouait depuis l'aurore jusqu'à la nuit, et Dieu sait combien cette petite planchette lui valut de grêles de coups, si bien qu'à la fin il faisait l'effet d'une pomme verte, talée et tachée.

Mais c'était là sa nature, et on n'aurait pas pu le changer. Il est vrai qu'il maigrissait de plus en plus et que ses joues et sa poitrine se creusaient tous les jours davantage ; seulement, il avait toujours son gros ventre, sa chevelure épaisse et ses

[1] Les paysans polonais bâtissent des poêles de maçonnerie à étage sur lesquels ils se couchent pendant leurs hivers rigoureux.

Hosted by Google

yeux démesurément ouverts, quoique la plupart du temps ils fussent remplis de larmes.

C'était un enfant tout à fait différent des autres, il avait plutôt de la ressemblance avec sa pauvre petite planchette de sapin qui bourdonnait si faiblement. Avant la moisson, quand le blé était rare et qu'il y avait disette, il mourait de faim, d'ordinaire il ne vivait, le plus souvent, que de carottes crues et... du désir de posséder un violon.

Hélas ! ce désir ne devait pas lui porter bonheur. Le valet de chambre du château avait un violon et souvent, à l'heure du crépuscule, il en régalait la soubrette. Le violon était suspendu à la muraille de l'office, juste en face de la porte, et maintes fois Yanko s'était glissé sous les hautes bardanes qui croissaient devant la maison, pour apercevoir par la porte entrebâillée l'instrument mystérieux. Et là, dans son extase, l'enfant lui envoyait par les yeux son âme tout entière, car il lui semblait que c'était quelque merveilleux trésor, — quelque relique inaccessible qu'il était indigne même de toucher. Et néanmoins il le convoitait de toutes ses forces. Mon Dieu!... qu'il aurait voulu le tenir une fois, une seule et unique fois entre ses mains ! — ou du moins le regarder de tout près. Et le cœur du pauvre petit tressaillait à la pensée d'un tel bonheur !

Un certain soir, il n'y avait personne à l'office, les maîtres étaient depuis longtemps partis pour l'Italie, la maison était déserte et le laquais en profitait pour faire la cour à la femme de chambre.

Yanko, blotti dans les bardanes, regardait déjà depuis longtemps, à travers la porte large ouverte, l'objet de toutes ses convoitises. La pleine lune brillait dans le ciel bleu foncé, et une lumière blanche filtrait obliquement par la fenêtre de l'office, projetant sur la muraille un large disque lumineux. Peu à peu ce disque s'approcha du violon et finit par l'éclairer tout à fait. Et alors il sembla que de la pénombre se détachât une lumière d'argent qui tombait particulièrement sur les parties convexes de l'instrument, les éclairant si fortement qu'Yanko pouvait à peine les regarder.

Hosted by Google

Dans cette clarté, on distinguait parfaitement les moindres détails du violon, les côtés renfoncés de la caisse, les cordes de boyau, le manche recourbé et les petites clefs qui brillaient comme les mouches luisantes de la Saint-Jean. Et enfin, l'archet suspendu à côté, qui faisait l'effet d'une longue baguette d'argent.

Ah!... c'était un spectacle vraiment fantastique et délicieux, et Yanko, accroupi dans les bardanes, les coudes appuyés sur ses maigres genoux, la bouche ouverte, retenant son souffle, regardait de ses yeux avides!

Une sorte de stupeur le clouait à la même place, tandis qu'un désir invincible le poussait en avant. Y avait-il donc de la sorcellerie là-dedans?...

Quelquefois le violon, entouré de son auréole, semblait s'approcher de l'enfant, comme s'il se glissait vers lui; par moments aussi, il s'éteignait brusquement pour briller encore plus fort quelques instants après.

En vérité, il y avait certainement là de la magie!...

Soudain le vent commença à souffler, faisant frissonner les arbres, et dans le bruissement des bardanes Yanko entendit distinctement une voix murmurer :

« Entre, Yanko, il n'y a personne dans l'office..., entre Yanko. »

La nuit était claire, éblouissante! Dans la profondeur du parc, au bord de l'étang, le rossignol se mit à chanter et il sifflait tout bas : « Entre... va... prends. »

Alors l'honnête « lelek [1] » se mit à tournoyer de son vol léger autour de la tête de l'enfant, disant : « Non, Yanko, non!... » Mais le « lelek » s'envola, et le rossignol resta, et la voix dans les bardanes murmurait chaque fois plus fort : « Il n'y a personne dans l'office. »

Le violon rayonna encore une fois et soudain la chétive petite forme accroupie fit, lentement et avec précaution, un pas en avant! Au même instant, le rossignol siffla tout doucement : « Entre, va, prends! » et la petite chemise se rap-

[1] Petit oiseau nocturne au bec fort large, commun en Pologne et qu'on appelle en français « engoulevent ».

Hosted by Google

procha toujours davantage de la porte fatale. Déjà les larges feuilles des noires bardanes avaient cessé d'abriter l'enfant, et, dans le silence du soir, on entendait la respiration haletante de sa poitrine malade.

Un instant encore, et la blanche petite chemise allait disparaître tout à fait, rien qu'un petit pied nu demeurait seul hésitant sur le seuil, lorsqu'une fois encore le « lelek » vint voleter au-dessus de l'enfant en murmurant . « Non — non — non. » Mais il était trop tard. Yanko était déjà dans l'office. Et en ce moment, les grenouilles firent entendre de formidables coassements, comme si elles eussent été effrayées de ce qui se passait. Puis, elles s'apaisèrent, le rossignol cessa de chanter et les bardanes de murmurer. Cependant Yanko rampait silencieusement... Tout à coup... la peur le saisit!...

Dans les bardanes, il s'était senti à son aise comme l'écureuil sauvage au milieu des forêts; mais, à présent, il était comme un pauvre animal pris au piège. Le mouvement même de sa personne l'épouvantait; sa respiration devenait courte, sifflante, et l'obscurité qui grandissait toujours l'environna bientôt complètement.

Une muette exhalaison d'été traversa l'air; elle éclaira une fois encore l'intérieur de l'office et l'enfant, blotti à quatre pattes en face du violon, la tête renversée en arrière. Puis l'exhalaison s'éteignit, la lune se couvrit de noirs nuages et tout rentra dans les ténèbres et le silence.

A peine l'obscurité s'était-elle faite qu'un son léger et plaintif résonna dans l'air comme si quelqu'un avait effleuré par mégarde les cordes d'un violon.

Puis une grosse voix endormie, venant d'un coin de la chambre, demanda en colère :

« Qui va là? »

Yanko comprima le souffle de sa poitrine. Mais la rude voix demanda encore une fois :

« Qui va là? »

Il y eut un frottement d'allumettes contre la muraille, la clarté se fit et après!... Oh! grand Dieu!... On entendit des

Hosted by Google

jurons... des trépignements, des pleurs d'enfant appelant : « Pitié !... pitié ! » puis des aboiements de chien, une allée et venue précipitée de pas et de lumières derrière les vitres, enfin un vacarme dans toute la maison.

Le lendemain, Yanko comparaissait devant le woijt [1].

Allait-on le juger comme un voleur?

Oui ! en vérité.

Le woijt et ses adjoints examinaient curieusement ce petit enfant maigre, chétif, battu, souillé de poussière, qui demeurait là devant eux, le doigt dans la bouche, regardant avec de grands yeux terrifiés et ne pouvant comprendre où il était et ce qu'on lui voulait.

Comment juger un petit enfant si misérable, qui n'a que dix ans et qui peut à peine se tenir sur ses jambes?

Allait-on l'envoyer en prison?

Il faut pourtant avoir un peu de pitié pour les petits enfants.

« Que le garde champêtre le prenne, qu'il lui donne le fouet et qu'il promette de ne plus recommencer. »

On appelle Stack, — c'était le garde.

« Prends-le et administre-lui une bonne correction. »

Stack branla sa tête d'idiot, prit l'enfant sous son bras, comme il eût fait d'un petit chat, et le porta à la grange.

L'enfant ignorait-il donc ce qu'on allait faire de lui? ou bien encore avait-il peur? Toujours est-il qu'il ne proférait pas une syllabe, et regardait seulement avec des yeux ronds de petit oiseau empaillé.

Non, il ne savait pas ce qu'on lui voulait, et c'est seulement quand Stack, l'empoignant rudement, l'attira par terre, lui arracha sa longue chemise et le sangla de toutes ses forces, c'est seulement alors qu'Yanko cria :

« Oh ! mère ! — mère !... » et à chaque coup du garde, qui retombait sur son petit corps, il répétait : « Mère, mère !... » Mais chaque fois plus bas, plus bas, jusqu'à ce qu'enfin, anéanti, l'enfant se tut et n'appela plus sa mère.

[1] Juge de campagne. Cette fonction est remplie ordinairement par un paysan.

Hosted by Google

Pauvre petit violon brisé!...

Eh quoi! cruel et stupide Stack, qui donc bat ainsi les enfants?... Celui-ci était petit, frêle, il n'avait pas plus de force qu'un poulet!...

La mère vint, reprit son enfant, mais elle dut le porter jusqu'à la chaumière.

Le lendemain, Yanko ne se leva pas, et le troisième jour, il agonisait doucement sur sa couchette de bois, roulé dans une toile de chanvre.

Les hirondelles voletaient à l'entour des cerisiers du jardin, jetant dans l'air de petits cris joyeux, et les rayons dorés du soleil couchant entraient par la vitre étroite de la cabane, illuminant d'une auréole d'or les cheveux blonds de l'enfant et son pâle visage, où il ne restait plus une goutte de sang.

Et les rayons dorés traçaient jusqu'au ciel une longue traînée brillante, par laquelle la petite âme de l'enfant pouvait s'envoler au paradis!

Hélas! c'est à l'heure de la mort seulement qu'il s'en irait par une large route ensoleillée, lui qui, durant sa vie, n'avait traversé qu'un sombre chemin épineux!

La maigre petite poitrine se souleva encore une fois, mais le visage pâle de l'enfant était toujours attentif à ces voix qui montaient par la fenêtre ouverte.

La nuit tombait peu à peu, des sons de fifres arrivaient des ruisseaux d'alentour et les faneuses revenant des prairies chantaient :

« Oj! na zielonej na runi [1]. »

Sur la couverture de chanvre gisait la petite planchette de sapin. Soudain le visage de l'enfant mourant s'illumina, et de ses lèvres blanchissantes sortit un murmure : « Mère!...

— Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda la mère qui étouffait ses sanglots.

— Mère!... le bon Dieu me donnera-t-il au ciel un vrai violon?...

— Il te le donnera, mon fils... il te le donnera... » balbutia

[1] Ah!... dans la verdure et dans les blés!...

Hosted by Google

la mère ; mais elle ne put en dire davantage, car, même dans sa rude poitrine, la douleur faisait explosion, et elle tomba sur le coffre en proférant seulement : « Jésus!... Jésus!... »

Et puis elle commença à gémir comme si elle avait perdu la raison ou plutôt saisie de la pensée qu'on n'arrache pas à la mort la proie qu'elle nous ravit.

Et, en effet, on ne pouvait plus la lui reprendre : lorsque la mère se releva, les yeux du petit musicien étaient tout grands ouverts, mais ils ne remuaient plus et son visage avait pris une expression grave et solennelle.

Les rayons du soleil avaient aussi disparu.

Repose en paix, Yanko !

. . . . . .

Le surlendemain, les maîtres revinrent au château.

« Quel beau pays que l'Italie ! disait le jeune homme à sa fiancée.

— Et quel monde d'artistes! ajouta la jeune fille en français. On est heureux d'y découvrir des talents et de les protéger. »

. . . . . .

Là-bas, dans le petit cimetière, les bouleaux agités par le vent se balançaient sur la tombe d'Yanko.

LITWOS.

(Traduit du polonais par MARGUERITE PORADOWSKA, née GACHET.)

Henri Sieukiewicz (Litwos) est un jeune écrivain polonais, âgé à peine de vingt-neuf ans, qui est considéré dans son pays comme l'un des nouvellistes les plus brillants de la jeune génération. Né en Lithuanie, élevé à Varsovie, il quitta la Pologne en 1876 et se rendit en Amérique, où il passa plus de trois ans, en menant la vie d'un pionnier dans les forêts vierges et les prairies de la Californie et de la Sierra-Nevada. La nature vierge et gigantesque du nouveau monde exerça une influence marquée sur l'imagination ardente du jeune Polonais, ainsi que sur la direction de son talent. Tout en appar-

Hosted by Google

tenant à l'école réaliste, Sieukiewicz est doué d'un sentiment poétique très profond qui se manifeste surtout dans ses splendides descriptions de la nature, ainsi que dans les scènes de la vie populaire des paysans polonais, qui forment le sujet favori de ses nouvelles. Parmi ces dernières il faut mentionner avant tout *Hania*, *Esquisses au fusain*, *A travers les steppes*, *Yanko*, et beaucoup d'autres qui ont paru d'abord dans la *Gazeta Pollka*, de Varsovie, et qui viennent d'être publiés en trois volumes dans cette dernière ville. La fraîcheur du sentiment, un amour profond des beautés de la nature et un style plein de sève et d'originalité font le charme principal des œuvres de ce jeune écrivain, qui a conquis déjà l'une des premières places dans la littérature polonaise et devant lequel s'ouvre un avenir des plus brillants. Sieukiewicz occupe parmi les romanciers polonais un rang transitoire entre les écrivains de l'ancienne école romantique, dont Krazzewski est le représentant, et les partisans du réalisme moderne, qui est actuellement à l'ordre du jour à Varsovie, mais dont les extravagances genre Zola ne sont que fort peu goûtées en Pologne.

M. P.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

UNE RÉCENTE PUBLICATION SUR LES RESSOURCES COMMERCIALES DE LA BELGIQUE [1].

Il ne suffit pas de se lamenter sur les difficultés auxquelles se heurte notre commerce extérieur, impuissant à étendre, comme il le voudrait, sa clientèle à l'étranger ; il faut encore étudier sous toutes ses faces la question qui occupe dans ces années de crise nos industriels et nos négociants : « Quels débouchés trouverons-nous pour le trop-plein de notre production ? »

Ces débouchés nous les connaissons : les documents officiels des grandes nations du monde nous les indiquent, mais des obstacles de toute nature enrayent l'activité de notre commerce international, et ce sont eux qui appellent un examen attentif et sollicitent des réformes sans lesquelles nous nous traînerons longtemps encore sur nos produits amoncelés, dont l'insuffisance de notre outillage commercial empêche l'écoulement vers les centres consommateurs d'outre-mer.

Il serait inutile d'étudier les ressources qu'offrent à nos exportations l'Australie et les colonies anglaises de l'Afrique et de l'Asie, les colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique, les colonies hollandaises de la Malaisie, la Chine, le Japon, toutes ces côtes lointaines où l'Angleterre verse les produits de son industrie, si l'on ne signalait, au préalable, les conditions de notre commerce extérieur, ce qui nous manque, ce qui est chez nous incomplet ou vicieux. Lorsque M. Frédérix examine tous les agents de notre activité, depuis la marine jusqu'aux consulats, nos lois fiscales, nos institutions de crédit, nos chemins de fer, nos tarifs douaniers, notre enseignement professionnel, il comprend que la Belgique est condamnée à s'épuiser sur place si elle hésite à adopter un système de réformes et à les appliquer avec ordre, d'après un plan sérieusement conçu.

Nous ne partageons pas toutes les opinions défendues par

[1] *La Belgique industrielle et commerciale*, par Edmond Frédérix. 1880.

Hosted by Google

M. Fréderix, mais nous estimons que cet économiste a rendu à notre commerce extérieur un service inappréciable et que son livre exercera sur nos exportations une influence d'autant meilleure qu'il initiera plus d'hommes à des questions qui seraient de nature à passionner l'opinion publique si celle-ci les connaissait mieux. A ce titre, *la Belgique industrielle et commerciale* est une des œuvres les plus importantes qui aient paru chez nous.

Est-il un négociant qui n'ait pas eu à se plaindre de l'indifférence de nos consuls? Non! Il n'y a pas lieu de s'en étonner lorsqu'on observe que, sur 386 consuls en activité, 362 sont des négociants qui remplissent gratuitement les fonctions dont l'État les investit. L'immense majorité de nos consuls n'appartient même pas à la nationalité belge. La plupart de ces messieurs ignorent nos ressources industrielles et sont incapables de nous rendre les services que nous leur demandons. Aussi la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne se chargent d'offrir elles-mêmes nos produits aux nations d'outre-mer et prélèvent sur ces réexportations un bénéfice qui serait le nôtre si le personnel consulaire belge nous faisait connaître les clientèles qu'exploite à nos dépens la concurrence européenne. La statistique rend cette remarque saisissante: depuis 1856, notre commerce d'exportation et d'importation et le transit ont triplé, tandis que nos exportations directes vers les pays situés au delà des océans n'ont augmenté que d'un sixième.

Notre personnel consulaire a une mission d'autant plus grande à remplir que les entreprises individuelles ont établi moins de comptoirs belges à l'étranger. Nos maisons qui travaillent sur les principales places du monde sont en très petit nombre; ce ne sont donc pas elles qui ouvriront des débouchés à notre industrie, comme le font aux industries étrangères les émigrants anglais, allemands, hollandais, français. Les consuls seuls sont appelés à nous recommander aux acheteurs asiatiques, américains et australiens, à nous indiquer les vendeurs les plus honnêtes et les plus sérieux, à nous renseigner sur les moyens de communication réguliers qui existent entre les divers ports du globe, sur le taux moyen du fret et le cours moyen du change, à nous signaler les banques établies là-bas, leurs agences, leurs succursales, leurs correspondants à l'étranger. Nous ne savons rien de tout cela ou bien peu de chose!

Le gouvernement, en créant des bourses de voyage, a fait œuvre utile, mais la somme affectée à ces encouragements devrait être

Hosted by Google

augmentée. Il faudrait aussi créer des bourses d'études commerciales et compléter le programme de l'Institut supérieur d'Anvers. Mais ce qui donnerait à l'émigration de nos jeunes hommes intelligents et énergiques un élan salutaire, c'est le réveil de l'apathie où nous sommes plongés, c'est la guérison de cet égoïsme mesquin où nous traînons nos méfiances et nos intérêts personnels. A Stettin, une société se constituait en 1872; elle organisa des cours théoriques de science commerciale, industrielle et financière, accorda des subsides à ses membres les plus capables de représenter le commerce allemand à l'étranger et recommanda ceux-ci aux maisons allemandes des principaux centres consommateurs. Cette société fonctionne à merveille. C'est ainsi que l'Allemagne crée des comptoirs dans le monde entier. Que cet exemple nous instruise!

Si nous étions fermement décidés à développer nos exportations, nous pourrions nous éviter la peine d'inventer quelque chose. Les modèles existent, il suffit d'imiter les exemples que nous donnent nos puissants voisins. L'Angleterre accorde, bon an mal an, depuis 1875, un subside de 25 millions aux lignes de bateaux à vapeur; la France, 26 millions. Eh bien! quoique le port d'Anvers soit le plus actif du continent, les seules lignes maritimes que nous possédions sont celles sur New-York et Philadelphie, et celle sur Buenos-Ayres avec relâche à Montevideo et Rio de Janeiro! Le pavillon belge ne flotte pas sur les côtes de l'Australie, ni sur celles de la Chine et du Japon, ces marchés énormes où notre industrie livrerait à l'Angleterre de rudes assauts et dont les importations directes solliciteraient notre activité commerciale. L'Inde, la Malaisie, les Antilles, le Mexique, la Nouvelle-Orléans sont des consommateurs importants dont nous nous assurerions la clientèle, si le Trésor belge consentait à des sacrifices que s'imposent l'Angleterre et la France et qui font la fortune de ces deux pays.

N'oublions pas que, pour garantir à nos produits un fret de sortie avantageux, il est indispensable d'être outillé pour l'exportation par mer de nos fers et de nos charbons. Le port d'Anvers songe à compléter son outillage pour l'embarquement des produits pondéreux, et à n'avoir rien à envier ainsi aux ports de Newcastle, de Cardiff, de Grimsby et de Hartlepool. Mais les droits de port et de bassin d'une part, les péages sur canaux et rivières d'autre part, grèvent le transport de ces marchandises et condamneront cet outillage à l'inactivité. L'amélioration des voies navigables de

Hosted by Google

l'intérieur résoudrait le problème si les résultats qu'on en attend étaient immédiats. N'est-il pas plus pratique de modifier, sans retard, les tarifs d'exportation par chemin de fer? C'est ce que demandait à la Chambre M. Le Hardy de Beaulieu. La question est grave. Nous parlons de commerce extérieur, nous signalons la nécessité de subsidier une marine, il importe donc de ne pas obliger nos navires à sortir sur lest et à chercher en Angleterre un aliment de fret. Nous le pouvons, nos charbonnages sont à quelques lieues d'Anvers. — La houille, disait un écrivain anglais, est le véritable protecteur de notre navigation. — M. Pechar remarquait que « partout où se montre une voile, où un steamer marque son sillage sur la mer, la houille anglaise n'est pas loin. Elle va dans plus de huit cents ports. »

Nous reconnaissons que notre tarif douanier nous place vis-à-vis de l'Angleterre dans une situation désavantageuse. Faut-il en conclure que les droits de consommation sont irréprochables? M. Frédérix admire sans réserve le tarif anglais et le recommande à nos gouvernants. Mais que d'objections surgissent! L'impôt de consommation, tel que l'entend M. Frédérix, ne désespère-t-il pas les progrès de l'outillage industriel et ne restreint-il pas la vente? n'impose-t-il pas à une classe, malgré les catégories les plus ingénieuses, des sacrifices plus pénibles qu'à une autre, et ne méconnaît-il pas ainsi un des quatre principes généraux si bien exposés par Adam Smith, celui de l'égalité devant l'impôt? ne coûte-t-il pas au consommateur plus qu'il ne rapporte au Trésor? Autant de questions à résoudre.

Nous ne pouvons suivre M. Frédérix lorsqu'il demande aux assurances par l'État une partie des ressources qu'exigent les réformes à accomplir. Il est évident que les bénéfices de cette exploitation seraient considérables; le nier serait ridicule. On n'en pourrait dire autant des assurances par la commune, que l'auteur traite avec le mépris qu'elles méritent. Mais la voie où M. Frédérix engage le gouvernement est détestable, et nous nous étonnons qu'il verse ainsi dans les errements du socialisme d'État. Nous savons qu'après avoir racheté en partie les chemins de fer, M. de Bismarck veut exproprier les compagnies d'assurances et garantir à l'État le monopole de cette grande industrie. Prenez garde! M. Leroy-Beaulieu s'exprimait ainsi : « Ce qui retenait l'État dans la voie de l'expropriation et de l'accaparement, c'était la sainte, la superstitieuse terreur qu'il éprouvait pour toute extension de ses attributions, pour toute suppression de l'initiative privée. Vous

Hosted by Google

enlevez cette terreur que vous appelez une superstition, soit : mais vous allez voir combien en peu de temps le rôle de l'État va se trouver changé, combien la situation respective de l'individu et de l'État va être renversée.» N'avons-nous pas vu, il y a quelque temps, le peuple d'un canton suisse consulté dans ses comices sur le point de savoir si le commerce du blé devait être confié comme un monopole à l'État! Cette chute est fatale. Les socialistes se réjouissent, ils se prévalent de l'autorité des gouvernements en général et de M. de Bismarck en particulier et s'étonnent de ce que nous condamnions leurs prétentions à la propriété collective, « comme si, en voulant socialiser ou nationaliser la partie du sol consacrée à la culture, les ouvriers collectivistes de Marseille faisaient autre chose que suivre l'exemple, que continuer l'œuvre des bourgeois les plus bourgeoisant qui ont déjà socialisé — et ils s'en font gloire — la partie du sol consacrée aux transports et aux communications : routes, ponts, canaux, etc. » Voilà ce qu'écrivait dernièrement un des collaborateurs de la *Revue socialiste*.

Nous ne discuterons pas l'opinion de M. Frédérix sur l'augmentation de l'impôt foncier et sur celle de la contribution personnelle. Signalons en passant la revision du droit d'enregistrement et la suppression de la patente. Nous ne reviendrons pas sur la nécessité de donner à notre service de statistique une unité qui lui manque, par la création d'une direction spéciale, capable, à la hauteur des savants bureaux allemands, américains et anglais que dirigent MM. Engel, Edward Young et Robert Giffen. Nous avons occupé l'Union syndicale de Bruxelles de l'insuffisance de nos statistiques commerciales et industrielles, et le Comité central s'est rallié à nos observations.

La plupart de ces questions, secondaires en apparence, ont une importance considérable et, quelque minimes qu'elles paraissent, elles sont aussi nécessaires au mouvement de notre machine industrielle et commerciale que le plus petit pignon est nécessaire au mouvement des plus fortes machines.

Les warrants sont dans ce cas. Les warrants circulent en Angleterre, en France, en Hollande, en Allemagne, aux États-Unis; sans eux le grand commerce d'importation est impossible. Il n'est pas indispensable que je rappelle que de grandes importations sollicitent de grandes exportations et que nous encourageons celles-ci en encourageant celles-là. L'absence de warrants affaiblit nos forces dans cette bataille de tous les jours que la concurrence

Hosted by Google

étrangère nous livre sur les grands marchés du monde. Et cependant la Banque Nationale refuse d'escompter le warrant, titre sérieux, quoi qu'elle en dise, garanti par les produits emmagasinés. Bien plus, des sociétés puissantes, qui demandent l'autorisation de recevoir dans leurs docks les marchandises soumises aux droits de douane et qui n'ont pas acquitté les droits, ne réussissent pas à l'obtenir, parce que le département des finances donne à la loi de 1846 sur les entrepôts publics une fausse interprétation. Cette situation est fâcheuse, elle appelle un prompt remède et l'agitation qui se prépare sur cette question modifiera, nous en sommes convaincus, les préjugés de certains négociants et le dédain de la Banque Nationale pour un papier dont l'escompte contribue à enrichir les principales nations de l'Europe.

Secouons une bonne fois la routine qui pèse sur nos épaules. Nous sommes persévérants, studieux, économes, notre industrie est une des plus puissantes, notre réseau de voies ferrées un des plus touffus du continent, nous avons des capitaux, notre population est active et honnête ; mais nous étouffons entre nos frontières. Nous sommes dans le cas d'un pays admirable, dont le sol puissant ferait germer les plus lourdes moissons de la terre et qui s'obstinerait à ne point tracer de routes ni de canaux à travers cette prodigieuse fécondité ou, tout au moins, à ne jamais réparer celles qui existent. Notre industrie est impatiente d'alimenter les deux hémisphères et nous n'avons dans le monde que des consuls insuffisants ou indifférents, à peu d'exceptions près. Point de comptoirs belges qui nous aident, point de marine nationale qui distribue nos marchandises au delà des mers. Des droits désastreux, des tarifs de transport maladroits grèvent nos produits ; l'absence de warrants en Belgique protège la concurrence étrangère contre notre commerce extérieur ; des impôts illogiques tarissent les sources de la richesse ; des statistiques incomplètes, incorrectes trop souvent, nous privent des renseignements précieux que les Anglais, les Allemands et les Américains mettent sous les yeux de leurs nationaux. Nous avons la force, nous brûlons de courir le monde, et cependant nous n'avançons qu'avec des efforts infinis, tant sont lourds les boulets que des administrations peu actives nous attachent aux jambes.

Nous avons consacré une notice spéciale à l'ouvrage de M. Frédérix, non pas que nous applaudissions sans réserve à toutes les mesures qu'il propose, mais parce que nous avons trouvé enfin une œuvre forte, sérieusement élaborée, nourrie de chiffres inté-

Hosted by Google

ressants et instructifs, pleine d'aperçus ingénieux, de vues originales, de critiques judicieuses, où toute la machine commerciale est démontée pièce par pièce et remontée ensuite avec une science que nous recommandons aux économistes et aux hommes d'affaires. La méthode de M. Frédérix est la seule que pouvait choisir un esprit sérieux ; il ne s'est pas contenté de tracer la silhouette de la machine des échanges internationaux de la Belgique, il a dessiné le mécanisme entier dans ses plus petits détails, et en cela il a fait un travail utile et patriotique.

Ernest Van Elewyck.

LES RECHERCHES HISTORIQUES EN ALLEMAGNE SUR LA PÉRIODE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Depuis trente ans, l'histoire de la Révolution française a subi bien des modifications. Les Français avaient réussi jusqu'alors à faire adopter exclusivement leur point de vue sur ces événements d'une importance si exceptionnelle pour notre continent tout entier; leurs écrivains, leurs historiens seuls avaient la parole. Mais depuis, d'autres nations sont venues, elles aussi, contribuer à la connaissance de l'époque révolutionnaire. Les Allemands, les Autrichiens, les Anglais l'ont décrite avec habileté et pénétration ; les archives de Vienne, de Berlin, de Londres, de Pétersbourg, de l'Italie se sont ouvertes pour jeter un jour tout nouveau sur les causes et sur l'enchaînement des faits, sur les caractères et les mobiles des personnages importants. Ces publications, il est vrai, ne sont pas toujours impartiales, mais presque toutes elles ont augmenté nos connaissances et ouvert de nouveaux horizons. Elles ont démontré surtout qu'on ne saurait comprendre cette grande transformation sans connaître à fond les événements contemporains qui se passaient dans l'Europe centrale et orientale.

M. Herm. Huffer vient de publier sur le Congrès de Rastatt et la deuxième coalition [1] un ouvrage qui apporte de nouveaux éléments à la connaissance et à la juste appréciation de cette époque

[1] *Der Rastatter Congress und die zweite Coalition.* 2 volumes ; Bonn, 1878-1879.

Hosted by Google

si intéressante. C'est surtout une œuvre de détail, reposant sur le travail infatigable de dix ans. En effet, si l'on excepte les archives si éloignées de Saint-Pétersbourg, tous les centres de la vie politique et des négociations diplomatiques ont été visités et explorés par M. Huffer. Il a eu le mérite et, en même temps, le bonheur d'avoir puisé le premier dans la correspondance entre le gouvernement français et ses plénipotentiaires à Rastatt, correspondance conservée aux archives du ministère des affaires étrangères de Paris. Si les traits principaux de l'histoire du congrès de Rastatt ont été déjà fixés par ses prédécesseurs, l'auteur nous fait connaître une foule de détails intéressants et importants, d'éclaircissements sur les intentions et les qualités des hommes d'État les plus marquants, sur les usages et les idées de cette époque. En général, le travail de M. Huffer se distingue par une grande impartialité, trop rare malheureusement dans les ouvrages relatifs à l'histoire moderne.

Nous avons, il est vrai, à faire quelques exceptions à cet éloge. M. Huffer a une prédilection peu fondée, selon nous, pour les principautés ecclésiastiques du saint-empire; et la manière un peu sophistique dont il cherche à disculper l'Autriche, ses ministres et ses généraux, dans l'affaire du meurtre des plénipotentiaires français, ne nous paraît nullement justifiée par les recherches modernes et par les faits et les documents cités par notre auteur lui-même. La meilleure solution de ce problème tant de fois débattu est sans doute la suivante : Thugut, ministre autrichien des affaires étrangères, avait donné l'ordre d'arrêter les plénipotentiaires français après leur départ de Rastatt, pour les priver de leurs papiers; des fonctionnaires de second rang y avaient ajouté l'instruction de maltraiter un peu ces républicains insolents qui les avaient chagrinés maintes fois; et les hussards rudes, à demi barbares, dépassèrent ces ordres en tuant deux des malheureux diplomates.

Les chapitres sur les événements d'Italie et de Suisse et surtout sur la jeunesse et les premiers actes de gouvernement du czar Paul, enfin sur les affaires de Naples sont fort intéressants et très bien écrits. L'histoire des conférences de Seltz, qui ont amené la rupture entre l'Autriche et la France et, par cela même, la conclusion de la deuxième coalition, est éclairée d'un nouveau jour par la correspondance originale des hommes d'Etat autrichiens, utilisée pour la première fois par notre auteur. Cependant l'histoire du congrès de Rastatt depuis l'été de 1798, c'est-à-dire à une époque où il avait perdu toute importance, tout espoir

Hosted by Google

d'une issue heureuse, nous semble être trop longuement développée. M. Huffer aurait pu l'abréger considérablement, et son ouvrage y aurait certainement gagné en intérêt sans avoir rien perdu en valeur historique. Du reste, le livre est écrit dans un style très pur, élégant, varié et attrayant.

Nous croyons que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'époque révolutionnaire sauront gré à M. Huffer de son travail très instructif, qui mériterait bien d'être mis à la portée du public français par une bonne traduction.

Permettez-moi de mentionner à cette occasion un autre ouvrage qui, en partie au moins, se rapporte à l'époque de la Révolution française. C'est « l'Autriche et la Prusse de 1780 à 1790 »[1], par M. G. Wolf. L'auteur, qui est déjà avantageusement connu du public lettré par un nombre assez considérable de travaux spéciaux sur l'histoire d'Autriche, nous donne moins un récit original des relations politiques entre les deux États principaux de l'Allemagne que des extraits de documents distribués en chapitres et liés par les remarques et les notices de l'auteur. M. Wolf imite les procédés de M. Mignet, dans son *Histoire de la succession d'Espagne*, et de M. von Arneth, dans son histoire de Marie-Thérèse. Les documents que M. Wolf nous apporte, inédits pour la plupart, extraits des archives de Vienne, de Berlin et de Dresde, sont souvent d'un haut intérêt. Ce livre a beaucoup d'importance pour la Belgique, parce qu'il dessine, d'après des documents authentiques, la situation politique et l'état intérieur de l'Autriche à l'époque de la Révolution brabançonne et qu'il contient bien des détails sur le caractère et les visées de Joseph II.

M. Philippson.

[1] *Oesterreich und Preussen* 1780-1790 ; Vienne, 1880.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le legs De Keyn. — *Des méthodes et des livres de lecture dans l'enseignement primaire depuis* 1800 *jusqu'à nos jours*, par F.-A. Mouzon, in-8°, Bruges, Geuens-Seaux, 1879. — *Exercices préparatoires de géographie intuitive*, par A. Sluys, in-12, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Grammaire perceptive et littéraire*, par Thil-Lorrain, 5 parties, in-12, Verviers, Becks. — Les conférences populaires. — Conférences de l'Institut cartographique militaire. — *Les Glaciers*, par Pol. de Bruycker, in-18 (Bibliothèque Gilon). — *Manuel d'économie domestique*, par C.-H. Barlet, in-12, Namur, Wesmael-Charlier, 1880. — *Plus de vaccin, plus de vaccine*, par Hubert Boëns, in-8°, Bruxelles, H. Manceau, 1880. — *Suite des passe-temps poétiques de M. Victor Dumortier*, in-12, Bruxelles, Callewaert père, 1880. — *Le Lierre*, poésies, par Octave Gillion, in-12, Bruxelles, Lefèvre, 1880. — *Chants patriotiques et nationaux*, par Hippolyte Laroche, brochure in-8°, Mons, Dequesne-Masquillier, 1879. — *L'Illustration nationale* des fêtes et cérémonies du 50e anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » s'est écrié un jour M. Gambetta, caractérisant d'un mot la situation morale et politique non seulement de la France, mais d'une partie de l'Europe. Nous dirons, plus justement encore : « L'ignorance, voilà l'ennemi ! » car le cléricalisme ne s'appuie que sur l'ignorance. Aussi est-ce avec bonheur que nous voyons l'enseignement devenir l'une des principales préoccupations de la société actuelle.

Ce ne sont pas seulement nos gouvernants qui ont compris cette nécessité, ce sont des particuliers, ce sont tous les hommes intelligents, et c'est aussi ce qui donne tant de force au mouvement qui pousse à la diffusion et au progrès de l'instruction publique. Et l'on ne se contente pas de vœux, on ne se borne pas à stimuler les efforts de l'État, on lui vient en aide par des actes.

Un modeste travailleur, M. Joseph De Keyn, fondateur du grand établissement de menuiserie dirigé aujourd'hui par M. Tasson, a fait don à l'Académie royale d'une somme de cent mille francs, dont les intérêts serviront à récompenser chaque

Hosted by Google

année les auteurs des meilleurs ouvrages profitables à l'enseignement primaire et à l'enseignement moyen institués par l'État.

Voilà de nobles exemples et des actes vraiment intelligents ! L'idée est parfaitement comprise, parfaitement mise à exécution. Les bons livres manquent, bien plus encore que les bons professeurs ou instituteurs, et le stimulant est efficace, car l'ouvrage ainsi couronné solennellement acquerra bientôt toute la notoriété désirable.

Quand on sait ce qu'était l'enseignement primaire au commencement de ce siècle, et ce qu'il fut encore jusqu'en 1830, malgré certaines bonnes intentions du roi Guillaume, on est étonné et ravi de ce qui se fait actuellement. Un livre fort intéressant à cet égard vient d'être publié par M. Mouzon, directeur de l'école moyenne et de l'école industrielle de Bruges.

« Avant 1800, dit-il, il n'y avait, dans la partie sud du Luxembourg, province qui s'est cependant toujours distinguée par un certain degré d'instruction, que des écoles en quelque sorte privées, tenues le plus souvent par des femmes ou par des hommes dont la fonction d'instruire n'était qu'une chose tout à fait accessoire... On se fait aisément une idée de ce qu'étaient de telles écoles : pour local, une chambre dans une maison quelconque, louée au mois ; pour mobilier, des bancs placés sur trois ou quatre rangs tout autour de la chambre; au milieu, une table oblongue à laquelle les élèves les plus âgés venaient s'asseoir tour à tour pour écrire, et, pour tableau noir, le panneau de la porte... Dans les communes plus importantes, l'instituteur était ordinairement chantre à l'église et sonneur de cloches, et là, comme ailleurs, le traitement ne se composait le plus souvent que des rétributions scolaires et du casuel que l'instituteur recevait de l'église. »

M. Mouzon s'occupe des *Méthodes et des livres de lecture,* et il réclame la liberté pour l'instituteur de choisir ses livres de classe, en démontrant les abus que le monopole a souvent amenés. On aurait ici quelques réserves à faire, tout en tirant parti des fort justes observations présentées par l'auteur.

Parmi les bons ouvrages, méritant toutes nos sympathies et qui remporteraient assurément l'un des prix De Keyn, nous devons placer les *Exercices préparatoires de géographie intuitive*

Hosted by Google

de M. Sluys, directeur de l'École modèle. Il y a là toute une méthode nouvelle et féconde, un enseignement bien en rapport avec la pédagogie contemporaine, avec les idées qui fort heureusement se répandent chaque jour davantage. Quelle différence avec les lourdes leçons de géographie qu'on imposait à la mémoire et dont la mémoire cherchait aussitôt à se débarrasser! Ici, tout est simple, pratique, attrayant; c'est l'entendement que l'on exerce, en parlant d'abord aux yeux, et en allant des yeux à l'imagination, de l'imagination à la réflexion. M. Sluys a l'expérience de cette méthode, qui mêle ingénieusement l'analyse à la synthèse, et l'on conçoit tout de suite qu'il atteigne aux meilleurs résultats. Désormais les élèves qui auront suivi cette voie aimeront la géographie, au lieu de la redouter comme une science aride et abstraite.

Nous devons signaler également, à ce point de vue, avec les plus grands éloges, la *Grammaire perceptive et littéraire* de M. Thil-Lorrain, que l'auteur a graduée d'année en année pour les enfants de 7 à 12 ans, ce qui constitue cinq degrés dans le développement de l'enseignement grammatical.

M. Thil-Lorrain possède aussi la plus grande expérience, et sa carrière, déjà fort longue, en fait foi, non moins que le nombre considérable de ses ouvrages sur l'enseignement. Il n'a pas seulement d'excellentes théories, il sait les mettre en pratique, et il suffit de parcourir sa *Grammaire* pour voir, en quelque sorte, l'esprit de l'enfant s'ouvrir peu à peu et recevoir ces leçons si simples et si claires.

Un puissant moyen de répandre l'instruction consiste dans les conférences, et l'on peut constater de ce côté une recrudescence extraordinaire depuis peu d'années. Ce n'est plus seulement à la société Franklin, de Liège, et aux Soirées populaires de Verviers que se donne cet enseignement organisé sous forme de fêtes, c'est dans les Réunions populaires de Mons et du Hainaut et dans bien des cercles de Bruxelles et des environs. Plusieurs de ces sociétés publient leurs conférences, ce qui en double l'utilité, car les auditeurs eux-mêmes trouvent un certain charme à les lire après les avoir écoutées. Que de progrès naîtront de ces habitudes! Que d'excitations précieuses à l'étude et à la réflexion! Les hommes qui se dévouent à cette tâche ont droit à toute notre reconnaissance.

Hosted by Google

Parmi les conférences d'un caractère plus élevé et qui appartiennent à l'enseignement supérieur, nous devons signaler celles qui ont été données à l'Institut cartographique militaire, d'avril à décembre 1879, sous les auspices de M. E. Adan, lieutenant-colonel directeur. Huit conférences, dont trois de M. Adan lui-même, et les autres de MM. Crousse, Hennequin, Pilloy, Ducarne et Malaise, constituent déjà une série de belles et intéressantes études sur la géographie et les sciences auxiliaires.

M. Adan a d'abord traité des divers projets de percement de l'isthme de Panama, en examinant les avantages et les difficultés de chacun d'eux, et en se prononçant pour un détroit artificiel. Grâce à une carte publiée avec la conférence, les idées peuvent se fixer et les opinions se discuter. Une excellente carte accompagne également la conférence de M. Adan sur les découvertes faites dans l'Afrique équatoriale, découvertes qui intéressent aujourd'hui tout le monde civilisé et que l'habile conférencier a fait connaître dans leur véritable portée en les appréciant d'une façon succincte et claire.

L'Institut cartographique militaire a été lui-même l'objet d'une conférence de M. le capitaine d'état-major Hennequin. C'est un travail précieux et complet sur la cartographie et sur les progrès réalisés à l'Institut. M. le professeur Malaise a exposé ensuite la géographie agricole de la Belgique, qu'il a le premier démontrée d'une manière ingénieuse autant que scientifique. M. le capitaine d'état-major Ducarne a parlé des Zoulous et de leur territoire, expliquant la situation topographique et politique du pays, le caractère et les mœurs des Zoulous, leurs conflits avec les Boers et avec les Anglais, toutes choses de nature à intéresser vivement, depuis les derniers événements dont ce coin du monde a été le théâtre.

Les voies de communication de la Gaule belgique ont été étudiées avec le plus grand soin par M. le major d'état-major Fr. Crousse. C'est un traité développé qui comprend la matière d'un livre. L'auteur nous parle des moyens de communication au point de vue social et au point de vue historique ; il remonte aux Gaulois, puis recherche le tracé des voies romaines, examine la construction de ces chaussées, recueille les souvenirs qui nous en restent, le tout avec une érudition sérieuse et une perspicacité

Hosted by Google

savante. Après cette importante conférence, nous avons à signaler celle de M. le capitaine d'état-major Pilloy sur la structure de l'univers, rapide exposé des notions astronomiques les plus récentes ; puis M. Adan a dignement clôturé la série en parlant de l'Afrique septentrionale et en complétant ainsi ce qu'il avait dit de la zone équatoriale au point de vue des nouvelles découvertes.

Puisque nous parlons science, nous attirerons l'attention du public studieux sur le petit livre publié par M. de Bruycker, dans la Bibliothèque Gilon, sur *les Glaciers*. L'auteur ne s'adresse pas aux savants, il fait de l'enseignement, et de la manière la plus utile. Mêlant ses observations personnelles aux recherches et aux théories modernes, il s'adresse à la curiosité autant qu'au désir de s'instruire. Les descriptions et les anecdotes varient les démonstrations. Les glaciers constituent d'ailleurs un des phénomènes les plus extraordinaires, et, comme l'observation en est à la portée de tout le monde, il n'est pas un touriste digne de ce nom qui n'ait fait des glaciers des Alpes l'objet d'une exploration, A cette tendance, devenue un peu banale, il faut absolument ajouter un élément scientifique, et l'opuscule de M. de Bruycker satisfait à ce besoin.

Des sciences naturelles nous passons aux sciences morales pour parler du *Manuel d'économie domestique* de M. C.-H. Barlet. Et c'est bien une science que l'économie domestique, telle que l'enseigne M. Barlet, une science pratique, utile, indispensable, touchant de près à la morale et à la philosophie.

Ce petit livre, qui en est à sa troisième édition, une édition posthume publiée par le fils de l'auteur, pourrait et devrait faire partie du programme de l'enseignement dans les écoles normales d'institutrices. Il est plein d'excellents conseils, de réflexions fécondes. Y a-t-il rien de plus recommandable que *l'art de diriger un ménage selon ses revenus*? Cela ne concerne pas seulement les ménagères proprement dites, mais tout le monde et toutes les classes de la société.

Il est plus question d'hygiène que de médecine dans la brochure de M. le docteur Boëns intitulée : *Plus de vaccin, plus de vaccine*. M. Boëns soutient que la petite vérole est la conséquence d'un défaut de soins personnels et de salubrité publique, et que

Hosted by Google

les précautions hygiéniques ainsi que les assainissements suffiraient pour prévenir la maladie. Nous croyons qu'il a raison en principe; mais, les circonstances nuisibles étant données, la vaccine reste évidemment indispensable, et M. Boëns convient lui-même qu'elle ne peut être proscrite tout d'un coup et partout. Et qui donc peut savoir exactement s'il se trouve dans les conditions et dans le milieu qui le mettent à l'abri de la petite vérole? Nous avons eu sous nos yeux, à Saint-Josse-ten-Noode, un échevin de la commune qui, soutenant les mêmes idées, avec beaucoup moins de talent mais tout autant de rigueur, vit mourir en deux jours ses quatre enfants. Ce sont des expériences que l'on ne tente pas.

Passons sans transition aux œuvres de littérature proprement dite, qui ont été extrêmement nombreuses dans ces derniers temps. Nous avons des études littéraires, des relations de voyage, des romans et surtout des poésies. Vraiment la poésie reprend son rang, regagne son prestige, reconquiert la faveur publique. Et ce sont de bons et beaux vers, pour la plupart; non plus de ces essais d'écoliers qui nous écœuraient naguère et dont nous avons eu si souvent à faire justice.

Voici d'abord M. le capitaine Victor Dumortier qui nous donne une *suite* à ses *Passe-temps poétiques*, en nous disant avec une certaine tristesse que ce sera sa dernière publication, et en faisant allusion à la modicité de sa pension de retraite.

> Ah! c'est que j'ai vieilli rudement dans la boîte
> Où le lourd cadénas de la nécessité
> Enchaîna l'officier chichement retraité!

Le volume est bien fourni, et de poésies bien variées, où l'on trouve le philosophe, le moraliste en même temps que l'homme d'esprit et surtout l'homme aimable. De jolies fables, très fines, alternent avec des fantaisies où l'imagination a la plus grande part. Ce que nous aimons surtout, ce sont les imitations des anciens poètes grecs, car M. Dumortier est excellent helléniste et il a le bon goût de se servir de cet avantage tout en dissimulant son savoir. Les vers alors semblent couler de source, mais en répandant un parfum d'antiquité. On pense, non aux néo-

Hosted by Google

classiques du XVII^e siècle, mais aux modernes qui ont le mieux compris cette inspiration toute spéciale.

M. Octave Gillion, qui nous donnait naguère de si bonnes espérances, a tenu toutes ses promesses. Son nouveau recueil, *le Lierre*, est d'un vrai poète, tel qu'on le comprend aujourd'hui, c'est-à-dire d'un homme de cœur et d'imagination sachant exprimer ses sentiments et ses idées dans un langage imagé, harmonieux, sans banalités d'aucune espèce. La pensée de l'auteur s'est élevée et sa versification s'est assouplie : c'est u progrès considérable sur le dernier volume, et bien des morceaux sont à classer déjà parmi les meilleurs de notre littérature belge contemporaine. Quelques expressions un peu trop cherchées et quelques césures trop hardies sont les seules taches que l'on puisse remarquer.

Un poète montois, M. Hippolyte Laroche, qui pourrait compter déjà parmi nos vétérans, mais qui s'est borné jusqu'ici à semer ses vers, un peu au hasard, dans les recueils et les journaux, semble décidé à réunir enfin ses productions. Ses *Chants nationaux et patriotiques,* publiés en brochure, nous annoncent un recueil, et nous nous empressons de lui souhaiter la bienvenue.

Nous voici malheureusement arrêté dans notre appréciation des œuvres littéraires, encore fort nombreuses, qui ont vu récemment le jour en Belgique. Quelques ouvrages d'histoire surtout méritent un examen approfondi, et il nous faut tracer ici le sacramentel : *la suite au prochain numéro.*

Cependant, nous ne terminerons pas sans faire à notre tour et bien sincèrement l'éloge d'une publication qui, dès les premiers numéros, a conquis la faveur du public. Nous félicitons les fondateurs de l'*Illustration nationale* d'avoir eu cette bonne idée d'une œuvre collective qui sera, dans son genre, une sorte d'exposition intellectuelle. Le moment était des mieux choisis : nos meilleurs écrivains se trouveront ainsi réunis dans la pensée commune de célébrer le cinquantenaire de notre indépendance, et, comme la peinture et la statuaire, la littérature nationale aura là son « salon ».

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1880.

Pages.

H. PERGAMENI. La crise féodale et les jacqueries du XIVe siècle. . . 5
ÉMILE DE LAVELEYE. Lettres d'Italie (*Suite.*). 27
VIOLETTE. La bonne madame de Kers. (*Deuxième partie.*) 50
E. DUFRASNE. Quelques observations sur la situation des ouvriers dans le Borinage 74
A. CAMPORINO. Le général Mockel. 84
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE 101

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1880.

L. VAN KEYMEULEN. L'Eglise et l'Etat en Espagne sous Philippe II. . 105
J. STECHER. Le drame réaliste au moyen âge 135
VIOLETTE. La bonne madame de Kers. (*Troisième partie.*) 156
H. LOUMYER. Huit jours dans la vilayet d'Andrinople et dans la Roumélie orientale 177
J. SCLONEUX. La grève de décembre 1879 dans le Borinage. . . . 193

LIVRAISON DU 15 MARS 1880.

ANATOLE DURAND. La censure en Belgique sous l'ancien régime. . . 209
GRANDGAIGNAGE. Le port d'Anvers, son importance commerciale. . . 230
H. LOUMYER. Un tour en Grèce et en Sicile 251
CH. RAHLENBECK. Le mouvement antijuif à Berlin 273
VIOLETTE. La bonne madame de Kers (*Quatrième partie.*) 280
FÉLIX FRENAY. Un rêve. (*Poésie.*). 300
MARGUERITE VANDE WIELE. Vieille chanson 303

ESSAIS ET NOTICES.

A. PRINS. Le mouvement pour l'amélioration des rapports internationaux. 305

Hosted by Google

Pages.
Correspondance. 308
Ch. Potvin. Un traité d'éducation de M. Ernest Legouvé . . . 311

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1880.

X. Olin. La réforme de l'enseignement primaire en France . . . 313
Violette. La bonne madame de Kers. (*Dernière partie.*) 337
A.-J. Wauters. Le capitaine Cambier et la première expédition de l'Association internationale africaine 357
Mme Poradowska-Gachet. Yanko le musicien 383

ESSAIS ET NOTICES :

Ernest Van Elewyck. Une récente publication sur les ressources commerciales de la Belgique. 395
M. Philippson. Les recherches historiques en Allemagne sur la période de la révolution française 401
Eug. VAN BEMMEL. Chronique littéraire. Le legs De Keyn. — *Des méthodes et des livres de lecture dans l'enseignement primaire depuis* 1800 *jusqu'à nos jours*, par F.-A. Mouzon. — *Exercices préparatoires de géographie intuitive*, par A. Sluys, in-12. — *Grammaire perceptive et littéraire*, par Thil-Lorrain, 5 parties, in-12. — Les conférences populaires. — Conférences de l'Institut cartographique militaire. — *Les Glaciers*, par Pol. de Bruycker, in-18 (Bibliothèque Gilon). — *Manuel d'économie domestique*, par C.-H. Barlet, in-12. — *Plus de vaccin, plus de vaccine*, par Hubert Boëns, in-8°. — *Suite des passe-temps poétiques de M. Victor Dumortier*, in-12. — *Le Lierre*, poésies, par Octave Gillion, in-12. — *Chants patriotiques et nationaux*, par Hippolyte Laroche, brochure in-8°. — *L'Illustration nationale* des fêtes et cérémonies du 50e anniversaire de l'indépendance de la Belgique 404

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4867